UCLouvain

FIAL
Un éventail de formations, une multitude d'horizons

Faculté de philosophie, arts et lettres

Le Moyen Âge victorien d'Arthur Conan Doyle

The White Company et *Sir Nigel*

Auteur : Louis Counet
Promoteur : Gilles Lecuppre
Lecteurs : Paul Bertrand et Geneviève Warland
Année académique 2022-2023
Master en Histoire à finalité approfondie

Faculté de Philosophie, Arts et Lettres (FIAL)
Département Histoire

Année académique : 2022-2023 Session : Juin 2023

Nom : Counet

Prénom : Louis

Titre du mémoire : Le Moyen Âge victorien d'Arthur Conan Doyle : *The White Company* et *Sir Nigel*

Promoteur : Lecuppre Gilles

Résumé du mémoire en 12 lignes :

The White Company (1891) et *Sir Nigel* (1905) sont deux romans historiques écrits par Arthur Conan Doyle ayant pour cadre la phase édouardienne de la guerre de Cent Ans. Ce mémoire cherche à en définir la nature de la représentation médiévale, le message adressé aux contemporains, et à comprendre comment Doyle y travailla dans un XIXe où la science historique prend son envol. Pour ce faire, ce mémoire use de *close reading*, compare le récit avec celui des auteurs médiévaux, des historiens britanniques, et apprécie sa résonnance avec les idées médiévalistes. On y découvre une écriture hautement informée par l'historiographie, mais surtout par les chroniques de Froissart qu'elle suit en permanence. Par la promotion d'un Moyen Âge où transparaît d'abord l'idéal d'honneur chevaleresque, Doyle espère inspirer les jeunes générations à perpétuer l'aventure britannique qu'il croit providentielle mais aussi menacée. Une nouvelle chevalerie doit naître afin que l'empire survive à la modernité.

Remerciements aux personnes qui ont permis de mener ce mémoire à bien.

Merci d'abord à Monsieur Gilles Lecuppre pour vos conseils et votre suivi attentif. Merci aussi de m'avoir envoyé vers l'*autre* œuvre d'Arthur Conan Doyle. Les quelques apports de ce mémoire, bien seul en comparaison de l'attention que reçoit aujourd'hui encore Sherlock Holmes, sont aussi les vôtres.

Merci à mon père, Jean-Michel Counet, pour avoir assuré de bon gré la charge de relecteur et de conseiller.

Merci à ma mère, Valérie Vanden Eynde, et à mon beau-père, Laurent Maeck, pour avoir supporté mes horaires impossibles, et l'humeur qui a pu, quelquefois, les accompagner.

Merci à mes amis. Merci à Luca Ginefra et à Quentin Plennevaux pour tout. Merci à Élénie Bernard pour nos – trop ? – nombreuses pauses partagées devant la bibliothèque, à Amandine Garma pour ton matelas plusieurs fois généreusement déployé.

« If in a hundred years I am only known as the man who invented Sherlock Holmes, then I will have considered my life a failure. »

Arthur Conan Doyle en Viking,
décembre 1898.

Introduction

1. Présentation générale

Avec *The White Company* (1891) et *Sir Nigel* (1905), Arthur Conan Doyle estima qu'il avait livré sa meilleure littérature, qu'il n'avait jamais rien écrit de mieux[1]. La citation mise en exergue de ce mémoire le rappelle : ce n'est pas comme l'auteur de Sherlock Holmes qu'il espérait qu'on se souvienne de lui. L'histoire lui donna cependant tort, puisqu'il faut reconnaître que les romans qui nous occupent ont été dans une très large mesure oubliés. Dès leur parution, la critique se montra dubitative contre ce qu'elle qualifia douloureusement de « *boy's book* », c'est-à-dire un livre au contenu léger, aux coutures visibles et aux procédés peu subtils – à donner donc aux enfants plutôt qu'aux lecteurs de *bon goût*. Durant le restant de ses jours, et en dépit d'un succès commercial indéniable[2], Doyle vécut avec l'incompréhension d'un rendez-vous manqué avec ses lecteurs, qui continuaient de préférer l'ingéniosité des nouvelles de Sherlock Holmes au détriment d'ouvrages qu'il estimait venir d'une production plus personnelle. Après la parution de *Sir Nigel*, il abandonna presque la fiction, se consacrant désormais à l'écriture de son époque au travers de pamphlets reliés à l'actualité et d'essais historiques.

En l'occurrence, l'histoire occupe une place majeure dans l'œuvre d'Arthur Conan Doyle, comme c'est le cas de manière générale en littérature. Cela n'est pas nouveau : de tous temps, les hommes ont eu recours à la fiction pour assurer la survivance de leurs récits mémoriels. Que l'on pense aux *Perses* d'Eschyle ou aux récents *best-sellers* historicisants, nous sommes face à un phénomène semblable : la transmission d'un passé collectif par le biais du récit fictionnel.

Aujourd'hui, le roman historique est le genre le plus évident qui soit né de cette préoccupation. C'est Walter Scott qui l'invente à peu près seul dans sa forme actuelle, avec des titres obligés comme *Ivanhoé* (1819), *Quentin Durward* (1823) et, plus largement, l'ensemble des *Waverley Novels*. Dans le fracas des révolutions et la mélancolie du romantisme s'affirmant, le genre et sa popularité ont incarné le nouveau sens qu'a pris l'histoire à la chute de l'Ancien Régime[3] : celui d'une aventure humaine qui n'est plus seulement dictée par l'égrènement du

[1] « I have only once been satisfied with my own work and that was in the case of *The White Company* which will most likely outlive and outweight its eight comrades. It is as certainly my highest point as poor *Girdlestone* is my lowest. » « *Sir Nigel* is going very well. I have done more than one third of it and it is really the best thing I have done yet – at least I think so. » Voir : LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *Arthur Conan Doyle: A Life in Letters*, New York, Penguin Press, 2008, p. 319 et 528.
[2] MILLER Russel, *The Adventures of Arthur Conan Doyle: A Biography*, Londres, Pimlico, 2009, p. 131.
[3] GENGEMBRE Gérard, « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? », dans *Études*, 413, 2010, p. 367-377, p. 367.

temps, mais dont le moteur est bien cette idée neuve que l'on nomme le *Progrès*. Au temps où les historiens se voulaient romanciers et inversement, le roman historique a su gagner toutes les époques et tous les publics. À ceux-là, il a voulu faire goûter les saveurs d'âges reculés, situés dans la grande fresque de l'histoire où la modernité, d'une manière ou d'une autre, attend comme larvée son développement puis son éclosion. Le succès n'a pas tari, et le genre compte aujourd'hui des chefs-d'œuvre incontestés de la littérature qui n'ont depuis eu de cesse de renforcer tant sa légitimité littéraire que sa faveur auprès du public.

De Walter Scott, Arthur Conan Doyle est un héritier relativement lointain car son époque, plus tardive, est moins celle du romantisme originel que de la fin de siècle victorienne, qui voit l'affirmation de la domination britannique partout dans le monde. Néanmoins, et comme on l'a dit, l'histoire tient également pour Doyle un rôle de premier plan : elle sert de cadre à la plupart de ses écrits les plus authentiques, parus en dehors du travail alimentaire des nouvelles de Sherlock Holmes. Dans *Micah Clarke* (1889), il plante son décor dans la rébellion contre Jacques II, en 1685, où le récit dévoile un jeune héros au destin plein d'aventures ; avec les *Napoleonic Novels* – une série de nouvelles historiques –, ce sont les guerres napoléoniennes qui sont le théâtre de nombreux épisodes épiques, dont les plus célèbres sont les *Exploits* et *Adventures of Brigadier Gerard* (19 nouvelles parues de 1894 à 1910). Il n'y a finalement que dans *The White Company* et *Sir Nigel* que Doyle s'immisce véritablement dans le Moyen Âge anglais, époque qu'il trouvait la plus glorieuse de toutes, spécialement dans la première phase de la guerre de Cent Ans[4]. La grande affection qu'il témoignait à ces deux ouvrages nous conforte dans leur pertinence au sein de cette étude. En voici brièvement l'argument :

The White Company raconte les aventures d'un groupe de quatre compagnons rencontrés dans la campagne du Hampshire, dans le sud de l'Angleterre ; Alleyne Edricson en est le personnage principal. Issu de la noblesse locale et né second dans l'ordre de succession, il a été placé par son père à l'abbaye de Beaulieu[5], où les moines ont reçu la charge de son éducation. À sa majorité, il quitte le sein du monastère et part à la découverte du monde. En chemin, il se joint à deux personnages typiques : d'abord Lordle John, un ancien moine de Beaulieu renvoyé pour mauvais comportement, puis Samkin Aylward, garçon bruyant ayant combattu sur le continent comme archer dans les compagnies franches, et revenu depuis peu au pays. Ces trois caractères bien marqués croisent la route du chevalier Nigel Loring, qui les intègre à sa suite en

[4] « It seemed to me […] that the days of Edward III constituted the greatest epoch in English History, an epoch when both the French and the Scottish kings were prisoners in London. » Voir : LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 275.
[5] Abbaye cistercienne fondée en 1203, non loin d'où l'auteur installa son cabinet d'ophtalmologie.

prévision d'un départ pour l'Aquitaine. À la tête de son contingent – la fameuse compagnie blanche –, il compte assister prochainement le Prince Noir pour une campagne menée dans le sud de la France et en Espagne. Avant le départ, Alleyne se lie d'amour avec la fille de Nigel mais son rang, trop modeste, l'empêche de lui demander sa main. Sur les chemins de France, durant les voyages, les tournois de joute et les combats en rangs, il cherche à prouver sa valeur pour infléchir le jugement de sir Nigel auprès de qui il est du reste instruit d'un idéal de bravoure et d'honneur qui lui permet, *in fine*, d'accomplir l'idée d'une réalisation personnelle en devenant à son tour un chevalier.

Sorte de roman jumeau, *Sir Nigel* revient dans le temps pour illustrer les origines et le parcours de Nigel ; les thèmes sont les mêmes que ceux explorés quinze ans plus tôt dans le premier opus. Dernier d'une lignée dépossédée de ses terres, le jeune Nigel Loring cherche lui aussi à prouver sa valeur en s'embarquant pour la campagne de France comme écuyer. Sur le même motif, il laisse au pays sa jeune dame qu'il compte épouser dès son retour. S'illustrant à nombreuses reprises sur le champ de bataille, il entre dans les grâces des grands du royaume et revient couvert de gloire en Angleterre après dix ans passés en France.

Romans d'apprentissage donc, où le propos, qui n'omet pas la promotion de valeurs universelles, assure également pour le lecteur un divertissement très efficace. Terrain d'aventures idéal par sa quête de l'honneur, ses romances et l'horizon toujours présent du conflit entre la France et l'Angleterre, le texte est parsemé de situations inattendues et de coups de théâtre à répétition qui relancent incessamment l'intrigue au terme de chaque épisode ; c'est également la marque de la publication sérielle qui prévaut à l'époque[6]. Aussi, dans un cadre dicté par les grands instants de la guerre de Cent Ans[7], l'auteur amène fréquemment ses personnages à rencontrer les grands noms de la chevalerie franco-anglaise. Partant, sir Nigel introduit ses trois compères auprès d'Édouard III et du Prince Noir, puis les présente au preux John Chandos ainsi qu'au très illustre connétable de France Bertrand du Guesclin. Dans une perspective plus élargie, c'est même tout un maillage de commandants et d'individus à l'existence avérée que l'auteur tente de ressusciter, ne serait-ce que par la mention simple de leur nom. Offrant de la sorte au lecteur un récit qui comprend plusieurs degrés d'historicité dans ses personnages, les faisant

[6] ALTICK Richard Daniel, *Victorian People and Ideas: A Companion for the Modern Reader of Victorian Literature*, New York, Northon & Company, 1974, p. 61 et 65.
[7] Dont le Combat des Trente, la bataille de Poitiers, la bataille dite des « Espagnols sur mer » et l'expédition du Prince Noir en Navarre.

régulièrement interagir, Arthur Conan Doyle reprend la très efficace formule narrative qui fit le succès des romans de Walter Scott[8]. Héritier lointain, certes, mais héritier tout de même.

Au premier abord, le ton léger et divertissant des romans pourrait amener à croire qu'ils sont le fruit d'une démarche innocente de la part de l'auteur, qu'ils n'auraient été pensés que pour plaire. Cela serait mal connaître l'époque, et négliger le contexte culturel ayant vu leur parution.

La fiction historique demeure un discours sur le passé, c'est-à-dire une vision construite, sélective et nécessairement orientée des événements survenus ; on sait que les tendances de cette mise en récit changent avec les sensibilités d'une époque. En l'occurrence, durant la fin du XIXe siècle, le romantisme des premiers temps du roman historique a depuis longtemps fait place à l'ère victorienne. Sans renier l'héritage romantique, ce nouveau monde se définit surtout par les profondes transformations que connaît durant cette période la société occidentale, dont la plus évidente se trouve être la révolution industrielle. L'Angleterre – et le Royaume-Uni dans son ensemble – en est le parfait exemple. Berceau de cette révolution, elle en paye le prix fort en défigurant ses campagnes et en déplaçant ses populations vers des centres urbains de plus en plus étouffés. À bien des égards, le pays prend la direction d'un avenir inconnu aux enjeux nouveaux : le capitalisme, l'industrie, le travail de masse, le transport ferroviaire, la question sociale et le combat pour le suffrage en sont les principaux visages. En parallèle, portée par une impératrice qui semble incarner personnellement le siècle, Londres invente le modèle de la superpuissance et domine le commerce international en accumulant les possessions sur tous les continents ; en effet, dans bien des lieux du monde, il n'y a d'autres lois en application que celles de la *Pax Britannica*[9].

Ces temps sont également ceux qui voient l'affinement de la méthode scientifique et l'apparition de nouvelles disciplines. L'histoire, en bon exemple, gagne peu à peu ses lettres de noblesse et tente d'échapper à sa filiation strictement littéraire ; elle entend par là prétendre au statut de science. Cette affirmation va de pair avec la popularisation des récits nationaux, des mythes fondateurs et des romans identitaires : la France se rêve en fille de Gaule ; l'Allemagne célèbre Wotan et les Walkyries de Wagner ; l'Amérique s'invente en Terre Promise ;

[8] SIMMONS James, *The Novelist as Historian. Essays on the Victorian Historical Novel*, La Haye, Mouton, 2002, p. 13.

[9] D'innombrables ouvrages ont été consacrés à ce basculement du monde opéré depuis l'Angleterre. Le lecteur trouvera en fin de mémoire une série de titres généraux qui pourront le renseigner à ce sujet. Leur apport est si diffus dans cette étude qu'il est difficile et peu pertinent de les référencer nommément.

l'Angleterre, quant à elle, se passionne pour le cycle arthurien. Sur d'autres fronts, c'est aussi l'archéologie qui, de son côté, exhume des parts enfouies d'humanité et nourrit cette passion moderne pour les sociétés disparues[10].

Plus que jamais, la fin de siècle, marquée par le poids de la modernité industrielle, a soif d'histoires et de récits[11]. Les âges révolus de l'histoire humaine attirent et font rêver pour leur éloignement. Le Moyen Âge, tout particulièrement, séduit par ses valeurs de bravoure et de religiosité, par ses romances courtoises, par ses héros, ainsi que par la majesté d'une nature omniprésente. Le phénomène est connu : c'est dans l'ailleurs, dans le lointain fantasmé, que les hommes tentent de retrouver ce qui manque à leur époque. On ne compte plus, dans tous les arts, les traces de cette recherche pour des modèles esthétiques et sociaux directement inspirés par le *goût ancien*. En architecture, le retour au gothique flamboyant dans de nombreux édifices publics en fournit l'exemple le plus frappant, comme l'est, en peinture, la redécouverte de l'imaginaire médiéval opérée par la congrégation des Préraphaélites. En littérature, les formes anciennes inspirent également de nombreux auteurs, encouragés par l'intérêt nouveau qui se crée pour l'édition scientifique et les sources médiévales en tous genres. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

Publier un roman de chevalerie n'a donc absolument rien d'un acte anodin, et relève au contraire d'un paysage bien défini de la pensée – duquel l'auteur a pu ou non se sentir solidaire. Plus largement, nous constatons que c'est tout un monde qui, à cette époque, avait les yeux rivés sur le Moyen Âge européen : artistes de tous bords, historiens, philologues et savants dans leur ensemble ; aussi, la politique fit-elle largement appel au Moyen Âge – d'où certains tirèrent l'idée d'un ordre social à rétablir[12]. À partir de cette évidence, il nous faut donc considérer plus subtilement les romans qui nous occupent ainsi que leur auteur, et commencer, par là, à nous interroger sur les tenants de leur inspiration véritable.

L'auteur-type de fiction historique n'existe pas. Dans l'étendue du corpus que connaît le genre, des démarches variées témoignant de préoccupations diverses ont de tous temps coexisté. Comme comprendre une œuvre passe le plus souvent – au moins en partie – par comprendre son auteur, l'une des ambitions de ce mémoire sera donc d'établir le profil d'Arthur Conan

[10] DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015, p. 80.
[11] CHANDLER Alice K., *Dream of Order. The Medieval Ideal in Nineteenth-Century English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1970, p. 1.
[12] DELLHEIM Charles, « Interpretating Victorian Medievalism », dans BOOS Florence (dir.), *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*, New York, Garland, 1992, p. 42-46, p. 43.

Doyle en tant qu'écrivain et de saisir comment il envisagea de ce fait l'écriture de *The White Company* et *Sir Nigel*.

Ce faisant, on suppose l'existence de figures génériques auxquelles nous pourrions possiblement l'identifier. C'est le cas notamment de l' « antiquaire. » En matière de fidélité historique, il est celui qui s'en trouve le plus proche, ou du moins le plus sensible. En visitant les lieux de son récit, en s'armant d'une documentation abondante, il espère parvenir à recréer dans son œuvre un décor aussi réaliste que possible. Les contraintes de la fiction sont telles qu'elle ne peut, par définition, être historiquement exacte ; si grands que puissent-être les soins de l'auteur à s'approcher de la vérité, ceux-ci devront toujours s'incarner finalement dans une portion seule du récit. Tel est le profil d'un auteur comme Walter Scott. Il fut, en effet, l'un des premiers à saisir l'intérêt du document dans le travail de l'écrivain, tout en reconnaissant ses limites et continuant de défendre la primauté de l'imagination qui constitua toujours l'un des grands principes de son écriture[13]. D'un autre côté, il y a le cas d'écrivains comme Alexandre Dumas, pour qui il n'y a pas de scrupule à « violer l'histoire pour lui faire de beaux enfants[14]. » Il s'agit là d'un autre pari, pris cette fois pour le divertissement contre l'exactitude historique, un pari auquel Scott est du reste loin d'être étranger. On situe enfin, dans une tradition plus anglo-saxonne, le cas de la fiction historique à but éducatif comme on la trouve chez les déçus de Scott tels que Charles MacFarlane, Francis Palgrave et Edward Lytton[15]. Cette démarche, assez mineure, apparait aux antipodes de celle plus libérée d'auteurs comme Dumas. Quant à lui, Scott se trouve au centre de ces visions opposées, ayant atteint, semble-t-il, le juste compromis capable de marier le divertissement et l'acuité historique.

Situer Arthur Conan Doyle et son travail au sein de cet éventail d'approches – autant d'articulations possibles entre le souci de l'histoire et les exigences de la narration – constitue l'une des principales directions que ce mémoire empruntera dans sa suite. Éminemment reliée à la question du document et de son traitement par le romancier, notre démarche entend faire le point sur la documentation qu'a pu rassembler Doyle pour organiser l'écriture de ses romans. Pour ce faire, il faudrait pouvoir identifier au sein du texte, ou sinon dans un matériau extérieur, des traces attestant d'une mobilisation d'ordre historiographique ou bien de sources à caractère historique. À ce sujet, la correspondance privée de l'écrivain nous aide. On sait qu'il était un

[13] HAUTBOUT Isabelle, « Émergence du document dans le roman historique », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 116, 2016, p. 817-828, p. 819.
[14] *Ibid*., p. 827.
[15] SIMMONS James, *op. cit.*, p. 36.

lecteur vorace, et que ses intérêts comprenaient la littérature du Moyen Âge[16]. Comment concevoir, en effet, qu'un lettré comme Doyle ait pu faire l'impasse sur le témoignage qu'apportent, par exemple, les nombreux récits qui nous viennent des chroniques, rapportés par des auteurs ayant pour certains assisté *de visu* aux événements repris dans les romans ? En bon exemple, les *Chroniques* de Jean Froissart semblent un matériel extraordinaire pour qui souhaiterait redonner vie au cadre de la guerre de Cent Ans. De même, l'essor au XIXe siècle de la science historique a nécessairement conduit Doyle à se nourrir des enseignements précieux qu'elle était en mesure de lui fournir, allant peut-être jusqu'à embrasser certaines visions que les historiens de son temps entretenaient sur le Moyen Âge britannique et européen. Exportant cette intuition au dehors du cadre strictement historiographique, de nombreux auteurs de l'ère victorienne – parmi les premiers intellectuels engagés – ont abondamment convoqué le Moyen Âge dans l'espoir d'identifier plus finement les changements qu'ils observaient dans leur époque. John Ruskin, Thomas Carlyle, William Morris et d'autres – certains partageant avec Doyle un intérêt pour le roman – ont donc très bien pu, eux aussi, d'une manière ou d'une autre, laisser les traces de leur pensée dans les pages de *The White Company* et de *Sir Nigel*. En repérer la présence ou conclure de leur absence sera l'un des principaux objectifs de ce mémoire.

D'un autre côté, on ne peut écarter l'idée que l'emploi de l'histoire au sein de la fiction cherche toujours à transmettre au lecteur un message qui l'éclairera sur les circonstances du présent. L'époque à laquelle paraissent les deux romans n'est pas anodine dans l'histoire britannique : c'est là que l'Angleterre a connu sa plus incontestable suprématie, et ce jusqu'en 1914. Partant, représenter à cette heure le plus glorieux moment qu'a connu l'Angleterre dans le passé doit nous interroger. De plus, dans un instant inédit de l'histoire contemporaine où l'*Union Jack* a flotté simultanément sur des populations aussi variées que des Celtes, des Bantous, des Indiens et des Asiatiques, se pose inévitablement la question du contexte identitaire dans lequel Arthur Conan Doyle a conçu les rouages de son intrigue et le caractère de ses personnages. Lui-même ayant à de nombreuses reprises écrit en faveur de l'action britannique dans le monde[17], tout en levant le voile sur l'horreur de la colonisation[18] et concentrant jusque dans son histoire personnelle l'identité britannique dans sa plus stricte essence[19], comment penser

[16] LYCETT Andrew, *The Man Who Created Sherlock Holmes: The Life and Times of Sir Arthur Conan Doyle*, Londres, Phoenix, 2009, p. 158.
[17] Voir à ce sujet ses interventions dans le cadre de la guerre des Boers, mentionnées dans la suite de ce mémoire.
[18] Voir à ce sujet le célèbre pamphlet : *The Crime of the Congo*.
[19] Doyle vit le jour en Écosse dans une famille aux origines irlandaises et vécut dans le sud de l'Angleterre.

une seule minute qu'il ait pu ne rien avoir à dire à son présent, à tous ces citoyens de l'empire répartis de par le monde, au moyen de l'histoire et de la fiction qu'il avait du reste coutume d'associer dans son travail d'écriture ?

En d'autres termes, ayant à l'esprit le contexte particulier qui voit leur parution et l'intervention du travail de documentation historique et de ses modalités, quelle intention doit-on voir au sein des romans dont il est ici question ? Quel message, quelle vision de l'Angleterre et de son passé médiéval l'auteur souhaite-t-il transmettre et promouvoir à son audience ? Ayant à cœur de dépasser la simple vérification des faits, le simple *fact checking* forcément incomplet entre l'histoire et le récit qui n'ouvrirait finalement que peu d'espace à la réflexion, la question première qui véritablement nous rassemble et motive le projet de ce mémoire est la suivante : de quelle *idée* du Moyen Âge les romans d'Arthur Conan Doyle sont-ils porteurs ?

Après la présentation des sources et de l'historiographie qui va suivre immédiatement, le premier chapitre de ce mémoire tâchera de cibler la nature de la représentation médiévale au sein des deux romans qui nous occupent. En nous livrant à une lecture d'ensemble ou localisée selon les besoins, nous établirons sur base des situations observées, des motifs récurrents et des procédés de narration à l'œuvre, le type de restitution historique que l'auteur voulut que son écriture accueille. Cette première partie devra alors répondre à la question : qu'est-il montré du Moyen Âge dans *The White Company* et *Sir Nigel* ?

Ensuite, le deuxième chapitre aura pour objet l'enjeu de *The White Company* et *Sir Nigel* dans le contexte social, politique et identitaire de la Grande-Bretagne à la fin du XIXe siècle. Dépassant le cadre seul du texte tel qu'envisagé dans la première partie, nous mettrons en relation son propos avec des éléments reliés à la biographie de l'auteur et à son engagement public, en tentant d'éclairer l'objectif finalement poursuivi par les romans. En effet, après avoir en premier lieu discuté de la nature de la représentation médiévale, ce point devra donc, en en reprenant la substance et les enseignements, aboutir à une vision plus fine des ambitions, au moins des motivations, que nourrissait pour son texte Arthur Conan Doyle, et par là, définir l'intention qu'il désirait adresser à ses contemporains.

Enfin, le dernier chapitre sera consacré à la manière dont cette vision du passé médiéval européen, désormais comprise au regard de ses implications contemporaines, a pu être élaborée. Ce faisant, il s'agira d'examiner sinon les correspondances, du moins les proximités éventuelles du texte avec un échantillon du matériel documentaire qu'Arthur Conan Doyle était en mesure de rassembler ; c'est-à-dire les sources médiévales, les travaux d'historiens et les parutions

variées de l'époque victorienne. Partant, nous devrions alors bénéficier d'assez d'éléments pour estimer le degré d'accord et de résonance entre le texte et sa situation par rapport aux productions extérieures – entendant par là son intertextualité ou son caractère spontané.

2. Les sources de l'écriture

a. Les historiens britanniques

C'est chose sûre qu'Arthur Conan Doyle a nourri son écriture au moyen d'un travail de documentation poussé. Dans sa correspondance, il mentionne à plusieurs reprises avoir accumulé des ouvrages de toutes provenances, et ce dans des proportions déroutantes : « *it took me about two years to collect my materials. I am now reading for a medieval book, but as I must consult at least a hundred works first, it will be some time before I get it under weigh*[20]. » Selon Andrew Lycett, cette « pile à lire » incluait environ cent-cinquante titres[21]. Cependant, il est difficile d'évaluer avec précision son degré de mobilisation pour l'écriture de *The White Company* et *Sir Nigel* ; d'abord, car c'est le propre de tout lecteur de voir au-delà de ses capacités, ensuite car, dans un roman historique, la provenance de l'information est d'ordinaire tue pour les biens du pacte passé entre l'auteur et son lecteur, contrairement aux exigences qui s'appliquent aux ouvrages à valeur scientifique. Si Walter Scott use volontiers des notes de bas de page dans certains de ses romans[22], force est de constater que celui qui cherche à remonter le fil des inspirations à l'origine d'un texte entre avec son auteur dans une sorte de confrontation ; il s'agit de traquer, en chaque endroit, le moindre indice qui peut attester une documentation extérieure, et déjouer ainsi l'illusion d'un imaginaire omniscient.

Mais Arthur Conan Doyle ne fait rien comme tout le monde. Contrairement à *The White Company* qui reste mutique sur son assise documentaire, *Sir Nigel* en livre une part non négligeable dans son exergue :

> For good or bad, many books have gone to the building of this one. I look round my study table and I survey those which lie with me at the moment, before I happily disperse them forever. I see La Croix's "Middle Ages," Oman's "Art of War," Rietstap's "Armorial Général," De la Borderie's "Histoire de Bretagne," Dame Berner's "Boke of St. Albans," "The Chronicle of Jocelyn of Brokeland," "The Old Road," Hewitt's "Ancient Armour," Coussan's "Heraldry," Boutell's "Arms," Browne's "Chaucer's "England," Cust's "Scenes of the Middle Ages," Husserand's "Wayfaring Life," Ward's "Canterbury Pilgrims;" Cornish's "Chivalry," Hastings' "British Archer," Strutt's "Sports," Johnes Froissart, Hargrove's "Archery," Longman's "Edward III," Wright's "Domestic Manners." With these and many others I have lived for months. If I have been unable to combine and transfer their effect, the fault is mine.

[20] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 265.
[21] LYCETT Andrew, *op. cit.*, p. 158.
[22] HAUTBOUT Isabelle, *op. cit.*, p. 819.

En faire la recension exhaustive irait contre le cadre de ce mémoire, et ne porterait certainement pas les fruits escomptés, d'autant que cet apport est doublé d'un autre venant de Lycett : « *Arthur's booklist also included several volumes including William Warburton's biography of Edward III and Hallam's classic Europe During the Middle Ages*[23]. » Dans les deux cas, il s'agit majoritairement de titres spécialisés. De cette façon, nous obtenons deux veines historiographiques dignes d'être exploitées : les renseignements fournis par Doyle dans son exergue et ceux révélés par Lycett qui accéda très certainement au fonds d'archives privées de l'écrivain. Dans la première, nous retenons l'ouvrage du révérend Edward Cutts *Scenes of the Middle Ages*[24] (1872) où l'auteur explore, à la manière justement de Doyle, plusieurs aspects de la vie médiévale dans une suite thématique allant du monde monachal à l'art de guerre, passant par la chevalerie et le commerce. Dans la deuxième, nous rejetons le travail d'Henry Hallam au profit de la biographie d'Édouard III de William Warburton. L'ouvrage d'Hallam[25] a connu tant d'éditions et de remaniements, modifiant plus d'une fois son titre, que son étude en est rendue périlleuse ; en effet, on n'est jamais certain si le texte est vraiment celui auquel Doyle a eu recours. En comparaison, le livre de Warburton[26] (1876) est bien davantage accessible et cerne de plus près la genèse des romans[27].

En addition de ces deux ouvrages, dont la seule étude sollicitera déjà d'importantes forces, nous souhaitons également pourvoir notre échantillon d'un *standard* de l'historiographie britannique. Les historiens majeurs ne manquent pas : Gibbon, Macaulay, Stubbs, etc. Néanmoins, c'est vers le philosophe écossais David Hume que nous irons chercher ce troisième apport.

En effet, la place de ce dernier est connue en philosophie, moins celle qu'il occupe dans l'historiographie britannique. Pourtant, il est l'auteur à vingt-huit ans d'une monumentale *History of England* depuis la conquête romaine jusqu'à la Glorieuse Révolution de 1688 parue en six volumes entre 1754 et 1762. C'est à elle que le jeune Hume, représentant des Lumières écossaises, doit le confort financier qui lui permit par la suite de développer les fondements de

---

[23] LYCETT Andrew, *op. cit.*, p. 156.
[24] CUTTS Edward Lewes, *Scenes and Characters of the Middle Ages*, 6e éd., Londres, Simpkin, 1926.
[25] HALLAM Henry, *L'Europe au Moyen Âge*, Bruxelles, Gregoir, 1840 (trad. A. Boghers) (coll. Trésor historique et littéraire).
[26] WARBURTON William Parsons, *Edward III*, 2e éd., Londres, Longman, 1876.
[27] Il est possible que la biographie de Warburton soit également celle que Doyle mentionne dans son exergue lorsqu'il fait référence à un certain Longman. Notre recherche d'un auteur du même nom n'a pas donné de résultats probants, et pour cause : Longman est d'abord le nom d'un éditeur londonien majeur de la fin du XIXe siècle. Doyle se serait-il trompé en indiquant Longman – qui édite bien la biographie signalée par Lycett – à la place de Warburton ? Cette hypothèse a du crédit : on voit par exemple qu'il écorche le nom du révérend Cutts. À supposer qu'ils soient bien distincts, les deux ouvrages partagent dans tous les cas le même titre et sont contemporains.

sa philosophie empirique[28]. En dépit de critiques, elle fut effectivement un remarquable succès commercial et devint rapidement l'*History of England* de référence auprès des intellectuels britanniques jusqu'à la fin du XIXe siècle[29]. En ce sens, elle reçoit naturellement l'intérêt de notre démarche, en tant que partie intégrante du paysage intellectuel britannique auquel Arthur Conan Doyle appartenait, qui plus est comme Écossais, c'est-à-dire en compatriote de David Hume. En particulier, c'est dans le discours de Hume sur la première phase de la guerre de Cent Ans que nous irons chercher les correspondances avec les textes qui forment notre corpus[30]. La méthode particulière de ce travail sera détaillée dans l'avant-propos du chapitre trois.

b. Les sources médiévales

La correspondance confirme également l'intérêt pour les sources médiévales : « *I am still hard at work upon the middle ages reading Commine's Chronicles & La Chronicle Scandaleuse of Jean de Troyes, tho' there is nothing very scandalous therein*[31]. » De même, on sait que Doyle informa ses éditeurs à convaincre qu'il était un lecteur confirmé de Jean Froissart : « *He explained that he was "well up" in Froissart and the Middle Ages, and so could "compile all that is known in a readable shape if we could come to terms."*[32] » ; Froissart est d'ailleurs personnellement cité dans l'exergue de *Sir Nigel*.

Quant aux œuvres de Philippe de Commines et Jean de Troyes, leur action concerne surtout le XVe siècle et demeure donc extérieure à l'action des romans étudiés ; pour cette raison, elles ne seront pas mobilisées par ce mémoire. Les pages qui seront dédiées aux sources médiévales limiteront plutôt leur attention au corpus suivant, dont nous détaillons à présent les représentants : les chroniques respectives de Jean Froissart et Jean Le Bel ; celle du moine Henry Knighton ; enfin, la *Vie du Prince Noir* écrite par le Héraut Chandos.

Le texte de Jean Froissart est en effet le premier venant à l'esprit quand il s'agit de déterminer quels documents ont pu servir à la genèse d'un roman sur la guerre de Cent Ans, notamment car Froissart est considéré comme une des principales plumes historiennes du Moyen Âge

---

[28] CHÉZAUD Patrick, « Hume et le sens (commun) de l'histoire », dans *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 42, 1996, p. 61-71, p. 71.
[29] SCHMIDT Claudia, *David Hume: Reason in History*, Université Quark, Pennsylvania State University Press, 2003, p. 393.
[30] L'édition de référence : HUME David, *The History of England from the Invasion of Julius Cesar to the Abdication of James the Second in 1688*, vol. 2, Boston, Aldine Books Publishing Company, 1848.
[31] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, 2008, p. 270.
[32] LYCETT Andrew, *op. cit.*, p. 158.

européen[33]. De ce fait, son travail nous est parvenu – à nous ainsi qu'aux hommes du XIXe siècle – comme une des références absolues de cette période mouvementée. Cependant, ce prestige n'épargne pas l'œuvre de Froissart d'être à ce jour encore entourée de mystère, notamment dans la chronologie de sa rédaction qui continue d'alimenter l'actualité du débat académique. D'un autre côté, on ne sait réellement si les *Chroniques* doivent être tenues pour une production anglaise, française ou neutre, raison pour laquelle le texte bénéficia longtemps d'une bien meilleure réception en Angleterre qu'en France où, sans doute, le manque de patriotisme affirmé de sa narration lui attira certains détracteurs[34]. Selon Lycett, ces critiques, allant de pair avec celles émises sur la valeur historique du récit de Froissart, n'empêchèrent pas Arthur Conan Doyle de s'y intéresser profondément[35].

La couverture chronologique que proposent les *Chroniques* débute avec la déposition d'Édouard II et se poursuit, de manière incomplète, jusqu'au basculement dans le XVe siècle. De fait, une large partie ne concerne en rien l'action des romans. C'est la raison pour laquelle seul le premier livre des *Chroniques*, qui couvre une période allant de 1326 à 1377, fera ici l'objet d'une étude. Considérant qu'un grand nombre de événements repris dans les romans figurent également dans le texte de Froissart – c'est le cas de la guerre de succession de Bretagne (1341-1366), de la bataille de Winchelsea (1350), du combat des Trente (1351), de la bataille de Poitiers (1356) et de l'expédition du Prince Noir en Castille (1366-1367) –, on peut légitimement penser qu'Arthur Conan Doyle a pu y trouver tout le nécessaire afin de nourrir son écriture ; cette intution, renforcée par l'intérêt qu'affirme la correspondance, nous portera tout au long du chapitre dédié[36].

---

[33] Jean Froissart est né à Valenciennes vers 1337 et mort à Chimay vers 1410. D'abord destiné à une vie de prêtrise, il devient finalement poète et homme de lettres, inspiré par la figure de Guillaume de Machaut. Originaire du comté de Hainaut, il est introduit comme historien à la cour de la reine Philippa, épouse du roi d'Angleterre. C'est là qu'il commence la rédaction des Chroniques sur les guerres de son temps. Au cours de sa vie et de ses nombreux voyages, il entre au service de différentes cours européennes. Son œuvre est un témoignage essentiel pour la compréhension du XIVe et du XVe siècles européens, à la fois par sa richesse, par le talent de Froissart pour la narration et par la compilation d'événements, d'anecdotes et de souvenirs variés qu'elle contient. Très largement inspiré de ses prédécesseurs, le témoignage de Froissart doit néanmoins toujours être pris avec prudence, en raison justement de passages aux qualités parfois plus littéraires qu'historiques. En parallèle des Chroniques, il est aussi l'auteur de romans courtois et de chevalerie. Voir à ce sujet : AINSWORTH Peter, « Introduction générale », dans AINSWORTH Peter et DILLER Georg (éd.), *Jean Froissart. Chroniques, Livres I et II*, Paris, Le Livre de Poche, 2001, p. 10-36.

[34] MOEGLIN Jean-Marie, « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la Guerre de Cent Ans », dans *Romania*, 124, 2006, p. 429-470, p. 470.

[35] LYCETT Andrew, *op. cit.*, p. 158.

[36] L'édition de référence sera majoritairement celle de la Société pour l'histoire de France : LUCE Siméon (e.a.) (éd.), *Chroniques de J. Froissart*, 15 vol., Paris, Klincksieck, 1869-1875 (Publications de la Société pour l'histoire de France). Cette édition est accessible avec d'autres en ligne, via le portail The Online Froissart, dont ce mémoire tirera la plupart de ses extraits : https://www.dhi.ac.uk/onlinefroissart/index.jsp

Prenant au mot Froissart dans le prologue de ses *Chroniques*, dans lequel il rend hommage au travail de ses prédécesseurs, dont le « *vénérable homme et discret seigneur monseigneur Jehan le Bel* », nous introduisons à présent cette deuxième source que sont les *Vrayes Chroniques* dudit Jean Le Bel[37]. Couvrant une période s'étalant de 1326 à 1361, elles forment l'un des principaux matériaux que Froissart utilisa pour son propre texte. En réalité, la recherche s'accorde aujourd'hui à dire qu'il y a eu, à bien des égards, bien plus qu'une simple inspiration de la part de Froissart. La seule observation permet de s'en convaincre : certains passages ont été purement copiés, et c'est aussi le cas du Héraut Chandos auquel nous viendrons plus tard[38].

L'une des spécificités qui caractérisent le travail de Jean Le Bel, comme celui du Héraut Chandos, c'est qu'il est, en bonne partie, issu de la recollection d'événements auxquels l'auteur a directement assisté. Dès lors, elle acquiert pour les médiévaux une valeur inébranlable de vérité, qui explique notamment que le texte des *Vrayes Chroniques* ait couramment servi comme point d'appui à d'autres chroniqueurs plus tardifs dont la plupart étaient anglais. À l'instar du texte de Froissart, celui de Jean le Bel a le plus souvent été considéré par l'historiographie postérieure comme prenant le parti du roi Édouard[39], un sentiment qui provient très certainement des circonstances curieuses entourant sa rédaction. Effectivement, le texte aurait été commandé par les soutiens de la reine Isabelle d'Angleterre, afin de susciter le ralliement contre son époux Édouard II dans les déboires matrimoniaux qu'on lui connait[40].

Malgré un contenu souvent identique par endroits aux *Chroniques* de Jean Froissart, celles de Le Bel restent l'une des sources majeures pour les événements de la première partie de la guerre de Cent Ans, et comme on l'a dit, se sont maintenues dans la mémoire comme un texte lié à la monarchie anglaise. Nous les estimons donc comme un document tout à fait pertinent

[37] Jean Le Bel est né vers 1290 et mort en 1370 à Liège. Fils d'échevin, il est d'abord juriste avant d'entrer dans les lettres ; il est l'auteur d'une œuvre poétique importante aujourd'hui perdue. Il effectue durant sa vie plusieurs voyages en Europe, pendant lesquels il noue de bonnes relations avec la cour d'Angleterre et surtout avec la reine Isabelle qui lui commande la rédaction de ses Vrayes Chroniques. Combattant à l'occasion, il dirige sa vie entre son intérêt pour la chose publique et le monde littéraire. Son texte est la principale source de Froissart pour la première partie de la guerre de Cent Ans ; il est nommément remercié dans le prologue des Chroniques. Voir à ce sujet la monographie suivante : CHAREYRON Nicole, *Jean le Bel. Le Maître de Froissart, Grand Imagier de la Guerre de Cent Ans*, Bruxelles, De Boeck, 1996.

[38] PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 8.

[39] GUENÉE Bernard, « Jean Le Bel et le 'noble roi Édouard' », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152e année, 4, 2008, p. 1685-1693, p. 1693.

[40] MEDEIROS Marie-Thérèse de, « Dans le sillage de Jean le Bel », dans *Cahiers de recherches médiévales*, 10, 2003, p. 131-142, p. 132.

qu'un lettré comme Doyle, peut-être en quête d'un témoin visuel des événements qu'il souhaitait rendre dans son écriture, aurait très certainement pu être amené à consulter[41].

Après les *Chroniques* et les *Vrayes Chroniques*, c'est dans les pages versifiées de la *Vie du Prince Noir,* écrite par le Héraut Chandos[42] autour de 1366, que nous irons poursuivre notre investigation. « Héraut » signifie simplement qu'il accompagna le célèbre chevalier anglais John Chandos, connétable d'Aquitaine, régulièrement introduit par les romans. Le texte se présente *a priori* comme un parcours élogieux rapportant les hauts faits et la plus exemplaire chevalerie du Prince Noir dans les diverses opérations qu'il mena au service d'Édouard III, son père et roi. À nos yeux, c'est évidemment l'expédition menée en Castille et sa préparation, largement relatée dans la dernière partie de *The White Commany*, qui présentent le plus d'intérêt.

L'œuvre du Héraut Chandos a connu le même sort que celle de Jean Le Bel en se trouvant reformulée dans les *Chroniques* de Jean Froissart. Là aussi, la recherche tombe d'accord pour affirmer que certains passages ont été partiellement ou intégralement repris, ce qui laisse voir d'autres auteurs encore parmi les « *rois d'armes et mareschaux* » que Froissart cite en remerciement après le Liégeois. Dans un article paru dans la revue *Le Moyen Âge : Revue d'Histoire et de Philologie*[43], l'historien médiéviste John Palmer a présenté une thèse nouvelle sur la *Vie du Prince Noir,* dont il estime vérité le message largement incompris. Partant des incohérences chronologiques avec les propos de Froissart et la structure obscure du récit – deux sections franchement déséquilibrées où la seule année de la campagne de Castille fait l'objet d'autant d'attention que les trente années de vie du prince –, la thèse de Palmer propose de voir la *Vie du Prince Noir* non comme une biographie, mais comme un ouvrage destiné à promouvoir le parti du duc de Lancastre qui convoitait le trône castillan. Partout présent aux côtés du Prince Noir, le Héraut entendait alors faire sa promotion en rappelant à la bonne société anglaise, peut-être au roi lui-même, comme ledit duc n'avait pas manqué de s'illustrer au cours de l'expédition menée par le prince[44].

---

[41] L'édition de référence : POLAIN Matthieu-Lambert (éd.), *Les vrayes chroniques de messire Jehan le Bel*¸ 2 t., Bruxelles, Heussner, 1863.

[42] La vie du Hérault Chandos nous très largement inconnue et ses dates de naissance et de décès restent un mystère. Son nom, même, ne nous sera très certainement jamais révélé, en raison de l'usage qui veut que les hérauts soient nommés selon leur maître. Ce que nous savons se résume comme suit : originaire du Hainaut, il est au service du chevalier John Chandos au moins dès 1363 (peut-être plus tôt). À sa mort en 1370, il entre au service de la couronne et devient en 1377 roi d'armes d'Angleterre. On sait qu'il était toujours vivant en 1383. Son nom n'apparait qu'une seule fois dans la *Vie du Prince Noir*, d'où le fait que certains ont questionné le fait qu'il en soit vraiment l'auteur. Le débat sur ce point n'est pas clos. Voir à ce sujet : TYSON Diana (éd.), *La Vie du Prince Noir by Chandos Herald; ed. from the ms. in the University of London Library*, Tübingen, Niemeyer, 1975, p. 14-18.

[43] PALMER John Joseph Norman, « Froissart et le Héraut Chandos », dans *Le Moyen Âge : Revue d'Histoire et de Philologie*, 1982, 88, p. 271-292.

[44] L'édition de reference : TYSON Diana (éd.), *op. cit.*

Par conséquent, il est là encore évident que nous nous trouvons en face d'un ouvrage très clairement lié au point de vue anglais de la guerre de Cent Ans, et ce bien que notre source provenant de l'espace britannique – nous n'en présenterons qu'une – n'ait pas encore été mentionnée. En effet, le Héraut Chandos, Jean Le Bel et Froissart ont tous trois écrit en français. Il est certain que ces textes, au moins Froissart et Chandos, ont rapidement fait l'objet de traductions à l'époque moderne et qu'elles ont permis au « grand » public britannique – entendons ici les historiens amateurs – d'accéder à leur contenu. Néanmoins, à supposer l'étendue de son érudition, il est fort probable que pour Arthur Conan Doyle, qui possédait très certainement d'honnêtes capacités en langue française[45], des ouvrages comme ceux-ci demeuraient tout aussi accessibles que les chroniques anglaises avec lesquelles ils étaient amenés à coexister, et dont nous allons maintenant présenter l'une des représentantes.

La *Chronique de Knighton*[46], écrite en latin par le moine éponyme à l'abbaye de Leicester dans le dernier quart du XIVe siècle[47], est sans doute la plus importante de cette production. Elle contient le récit des événements survenus au cours des règnes d'Édouard III et de Richard II dans un parcours qui s'effectue de 1337 jusqu'à 1396. Bien qu'elle ait sombré dans un oubli relatif en dehors de Leicester[48], elle n'en demeure pas moins une source d'enseignements majeure pour le règne d'Édouard III et la première phase de la guerre de Cent Ans. Elle possède également l'avantage de ne pas appartenir à cet ensemble de textes dont la substance et le contenu ont été concentrés au sein des *Chroniques* de Jean Froissart. Elle relève donc, si l'on peut dire, d'une tradition historiographique plus indépendante.

Paru dans une première édition au XVIIe siècle, le texte a par la suite bénéficié d'un nouvel éclairage à l'occasion de son entrée dans la collection de la *Rolls Series*[49] en 1889, soit deux ans avant la parution de *The White Company*. On pointa à cette occasion que la chronique était

[45] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 129.
[46] Ang. *Knighton's Chronicon*.
[47] Henry Knighton fut moine à l'abbaye augustine Sainte Marie de Leicester durant la plus grande partie du XIVe siècle. De lui, on ne sait que très peu de choses sinon les quelques renseignements qui figurent à son sujet dans sa chronique. Il est un témoin majeur de la vie politique et publique de Leicester, accordant dans son texte une grande importance aux personnages qu'il a connus de son temps ; il assiste aussi avec stupeur au développement des hérétiques Lollards. En dépit d'un intérêt certainement très local, il n'a cependant pas délaissé les affaires de son siècle et rapporte avec détail sa perception des événements survenus dans la guerre contre la France. Il meurt probablement vers 1396, date où prend subitement fin sa chronique. Voir à ce sujet : MARTIN Geoffrey Haward (éd.), *Knighton's Chronicle 1337-1396*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. xv-xxii.
[48] GRANDSEN Antonia, *Historical Writing in England. II. c. 1303 to the Early Sixteenth Century*, Londres, Routledge, 1998, p. 308.
[49] La Rolls Series, appellation commune des Chronicles and Memorials of Great Britain and Ireland During the Middle Ages, est une large collection d'éditions de sources médiévales britanniques active entre 1858 et 1911. Elle a vu la parution de plus de 250 volumes où figurent la plupart des auteurs médiévaux des îles Britanniques.

en partie incomplète et qu'il était possible qu'elle soit, en réalité, l'œuvre de plusieurs auteurs, notamment en ce qui concerne le règne de Richard II. En dépit de ces complications, les années qui suscitent notre intérêt, à savoir celles comprises entre 1348 et 1367, ont la chance de s'insérer dans un tissu narratif continu très certainement attribuable au moine Knighton, dont la postérité a jugé qu'il était un auteur fiable et finement renseigné[50]. Nous référerons ultérieurement à l'édition proposée dans la collection *Oxford Medieval Texts* par Geoffrey Haward Martin[51].

c. Les lettres victoriennes

Une ambiguïté commune dans l'étude du médiévalisme victorien consiste dans la nature de son emploi par les écrivains, les artistes et les intellectuels en général. Effectivement, le recours au Moyen Âge s'est présenté dans l'Angleterre du XIXe siècle comme la solution à des problèmes multiples. Ce faisant, des discours en vérité très divers ont été repris sous l'étiquette du médiévalisme. À leur étude, on remarque assez vite que les auteurs britanniques ont évoqué le Moyen Âge parfois pour critiquer leur présent, parfois pour le justifier[52]. Aussi, le Moyen Âge n'a pas été loué de la même façon par tous les auteurs, qui n'y ont pas vu les mêmes mérites ni les mêmes attraits. Certains, par exemple, ont regretté la disparition d'un ordre politique fort, autoritaire, qui maniait l'épée en même temps que la croix tout en prodiguant aux pauvres la charité qu'enseignent les Évangiles. D'autres, au contraire, ont regretté la vie communautaire des bourgades, des villages, et la disparition de la délibération rurale au sein d'assemblées locales. Pour eux, le système féodal était un aboutissement du contrat social, un juste compromis qui profitait aux puissants comme aux plus démunis.

Face à ce constat, on comprend qu'il n'est pas concevable de parler du médiévalisme comme d'un tout unifié, mais qu'il existe, en fait, autant de sensibilités que d'auteurs ayant abordé le sujet. Appelés à faire la synthèse de ce phénomène, les auteurs que nous proposons d'interroger dans ce mémoire ont été choisis à la fois pour l'influence qu'ils ont exercée sur leur temps et pour la diversité des vues qu'ils ont incarnées. Encore une fois, il s'agit de parvenir à un tableau d'ensemble des idées victoriennes sur le Moyen Âge britannique et européen ; c'est le fond culturel, intellectuel, de Doyle que l'on essaye ici de définir.

---

[50] MARTIN Geoffrey Haward (éd.), *op. cit.*, p. xx.
[51] *Ibid*.
[52] D'ARCENS Louise, *The Cambridge Companion to Medievalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 116.

Le premier d'entre eux est l'un des nombreux personnages curieux qu'a produits le monde intellectuel victorien. Kenelm Henry Digby naît en 1797 et meurt en 1880. Cet Irlandais d'origine a été célébré dans la haute société britannique grâce au succès de son livre *The Broad Stone of Honour, or the Rules for the Gentlemen of England* paru en 1822. En faisant appel aux romances courtoises de la littérature médiévale, Digby invite très explicitement les hommes de sa génération, dont les valeurs sont selon lui en pleine décadence, à s'inspirer des idéaux venus la chevalerie. Incontestablement, le livre exploite un sentiment de nostalgie vis-à-vis d'un art de vivre révolu dont l'auteur défend la restauration[53].

L'ouvrage de Digby suscita dès sa parution une avalanche de commentaires, et ses prises de positions ont été largement considérées par ses contemporains ; l'idée que l'avenir de l'Angleterre se trouvait dans ses racines médiévales parvint donc à rencontrer son public[54]. À la fin du siècle, il devint néanmoins la cible de critiques plus virulentes et *The Broad Stone of Honour* passa pour un livre caricatural, bourru, et finalement comme l'œuvre d'un excentrique. On lui reprocha plus tard d'avoir éclipsé ou sali l'ensemble de la production médiévaliste qui se déployait au même moment dans des formes d'art plus « nobles » comme la peinture, l'architecture ou la littérature[55]. C'est pour son influence au sein de la haute société intellectuelle, pour ses instructions et réflexions à l'égard de la conduite entre hommes et femmes inspirées du roman courtois, que Digby nous apparait comme une source digne d'intérêt dans ce travail.

Dans son sillage, Thomas Carlyle est un monstre de l'histoire intellectuelle britannique. Essentiellement critique d'art et de culture au sens large, ce « romantique attardé[56] » a écrit des ouvrages variés et réputés tant en poésie, en philosophie, en histoire et dans le genre fictionnel. De son temps, il était considéré comme la plus importante figure des lettres en Grande-Bretagne et sa réputation l'introduisit partout en Europe. Hautement investi dans les débats de son temps, ayant à de nombreuses reprises commenté l'actualité et les bouleversements de son époque, il est tenu pour un conservateur, un chrétien fervent et opposé au matérialisme galopant de l'industrialisation. Ses parutions ont souvent été lues sous l'angle du prophétisme ; son livre majeur *Sartor Resartus* (1822) est d'ailleurs le récit de sa propre révélation mystique. En conséquence, ses idées sur l'organisation de la société, sur les arts et le fait culturel ont influencé la plupart des champs de la culture moderne.

---

[53] MATTHEWS David, « In Search of Lost Feeling: The Emotional History of Medievalism », dans *Exemplaria*, 30, 3, 2018, p. 207-222, p. 219.
[54] D'ARCENS Louise, *op.cit.*, p. 116.
[55] MATTHEWS David, *op.cit.*, p. 219.
[56] VITOUX Pierre, « Carlyle et le culte du héros », dans *Romantisme*, 1998, 100, p. 17-29, p. 17.

Traiter Carlyle dans ce travail – donc dans une dimension restreinte et sélective – s'avère frustrant à bien des égards, tant sa pensée s'incarne au détour d'ouvrages aux formes très diverses. Vouloir reconstituer son avis sur le Moyen Âge qu'il aborda très couramment, c'est le suivre au fil de romans, d'essais teintés de fiction, pour aller parfois se perdre dans des pamphlets racistes et réactionnaires. Dans ce mémoire, on tâchera plutôt de se limiter à l'un de ses principaux ouvrages, *Past and Present* paru en 1843, dont la postérité et l'impact à la réception permettent au mieux de mesurer « l'idée Carlyle » diffusée au sein de la société britannique, plutôt que chercher la vérité intime de l'homme – si d'avance elle est atteignable.

Past and Present est un livre étonnant. Dans les faits, il emprunte énormément au roman, mais il demeure difficile d'y voir un récit conventionnel ; à bien des égards, c'est un essai sur le monde et sur l'histoire teinté de mystique. Dans une mise en abîme aux tours éculés, Carlyle présente son narrateur comme un éditeur qui a compris la marche des événements historiques, et s'étend au fil du livre sur ce qui doit constituer le système de gouvernement le plus juste[57] ; recette millénaire qui en rappelle à coup sûr une multitude d'autres, mais dont le canevas intemporel permit à Carlyle d'infiltrer les esprits de la population britannique la plus cultivée. Il propose à ce titre une vision essentialiste de l'histoire humaine, et défend dans sa suite logique le rôle de la foi comme liant nécessaire à la bonne entente des hommes. Il déplore aussi la dissolution du lien social causée par la modernité[58].

Prolixe au sujet du passé médiéval béni et désormais perdu de l'Angleterre, Carlyle est sans doute l'une des principales figures du courant médiévaliste dans ce qu'il a de plus radical. Chez lui, l'appel au Moyen Âge est constant pour faire apparaître la dégénérescence de son époque. Séduit par le modèle du « grand homme », du héros et des grands mouvements populaires, Carlyle montre un Moyen Âge qu'a pu tenter de recréer Arthur Conan Doyle dans ses romans d'aventures. C'est dans cette voie que s'embarquera la lecture des idées de Carlyle émises dans *Past and Present*.

Autre titan du monde culturel britannique, William Morris, né en 1834 et mort en 1896, a laissé son nom dans un nombre surprenant de domaines : poésie, fiction, traduction et édition littéraires, imprimerie, philologie, design textile et architecture. Ses écrits les plus fameux sont

[57] BOOS Florence (dir.), *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*, New York, Garland, 1992, p. 34.
[58] CHANDLER Alice K., *op.cit.*, p. 3.

d'ordre utopique et comprennent en général un engagement social profond. Il est aussi considéré comme l'inventeur du genre fantasy.

Comme médiévaliste, Morris est avant tout préoccupé par la survivance des vestiges du passé. En 1877, il fonde avec d'autres la *Society for the Protection of Ancient Buildings*, visant à sauvegarder le patrimoine fréquemment victime de démolitions ou de défigurations[59]. Ce souci de la préservation se retrouve aussi dans sa passion pour les récits hérités du haut Moyen Âge. Ayant noué des contacts avec le monde scandinave, Morris est par exemple le premier à traduire les sagas islandaises du vieux norrois vers l'anglais, et présente de nombreux contes et fables richement enluminés dans l'un de ses chefs-d'œuvre d'édition *The Illuminated Book of the Middle Ages*[60].

L'œuvre de William Morris est pétrie par le Moyen Âge de fond en comble, mais sa démarche est en décalage avec celle d'auteurs aux dérives réactionnaires de droite comme Digby ou Carlyle. En fait, bien qu'il souscrive au regret d'un ordre révolu[61], d'un *Lost World* à sa façon, Morris fait figure d'exception car ce regret n'est pas tant mis au service des puissants, pas non plus à l'idée de nation britannique essentialisée, mais bien des pauvres et des humbles en premier lieu[62]. Ce n'est pas le pouvoir fort qui est la plus grande perte pour Morris, mais bien l'organisation villageoise, la vie folklorique et l'idée qu'il existe dans les bourgs et les petites exploitations rurales un esprit de « *fellowship* » qui est, selon lui, d'une noblesse sans équivalent. Morris exprime d'ailleurs cette sensibilité pour le monde rural dans un engagement social et politique manifeste. Dans l'Angleterre ouvrière et industrialisée, il est un des premiers penseurs libertaires de gauche sans pour autant qu'il ne tombe dans un primitivisme caricatural.

Le livre que nous retenons pour ce mémoire s'y inscrit complètement. *A Dream of John Ball* parait en 1888 et suppose la rencontre entre un penseur socialiste contemporain et le monde médiéval, au cours de laquelle celui-ci est amené à connaître John Ball, figure majeure de la révolte paysanne anglaise de 1381. Les rouages de la narration, là encore comme avec Carlyle, sont connus mais marquent toutefois leur public[63]. À travers son récit, Morris se montre sans surprise critique envers le monde moderne et son constat rejoint souvent celui des autres médiévalistes. Ce projet social engagé, et à bien des égards, utopique, nous parait pertinent, et

[59] BOOS Florence (dir.), *op.cit.*, p. 14.
[60] *Ibid*., p. 20.
[61] CHANDLER Alice K., *op.cit.*, p. 31.
[62] BOOS Florence (dir.), *op.cit.*, p. 33.
[63] *Ibid*., p. 25.

pourrait permettre de révéler d'autres éléments, une autre sensibilité, dans les romans d'Arthur Conan Doyle, par opposition à la verve dure et enragée d'auteurs comme Carlyle ou Digby.

Enfin, c'est avec John Ruskin, né en 1819 et mort en 1900, que l'on vient clore cette galerie de portraits médiévalistes en évoquant l'une de ses œuvres les plus influentes *The Stones of Venice* (1851-1853). Le livre est un essai d'histoire, d'histoire de l'art à travers l'exemple de la ville de Venise. Étonnante situation géographique compte tenu du sujet de ce mémoire, mais l'ouvrage de Ruskin révèle en fait une portée universelle. Un chapitre en particulier a retenu l'attention des critiques de son temps, *The Nature of Gothic*, dans lequel Ruskin s'étend sur le mode d'organisation idéal de la société, et a abondamment recours au Moyen Âge[64].

Ruskin est autre pilier de la culture artistique en Grande-Bretagne victorienne et même en Europe. Il fréquenta régulièrement Carlyle avec qui il était ami et sa pensée rejoint très souvent la sienne. Traduite en partie par Marcel Proust en français, son œuvre mêle réflexions politiques, artistiques et culturelles au sens large, et fait grand cas des origines médiévales de l'Angleterre et de l'Europe dans son ensemble. Son profil rejoint aussi la figure de William Morris, qui fut son disciple, même si Ruskin n'alla jamais si loin dans l'engagement public. À titre d'exemple, Ruskin fut un puissant soutien de la confrérie des Préraphaélites que Morris contribua à fonder.

En clair, ces quatre auteurs partagent un anticapitalisme, une aversion pour l'aliénation industrielle, qui les plonge dans une admiration nostalgique des sociétés médiévales. Les objectifs et les finalités politiques de ces intérêts varient néanmoins entre le mysticisme de Carlyle, la gauche libertaire de Morris et la vision plus détachée de Ruskin ; avec Dibgy et son admiration pour l'idéal de chevalerie, c'est l'excentricité du point de vue qui légitime l'intérêt que lui porte ce travail. Avec ces quatre personnages, on trouve une expression similaire mais néanmoins variée d'un sentiment commun à toute une époque sur son Moyen Âge. Ce faisant, cette base d'auteurs est une bonne assise pour lire avec un œil autre les romans d'Arthur Conan Doyle ; lui qui fut leur contemporain à tous, fut nécessairement mené à se situer par rapport à leurs idées.

[64] *Ibid*., p. xii.

3. Apports historiographiques non exhaustifs

a. Arthur Conan Doyle et son temps

En tant que figure majeure de la littérature et représentant privilégié du genre britannique, par son ascendance irlandaise, sa naissance écossaise et sa carrière en Angleterre, Arthur Conan Doyle a fait l'objet d'abondantes études, et ce depuis le succès des premières enquêtes de Sherlock Holmes jusqu'à nos jours. On compte, côté anglophone, où l'actualité de la recherche à son sujet se poursuit, des entreprises biographiques récentes menées notamment par Jon Lellenberg, Andrew Lycett ou encore Russel Miller. Citons donc *The Man Who Created Sherlock Holmes: The Life and Times of Sir Arthur Conan Doyle*[65] (2008) et *The Adventures of Arthur Conan Doyle: A Biography*[66] (2009) qui représentent ce qui se trouve de plus actuel, récent et complet sur notre auteur. De son côté, dans une démarche relativement nouvelle, Jon Lellenberg a présenté en 2008, à la suite d'une collaboration mêlant plusieurs autres chercheurs, un ouvrage dévoilant la correspondance personnelle d'Arthur Conan Doyle, principalement dans un cadre privé, où on trouve de nombreuses occurrences et allusions à son travail d'écriture ; fort heureusement pour nous, notre homme n'était pas de ces artistes qui demeurent mutiques et discrets sur leur œuvre[67].

Toujours dans une approche biographique, et s'il est vrai que l'essentiel de la recherche a été et continue, pour des raisons évidentes, d'être piloté par l'académisme anglo-saxon, il faut faire justice à l'existence parallèle d'une école de recherche française, du moins francophone, sur Arthur Conan Doyle. Il faut donc mentionner la parution récente et de qualité d'un ouvrage comme *Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et au-delà* (2008) qui propose un parcours richement documenté à travers la vie, l'œuvre et le temps de l'écrivain[68]. On déplore néanmoins, au sein cette tradition *across the Channel* et aussi, osons le dire, internationale, l'absence d'études plus ciblées sur l'œuvre, la vie et le travail d'Arthur Conan Doyle. S'éloignant des ouvrages généraux et des biographies, dont le contenu s'avère malheureusement – mais aussi sans surprise – toujours similaire, on est amené à se rediriger exclusivement vers la production anglo-saxonne qui a su livrer, parfois lors de parutions plus anciennes, des recherches tout à fait

[65] LYCETT Andrew, *op. cit.*
[66] MILLER Russel, *op. cit.*
[67] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*
[68] STJEPANOVIC-PAULY Marianne, *Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et au-delà*, Paris, Éditions du Jasmin, 2008.

fascinantes sur les enjeux d'une œuvre comme celle que nous étudions. L'ouvrage de Catherine Wynne *The Colonial Conan Doyle: British Imperialism, Irish Nationalism, and the Gothic*[69] (2002) tâche, par exemple, de faire le point sur le positionnement personnel de Doyle vis-à-vis de l'apogée britannique auquel il assiste de son vivant, une démarche auparavant déjà proposée par d'autres auteurs comme Jeffrey Richard dans *Sherlock Holmes, Conan Doyle and the British Empire: An Investigation into Conan Doyle's Links with the British Empire as Expressed through his Sherlockian and Other Literature*[70] (1997). En effet, traiter Doyle en seul écrivain de fiction ne révèlerait qu'une vision partielle du personnage et de l'époque. Ce serait oublier qu'il fut un polémiste engagé dans les débats de son temps, au sein desquels la question impériale fut absolument majeure et inévitable. Citons par exemple ses deux enquêtes historiques les plus remarquables : *The War in South Africa: Its Cause and Conduct* (1902) et *The British Campaign in France and Flanders 1914-1918* (1916). Ces ouvrages originaux, accompagnés d'autres études liées à l'actualité comme *The Crime of the Congo* (1909) ou *To Arms!* (1914), sont donc un passage obligé pour notre démarche aux prises avec la réexposition du passé.

Si la personnalité d'Arthur Conan Doyle paraît déjà à elle seule comme un formidable terrain d'observation des réalités culturelles et idéologiques de l'ère victorienne, on ne saurait, toutefois, se passer d'un regard plus large sur l'ensemble de son milieu littéraire, philosophique et artistique. Bien compris et maîtrisé, cet élargissement permettra de bénéficier d'un point de vue plus nuancé et complet sur notre homme, le replaçant dans le mouvement global dont il est partie intégrante, et qui rejoint l'objectif poursuivi par ce travail. En d'autres termes, on ne saurait comprendre entièrement Doyle sans s'armer d'un bagage suffisant concernant l'ensemble de la société victorienne. Nous retenons à cet effet l'ouvrage de Richard Altick *Victorian People and Ideas: A Companion for the Modern Reader of Victorian Literature*[71] (1974) qui assure au lecteur néophyte comme confirmé de disposer de tous les éléments – allant des préoccupations politiques au climat économique, à la pratique de la lecture chez le petit peuple, à l'héritage romantique, etc. – nécessaires pour la saisie d'une œuvre dans son plein contexte. Toujours dans une optique assez généraliste, mentionnons à son tour le titre de François

[69] WYNNE Catherine, *The Colonial Conan Doyle: British Imperialism, Irish Nationalism, and the Gothic*, Londres, Greenwood, 2002.
[70] RICHARD Jeffrey, *Sherlock Holmes, Conan Doyle and the British Empire: An Investigation into Conan Doyle's Links with the British Empire as Expressed through his Sherlockian and Other Literature*, Halifax, Northern Musgraves Sherlock Holmes Society, 1997.
[71] ALTICK Richard Daniel, *op. cit.*

Bédarida *La société anglaise. Du milieu du XIXe siècle à nos jours*[72] (1990) qui propose également une introduction complète aux enjeux de l'Angleterre victorienne. Des entreprises plus générales sont mentionnées en fin de ce travail.

Resserrant l'attention sur la littérature et ses acteurs – les travailleurs du livre, pourrait-on dire – il faut se référer au travail de Peter MacDonald *British Literary Culture and Publishing Practice 1840-1914*[73] (1997) qui condense une multitude d'éléments relatifs aux pratiques éditoriales et à la mondanité littéraire avec lesquelles Doyle conserva toujours des rapports compliqués. Un chapitre tout entier consacré à l'écrivain fait d'ailleurs l'historique de ses liens avec l'édition londonienne. Sans être un recours essentiel, la consultation de cet ouvrage permet d'intégrer les mécanismes et influences qui déterminent la genèse et la publication d'un roman dans la fin de siècle en Grande-Bretagne.

Enfin, dans le souci de situer Arthur Conan Doyle parmi ses pairs romanciers mais surtout romanciers historiques, nous renvoyons vers les textes déjà datés mais toujours pertinents de James Simmons *The Novelist as Historian: Essays on the Victorian Historical*[74] (1973) sur les grands noms du roman historique anglais depuis Scott et l'évolution du canon littéraire qu'a connu le genre.

b. Le Moyen Âge comme représentation

Le recours d'une époque à son passé médiéval, souvent dans la tentative de se situer elle-même, représenté dans la philosophie, l'art ou dans tout autre domaine, se comprend selon le concept de *médiévalisme* qui désigne aussi, par extension, l'étude de ces discours et représentations, et ce à toutes les époques. Dans notre cas, nous étudierons surtout les périodes romantique et victorienne, soit des bornes situées entre 1830 et 1914, qu'il est néanmoins nécessaire de considérer comme mouvantes et perméables. On justifiera la première comme le temps entourant la mort de Walter Scott en 1832, dont on connait l'héritage, et la seconde en référence au déclenchement de la Première Guerre mondiale qui vient redéfinir ce rapport au passé, que la recherche étudie désormais comme le *néo-médiévalisme*[75].

---

[72] BÉDARIDA François, *La société anglaise. Du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990 (coll. Points Histoire).
[73] MACDONALD Peter, *British Literary Culture and Publishing Practice 1840-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
[74] SIMMONS James, *op. cit.*
[75] MATTHEWS David, *Medievalism: A Critical History*, Cambridge, D. S. Brewer, 2017, p. 30.

Né dans le courant des années septante et quatre-vingts, le médiévalisme a connu nombre d'ouvrages pionniers et de parutions fondatrices. Nous pensons notamment à la revue *Studies in Medievalism* lancée en 1979, aujourd'hui traitant surtout des représentations ultra-contemporaines du Moyen Âge. Quelques années plus tôt paraissait aussi le livre d'Alice Chandler *Dream of Order: The Medieval Ideal in Nineteenth-Century English Literature*[76] (1970) qui rejoint largement le sujet de ce travail. Elle y reprend et explique les codes et les continuités de plusieurs genres littéraires, allant du roman gothique au roman historique, dont le dénominateur commun reste ce traitement spécifique du Moyen Âge anglais dans lequel Arthur Conan Doyle s'inscrit complètement. De manière plus large, en sortant du cadre strictement littéraire, Alice Chandler tente en même temps d'isoler les causes et les raisons de cet exil dans l'idéal qu'elle décrit comme un « rêve de l'ordre », où l'ordre nouveau peine à s'affirmer dans le souvenir forcément biaisé de l'ordre révolu. On ne manquera pas non plus de mentionner le très précieux recueil dirigé par Florence Boos *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*[77] (1992) qui entend proposer un balayage étendu sur l'ensemble des représentations qu'a pu produire la société anglaise sur son Moyen Âge. Ces articles font, par ailleurs, la part belle aux personnalités et figures à l'origine de ces discours, qu'il s'agisse d'hommes de lettres comme Thomas Carlyle ou William Morris, du célèbre mouvement des peintres préraphaélites ou bien des connexions insoupçonnées entre médiévalisme et discours politique marxiste. Florence Boos et ses collaborateurs livrent ainsi un ouvrage assurément complet et indispensable pour qui s'intéresse à la vie et à l'histoire des idées dans l'Angleterre victorienne.

Plus récemment, et revenant dans une approche généraliste sur la manière d'envisager l'idéal moderne qu'a pu représenter le Moyen Âge, nous aimerions attirer l'attention sur le livre de Giuseppe Sergi *L'idea di Medioevo. Fra storia e senso comune*[78] (1998). L'historien italien revient sur la genèse et le développement de cette polarisation que connait le souvenir médiéval – positive ou négative selon les époques – et la distance qui sépare parfois le récit de la réalité. Accordant beaucoup d'attention à la question des faits, il est ici moins question d'idéal victorien que d'idées reçues sauvegardées principalement par la culture populaire, mais desquelles nous jugeons néanmoins nécessaire de nous nourrir. Restant en Italie, il faut mentionner à son tour le travail de Tommaso di Carpegna Falconieri intitulé *Medioevo militante. La politica di oggi*

[76] CHANDLER Alice K, *op. cit.*
[77] BOOS Florence (dir.), *op. cit.*
[78] SERGI Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 1999 (trad. Corinne Paul-Maïer) (coll. Champs).

alle prese con i barbari[79] (2015). Il y poursuit l'entreprise de Sergi tout en désirant sensibiliser à la question de l'idée que les sociétés modernes et contemporaines entretiennent sur leur passé historique.

Outre les ouvrages déjà mentionnés, la très récente recherche britannique a livré plusieurs guides de grande valeur introduisant aux enjeux revus de l'époque victorienne et de son goût pour le Moyen Âge. Parmi eux, l'ouvrage de David Matthews *Medievalism: A Critical History*[80] publié en 2017 assure un regard actuel et complet sur la recherche en études médiévalistes. De plus, la discipline compte désormais son propre *Cambridge Companion* réalisé sous la direction de Louise d'Arcens en 2019[81] ; une preuve, s'il en fallait encore une, de la vitalité de la recherche contemporaine en ce domaine.

Sur la scène francophone, on remarquera la publication au cours de la même année de deux ouvrages tout à fait pertinents pour l'étudiant, le chercheur ou le curieux en médiévalisme. L'historien français Vincent Ferré signe, d'abord, *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*[82] (2010), un ouvrage dont s'est très certainement inspiré Tommaso di Carpegna Falconieri pour l'écriture, cinq ans plus tard, de *Médiéval et militant*, avant d'être rejoint par les actes du colloque international *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux*[83] (2010) soigneusement édité par Élodie Burle-Errecade et Valérie Naudet. Si le premier se veut plus général et propose à nouveau de discuter les rapports passés et actuels des sociétés avec leur histoire, le second contient des interventions davantage ciblées, notamment sur la place de l'idée médiévale au sein d'œuvres de fiction comme *Le Seigneur des Anneaux*. Nous pensons qu'en dépit des écarts et des distances qui peuvent transparaître entre l'écriture de Doyle et celle de Tolkien, tout regard sur la fiction, qu'elle soit d'ailleurs écrite ou non, nous permet d'avancer dans un terrain reconnu et balisé par l'expertise d'autres avant nous, et potentiellement forgée dans des lieux plus éloignés de la recherche.

Pour clôturer ce point, nous souhaitons aborder rapidement quelques études menées spécifiquement sur le roman historique tel qu'on le connaît depuis Walter Scott. Assurant la continuité avec les ouvrages cités en amont au sujet d'Arthur Conan Doyle et son temps, il paraît nécessaire et pertinent de mentionner à nouveau l'ouvrage de James Simmons *The Novelist as*

---

[79] DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *op. cit.*
[80] MATTHEWS David, *op. cit.*
[81] D'ARCENS Louise, *op. cit.*
[82] FERRE Vincent (dir.), *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, 2010 (coll. Itinéraires, Littérature, Textes, Cultures).
[83] BURLE-ERRECADE Élodie et NAUDET Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010 (coll. Sénéfiance).

Historian: Essays on the Victorian Historical Novel (1973) dont l'apport sur l'étude du roman historique est trop précieux pour être ignoré ici. Ajoutons-y les nombreuses contributions, souvent à cheval entre l'histoire et la littérature, de la recherche francophone que l'on est content de trouver ici représentée en nombre, et ce d'autant dans une bibliographie que notre auteur fait très naturellement pencher davantage de l'autre côté de la Manche. Citons, par exemple, les travaux menés par Isabelle Durand-Le Guern comme sa thèse de doctorat *Le Moyen Âge des romantiques*[84] (2001) ou bien *Le Roman historique*[85] (2008) qui s'inscrivent tout à fait dans notre théâtre de recherche. Le sémiologue Jean Molino à l'œuvre éclectique a quant à lui confié à la *Revue d'histoire littéraire de la France* un article court mais lumineux sur les enjeux et réalités propres du roman historique[86]. Y sont traitées la question de la véracité du propos romanesque, celle du désir presque honteusement réactionnaire (*sic*) de combler les silences de l'histoire par l'imagination, de faire parler les faits et d'autres préoccupations auxquelles nous ne saurions rester insensibles. D'autres contributions semblables méritent d'être mentionnées comme l'article de Gérard Gengembre « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? » accordé à la revue *Études*, ou encore le travail d'Isabelle Hautbout[87] sur la naissance, ou non, de la fibre documentaire et de la fièvre des archives chez certains romanciers, et qui ne saurait résonner plus avec l'investigation qu'entend mener ce mémoire.

c. L'écriture de l'histoire

Dans la mesure où Arthur Conan Doyle s'est nourri de la littérature historique à sa disposition pour documenter son récit, il nous faut, dès lors, disposer de repères suffisamment solides dans la compréhension de l'historiographie victorienne dont certains principes et idées premières transparaissent peut-être dans ses textes. Il serait vain de s'y immerger tout de suite sans s'appuyer sur la foule d'ouvrages qu'ont dédiés les historiens britanniques à leurs prédécesseurs, et qui constituent autant de références bienvenues dans le cadre notre démarche.

Le Royaume-Uni compte de fameux historiens à côté desquels on ne peut se permettre de passer. On appréciera alors particulièrement de pouvoir les considérer dans un certain agencement chronologique qui, à défaut d'être sans doute quelque peu artificiel, aura cependant pour

[84] DURAND-LE GUERN Isabelle, *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001 (coll. Interférences).
[85] *Id.*, *Le Roman historique*, Paris, Armand Colin, 2008 (coll. Série Lettres).
[86] GENGEMBRE Gérard, *op.cit.*
[87] HAUTBOUT Isabelle, *op. cit.*

lui l'avantage de la clarté. L'ouvrage daté mais précieux dirigé par John Rigby Hale *The Evolution of British Historiography : from Bacon to Namier*[88] (1964) entend proposer au lecteur cette présentation pratique des grands noms de l'historiographie de l'Angleterre moderne. Sous la forme de portraits dédiés se succèdent ainsi Hume, Carlyle, Macaulay, Froude, Stubbs et d'autres pour lesquels on évoque quelques-unes de leurs considérations, leur rapport à l'histoire et aux sources ou bien la place de la Providence que certains entendent réinterpréter. Hale aborde aussi la naissance des grandes entreprises d'éditions de sources médiévales nées au milieu du siècle, notamment au sein de la fameuse collection *Rolls Series* que nous avons déjà mentionnée.

Sur l'œuvre historique du philosophe écossais David Hume, datée mais dont il faut tenir compte au regard de la référence qu'elle a longtemps constituée pour les cercles intellectuels britanniques, retenons comme point de départ les deux études de Claudia Schmidt *David Hume : Reason in History*[89] (2003) et de Claude Gautier *Hume et les savoirs de l'histoire*[90] (2005).

Espérant, à l'aide de cette liste non-exhaustive, pouvoir évoluer correctement dans le monde des idées et conceptions victoriennes sur l'histoire et le passé, à la fois dans la perspective personnelle de Doyle et dans celle, plus globale, des textes sur lesquels il a pu mettre la main, nous souhaitons désormais mener une entreprise similaire, cette-fois, au sujet de l'historiographie médiévale. En effet, de même qu'un esprit non averti, ne disposant pas d'un appui solide sur la recherche qui le précède, pourra ne pas saisir tout ce que les sources victoriennes ont à lui murmurer, il faut s'attendre à pareille déception sur les sources médiévales si, d'emblée, on ne prend pas connaissance de leurs singularités, des enjeux de leur production et, bien sûr, de leur réception des médiévaux comme des victoriens. Nous entendons donc maintenant, par ce point qui viendra clore la section historiographique, livrer quelques armes et outils nécessaires à l'étude sereine et maîtrisée des sources que nous avons présentées en amont.

On mentionnera d'abord l'ouvrage récent, mais déjà parvenu au stade de référence absolue en matière de chroniques, *vies* et autres textes de la France médiévale, de Pierre Courroux, repris dans la prestigieuse collection des Classiques Garnier, *L'écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII^e^-XV^e^ siècle)*[91] (2016). Ce livre constitue aujourd'hui un passage

[88] HALE John Rigby (éd.), *The Evolution of British Historiography: from Bacon to Namier*, Londres, Meridian Books, 1964.
[89] SCHMIDT Claudia, *David Hume: Reason in History*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 2003.
[90] GAUTIER Claude, *Hume et les savoirs de l'histoire*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005.
[91] COURROUX Pierre, *L'écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII^e^-XV^e^ siècle)*, Paris, Garnier, 2016 (coll. Classiques Garnier).

obligé pour qui cherche, d'abord, à parfaire son bagage en histoire culturelle et, ensuite, à bénéficier d'un appui et de références solides pour l'étude des textes, et ce, qu'il côtoie les plus grands auteurs comme les plus humbles. Le cadre qui est le nôtre, à savoir la première phase de la Guerre de Cent Ans, s'y trouve d'ailleurs parfaitement intégré.

Ne pas oublier non plus la multitude d'ouvrages, d'articles et de parutions diverses dont a fait l'objet Jean Froissart dans une tradition historiographique, à l'image du personnage, partagée entre les deux rives de la Manche. Ainsi, reprenons simplement ici, en guise d'échantillon, les contributions de Jean-Marie Moeglin « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la Guerre de Cent Ans »[92], de Peter Ainsworth *Jean Froissart and the Fabric of History: Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*[93], mais aussi de John Palmer dans *Froissart: Historian* (1983) ou « Froissart et le Héraut Chandos »[94], dont l'intérêt sincère pour le texte de la *Vie du Prince Noir* et le dialogue qu'il propose de mener avec les *Chroniques* nous sont précieux.

Dans une approche généraliste au sujet des sources anglaises, nous souhaitons mentionner les ouvrages d'Antonia Gransden *Historical Writing in England*[95] (1998) et, plus particulièrement, son deuxième volume *1303 to the Early Sixteenth Century*, celui de Chris Given-Wilson *Chronicles : The Writing of History in Medieval England*[96] (2004) ainsi que l'imposante recollection de sources écrites rassemblées dans le quatrième volume des *English Historical Documents*[97] dédié aux années 1327-1485 (1969). Nous renvoyons également aux apparats critiques, souvent de très bonne qualité, présents dans les éditions de sources décrites précédemment.

[92] MOEGLIN Jean-Marie, *op. cit.*
[93] AINSWORTH Peter, *Jean Froissart and the Fabric of History: Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*, Oxford, Clarendon Press, 1990.
[94] PALMER John Joseph Norman, *op. cit.*
[95] GRANSDEN Antonia, *op. cit.*
[96] GIVEN-WILSON Chris, *Chronicles: The Writing of History in Medieval England*, Londres, Hambledon, 2004.
[97] MYERS Alexander, *English Historical Documents 1327-1485*, vol. 4, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1969.

Chapitre I : Tableaux d'une exposition

Avant-propos

En abordant le cas du roman de Walter Scott *The Antiquary* (1816) dans son livre *The Forms of Historical Fiction*[98], le professeur américain Harry E. Shaw compare la fonction de l'intrigue à celle d'un fil qu'aurait tendu Scott pour y pendre les scènes successives d'un passé révolu, appelé à revivre uniquement dans l'esprit du lecteur par le pouvoir de suggestion que revêt la littérature de genre historique : « *Scott uses his plot as a string on which to hang scenes of a past that still lived on in men's minds when the novels were published*[99]. » Cette remarque réaffirme entièrement la démarche de ce mémoire : bien plus que la restitution du passé, c'est avant tout son *idée* que le roman historique a le plus souvent cherché à poursuivre. Dans cette quête visant à faire se rencontrer les conceptions déjà partagées par le public et la finalité à laquelle le projet littéraire entend les faire souscrire, la forme même de l'intrigue, l'économie de la narration, joue donc un rôle majeur puisqu'elle organise au lecteur un parcours émotionnel bien établi par les soins de l'auteur.

Dans le cas des romans d'Arthur Conan Doyle, ce constat rappelle une évidence : celle de la parution sérielle qui prévaut dans la presse et les bulletins en tous genres durant la seconde moitié du XIXe siècle. Dans le cas présent, *The White Company* fut publié en 1891 dans le *Cornhill Magazine* sous la forme de feuilleton, et *Sir Nigel* dans *The Strand Magazine* et le *Boston Sunday Post* entre 1905 et 1906, assurant par là sa diffusion des deux côtés de l'Atlantique. Partant, la question de la forme appelle avec logique celle du fond. De fait, l'image des scènes pendues le long d'un fil paraît coller parfaitement à la construction des deux récits, particulièrement de *The White Company*. Dans le premier tiers du roman, l'auteur expose effectivement une suite étonnante de situations-types illustrant chacune une idée bien précise sur le Moyen Âge anglais. Leur objectif est simple : dans un format où la satisfaction du lecteur doit être maximale, il faut installer le cadre historique et le présenter de telle sorte qu'il rencontre les idées qui circulent à son sujet parmi le public ; troubler le lecteur risquerait en effet de compromettre l'achat du numéro suivant[100]. Pour ce faire, l'ignorance du jeune Alleyne Edricson

[98] SHAW Harry, *The Forms of Historical Fiction. Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.
[99] *Ibid*., p. 72.
[100] SIMMONS James, *The Novelist as Historian: Essays on the Victorian Historical Novel*, La Haye, Mouton, 1973, p. 19.

se révèle un excellent prétexte. Quittant le monastère qui l'a vu grandir depuis son plus jeune âge, le voilà qui découvre littéralement le monde, et le fait également découvrir au lecteur.

Dans ce chapitre, nous tenterons d'abord d'exposer au mieux ce procédé indubitablement à l'œuvre au cours du récit, mais aussi, et peut-être surtout, d'en isoler le prétexte, c'est-à-dire l'*idée* du Moyen Âge anglais et européen qu'Arthur Conan Doyle a diffusée au fil, justement, de ces scènes qui prennent à bien des égards l'allure de tableaux, eux-mêmes disposés dans cette grande exposition que sont les deux romans en question. En parallèle, nous tâcherons de mettre cette *idée* en face des données historiques, sans pour autant que ce mémoire ne se transforme en *fact-checking* ; il s'agira plutôt d'établir avec quelle distance du fait historique Arthur Conan Doyle a choisi de travailler et aussi d'en comprendre les motivations. Au terme de ce chapitre qui portera donc surtout sur une étude du texte pour lui-même – c'est-à-dire, quand cela est possible, hors de son cadre victorien –, accompagné d'un regard historiographique et finalement peu littéraire, nous comprendrons suffisamment le projet de *The White Company* et *Sir Nigel* pour en poursuivre l'examen cette fois dans les motivations de son écriture et son message adressé à la modernité britannique, ainsi que dans ses canaux d'inspiration et d'influence.

1. Un bain de religion

a. L'étau de l'Église

L'*incipit* remplit un rôle de premier ordre : il est le premier contact du lecteur avec le texte et contient souvent l'annonce d'un ou plusieurs thèmes à filer dans la suite du récit. Dans *The White Company* [1][101], l'*incipit* est un son : l'écho de la grande cloche de Beaulieu qui résonne dans le lointain et suspend les activités en cours à la campagne. Dans la société médiévale, les églises locales annonçaient effectivement la division du jour en accord avec le temps de prière[102]. Cependant, les habitants que la cloche a surpris dans le travail sont perplexes : « [*they*] *raised their heads and looked questions at each other* » car elle ne sonne pas à l'heure attendue : « *for the Angelus had already gone and Vespers was still far off.* » En fait, les moines de Beaulieu n'appellent pas leurs ouailles au culte mais se réunissent entre eux pour une affaire pressante : le règlement d'une dispute, pour laquelle le prieur doit rendre son jugement. Et puisque cet événement marque en même temps le départ de l'intrigue, la cloche de Beaulieu – sonnée cette fois par l'auteur – annonce aussi le commencement du récit.

À travers cette scène qui pénètre le quotidien du Hampshire médiéval[103], Arthur Conan Doyle accueille immédiatement son lecteur au milieu d'un environnement d'abord défini par la religion. En effet, quand le texte précise que l'écho de la cloche s'entend à travers bois : « *Far away though the forest* », dans la chaleur de l'été : « *sultry summer air* » et qu'il rythme la vie collective en indiquant le passage du temps, il décrit surtout, par ces termes, l'assise de la religion chrétienne sur la société dans son occupation de l'espace et des esprits. Plus encore, par l'évocation du métal frappé résonnant dans la lourdeur de l'air estival : « *sultry* », le texte suggère aussi que cette occupation révèle un caractère d'étouffement.

---

[101] Ce mémoire adopte une lecture qui se veut la plus proche du texte (*close reading*), souvent attentive aux termes employés, et cite dans le cours de la phrase pour appuyer le développement. Les passages entiers sont repris dans les annexes afin d'éviter une présentation trop chargée. Un extrait qui va être sollicité est annoncé entre crochets. Parfois, un renvoi direct aux éditions de référence pourra être indiqué ; une simple expression ou une phrase seule ne justifiant pas le recours aux annexes.

[102] Le Moyen Âge européen a conservé la division romaine des douze heures de jour et de nuit ; l'Église y a fait correspondre ses temps de prières. Seuls les temps de quart ont durablement joué un rôle dans la vie civile : c'est-à-dire prime, tierce, sexte et none. Cette délimitation approximative était basée sur la journée de lumière, les matines étant célébrées au lever du soleil, les complies au coucher et la sexte à midi. Les cloches sonnaient ou non toutes les heures en fonction des usages locaux. N'ayant pas encore inventé l'horloge publique, le XIVe siècle use encore largement des cadrans solaires. Voir à ce sujet : DOHRN-VAN ROSSUM Gerhard, L'histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997, p. 31-43.

[103] Le Hampshire est une région historique du sud-ouest de l'Angleterre. Ses principales villes sont Southampton, Portsmouth et Winchester.

Partant de cette ouverture où le poids des repères imposés par le culte est d'ores et déjà visible, le récit commence une exploration du Moyen Âge où l'Église va tenir le mauvais rôle. En effet, celle-ci est toujours présentée comme une administration temporelle avant tout, prenant, au fil de l'intrigue, l'image d'une association de dominants qui exerce un pouvoir pesant à l'encontre de la population – c'est là une vision souvent adoptée par la fiction historique médiévale[104]. Dans *Sir Nigel* [2], cette idée est introduite, aussi dès les toutes premières pages, lorsque le jeune Nigel doit défendre son domaine contre l'appétit de l'abbaye de Waverley[105] qui jouxte ses terres et les convoite. Dans ce passage, l'Église est affichée comme une institution vorace et un fléau courant sur le monde : « *this blight of Holy Church* » que Nigel compare même à la peste[106]. À travers cette situation, et puisque Nigel est bien le porteur des valeurs positives au cours de l'intrigue, l'exercice du temporel au détriment du spirituel est décrié avec évidence et l'*incipit* de *The White Company* est à nouveau parlant. En effet, la cloche de Beaulieu, qui ne sonne pas le culte, montre aussi l'Église en train déjà d'exercer à l'écart des affaires spirituelles. Le motif est par la suite répété et porte parfois le texte au seuil de la rupture narrative lors de situations qui peuvent interroger : par exemple, malgré la récurrence des personnages religieux au cours de l'histoire, aucun office n'est jamais vraiment célébré ni décrit en détail. Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, l'Église est en fait continuellement vidée de sa substance spirituelle, et ne traverse le récit que comme un organe de gouvernement que la population subit de pair avec le système féodal.

Son succès, l'Église le doit néanmoins à la prégnance chez tous du sentiment religieux qui lui confère une part au moins de sa justification en tant qu'organisme temporel ; de fait, il est incontestable que les personnages lui accordent pour cette raison du crédit. C'est parce que le monde décrit dans l'intrigue est à l'opposé du portrait fait des institutions religieuses. En effet, bien qu'il ne comporte aucun élément de surnaturel, le récit insiste bien à plusieurs reprises sur les émanations de la foi personnelle – la dévotion de Nigel ne fait aucun doute, encore moins celle d'Alleyne – et sur toute une culture liée au caractère mystérieux du monde entretenue par les médiévaux. Au début de *Sir Nigel* [3], ce caractère est explicité quand le narrateur détaille la façon dont l'homme du Moyen Âge est maintenu dans cette culture du mystère : « *In those*

[104] BENOIT Jean-Louis, « Représentations de l'Église médiévale », dans BURLE-ERRECADE Élodie et NAUDET Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010, p. 159-166, p. 159.

[105] Abbaye cistercienne fondée dans le Surrey en 1128. Le toponyme peut avoir été choisi en hommage à Walter Scott et à la série des Waverley Novels.

[106] Tout juste passée dans le contexte des romans, la peste est de fait un recours puissant dans l'esprit des personnages.

simple times there was a great wonder and mystery in life » et ne peut y échapper considérant le poids des représentations religieuses qu'il rencontre en chaque lieu et à tous les instants de sa vie : « *How could one doubt these things* […] *?* » En cause, la menace à chaque pas de l'enfer et le miroitement du paradis, les exploits relatés des saints, la profusion des miracles, des reliques, et cela renforcé par des discours qui, après avoir créé en partie ces représentations, s'y soumettent à leur tour, provenant à la fois des autorités temporelles : « *scholar and King* » et spirituelles : « *Pope and priest*. » De cette expression d'abord intime et innée des hommes naît tout un conditionnement auquel nul à cette époque n'est en mesure de s'opposer : « *with no single voice of question in the whole wide world?* » En clair, l'Église dans *The White Company* et *Sir Nigel* doit sa position prédominante à deux choses qui sont : en premier, la disposition naturelle des hommes pour les croyances de toutes espèces ; en second, le conditionnement qu'elle impose à toute tentative de compréhension du monde.

En ce sens, l'Église est véritablement un obstacle au-devant du héros, sur qui ces représentations pèsent et dont il va devoir se défaire. Tout le commencement de *The White Company* s'y trouve. En effet, si le récit s'invite d'abord au sein du monastère pour y voir un prieur tyrannisant ses moines et ses novices, il s'en échappe aussitôt pour envoyer le personnage d'Alleyne au contact du monde réel. Ce faisant, le texte entend présenter le caractère incomplet de l'éducation qu'a reçue le héros au cours de son enfance à l'abri parmi les moines. Aussi, il questionne plus généralement l'ascendant des ecclésiastiques sur la population tout comme l'utilité de leur seule existence ; de nouveau, la critique élaborée au cours de l'intrigue est moins celle de la religion comme intuition et sentiment intime – autrement dit la foi – que comme le « système religieux » qu'elle est également, avec son personnel et ses pouvoirs. Sur cette base, le récit s'autorise à traiter le christianisme comme il vient de le rabaisser, c'est-à-dire un pur produit de l'organisation humaine, greffé sur une expression sincère des hommes à l'égard du spirituel et qui n'est de loin pas le propre des médiévaux. Dans la suite de l'intrigue où s'agence une file de situations grotesques impliquant des personnages religieux, l'attaque et la dérision sont systématisées et deviennent le principal instrument de la narration pour exposer sa critique du christianisme médiéval, peut-être même du christianisme tout court.

b. La religion malmenée

De nombreux auteurs en littérature ont particulièrement aimé s'amuser des religieux ; c'est vrai, au moins, depuis le picarisme du Siècle d'Or en Espagne et jusqu'au roman contemporain. Dans le roman historique, en dépit de nombreuses exceptions, il se trouve au contraire que le

profil plus conservateur de certains auteurs et la nostalgie envers le passé révolu aient le plus souvent détourné le genre de ses origines contestataires. En bon exemple, les romans de Walter Scott ne peuvent être retenus pour leur anticléricalisme ; la profusion d'abbés et de prêtres auxquels l'auteur rend un hommage attendri est là pour nous en convaincre[107]. L'époque d'Arthur Conan Doyle diffère cependant de celle de son inspirateur. En effet, la déchristianisation des masses à l'époque victorienne, en raison de la pensée rationnaliste et des bouleversements industriels, ne fait plus aucun doute[108] ; de même, l'alliance entre la société et son culte n'a plus la même évidence pour le petit peuple comme pour les élites[109]. Le public, tout simplement, a changé, et plaire au grand nombre veut dire à présent rire des prêtres, ce qui n'était pas si vrai au temps de Scott.

Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, il n'y a tout simplement pas, ou très peu, de figures ecclésiastiques auxquelles le texte apporte un éclairage, sinon bienveillant, au moins neutre. Le christianisme romain et ses représentants sont constamment moqués, attaqués sur tous les plans. Le personnage du moine, incarnant un mode de vie qui connait la règle la plus stricte, passe à vrai dire pour le souffre-douleur de la narration ; cela, pour plusieurs raisons.

Le moine est d'abord un célibataire ; souvent, même, n'a-t-il jamais eu de femme dans sa vie. Dans *The White Company* [4], cette évidence – qui peut déjà faire rire qui voudra voir dans ce célibat, pourtant choisi, l'aveu d'un malaise à l'égard du genre féminin – est rappelée très vite au lecteur. En effet, le contentieux annoncé dans l'*incipit*, et qui réunit les moines, concerne la comparution devant le prieur du frère John, accusé par trois autres moines d'avoir plaisanté avec une femme lors d'une sortie, et surtout, de l'avoir ensuite saisie pour l'aider à franchir un ruisseau. Selon le prieur, l'acte aurait ravi le Diable et gravement compromis l'âme du pécheur : « *to the infinite relish of the devil and the exceeding detriment of his own soul.* » Les trois frères précisent ensuite que la fille a souri au frère John pour le remercier. Le prieur, perplexe, se retourne alors contre eux. La comédie du passage éclate quand les accusateurs sont à leur tour accusés d'avoir posé les yeux sur la jeune fille : « *Hast forgotten* […] *that in the presence of a woman the face should be ever averted and the eyes cast down?* […] *If your eyes were upon your sandals, how came ye to see this smile of which ye prate?* » ; comme peine, ceux-là écopent d'une semaine en cellule, de mauvaise nourriture et d'offices renforcés : « *A week in your cells,*

[107] WALSH Patrick, « Sir Walter Scott and the Catholic Church », dans *The Irish Monthly*, 59, 693, 1931, p. 183-189, p. 187.
[108] BÉDARIDA François, *La société anglaise. Du milieu du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990, p. 157-159.
[109] *Ibid.* p. 156.

[…] *a week of rye-bread and lentils, with double lauds and double matins.* » ; plus tôt dans la journée, d'autres moines avaient quant à eux été punis à réciter des prières : « *One thousand Aves and as many Credos* […] *may help thee to remember that the Creator hath given us two ears and but one mouth*[110]. »

Que le recours à de tels moyens de redressement soit avéré ou non n'a que peu d'importance dans notre étude ; en revanche, c'est bien la dimension scolaire et puérile de la punition, aussi de la délation avant elle, qui mérite d'être notée. D'un être ayant choisi de vivre à l'écart des plaisirs charnels et des tentations terrestres, le moine devient, si l'on en croit le texte, un être immature. De fait, érigé comme règle de conduite pour l'ensemble de la communauté, l'inconfort à l'égard des femmes transforme les moines en une bande de vieux garçons dont le récit ne manquera pas une occasion de se moquer. C'est que l'imaginaire qui colle au personnage du moine est tout trouvé : grassouillet, peureux, inapte au combat comme aux travaux des champs, sans descendance, celui qui choisit la règle au siècle est une force nulle dans l'équilibre de la société, voire un poids, un parasite.

Cette idée trouve un écho certain dans la suite du récit, déjà lorsque Maud Loring[111] et Alleyne se rencontrent dans la forêt de Minstead – cet épisode suit de près la sortie du monastère. Au cours de leur échange [5], la désignation du moine comme un individu immature prend de l'ampleur et le transforme, en plus déjà d'un célibataire, en un être parfaitement inachevé, tenu à l'écart non plus des seules femmes mais de la vie au sens large ; si par « vie » on entend toutefois le contact social : « *mix with the borel folks* », le trafic des émotions : « *the pains and the pleasures, the cares and the rewards, the temptings and the stirrings* », le travail physique : « *toil and swinken, and labor, and plough the land* » et la réunion de ces aspects dans la réussite conjugale : « *and take wives for themselves!* » Tout cela, selon la fille Loring, se trouve du côté des petites gens : « *the common people* », dont les moines, parce qu'ils ne prêchent pas comme les prêtres, se sont volontairement exclus.

Le motif central de *The White Company* apparaît de nouveau : c'est la sortie vers le monde, et la rencontre avec la réalité telle qu'elle est vraiment, pas comme elle est enseignée, qui résonne avec les paroles que Maud adresse au héros : « *preaching by their lives rather than their words.* » Dans le début du récit, l'inachèvement personnel auquel conduit le monachisme fonctionne donc comme une valeur-repoussoir ; elle permet au héros d'aller sur le chemin du

[110] *The White Company*, chap. I.
[111] Maud est la fille de sir Nigel dont Alleyne tombe amoureux avant son départ pour la France.

développement de soi, c'est-à-dire vers un parcours initiatique où s'acquiert l'idée d'une connaissance véritable sans laquelle la vie et le monde ne sont que des illusions.

Dans la scène où Alleyne se rend chez le prieur avant de quitter le monastère [6], le traitement de cette conception s'opère à nouveau par le comique. En effet, l'entretien sur les limites du monde connu permet à la caricature de se poursuivre ; toutefois, sur deux niveaux d'intelligibilité. D'abord, le prieur étale un savoir géographique aujourd'hui complètement loufoque, mentionnant le pays des Amazones et celui des Nains ; cela, n'importe quel lecteur pourra l'identifier comme un trait d'humour issu d'une narration omnisciente. Ensuite, il mentionne le royaume du prêtre Jean et précise qu'il apprit son existence le jour où le monastère reçut la visite de John de Mandeville, un chevalier que le texte qualifie spécialement de très chrétien : « *that pious Christian and valiant knight, Sir John de Mandeville*. » Le voyageur aurait raconté aux moines quelques-uns de ses voyages. Confiant, l'abbé assure y croire de pied ferme : « *These things I know for very sooth.* »

Bien qu'elles soient des curiosités tout à fait remarquables de l'époque médiévale, la légende du prêtre Jean[112] comme la figure de Jean de Mandeville[113] sont loin d'être unanimement connues ; de fait, il est probable qu'un lecteur moyen ne s'y attarde pas, encore plus si le texte échoue dans les mains d'un adolescent ou d'un enfant[114]. De là provient certainement la

[112] Le prêtre Jean est un roi légendaire dont l'Occident médiéval supposa l'existence au travers de lettres adressées à d'importants personnages de la chrétienté au début du XIIe siècle. Ces lettres mentionnaient la présence en Orient d'un royaume converti par saint Thomas, attrayant par ses merveilles, où régnait le puissant Jean « roi et prêtre. » Jusqu'au XVe siècle, on chercha à déterminer la position géographique de ce royaume que certains voyaient au-delà de la Perse, d'autres en Éthiopie. Lorsque les Européens établirent un contact avec les Éthiopiens, l'histoire du prêtre Jean avait cependant perdu de son intérêt. Il est probable que la légende ait été inspirée par les communautés de rite nestorien présentes en Extrême-Orient et qu'il ait été question d'un canular. Voir à ce sujet : RICHARD Jean, « JEAN (PRÊTRE) », dans VAUCHEZ André (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 811. Pour aller plus loin, voir : SALVADORE Matteo, *The African Prester John and the Birth of Ethiopian-European Relations*, Londres, Routledge, 2017.

[113] On sait peu de choses sur Jean de Mandeville à part qu'il est mort à Liège en 1372 et que ses *Voyages* connurent un succès considérable dans l'Europe médiévale. Dans son livre, Mandeville raconte le trajet depuis l'Angleterre vers Jérusalem, en passant par Constantinople, la Méditerranée et l'Égypte ; ensuite, il continue vers l'Éthiopie, l'Inde, la Chine, l'Océan Indien, le royaume du prêtre Jean, dont il présente à chaque fois le caractère fabuleux des environnements, des habitants, de la faune, la flore, etc. La véracité de ce récit a longtemps fait débat entre les écoles historiques anglaise et franco-belge. Alors que ces derniers tendaient à sauvegarder l'idée que Mandeville avait été aussi loin qu'il le prétendit tout en concédant son exagération, les historiens anglais affirmèrent qu'il avait quitté l'Angleterre pour Liège en raison d'une accusation de meurtre. Mandeville finit effectivement ses jours à Liège au milieu des Guillelmites. Il est probable qu'il y rédigea le livre avec l'appui de leur bibliothèque plus que fournie. Voir à ce sujet : DELUZ Christianne, « JEAN DE MANDEVILLE (? - 1372 ?) », dans VAUCHEZ André (dir.), Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 815-816. Pour aller plus loin, voir : HIGGINS Ian M., *Writing East. The "travels" of Sir John Mandeville*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1997.

[114] À sa parution, le texte fut effectivement largement considéré comme un « *boy's book* », plutôt que comme de la littérature proprement dite.

nécessité pour Doyle d'introduire au préalable le grotesque avec les Amazones et les Nains, afin que l'intention du passage soit perçue par tous : c'est-à-dire, que le prieur ne sait absolument pas de quoi il parle.

Pour le public instruit, en revanche, la saveur de cet extrait est multipliée par l'enchevêtrement des références que l'auteur lance à qui saura les attraper. De fait, Mandeville et le prêtre Jean sont deux exemples d'impostures ayant fameusement trompé le monde médiéval. Ce faisant, le message initial véhiculé par le texte n'est pas modifié, mais sa portée résonne encore davantage puisque le prieur n'est pas seulement ridiculisé parce que son savoir est faux, non plus parce qu'il trahit sa crédulité et celle, par extension, de tous ses pairs, mais bien parce qu'il s'expose dans une tare, qui parait pire encore à l'époque contemporaine qu'au Moyen Âge, étant la paresse d'accroître ses connaissances et de les vérifier : « *There are some things* […] *into which it was never intended that we should inquire.* »

Pour le public victorien qui a digéré la pensée des Lumières, il ne fait aucun doute que cette phrase prononcée par le prieur porte en elle le germe de l'obscurantisme[115]. Ce faisant, le texte adresse sans doute au christianisme son plus gros reproche en l'assimilant à l'abandon de la pensée critique, accréditant l'échec intellectuel de ceux qui, comme les moines, se murent à l'abri de leurs certitudes et professent sur un monde dont ils ne connaissent en vérité pas grand-chose. Comme Mandeville, leur savoir est uniquement livresque, et comme le dit au héros la fille de Nigel, ils ignorent tout de la vie et œuvrent cependant auprès des autres pour les en détourner. Preuve en est lorsqu'Alleyne, tout juste arrivé dans la maison Nigel, devient pour un temps précepteur de sa fille. Après quelques séances, la jeune femme sombre aussitôt dans la contrariété [7] : « *Tell me, Alleyne Edricson,* […] *has it not seemed to you that of late the Lady Maude is paler and more silent than is her wont?* » La cause de son état s'impose avec évidence : c'est bien l'instruction donnée par le héros, reflet de celle qu'il a reçue lui-même à Beaulieu, qui a dépossédé la jeune dame de son goût pour la vie : « *Methinks, Alleyne, it is this learning which you have taught her that has taken all the life and sap from her.* » Le texte aurait difficilement pu se montrer plus explicite.

Dans le tableau du Moyen Âge que commence à dresser Doyle, la place de la religion apparait donc de façon claire. Avant tout, elle illustre un souci réaliste : rendre une époque où les esprits étaient en demande de religieux, à la fois par la disposition naturelle de l'homme à la superstition, mais aussi par l'absence alors de discours scientifique pour s'y opposer ; de fait,

[115] La philosophie des Lumières tend à établir une équivalence entre le Moyen Âge et un certain obscurantisme chrétien. Voir à ce sujet : SERGI Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 1999, p. 71.

la science est bien la grande absence qui hante à chaque instant le récit : « *How could one doubt these things, when Pope and priest and scholar and King were all united in believing them, with no single voice of question in the whole wide world?* » Toutefois, le souci cesse rapidement d'être réaliste et devient finalement contestataire et anticlérical : sur ce terreau, l'Église chrétienne a bâti son pouvoir et a offert à tous les médiévaux un système complet de compréhension du monde. Le texte estime cependant que ce système est une fraude et qu'il empêche l'homme de mener une existence qui soit pleine et libre. C'est là, comme on s'y attend, un point de vue parfaitement libéral qui rejoint celui de l'époque à qui s'adressent les romans. À partir de là, il est attendu que les rapports entre les fidèles et les institutions religieuses montrés dans le récit soient troublés et destructeurs. L'agencement par scènes enfilées frappe alors de tout son effet. Après une lecture ayant couvert uniquement les cent premières pages de *The White Company* – c'est-à-dire un quart du livre –, le lecteur a déjà vu l'essentiel de ces rapports et le désordre qui en émane : le ridicule du célibat, le parasitisme des moines, l'ignorance vis-à-vis du monde extérieur, mais aussi – lors d'extraits n'ayant pas été mobilisés ici – le fétichisme des reliques, la controverse des indulgences ainsi qu'une procession de flagellants dont la dureté met la candeur du héros à rude épreuve.

En clair, incarnant un antagonisme majeur au début du récit, l'obstacle créé par le christianisme est finalement double : par son autorité spirituelle et son conditionnement de valeurs inextricable, il met la connaissance du monde à distance de l'individu tout en empêchant celui-ci d'avancer sur le chemin de sa propre découverte[116].

[116] Il est possible que cet anticléricalisme soit aussi le fruit du nationalisme britannique, qui considère avec méfiance le catholicisme en raison de la rupture avec Rome survenue sous Henri VIII et des querelles religieuses qui l'ont suivie. Néanmoins, l'histoire personnelle d'Arthur Conan Doyle semble indiquer qu'il s'agit plutôt là d'une inimitié qui lui est propre. Éduqué dans la mémoire de sa famille d'Irlandais, Doyle aurait tout aussi bien pu défendre le catholicisme pour des raisons identitaires, et ce, même en vertu du caractère éminemment paradoxal de son patriotisme (fier Irlandais, néanmoins fidèle à la couronne). La rupture personnelle survient lors de son enseignement chez les Jésuites de Stonyhurst : « *"Nothing can exceed the uncompromising bigotry of the Jesuit theology," he said in Memories and Adventures. "I remember that when, as a grown lad, I heard Father Murphy, a great fierce Irish priest, declare that there was sure damnation for everyone outside the Church, I looked upon him with horror, and to that moment I trace the first rift which has grown into such a chasm be- tween me and those who were my guides."* » En vertu des quelques attaques que reçoit aussi l'islam dans *The White Company* et *Sir Nigel*, on peut raisonnablement penser qu'il en avait contre toute forme de croyance institutionnalisée. Raison pour laquelle il s'embarqua avec tant de passion dans ce que le XIXe siècle considérait comme une nouvelle foi, le spiritisme, dont l'avantage était, pour Doyle, de n'avoir aucun clergé. Dans tous les cas, il est vain de chercher à cette attitude une cause unique : elle est le fruit à la fois d'un contexte global et du parcours personnel d'un croyant qui fut surtout déçu. Voir : LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *Arthur Conan Doyle: A Life in Letters*, New York, Penguin Press, 2008, p. 74.

2. Thème et variations : la violence

a. Un monde de brutes et de truands

Plus encore que l'idée d'un Moyen Âge étouffant sous le poids de sa religion, celle qui voit le monde médiéval comme un déversoir de violences et d'atrocités souvent barbares et impunies est un autre lieu commun de notre imaginaire occidental. Ainsi que l'affirme Claude Gauvard dans l'un de ses ouvrages, le Moyen Âge serait, par excellence, « le temps de la violence[117]. » L'intérêt du public rejoignant celui de la recherche, les historiens n'ont jamais cessé d'étudier les formes diverses prises par la violence au sein des sociétés médiévales. Loin de s'opposer à la croyance populaire, ceux-ci la reconnaissent aujourd'hui comme au cœur de l'ordre social au Moyen Âge, allant jusqu'à la considérer comme le principal instrument de gouvernement[118]. Aussi, son omniprésence au sein des sources narratives l'établit encore davantage comme un des marqueurs les plus évidents du temps médiéval pour les esprits qu'ils soient instruits du fait ou non.

Dans *The White Company*, la conception d'un Moyen Âge marqué par la violence se présente avec évidence dès le début de l'aventure. En fait, à peine est-il sorti de son entretien géographique avec le prieur que le personnage d'Alleyne est déjà mis face à toute l'ampleur de la violence qui court à travers le monde.

Cette première déconvenue le saisit dès le trajet qui le mène en direction du domaine familial de Minstead [8]. Sur sa route, Alleyne fait la rencontre d'une vieille dame que des bandits surgis des fourrés vont détrousser devant ses yeux. Le héros essaye de son mieux de lui venir en aide mais les hors-la-loi sont plus nombreux et déterminés ; néanmoins, l'arrivée du bailli et de sa troupe change la donne. Les bandits sont passés à tabac, vaincus, et finalement, la justice est expédiée sur-le-champ. Alleyne, qui de sa vie n'a jamais assisté à rien de pareil, est bouleversé ; son optimisme, assez naïf par son caractère enseigné, le pousse à réclamer pour l'un des criminels un jugement équitable : « *But, sir,* […] *he hath not yet come to trial* », mais le pragmatisme du bailli fait mouche et rappelle encore au jeune moine qu'il ne sait rien du monde réel : « *you speak of that of which you know nothing. It is true that he hath not come to trial, but the trial hath come to him.* » Sans surprise, la vue de la mort dans tous ses détails tétanise le pauvre héros : « *he heard a sudden, sullen thump, with a choking, whistling sound at the end of it.* […]

[117] GAUVARD Claude, *Violence et ordre public au Moyen Âge*, Paris, Picard, 2005, p. 11.
[118] VERDON Laure, « Violence, norme et régulation sociale au Moyen Âge. Essai de bilan historiographique », dans *Rives méditerranéennes*, 40, 2011, p. 11-25, p. 25.

one of the men was wiping his sword-blade upon the mane of his horse. » Il finit la scène au bord des larmes : « *and sitting down by the wayside he burst out a weeping* » et reste sur une profonde déception à l'égard du monde et des hommes : « *It was a terrible world, thought he*. »

Ce passage annonce en vérité tout le programme de ce qui sera montré de la violence au cours du récit. À sa lecture, deux incarnations de cette violence peuvent être identifiées. D'abord, le lecteur est mis au contact d'une insécurité générale qui gangrène le monde rural. Chaque allée et venue se fait effectivement au péril d'une mauvaise rencontre où la mort peut rapidement s'introduire – c'est là une idée du Moyen Âge fréquemment employée dans la fiction. Pour Alleyne, cette première expérience est brutale et sa réponse reflète le caractère préservé de son éducation puisqu'il est le seul à s'émouvoir : ni les officiers, ni la victime, ni même le condamné n'offrent une réaction comparable à la sienne. Ensuite, il y a la manière qu'ont les autorités d'exercer la justice, qui jette le personnage dans une grande confusion. La chute du passage pose clairement la question : le bailli n'est-il finalement pas lui aussi un bandit mais qui peut, contrairement à sa victime, laver sa conscience grâce à l'uniforme et à la puissance royale dont il est dépositaire ? Finalement, qui est le plus à craindre des deux ? : « *and it was hard to know which were the more to be dreaded, the knaves or the men of the law.* »

Ces deux incarnations s'accommodent avec l'idée d'une époque où la justice est à géométrie variable et démonstrative – au Moyen Âge, les « actes de gouvernement » étaient en effet souvent terrifiants[119] – mais elles résonnent aussi avec la situation bien documentée de l'Angleterre au milieu du XIVe siècle[120]. Appuyé donc en partie sur le fait historique, le texte continue d'illustrer dans sa suite les apparitions de la violence au travers de ces deux caractères ici démontrés : violence d'*en bas* et violence d'*en haut*.

Les germes de ce passage ne se font pas attendre et renforcent encore la dimension programmatique des premiers chapitres. Par exemple, peu de temps après, Alleyne se trouve à son tour menacé dans la forêt de Minstead par un brigand qui veut le détrousser ; aussi, il découvre assez rapidement de la bouche de son agresseur que son propre frère – qui est également le seigneur de Minstead – a les bonnes grâces des pillards locaux : « *If you are the Socman's brother you are one of the right side*[121]. » Ledit frère est ensuite aperçu essayant d'obtenir de force les

[119] KAEUPER Richard W., *Guerre, justice et ordre public. La France et l'Angleterre à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1994, p. 140.
[120] Alors complètement investi dans la poursuite du conflit contre la France, le pouvoir anglais chercha à s'assurer le soutien des administrations locales dans le versement d'impôts de guerre visant à pallier le coût exorbitant des opérations. En échange de cette participation accrue, Édouard III consentit à davantage de « laisser-faire » pour les seigneurs et les officiers de paix dans l'exercice de la justice locale, lesquels se retrouvèrent ainsi garants d'une « paix du roi » qui donna en vérité sur de nombreux abus. Voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 181.
[121] *The White Company*, chap. IX.

faveurs d'une jeune fille. L'intervention du héros empêche néanmoins la situation de dégénérer en viol – possiblement malvenu considérant la destination de l'ouvrage. À nouveau, l'illustration de la violence exprimée lors cet épisode suit la même progression que dans la rencontre avec les bandits au sortir du monastère : le contact avec une violence d'*en bas* qui mène rapidement à rencontrer celle d'*en haut*, avec pour conclusion simple et évidente que la violence concerne en vérité chaque individu quel que soit son rang.

Cette désillusion marque profondément le jeune héros qui ne s'attendait pas à pareille effusion d'injustice et d'abus si tôt dans sa découverte du monde. Ce faisant, le récit, qui use de la naïveté de son protagoniste pour donner à l'aventure une allure d'exposition, souscrit bien à l'idée d'un Moyen Âge essentiellement dominé par la violence quotidienne, et où transparait la nuisance que chacun est en mesure de porter à autrui. À ce sujet, la description des pensées d'Alleyne est sans appel : « *of all the things which he had seen yet in the world to surprise him, there was none more strange than the hate which class appeared to bear to class*[122]. » Une fois passée au travers du procédé d'enfilement narratif déjà remarqué dans le traitement de la religion, cette conception devient la manière principale d'exprimer la violence au cours du récit. Toutefois, toutes ses formes ne s'y retrouvent pas ; certaines, comme nous allons le voir, font l'objet d'un mode d'expression particulier.

b. Le sport meurtrier de la guerre

Déploiement de violence inégalé, la guerre tout autant que la religion ou la violence du quotidien tient une place majeure dans l'imaginaire qu'ont construit les contemporains autour du Moyen Âge. Dans le cadre des romans d'Arthur Conan Doyle, celle-ci n'occupe cependant qu'une part réduite au sein de l'action globale, surtout pour les combats de *The White Company* qui n'ont réellement lieu que dans le dernier quart du livre. Cela se comprend aisément : lors des événements concernés, la France et l'Angleterre sont tenues par le Traité de Brétigny, signé à Calais en 1360, qui permit l'arrêt des combats pendant neuf ans[123]. Dans *Sir Nigel*, la guerre

[122] *Ibid.*, chap. IX.

[123] Le Traité de Brétigny fut signé par Édouard III et Jean II à Calais en 1360. Il prévoyait le versement par la France d'une importante rançon pour la capture de Jean à Poitiers, et la garantie pour l'Angleterre de sa souveraineté sur l'Aquitaine, le Poitou, Ponthieu, Calais et d'autres localités. En contrepartie, Édouard abandonnait ses prétentions pour le trône de France. Le traité ne tint pas sur la durée mais permit néanmoins un arrêt des combats pour neuf ans. Voir à ce sujet : HAY Denys, *Europe in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, 2e éd., Londres et New York, Longman, p. 158.

est davantage un sujet, justement car l'intrigue exploite un contexte antérieur où les deux camps sont en conflit ouvert ; néanmoins, les batailles ne sont présentées qu'en nombre réduit.

Ce caractère d'exception rejoint la réalité historique. En effet, les batailles rangées étaient bien une rareté de la guerre médiévale ; les commandants leur préférant souvent la lutte autour de places ainsi que les « chevauchées[124] » et autres « courses » et « aventures » moins coûteuses, plus faciles à diriger et donc moins risquées[125]. Pour ces raisons, il arriva même à certains souverains de la refuser systématiquement. Toutefois, la bataille rangée n'en était pas moins perçue comme un aboutissement du combat militaire, catalysant toutes les craintes mais nourrissant aussi, par la même occasion, toutes les espérances[126]. La direction narrative du texte s'y retrouve aisément : la bataille finale est bien un combat rangé (Poitiers pour *Sir Nigel*, Nájera[127] pour *The White Company*) où la figure du héros se révèle et s'accomplit pleinement en triomphant de ses ennemis qu'ils soient français ou espagnols. Elle est une conclusion double : pour la toile historique de fond comme pour la trajectoire du personnage.

Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, faire la guerre est donc avant tout synonyme d'accomplissement et n'est effectivement pas horrible en soi ; les mots de Nigel pâlissant devant un étal de boucher sont éloquents sur ce point : « *I have played the old game of war since ever I had hair on my chin, and I have seen ten thousand brave men in one day with their faces to the sky, but I swear by Him who made me that I cannot abide the work of the butcher*[128]. » La guerre est un exercice nécessaire, ludique même si l'on en croit l'expression : « *the old game of war* », où les combattants tentent par tous les moyens de se distinguer. Dès lors, il n'est pas étonnant de constater que le combat ne soit pas tant décrit comme un affrontement de formations groupées, mais plutôt comme la somme de nombreux duels entre les grands personnages que suit la narration. Très peu représenté, le soldat commun, ou plus vulgairement la piétaille, n'existe en effet que pour assurer le fond nécessaire aux événements décrits.

Cette manière de rapporter l'action a ses modèles illustres : c'est le combat homérique, où s'opposent non seulement des armées mais aussi des champions au milieu de celles-ci, dont Doyle s'inspire pour la description de ses batailles – consciemment ou non. Dans le combat final de *The White Company* [9], cette conception se vérifie lorsque Nigel affronte un

[124] Les chevauchées étaient une forme de combat très prisée par les forces anglaises dans leurs campagnes en France avant 1380. Elles consistaient en une incursion rapide et destructrice sur le territoire ennemi, visant à saper son autorité et à accroître un maximum de richesses dans un temps d'opération réduit. Voir à ce sujet : WAGNER John A., *Encyclopedia of the Hundred Years War*, Londres, Greenwood Press, 2006, p. 94.
[125] KEEN Maurice, Chivalry, New Haven, Yale University Press, 1984, p. 221.
[126] CONTAMINE Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 379.
[127] En réalité, le combat qui sert de point d'orgue à l'action précède légèrement la bataille de Nájera.
[128] *The White Company*, chap. XIV.

homologue espagnol du nom de Sébastian Gomez. L'engagement des deux combattants suspend le reste de l'action qui a lieu à leurs côtés : « *two cavaliers, pricking forward from the glittering ranks, walked their horses slowly between the two arrays with targets braced and lances in rest like the challengers in a tourney*. » Immédiatement, le combat collectif à venir n'existe plus, seul le duel et son issue importent pour la narration. Comme Achille et Hector s'affrontant sous les murs de Troie, les deux chevaliers s'offrent un duel aux yeux de leurs soldats : « *the English still stood stolid and observant among their rocks. The vanguard halted a long bow-shot from the hill.* » La correspondance historique d'une telle représentation tient de l'exception[129], mais c'est surtout l'une des visions de la guerre que veut représenter Doyle dans ses romans. De fait, elle n'a pas pour vocation de recréer le combat médiéval à son degré le plus historique, mais plutôt d'évoquer son idée au travers d'une lecture qui révèle surtout sa dimension épique.

Ce parallèle avec un imaginaire venant de l'héroïsme épique se vérifie aussi, plus largement, dans la disposition des événements qui clôturent l'action de *The White Company*. Certains détails ne trompent effectivement pas. Par exemple, alors que l'armée anglaise conduite par le Prince Noir s'avance au delà des Pyrénées après avoir passé le col de Roncevaux – dont la seule évocation suffit déjà pour exciter tout un imaginaire de bravoure –, l'avant-garde formée par la compagnie blanche se trouve au contact de l'armée adverse dans une situation délicate – ayant été trahie par un paysan qui a mis les Espagnols[130] sur sa trace. Ce faisant, Nigel et ses hommes se retranchent au fond d'un défilé rocheux qui les fait tenir entre le vide et leurs assaillants. Le combat s'engage alors contre un ennemi dix fois plus nombreux, conditionné par l'étroitesse du terrain et la solidité des rangs formés par les Anglais. Difficile ne pas voir dans cette escarmouche contrainte à une lutte sans issue une référence au combat livré soit par le preux Roland

[129] Le désir de combat singulier à l'écart des formations est bien une caractéristique de la guerre médiévale quand elle est menée par des chevaliers en armes. Néanmoins, de telles échappées en solitaire sont difficilement réalisables au cours du combat. Les chevaliers montés se constituaient souvent en groupes de quelques dizaines d'hommes, eux-mêmes formant des unités plus imposantes. Le combat singulier, comme montré dans le texte, ne pouvait avoir lieu qu'une fois la ligne ennemie enfoncée, rarement avant. Toutefois, il arriva que des affrontements singuliers préfigurant l'affrontement collectif aient lieu, dans un duel pour l'honneur qui remplaçait parfois, par son caractère prémonitoire, la bataille proprement dite. Voir à ce sujet : VALE Malcolm, *War and Chivalry. Warfare and Aristocratic Culture in England, France and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres, Duckworth, 1981, p. 104 et FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 125.

[130] En dépit de la désunion de la péninsule ibérique, et particulièrement des royaumes chrétiens situés au nord, dans l'actuelle Espagne, Doyle altèrne, apparemment sans méthode, les qualificatifs « castillan » et « espagnols ». Ce qui peut paraître anachronique au premier abord est cependant nuancé par les chroniqueurs, comme Froissart ou le Héraut Chandos, qui usent comme Doyle du terme, avec quelques variations comme « *espainard* » qui donna en anglais « *Spaniard*. »

non loin, soit par les Spartiates aux Thermopyles contre les Perses. Rappelant d'ailleurs les exhortations du roi Léonidas, Nigel invite aussi ses hommes à tenir la place quoi qu'il en coûte : « *To your arms, men!* […] *Shoot while you may, and then out sword, and let us live or die together!*[131] » Aussi le texte prend-t-il soin par avant d'informer le lecteur des effectifs de la compagnie, et le choix de ce nombre n'est certainement pas un hasard, puisqu'elle comprend trois-cents hommes. Enfin, alors qu'il est exfiltré de justesse du corridor, Alleyne Edricson, gravement blessé, doit chevaucher jusqu'à l'épuisement, pendant ce qui semble être des jours entiers, afin de rejoindre le reste de l'armée anglaise et prévenir le Prince Noir du déroulement des opérations : « *Little could he ever remember of that wild ride. Half conscious, but ever with one thought beating in his mind, he goaded the horse onwards*[132]. » Dans cette course dantesque qui le mène d'ailleurs au délire en raison de ses blessures, la figure de l'émissaire portant le résultat d'une bataille appelle à nouveau tout un imaginaire héroïque et antique : l'annonce de la victoire athénienne à Marathon.

Sans exagérer la portée de ces rapprochements, nous souhaitons cependant convaincre le lecteur d'une chose : ceux-ci témoignent au moins que Doyle use de motifs et de ficelles éculés par des siècles de littérature et de geste guerrière en Europe[133]. De fait, l'important n'est pas la référence *en soi* à l'*Illiade*, aux Spartiates ou aux Athéniens, mais bien les conclusions que de telles proximités nous amènent à tirer sur le traitement fait de la guerre au sein des romans : qu'elle est un espace de démonstration pour ceux qui la pratiquent, occultant ceux qui la subissent. C'est donc sans surprise que l'on voit dominer dans le texte les tonalités épiques au détriment, peut-être, d'une approche qui se voudrait plus réaliste ou davantage attentive à l'expérience personnelle des personnages au moment des combats. En effet, si les soldats communs et leurs pertes ne sont pas ignorés – sans doute d'abord par souci de réalisme – et que le ton d'un affrontement de masse comme à Poitiers n'exclut pas une certaine solennité, la part belle demeure bien aux exploits individuels.

Est-ce à dire que Doyle se refuse à considérer la guerre comme un fait d'une violence extrême ? L'affirmer irait à l'encontre du vœu réaliste remarqué ailleurs et serait une insulte à son intelligence et son vécu. Auteur pamphlétaire dénonçant les horreurs de son temps, Doyle

[131] *The White Company*, chap. XXXVI.
[132] *Ibid.*, chap. XXXVII.
[133] Dans la littérature chevaleresque, l'imaginaire antique jouait de fait un rôle éminent (épopées gréco-latines mais aussi les récits de l'Ancien Testament). Les fameux *Roman d'Alexandre, Roman de Troie, Roman de Thèbes*, etc. sont là pour nous en convaincre. Au Moyen Âge, la matière de ces récits fut fréquemment sujette à des adaptations successives pour illustrer des événements contemporains. Avec l'apport de ces matières renouvelées, la figure du chevalier fut popularisée de même que ses qualités de bravoure, d'héroïsme, de goût pour l'aventure et de courtoisie envers les dames. Voir à ce sujet : KEEN Maurice, *op. cit.*, p. 102-125.

connut aussi de nombreuses pertes familiales dans les différents conflits de son époque. De plus, il participa lui-même à la guerre contre les Boers et ne pouvait donc ignorer la violence du combat.

En fait, plus juste serait de dire que *The White Company* et *Sir Nigel* pratiquent une économie particulière de la violence en contexte guerrier. Le texte s'arrange en effet pour qu'elle n'apparaisse véritablement qu'en dehors du champ. Et effectivement, si Doyle ne semble offrir en ce sens lors des affrontements que le minimum à ses lecteurs, la déambulation qu'il fait vivre à ses personnages au sein des campagnes marquées par le conflit vient tempérer l'allégresse avec laquelle ils s'en allaient au contact de l'ennemi.

Cet épisode [10], au cours duquel la troupe de personnages traverse les marches de France, est remarquable parce qu'il organise pour la première fois l'apparition de victimes tierces dans le conflit que se livrent les armées anglaise et française. La première d'entre elles n'est autre que la terre. En effet, Doyle décrit le paysage dans les termes d'un champ de bataille moderne, battu par les attelages, labouré par l'artillerie, laissant voir une scène proprement désolante : « *what can describe the hideous barrenness of this ten times harried tract of France? The whole face of the country was scarred and disfigured* » où les bâtiments écroulés font figure d'épaves au milieu d'une lande en proie à la dévastation la plus complète : « *with the black blotches of burned farm-steadings, and the grey gaunt gable-ends of what had been châteaux. Broken fences, crumbling walls, vineyards littered with stones, the shattered arches of bridges*. » La célébration de l'héroïsme guerrier se trouve ici sérieusement mise à mal, puisque la guerre et le pillage auquel elle conduit sont clairement dénoncés : « *look where you might, the signs of ruin and rapine met the eye.* » La compagnie s'émeut : « *Moodily and in silence the little party rode along the narrow and irregular track, their hearts weighed down by this far-stretching land of despair* » mais le tableau frappe encore davantage quand l'auteur révèle qu'une telle désolation s'étend sans faiblir depuis l'Auvergne jusqu'au comté de Foix : « *a man might have ridden from Auvergne in the north to the marches of Foix, nor ever seen a smiling village or a thriving homestead* » c'est-à-dire dans cet espace de rencontre entre les deux partis qui comprend tout le centre et le sud-ouest de la France.

Cependant le passage étonne : où sont passés les hommes ? Le texte, au premier abord, présente effectivement la campagne vidée de ses habitants, où l'on imagine les personnages errer dans un silence funèbre. Doyle introduit néanmoins une rencontre avec des survivants plus en avant. L'état de leur délabrement fait peur. Traumatisés par la violence du conflit qui les a traversés, ceux-ci sont à présent bien plus semblables à des animaux effrayés qu'à des personnes

vraiment humaines : « *as shy and as swift as wild animals.* » À ce titre, Doyle ne lésine pas non plus dans la description de leurs corps affamés, réduits à l'état de silhouettes à demi-mortes, et de l'attitude craintive qu'ils témoignent envers la petite troupe qui vient à leur contact : « *More than once, however, they came on families crouching by the wayside, who were too weak from hunger and disease to fly, so that they could but sit like hares on a tussock, with panting chests and terror in their eyes* » ; ils étaient alors occupés à gratter le sol et les herbes à la recherche de nourriture et de matériaux pour leur abri : « *Here and there amid the brushwood the travellers saw the rude bundle of sticks which served them as a home—more like a fowl's nest than the dwelling-place of man.* »

L'enjeu de cet extrait paraît clair : c'est la mention pour la première fois des conséquences réelles d'un état de guerre, la seule, d'ailleurs, qui soit d'importance au cours du récit. En effet, il faut reconnaître que la dévastation, les pillages et la vue de populations terrifiées et misérables – bien que l'historiographie les considère comme un phénomène massif au Moyen Âge[134] –, font figure d'exception au sein de *The White Company* et *Sir Nigel*, et spécialement lorsqu'arrivent les scènes touchant au combat militaire. À défaut d'apparaître dans le texte comme le drame humain qu'elle est indubitablement, la guerre est surtout l'occasion pour le personnage de prouver sa valeur en se démarquant par la réalisation d'exploits personnels, quitte à s'écarter des événements rapportés[135]. Dès lors, le regard de la narration est naturellement dirigé vers un récit s'incarnant dans un cadre bien plus épique que réaliste, accordant la primauté de l'attention au champion plutôt qu'aux soldats communs et aux civils. Ce faisant, la guerre s'en sort mieux que la religion et s'accommode mieux de la critique. En fait, cela se comprend certainement parce que, contrairement à la religion, la guerre a pour fonction de porter une part essentielle de l'intrigue, justifiant un voyage qui mène vers une réalisation personnelle. Dès lors, le récit tâche malgré tout d'en préserver la dimension épique sous un cachet d'aventure enthousiaste ; autrement, il en viendrait à compromettre son principal prétexte.

[134] KEEN Maurice, *op. cit.*, p. 228-229.

[135] Les compagnies franches (comme la compagnie blanche) accompagnant le Prince Noir dans son expédition de 1355 sont connues pour avoir entièrement ravagé le pays qu'elles ont traversé. Si dans la théorie, le chevalier combat pour la gloire et le soldat pour le butin, dans les faits, chacun se trouvait dans l'intérêt d'amasser autant de richesses que possible ; de plus, les chevaliers se servaient en amont des troupes régulières une fois pénétrés en territoire ennemis. Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, les personnages ne cherchent en revanche aucunement l'accroissement de richesses, uniquement la distinction sur le champ de bataille. Voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 231.

c. Les contours d'une question sociale

Si la traversée des marches de France frappe certainement le lecteur, le chapitre ouvert par cette scène s'avère en revanche peu représentatif du ton général accordé à la violence au sein des romans. En vérité, la rencontre avec ces habitants meurtris par le passage de la guerre sert surtout l'intrigue, puisqu'elle permet au récit d'introduire la question des populations que les affrontements ont contraintes à la rapine et au brigandage, et que le texte désigne comme des hommes du sous-bois : « *brushwood men.* » Loin de présenter la condition de ces malheureux comme un fait individuel et isolé, le texte insiste sur la prolifération de tels comportements au sein des zones investies par le conflit, installant par là les bases d'un nouvel arc narratif où l'idée d'une question sociale et de sa violence se posent en des termes affirmés : « *When such men, who are beyong hope and fear, begin in their dim minds to see the source of their woes, it may be an evil time for those who have wronged them.* » La finalité de cet arc est connue : c'est l'assaut par les révoltés de la forteresse de Villefranche, où séjournent les personnages principaux entourés de Bertrand du Guesclin, son épouse et d'autres invités pour la soirée. Tirant certainement son inspiration de la grande jacquerie de 1358 – le nom de Jacques Bonhomme[136], scandé par les assaillants sous les murs de la forteresse, est là pour nous en convaincre –, la scène reconstitue pour le lecteur l'idée d'une révolte paysanne où l'héroïsme guerrier des personnages évoqué en amont se conjugue dans l'épique avec l'expression d'enjeux sociaux.

L'assaut de la forteresse offre également à la compagnie blanche sa première apparition dans l'action [11]. Elle vole au secours des occupants et bat les assiégeants qui se trouvent alors entre ses hommes et les fortifications. Avant son arrivée, Nigel, Alleyne et les autres sont partis se retrancher dans le donjon alors que, dehors, les révoltés qui ont surgi du bois par centaines mettent la place à sac et tentent de les atteindre. Cette fois, l'enjeu n'a rien d'une brouille pour l'honneur ou d'un combat pour la gloire, car les ennemis n'y sont assurément pas sensibles : « *The attention of the insurgents had been drawn away from murder to plunder*. » La motivation majeure est l'accaparement des richesses, et aussi le renversement d'un ordre social oppresseur. Les prises faites par les pillards et les jeux auxquels ils se livrent une fois rendus provisoirement

[136] La grande jacquerie est une révolte paysanne ayant secoué la France entre mai et juillet 1358. Les révoltés ciblèrent entre autres les membres de la noblesse et tentèrent de s'en prendre au Dauphin de France au plus fort du mouvement. Ils furent battus par les troupes de Charles de Navarre et une dure répression suivit. Jacques Bonhomme est quant à lui un personnage à l'identité incertaine nommé par Froissart alors qu'il raconte la révolte dans ses Chroniques. Il passe alors pour le meneur des révoltés mais sa personne est davantage un mythe. Le terme de « jacquerie » en est issu. Voir à ce sujet : BAKER-FIRNHABER Justine, *The Jacquerie of 1358. A French Peasants' Revolt*¸ Oxford, Oxford University Press, 2021, p. 1-2 et 10-11.

maîtres des lieux l'attestent : à l'image des pillards de 1358[137], ils s'emparent d'abord des biens précieux : « *they dragged forth the rich tapestries, the silver flagons, and the carved furniture* », portent les heaumes de la garde et les attributs du pouvoir : « *with plumed helmets upon their heads* », tandis que d'autres s'amusent en enfilant les toilettes de la dame du sénéchal : « *or with the Lady Rochefort's silken gowns girt round their loins* » ; enfin, ils éventrent les tonneaux, pénètrent les garde-manger puis vont s'empiffrer jusqu'à l'épuisement : « *Casks of choice wine had been rolled out from the cellars* […] *Others, with slabs of bacon and joints of dried meat upon the ends of their pikes, held them up to the blaze or tore at them ravenously with their teeth* », ce qui les rendra de fait inopérants à l'arrivée des renforts venus pour les battre.

Si l'épisode de Villefranche marque clairement l'un des *climax* de l'intrigue et que l'intensité de la contestation populaire y apparait dans une ampleur inégalée, il ne faudrait pas que son caractère exceptionnel amène à penser qu'il existerait peu de traces de cette sensibilité sociale ailleurs au sein des romans. En effet, derrière un Moyen Âge pastoral et léger au premier abord, le texte est bel et bien semé d'inserts et de remarques diverses – dans les descriptions ou les dialogues, et ce dès le début – tenant le lecteur au fait qu'il existe bien un monde à l'écart des préoccupations chevaleresques que nourrissent les personnages principaux.

Ainsi, dans *The White Company* [12], le personnage de Jenkin, qui est un arracheur de dents, discute avec Lordle John des ravages de la peste noire en Angleterre. Celui-ci prétend curieusement qu'elle fut une aubaine pour le petit peuple : « *the best friend that ever the common folk had in England* », arguant que le manque de main-d'œuvre causé par l'épidémie permit aux travailleurs d'élever leur condition tout en percevant de meilleurs salaires : « *the other half could pick and choose who they would work for, and for what wage.* » Dans *Sir Nigel* [13], dès les toutes premières pages, cette idée est appuyée de nouveau : « *Therefore the few should be freemen, name their own price, and work where and for whom they would.* »

Cet avis, qui rencontre les données historiques[138], pourrait d'abord n'être qu'un détail propre au personnage de Jenkin – lequel ne brille d'ailleurs pas pour son implication dans le reste de

[137] Durant la grande jacquerie de 1358, des comportements similaires à ceux montrés dans le livre sont attestés : pillages, destruction de biens de la noblesse, déguisement, etc. Doyle ne va cependant pas aussi loin puisque des atrocités comme des exécutions et viols collectifs commis sur des membres de la noblesse sont aussi rapportées. Voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 141-142.

[138] Au cours de la grande peste, la décimation de la population capable de travailler entraîna la vacance de nombreux postes. Les terrains agricoles inexploités retournèrent à l'état de friches et les revenus tirés de la terre s'effondrèrent. Passé le choc de l'inflation, la perspective d'une économie plus diversifiée vit le jour et l'affectation des sols put être repensée. Les ouvriers gagnèrent quant à eux dans le rapport de force ouvert avec les employeurs : les salaires augmentèrent et, comme indiqué par le personnage de Jenkin, permirent à de nombreux travailleurs de

l'aventure. Cependant, la réexposition ensuite du sujet très tôt dans *Sir Nigel*, et cette fois par l'intermédiaire du narrateur, doit nous convaincre qu'il s'agit d'une veine d'importance exploitée par le récit. Dans *Sir Nigel*, l'extrait souscrit bien à l'avis de Jenkin exprimé dans *The White Company* : « *Yet it was there in that stream of death, in that reek of corruption, that the brighter and freer England was born. There in that dark hour the first streak of the new dawn was seen.* » Et il le dépasse même, puisque le texte joue de l'omniscience de son narrateur pour annoncer les grandes transformations de la société anglaise une fois l'épisode de peste achevé : « *It was the black death which cleared the way for that great rising thirty years later which left the English peasant the freest of his class in Europe* » ; il est bien ici question de la révolte paysanne de 1381[139] devant abolir le servage qui concernait à cette heure encore un cinquième de la population anglaise[140]. À cette occasion, le texte insiste sur la naissance d'une Angleterre nouvelle à laquelle il accorde tout son crédit : « *But now it was a new country* » puisqu'elle fera désormais fi des contraintes apportées par le système féodal : « *For in no way save by a great upheaval and change could the nation break away from that iron feudal system which held her limbs.* »

Ceci nous pousse à nous demander si ces remarques n'attestent pas la présence d'une analyse de classe, embusquée derrière un récit jusqu'ici porté surtout sur la chevalerie, ou si elles ne répondent qu'au seul désir réaliste de transmettre une idée du Moyen Âge européen forcément inégalitaire.

Des éléments de réponse se trouvent en amont de l'attaque de Villefranche [14]. Alors qu'elle ignore encore tout de l'étendue du drame qui va s'abattre sur sa maison[141], la dame de Rochefort a des mots durs à l'encontre des manants croisés en compagnie de Nigel et des autres personnages qu'elle accueille pour la nuit : « *Mon Dieu! you cannot conceive to yourself how*

---

quitter l'emploi qu'ils occupaient pour un autre plus attractif. Voir à ce sujet : DYER Christopher, *Making a Living in the Middle Ages: The People of Britain 850-1520*, Londres, Yale University Press, 2007, p. 219 et HERLIHY David, *The Black Death and the Transformation of the West*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1997, p. 43 et 46.

[139] La « révolte des paysans » est un soulèvement populaire ayant secoué l'Angleterre entre mai et novembre 1381. Elle répond à des conditions similaires à celles qui ont précédé la grande jacquerie française de 1358. Les révoltés réclamaient essentiellement l'amélioration de leur statut. Ils entrèrent dans Londres où Richard II se trouva incapable de s'opposer à eux militairement. Dans la capitale, les insurgés se livrèrent à des destructions et s'en prirent aux membres de l'administration royale qui furent tués. Le roi parvint à négocier avec les révoltés qui lui imposèrent, notamment, l'abolition du servage. Voir à ce sujet : JONES Michael, *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI., Cambridge, Cambridge University Press, p. 95-101.

[140] BAILEY Mark, *After the Black Death. Economy, Society, and the Law in Fourteenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 2021, p. 196.

[141] La forteresse fictive de Villefranche est tenue par le sénéchal de Rochefort.

ugly they are! » Le caractère détestable de son tempérament n'échappe pas au lecteur. Le texte présente ainsi la rencontre des deux univers séparés que sont la chevalerie et le petit peuple. De telles conjonctions restent cependant rares au cours du récit. À l'exception des quelques roturiers qui forment la suite de sir Nigel et du Prince Noir, ce sont bien les hauts personnages de la noblesse franco-anglaise qui concentrent l'essentiel de l'attention. Les propos de la dame de Rochefort illustrent néanmoins la tonalité des échanges que ces rencontres produisent ; il ne s'agit ni plus ni moins que de mépris de classe, attitude qui répond en partie à l'esprit de l'époque[142].

Quoi qu'il en soit, il est aisé de définir l'intention du texte dans ce genre de situations, puisqu'elle correspond le plus souvent à celle de Nigel. D'abord un peu maladroit lorsqu'il constate l'aspect famélique de la population, manquant de peu le pédantisme naïf et surtout apocryphe de Marie-Antoinette[143] : « *Why do they not buy food then?* », Nigel se rattrape en louant les roturiers qui l'accompagnent dont la valeur au combat vaut bien celle d'un chevalier : « *I have two Englishmen of this class in my train* […] *He who pummelled them might come by such a pat as he would be likely to remember.* » De cette façon, Doyle le fait certes prendre part à la conversation – malgré tout, Nigel reste un personnage de son état –, mais il prend soin de l'effacer à mesure que les propos des autres participants gagnent en indécence ; en effet, Nigel ne répond pas à la provocation de l'épouse du sénéchal et l'action se déporte ensuite ailleurs.

Au début de *Sir Nigel*, le texte se fait plus clair et Nigel a l'occasion d'exprimer pleinement le sentiment qui l'anime à l'égard des pauvres : « *I do not respect those who grind the poor or steal their neighbor's land*[144] » qui rejoint aussi le devoir imposé au chevalier de défendre les humbles[145]. Lors du massacre de Villefranche, il se trouve toutefois tout excusé puisque les assaillants menacent directement sa vie en attentant à celle du sénéchal.

Le passage possède aussi son symbole. En effet, l'assaut de la forteresse permet d'illustrer la solidarité de la chevalerie au mépris des nationalités. Ennemis parce que leurs rois se disputent la couronne de France, Nigel, du Guesclin, le sénéchal et d'autres – parmi lesquels figure aussi un chevalier teuton [146]– s'unissent néanmoins contre la paysannerie qui s'attaque à ce

[142] FLORI Jean, *La chevalerie en France au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 18.
[143] « Qu'ils mangent donc de la brioche ! »
[144] *Sir Nigel*, chap. III.
[145] FERRIEU Sylvain, « Le combat d'honneur. Violence chevaleresque au service du droit », dans GIRBEA Catalina (dir.), *Armes et jeux militaires dans l'imaginaire. XIIe-XVe siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 413-438, p. 413.
[146] Teuton, équivalent d'allemand, et non teutonique qui fait référence à l'ordre.

qu'ils ont finalement de plus cher : leur état et l'honneur qui l'accompagne. Le récit l'exprime alors par la voix de du Guesclin au travers d'une formule qui fait mouche : « *France and England will fight together tonight* » ; comme si c'était justement la vocation première des états que de faire front commun pour se maintenir au-dessus des populations. Nous verrons ultérieurement que ce thème de la chevalerie sans frontières est en réalité préparé bien avant l'épisode de Villefranche. De fait, il trouve un puissant écho lorsqu'il est introduit en lien avec la question sociale abordée dans le récit, soulignant de nouveau la distance qui sépare les chevaliers du reste de la population.

Malgré cet écart qui place Nigel, en quelque sorte, du mauvais côté pour un court instant, le récit poursuit le reste du temps sur la même voie en développant un humanisme porté par des personnages sensibles au milieu d'un monde qui ne l'est pas. Depuis sa tour d'ivoire où la franchise et les bonnes intentions prédominent, la compagnie des quatre personnages survole un Moyen Âge où les affrontements sociaux ne sont certes pas ignorés, mais dont la mention trop épisodique empêche qu'elle aboutisse véritablement sur une vision politique et sociale bien définie. Les moments de contestation sont bien là mais pour eux-mêmes uniquement, sans créer de liens ni de discours entre leurs apparitions. Le conflit social et sa violence sont avant tout là, de nouveau, comme marqueurs réalistes d'une époque passée et non comme un regard critique et engagé.

À l'aune de ce qui a été montré dans ce point, on ne peut vraiment souscrire à d'autre conclusion sinon celle que Doyle a souhaité montrer de son Moyen Âge déjà dévot et obscurantiste qu'il était inégalitaire et violent de surcroît. Dès lors, qu'il soit question de combats militaires ou de conflits sociaux, ce ne sont là que des détails ajoutés, des touchettes et des coups d'éclairage donnés sur la toile, qui continuent de composer les quelques tableaux supplémentaires de cette exposition du Moyen Âge à laquelle le lecteur continue au fil des pages d'assister.

3. L'honneur et l'amour

a. L'absolu du « fait d'armes »

La notion d'honneur au Moyen Âge pose de nombreux problèmes à qui tente de la définir. Ceci s'explique en partie du fait qu'elle rassemble des réalités et des significations très différentes. Dans son étude des romans *Lancelot du lac* et *La quête du Graal*, Yvonne Robreau a bien montré comme, en latin, « *honor* » et « *gloria* » s'appliquaient selon des contextes et des usages spécifiques d'une grande variété, propres à la disposition des esprits médiévaux[147]. Pour d'autres comme Antoine Destemberg, l'omniprésence de l'honneur dans la haute société du Moyen Âge et la difficulté d'attribuer au terme une signification précise doivent au contraire inviter à considérer la multiplication de ses usages et des codes entourant son application comme preuve avant tout de sa vacuité[148].

D'une manière générale, on peut tout de même affirmer que l'honneur est peut-être avant toute chose le droit que reçoit un individu à être traité en vertu des actions de valeur dont il s'est rendu l'auteur – le plus souvent sur le champ de bataille. L'honneur s'acquiert. Cette distinction, contrairement au prestige aléatoire de la naissance, se mérite mais peut aussi être perdue. Comme le souligne Raoul Fievet, il y a peut-être à deviner derrière la notion d'honneur le péril bien plus important que constitue pour les médiévaux la disgrâce, la honte[149]. Acquérir de l'honneur, c'est donc prétendre à certains traitements mais aussi se prémunir contre les effets redoutés du blâme.

Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, la quête de l'honneur est ce qui sous-tend l'essentiel de l'intrigue : Alleyne Edricson et Nigel Loring cherchent à prouver leur valeur aux côtés de leurs compagnons qui, pour la plupart, ont choisi d'y dédier leur vie. Ce faisant, l'action peut être lue comme une succession d'épisodes où les personnages, en se dépassant, auront la possibilité d'accroître leur honneur.

---

[147] ROBREAU Yvonne, *L'honneur et la honte : leur expression commune dans les romans en prose du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1981, p. 7, 25 et 43.

[148] DESTEMBERG Antoine, « De l'honneur en Histoire médiévale », dans *Ménestrel*, 18 novembre 2013, [En ligne : http://www.menestrel.fr/?De-l-usage-de-l-honneur-en-Histoire-medievale] (consulté le 1er septembre 2022).

[149] FIEVET Raoul, « L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ? », dans *Médiévales*, 70, 2016, p. 215-232, p. 218.

Pour ce faire, la meilleure école est de passer par l'épreuve des armes. Dans la société médiévale, comme le soulignaient déjà les contemporains[150], rien n'égale au pouvoir honorant du conflit, qu'il soit d'ordre militaire, festif ou qu'il soit question de duels entre particuliers. Ces derniers, ou plutôt, leur idée[151], traversent véritablement le récit à mesure que la figure de Nigel rappelle sans cesse qu'il est toujours prêt à se porter vers quiconque voudra se mesurer à lui pour accroître son honneur.

Le passage le plus explicite à ce sujet survient lorsque la suite a quitté le château de Twynham, où Nigel a laissé sa dame et sa fille [15]. Interrogé par ses compagnons, celui-ci s'étend sur les motivations qui le poussent à rembarquer pour une seconde expédition vers la France : « *We go to France* […] *in humble search of a field in which we may win advancement and perchance some small share of glory.* » La gloire est bien le seul intérêt de Nigel : « *I would have you know that it is not my wont to let any occasion pass where it is in any way possible that honour may be gained.* » Ce faisant, Nigel insiste auprès de ses camarades : qu'ils soient attentifs à tout ce qui, dans les pays visités, pourra donner l'opportunité à leur seigneur de se distinguer : « *bring me word of all cartels, challenges, wrongs, tyrannies, infamies, and wronging of damsels.* » Toutes les occasions sont les bonnes, et même, il faut savoir tirer profit des situations les plus anodines en apparence ; elles peuvent déboucher sur un défi profitable : « *the dropping of a gauntlet, or the flicking of a breadcrumb, when well and properly followed up, lead to a most noble spear-running.* » Ici, nul doute que la comédie s'empare à nouveau du texte, encore davantage quand Nigel aperçoit dans les fourrés la silhouette d'un homme à cheval qui se démarque : se pourrait-il qu'il désire en découdre ? : « *do I not see a cavalier who rides down yonder road amongst the nether shaw? It would be well, perchance, that you should give him greeting from me, and, should he be of gentle blood, it may be that he would care to exchange thrusts with.* »

Des scènes de cet ordre sont particulièrement fréquentes au cours du récit. Nigel passe pour une boule de nerfs qui cherche à se décharger sur quiconque croisera son chemin. Le caractère parodique de la situation n'échappe pas au lecteur ; ici, l'auteur taquine explicitement son personnage. Néanmoins, la scène illustre une réalité de noblesse médiévale : la véritable économie qui se construit autour de la notion d'honneur. Pétri de cet idéal, Nigel cherche effectivement à

[150] MURRAY Alan V. et WATTS Karen, *The Medieval Tournament as Spectacle. Tourneys, Jousts and Pas d'Armes. 1100-1600*, Woodbridge, The Boydell Press, 2020, p. 50.
[151] Malgré son insistance, Nigel ne livre aucun de ces combats au cours de l'aventure.

augmenter chez lui cette part de capital symbolique que la résolution de litiges permet de maximiser. Dès lors, il est ce que Sylvain Ferrieu appelle un « champion du droit », qui est le propre des chevaliers qui sont, comme lui à ce stade de l'aventure, poussés sur la route et optent pour l'errance afin d'aller au-devant des défis[152]. Cette forme de combat est dite *à plaisance* par ce qu'elle n'a pas pour objectif la mise à mort de l'adversaire[153]. Effectivement, Nigel n'a rien d'un meurtrier puisqu'il agit dans un cadre bien établi, selon des règles que toute la chevalerie partage. Antoine Destemberg souligne que cette incroyable économie de la valeur individuelle, parce qu'elle ne supporte aucune atteinte, définit par conséquent « une casuistique précise du défi et de la riposte » comme un cadre dans lequel s'effectuent ces transferts d'influence et de respectabilité[154]. Plus encore, cette forme de confrontation sépare ultimement le chevalier du brigand dans l'exercice de la violence, puisque si Nigel se porte au-devant d'un adversaire, c'est que l'intérêt du bien commun l'exige : « *wrongs, tyrannies, infamies, and wronging of damsels.* » Là s'arrête aussi la comparaison faite en amont avec l'héroïsme grec. En effet, tandis que le héros antique agit pour son seul prestige, le chevalier médiéval, par ce qu'il répond aussi d'un idéal chrétien, dirige quant à lui son action vers les autres[155].

Mais passer par l'épreuve des armes veut surtout dire aller à la guerre. Dans le cas du combat *à plaisance,* le risque réduit de trouver la mort diminue forcément les retombées honorables pour le vainqueur. De fait, dans *The White Company* comme dans *Sir Nigel*, l'apogée de l'action n'est pas un combat singulier mais la participation du personnage à une bataille remarquable. C'est bien le « fait d'armes » réalisé en situation de combat qui concentre tous les espoirs et justifie la trépignation de Nigel avant que n'ait lieu le contact avec les Espagnols à la fin de *The White Company* : « *By Saint Paul!* [...] *I think that we have much to hope for from these cavaliers* [...] *I have no doubt that there are some very worthy gentlemen yonder who may give us some opportunity for honourable advancement*[156]. » Aussi, avant sa première expédition en France relatée dans *Sir Nigel*, Nigel jure à celle qu'il a promis d'épouser qu'il ne reviendra pas

[152] FERRIEU Sylvain, *op. cit.*, p. 416.
[153] Elle se distingue du combat à outrance. Voir : JAQUET Daniel, « 'Personne ne laisse son honneur être tranché.' Les combats singuliers 'judiciaires' d'après les livres de combat », dans GIRBEA Catalina (dir.), *op. cit.*, p. 389-413, p. 401.
[154] DESTEMBERG Antoine, « L'honneur, un horizon pratique : Des catégories médiévales dans l'analyse des phénomènes sociaux contemporains », dans DESTEMBERG Antoine (e.a.) (éd.), *Faire jeunesses, rendre justice*. Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015 [En ligne : https://books.openedition.org/psorbonne/26337] (consulté le 1er septembre 2022).
[155] FERRIEU Sylvain, *op. cit.*, p. 437.
[156] *The White Company*, chap. XXXIII.

auprès d'elle avant d'avoir accompli trois faits d'armes : « *I take my oath that I will do three deeds in your honor as a proof of my high love before I set eyes upon your face again*[157]. » Dans *The White Company*, le même motif est réemployé alors qu'Alleyne espère gagner l'amour de la fille de Nigel. Cet engagement témoigne de la notion de vœu dans la chevalerie médiévale – le terme « *vow* » est d'ailleurs employé clairement – où le chevalier s'oblige à réaliser un fait illustre pour accroître son honneur. Employé inégalement au cours du Moyen Âge, le système du vœu connut néanmoins une popularité retentissante dans les expéditions d'Edouard III en France[158]. Il arrivait aussi que cet engagement oral soit suivi d'un engagement très concret visant à conditionner la réussite de l'exploit. En effet, certains chevaliers avaient recours à d'étonnants procédés les poussant à s'entraver volontairement pour la réalisation du fait, lequel, une fois accompli, venait à la fois les couvrir de gloire et les délivrer de la gêne qu'ils s'étaient infligée jusque-là. De cette façon, la performance gagnait encore en éclat[159]. Le récit fournit de cette curiosité chevaleresque bien attestée un formidable exemple lorsque Nigel, à nouveau, dispose sur son œil une mouche esthétique qui lui entrave la vision ; la mouche doit y demeurer jusqu'à ce qu'il se soit rendu l'auteur d'un exploit durant la campagne : « *I vow that I will not take this patch from mine eye until I have seen something of this country of Spain, and done such a small deed as it lies in me to do* » ce qui arrive effectivement à la fin du livre.

Cependant, le lecteur de *The White Company* se demandera pourquoi Nigel attend la fin de l'aventure pour enlever sa mouche alors qu'il se rend l'auteur de très nombreux exploits bien en amont dans le récit. La même interrogation saisit ses compagnons : « *'you have done some great feats of arms since we left the Lady Loring.' 'I cannot call any to mind.'* » Après l'énumération par ses camarades de ses réalisations tout au long de l'aventure, qui offre par la même occasion un rappel de scènes déjà traversées, Nigel maintient sa position : « *'Nay, nay,' said the knight, 'these were not feats of arms, but mere wayside ventures and the chances of travel*[160]. » Ce passage confirme une dernière fois la pyramide de la prouesse à laquelle souscrit l'idéal de chevalerie et que reprend le récit. Tout dans l'histoire racontée tend effectivement vers la réalisation d'exploits guerriers. S'accommodant du traitement particulier de la guerre auquel ce mémoire a déjà été attentif, la quête de l'honneur et celle du fait d'armes qu'elle induit n'a jusqu'ici rien d'un blâme adressé par l'auteur à ses personnages. Au contraire, elle est une forme d'engagement vitaliste qui traverse la progression du protagoniste et correspond à une idée de

[157] *Sir Nigel*, chap. XIII.
[158] HUIZINGA Johan, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1975, p. 105-106.
[159] KEEN Maurice, *op. cit.*, p. 215.
[160] *The White Company*, chap. XXXIII.

la chevalerie finalement peu mise en pratique au cours du récit. Il n'en va pas de même pour les autres comportements générés par la course à l'honneur.

b. La gloire à tout prix

Une autre manière pour les courageux d'acquérir de l'honneur est la participation à des tournois ou à des épreuves où celui-ci est seul enjeu, contrairement au conflit militaire où d'autres intérêts président. Au cours de ces exercices, les combattants se mesurent plus qu'il ne se cherchent réellement du tort ; ils témoignent en vérité davantage de cet élan qui pousse chaque gentilhomme à partir en quête d'honneur afin d'accroître son mérite[161]. Par exemple, le jeune sir Nigel défie même le roi d'Angleterre et sa troupe dans une sorte de pas d'armes[162] au-devant de son domaine. Mais la démonstration la plus évidente de cette réalité du monde médiéval est le tournoi qu'organise à Bordeaux le Prince Noir.

Lors de celui-ci [16], la quête de l'honneur transparait comme un horizon tel qu'elle dépasse même l'appartenance à la patrie et l'obéissance au roi, demeurant d'abord une affaire entre individus partageant les codes d'un même milieu social.

Alors que Nigel et les autres chevaliers concourent[163], un participant inconnu fait son apparition. S'appuyant sur la figure du « cavalier noir » ou du « chevalier masqué » dont les récits médiévaux raffolent : « *The unknown knight had sat like a statue of steel looking neither to the right nor to the left* […] *His immense breadth, his stern composed appearance, and the mode in which he handled his shield and his lance, were enough in themselves to convince the thousands of critical spectators that he was a dangerous opponent* », le texte introduit ce personnage à la manière d'un errant sans bannière, invisibilisé par son armure, ne s'exprimant que par l'intermédiaire de son héraut : « *I come* […] *as squire and herald from my master* » ; on sait seulement de lui qu'il est venu de France pour accroître son honneur en se mesurant aux Anglais qui participent au tournoi : « *My master has heard that there is jousting here, and prospect of honourable advancement*. » Le lecteur apprendra plus tard l'identité du chevalier, n'étant nul autre que le connétable de France, Bertrand du Guesclin, qui, poussé par l'appel de l'honneur

---

[161] FERRIEU Sylvain, *op. cit.*, p. 414 et NADOT Sébastien, *Le spectacle des joutes. Sport et courtoisie à la fin du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 218.

[162] Le pas d'armes est un combat théâtral où les participants s'affrontent autour d'une position à tenir ou à prendre (une porte, un pont, etc.). Ce spectacle apparait au XIVe siècle et devient très populaire au XVe. Dans Sir Nigel, Nigel défend un pont contre qui voudra se mesurer à lui. C'est une simple affaire de défi où aucune forme de divertissement n'entre en considération ; le jeune chevalier désire avant tout récolter de l'honneur. MURRAY Alan V. et WATTS Karen, *op. cit.*, p. 121.

[163] Alleyne et les autres personnages formant la suite de Nigel ne peuvent y participer car il fallait avoir été adoubé pour intégrer un tournoi. Voir à ce sujet : NADOT Sébastien, *op. cit.*, p. 215.

et l'amour de sa dame, se rend donc en territoire ennemi pour se mesurer à ceux qui contestent la souveraineté de son propre roi. Cette idée rappelle bien celle déjà exprimée de la chevalerie sans frontières, solidaire par son système de valeurs communes et capable de bon esprit entre belligérants, mettant de côté les intérêts stratégiques pour se retrouver autour d'une démonstration de bravoure. Elle illustre ici la place de l'honneur dans les préoccupations des personnages, et même dans toute la haute société médiévale que le texte essaie de reconstituer : en clair, une valeur suprême poursuivie par tous.

Ce faisant, l'honneur en vient à être recherché en dehors du cadre légal quand il le peut, c'est-à-dire dans une situation qui dépasse encore celle du tournoi de Bordeaux. L'épisode qui l'atteste est un des plus célèbres événements de la guerre de Cent Ans, où l'honneur et la conduite chevaleresque atteignent un tel degré d'expression qu'il en vient à côtoyer l'absurde ; à ce titre, il était impensable que Doyle ne l'intègre pas à son récit. Cet événement, c'est le très fameux combat des Trente[164].

Au cours de cet épisode [17], le régime d'exception dans lequel s'inscrit la quête de l'honneur apparait de manière évidente. Alors qu'une trêve est décidée entre les deux camps dans le contexte de la guerre de succession de Bretagne[165], les commandants, eux, désirent poursuivre l'affrontement pour amasser de l'honneur et se distinguer au combat ; ils constituent pour ce faire des équipes de trente combattants. Or, voilà qu'émerge un problème : la reprise du combat risquerait de briser la trêve négociée par le pouvoir royal. La parade est toute trouvée : « *Bethink you then that this order applies to war but not to challenges, spear-runnings, knightly exchanges or the like.* » Considérant la chose comme un tournoi plutôt que comme une opération militaire, les participants décrètent non seulement que la trêve ne peut donc être brisée, mais également que les rois de France et d'Angleterre y seraient d'autant favorables ; leur sens inégalé de l'honneur, cet esprit suprême de chevalerie dont la fonction les investit, les détournerait en effet de vouloir s'interposer entre des gentilshommes n'ayant pour seul désir que de se

[164] Le combat des Trente est un affrontement survenu le 26 mars 1351 dans le cadre de la guerre de succession de Bretagne, entre la garnison du château de Josselin tenue par Jean de Beaumanoir et celle de Ploërmel tenue par un Anglais connu comme « Bramborc. » Les deux commandants se défièrent et constituèrent des équipes des trente combattants ; ils convinrent aussi d'un règlement qui définirait les modalités de l'affrontement. Le camp de Beaumanoir l'emporta. Les Français perdirent six hommes et les Anglais davantage, y compris leur commandant. L'événement donna lieu à un long poème épique et fut rapporté par Jean Le Bel, qui rencontra certains des participants, et par Froissart ultérieurement. Voir à ce sujet : SUMPTION Jonathan, *The Hundred Years War. Trial by Fire*, vol. II, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999, p. 33-34.

[165] Lorsque le duc Jean III de Bretagne meurt en 1341 sans descendance, une guerre civile éclate et se solde par le Traité de Guérande en 1365. La durée du conflit et son intensification sont attribuables à son incorporation dans le cadre plus large de la guerre de Cent Ans. Édouard III y trouva en effet l'opportunité d'étendre le front contre les Valois en soutenant le parti de Montfort qui remporta la guerre. Voir à ce sujet : WAGNER John A., *op. cit.*, p. 59-61.

mesurer. La formule le dit clairement : « *King Edward is too good a knight, and so is King John*. » Appuyé sur un argumentaire assez léger donc, qui vise peut-être avant tout l'auto-persuasion des organisateurs, le combat a finalement lieu – le jeune Nigel en sortira d'ailleurs blessé – et tend, dans le texte au moins, à confirmer l'ascendant pour les esprits médiévaux que possède la quête de l'honneur sur le bon respect du droit quand les circonstances l'imposent ; traduisant, de fait, son caractère absolu.

Cependant, tout cela, Arthur Conan Doyle l'invente à peu près complètement. Dans l'historiographie, il n'est fait mention d'aucune trêve passée à la veille du combat des Trente. Le motif généralement retenu tient davantage de la dispute ou du défi entre garnisons ; de même, le siège infructueux de Ploërmel qui suit peu après[166] – ignoré par le récit – exclut que les motivations aient été purement chevaleresques. Le combat historique diffère encore de celui raconté par le récit dans son déroulement. S'il n'y avait effectivement pas de limites à l'armement et que plusieurs combattants y perdirent la vie, des arbitres avaient cependant été spécialement dépêchés. Ceux-ci, d'après Jonathan Sumption, donnaient le départ et imposaient des pauses de rafraîchissement[167]. On verra, lors de l'examen des sources médiévales, que la relation proposée par Doyle prend de nombreuses libertés avec ce récit consensuel.

En fait, si Doyle déforme volontairement les motivations du combat, affichant les organisateurs comme des braillards avinés, des légers d'esprit parfaitement inconscients, c'est sans doute pour exposer avec encore plus d'évidence toute l'absurdité qui couve à l'arrière de ces discours présentant la poursuite de l'honneur et ses implications comme un horizon suprême. Quand Croquart[168] frappe du poing en criant : « *A truce !* » et que le texte ensuite met d'un seul coup en lumière, en une unique phrase, tout un tableau d'enfants gâtés s'amusant avec leurs épées faute de mieux, annonçant la paix comme la fin de leurs espérances : « *Here was an end to all their fine dreams* », à ce moment, l'ironie devient incontestable et le ton de Doyle apparait dans une clarté nouvelle. À plusieurs reprises, il expose en poussant le lecteur au rire cet artifice de la querelle improvisée qui traduit l'ennui de ceux que la naissance a bien lotis. Il le fait, par exemple, lorsque deux personnages essaient de retrouver le motif d'une dispute qui les oppose

[166] SUMPTION Jonathan, *op. cit.*, p. 79.
[167] *Ibid.*, p. 34.
[168] Croquart est un aventurier hollandais qui parvint à se distinguer suffisamment pour constituer une troupe de combattants dans la guerre de succession de Bretagne. Avec celle-ci, il se livra au brigandage et gravita autour du parti anglais. Il fut choisi par Bramborc pour le combat des Trente et commanda le camp de Ploëmel à la mort de celui-ci. Il fut désigné meilleur combattant malgré la victoire du parti de Beaumanoir. À sa mort, lors d'un accident de cheval, on découvrit qu'il avait amassé une fortune considérable. Sa popularité grandissante a motivé de nombreux ambitieux pour partir à la guerre dans l'espoir d'acquérir honneur et richesses. Voir à ce sujet : *Ibid.*, p. 28.

depuis des années : « *Tell me* […] *what is the cause of quarrel, that we may see whether honourable settlement may not be arrived at?* […] *Parbleu!* […] *the cause of quarrel? Why, mon petit, it was years ago in Limousin, and how can I bear in mind what was the cause of it?*[169] », ou quand Nigel envisage avant même son départ quelles bonnes actions il pourra réaliser en France et en Espagne : « *bring me word of all cartels, challenges, wrongs, tyrannies, infamies, and wronging of damsels*[170] » ; de même, les combattants du combat des Trente parviennent finalement à fabriquer un motif de querelle lorsqu'un des participants lance à dessein son verre à la figure de Nigel.

Ainsi, les règles et les usages qui visent à régir la perte et l'acquisition de l'honneur comme capital symbolique apparaissent très souvent taquinées dans le texte. Antonio Miralles Pérez remarquait bien dans son article que si Doyle adhérait comme Chaucer à l'idée de chevalerie, il n'était cependant pas dupe quant aux abus que celle-ci engendrait indubitablement en pratique[171]. Sans renier la nécessité d'une conduite honorable et courageuse, le récit pousse alors à l'extrême les comportements que cette quête de l'honneur implique et transforme un tableau médiéval se voulant d'abord réaliste vers autre chose qui en exploite à plein-pot le potentiel humoristique.

c. Le mérite d'aimer

L'honneur acquis sur le champ de bataille sert aussi le chevalier dans sa quête de démarcation auprès des dames ; ce faisant, la conduite en temps de paix équivaut sous certains aspects à celle en temps de guerre[172]. En effet, la courtoisie et le raffinement sont pour le jeune chevalier des qualités tout aussi primordiales que peut l'être la démonstration de force au cours du combat. À partir du Moyen Âge central et vers le XIIe siècle, l'amour devient en effet un enjeu majeur pour la société des cours en Europe ; il est désormais une valeur noble et non plus une passion suspecte[173]. Cet engouement réservé aux classes les plus hautes lui vaut son nom d'amour *courtois*, c'est-à-dire de cour. Après l'adoubement, le deuxième grand temps de la vie du jeune chevalier réside alors dans la préparation de son mariage.

---

[169] *The White Company*, chap. XI.
[170] *Ibid.*, chap. XIV.
[171] MIRALLES Pérez Antonio J., « Fading knights and thriving men-at-arms in Chaucer and Conan Doyle », dans CONDE SILVESTRE Juan Camilo & GONZÁLEZ MARIA Nila Vázquez (éd.), *Medieval English Literary and Cultural Studies*, Murcie, Université de Murcie, 2004, p. 205-222, p. 222.
[172] MURRAY Alan V. et WATTS Karen, *op. cit.*, p. 52.
[173] FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 243.

Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, les dames occupent une position pour le moins effacée dans l'intrigue, puisque demeurant en Angleterre ou loin des affrontements. Dans l'esprit des personnages principaux, et dans les discours que le texte développe au sujet de la chevalerie, elles sont en revanche fréquemment mobilisées. Effectivement, c'est bien cet « amour de la dame » qui justifie la plupart des actions et des prises de risques au cours du récit. Qu'il soit question du jeune Nigel ou du clerc Alleyne Edricson, c'est la volonté d'honorer celle qui les attend au pays qui demeure pour eux la source de motivation la plus forte. Nigel prétend par exemple qu'il n'exerce jamais la violence autrement que par dévotion à son épouse, qu'il est son bras armé : « *it is the thought of you which will nerve my arm*[174]. » Cette position d'obligé, et même cette symbolique du subordonné qui transparait à la lecture, a beaucoup à voir avec les implications de l'amour courtois conçu par les médiévaux. En effet, il y a dans la séduction entre les amants l'idée d'un renversement : c'est l'amant qui courtise quand la dame, elle, retarde la conclusion ; il la sert à la manière d'un seigneur et, par les armes, devient son hommelige[175]. Les occurrences de ce type sont légion dans le texte et pas une altercation, pas un défi, pas une éventualité d'affrontement n'est présentée sans qu'il ne soit question d'honorer la dame et l'amour qu'on lui porte.

Cette conception souligne à nouveau le paradoxe apparent de la chevalerie médiévale que les romans exploitent abondamment : fondée sur la naissance, elle n'en demeure pas moins un espace profondément pétri par l'idée du mérite et du comportement vertueux[176]. L'amour n'y échappe pas. Il y a dans la conquête de la dame une injonction qui pousse l'amant à se distinguer pour se hisser à sa hauteur[177]. Doyle y trouve le sel de son intrigue puisque c'est bien la distinction du chevalier qui lui permet *in fine* d'obtenir la main de celle qu'il convoite. La jeune fille Loring le dit d'ailleurs explicitement : « *Win my father's love, and all may follow. It is when the brave soldier hath done his devoir that he hopes for his reward*[178]. » Dans ce cas-ci, la dimension d'un amour fondé sur le mérite éclate avec encore plus d'évidence puisqu'elle permet au héros d'éclipser une naissance incompatible avec l'union qu'il envisage.

---

[174] *Sir Nigel*, chap. XII.
[175] DOUDET Estelle, *L'amour courtois et la chevalerie : des troubadours à Chrétien de Troyes*, Paris, Librio, 2004, p. 7.
[176] KEEN Maurice, *op. cit.*, p. 177.
[177] FLORI Jean, *op. cit.*, p. 243.
[178] *The White Company*, chap. XIII.

d. Le souci mutuel

L'amour pousse alors le chevalier au dépassement, tout comme la quête de l'honneur. Cependant, Doyle se montre moins critique et moins rieur qu'il ne l'était avec le pouvoir honorant du combat. Au cours des différentes situations qu'il met en scène, hommes et femmes, chevaliers et dames, apparaissent le plus souvent complices et épanouis. Les couples heureux ne manquent pas : Loring, du Guesclin, Rochefort, etc. Plus généralement, l'idéal de chevalerie pousse surtout les jeunes hommes à défendre les dames aussi souvent que possible ainsi qu'à prendre soin d'elles afin d'assurer leur protection.

Au cours de *The White Company*, le personnage d'Alleyne est en effet fréquemment confronté à la rudesse des mœurs masculines à l'égard des femmes. Par exemple, à peine a-t-il quitté ses compagnons, tout juste rencontrés, pour rejoindre le domaine familial qu'il se voit dans l'obligation de défendre une jeune fille – qu'il ignore encore être celle de Nigel – contre un seigneur importun dans la forêt de Minstead – qu'il ignore de même être son propre frère. Aussi, en parcourant les rues de Bordeaux, Alleyne et la compagnie se prennent d'amitié pour un artiste italien et sa fille, que des soldats stationnés dans la ville harcèlent sur le chemin qui les ramène à l'atelier. Étant cependant eux aussi des Anglais, les importuns sont désignés par le héros comme des brigands : « *rogue.* » La courtoisie d'Alleyne s'exprime avec fermeté, il agit toujours d'instinct comme dans la forêt de Minstead, sans se poser de question : « *uncertain what to do, and yet loth to hold back from one who might need his aid*[179]. » C'est parce que la femme aimée révèle à l'amant sa valeur en tant que chevalier en puissance. La courtoisie est un apprentissage, une découverte de soi au contact de l'autre[180]. Plus encore, elle apparait dans son sens premier : les *courtois* faisant face aux *vilains*[181]. Effectivement, ce sont bien les hommes de cour tels qu'Alleyne et Nigel qui, dans l'extrait de Bordeaux, épargnent à la jeune Italienne une altercation avec des soldats de condition plus basse.

La dame, de son côté, n'est pas en reste et est généralement présentée égale à son époux, comme c'est fréquemment le cas dans la littérature de chevalerie[182] ; même, elle le dépasse en de nombreux domaines. Lady Loring est par exemple en charge de la trésorerie de Nigel [18], que le texte amène davantage comme de l'argent de poche à dépenser soigneusement : « *It is for you also to bear the purse,' said the lady; 'for my sweet lord is of so free and gracious a*

[179] *Ibid.*, chap. IX.
[180] DOUDET Estelle, *op. cit.*, p. 7.
[181] FLORI Jean, *op. cit.*, p. 245.
[182] *Ibid.*, p. 241.

temper that he would give it gaily to the first who asked alms of him » ; aussi Nigel ne décide-t-il rien sans que son épouse ait pu faire connaitre son opinion : « *And here in good time comes my lady, without whose counsel it is not my wont to decide aught of import.* » Le texte use volontairement d'un registre léger à ces occasions, comparant la relation de Nigel et son épouse au lien maternel ; celle-ci lui prépare en effet son linge et l'assaille d'instructions pour le voyage : « *I trust that there is nothing forgot* […] *I trust him to you, Edricson.* » Durant l'absence de son mari, Lady Loring prend aussi en charge le domaine et se comporte en administratrice zélée.

De ce souci que la chevalerie et la poursuite de l'amour courtois suscitent chez le chevalier à l'égard des dames naît donc le plus souvent, tel que montré dans le récit, une relation de confiance et de bonne entente entre les sexes : les ménages sont heureux ; les épouses guettent le retour de leurs maris partis combattre, administrent les domaines. L'amour et les bons sentiments animent la plupart des relations qui sont exposées : la jeune Maud Loring, désespérée d'attendre son amour et se croyant sans père, choisit par exemple le couvent jusqu'à ce que le retour des protagonistes ne l'en délivre au seuil de ses vœux. Véritablement, sur l'ensemble du récit, il n'y a guère de place faite au malheur sentimental ni même à la domination physique des hommes sur les femmes et à ses abus, puisque celle-ci, le cas échéant, permet toujours à la courtoisie de s'illustrer en retour.

Trop beau pour être vrai ? Ce bonheur apparent soulève aussi quelques interrogations. Dans les romans, l'idéal de chevalerie et l'horizon que représente l'amour courtois offrent un tableau pour le moins positif au lecteur : le chevalier prend soin de sa dame et celle-ci le lui rend bien. Cependant, cette conception s'avère orientée et l'amour courtois tel que diffusé dans la littérature médiévale n'y répond qu'en partie. Est occultée, par exemple, toute la question de l'adultère qui joue dans la séduction entre les amants le rôle éminent qu'on lui connait, comme en témoigne à merveille l'histoire de *Tristan et Iseult*[183]. Selon Estelle Doudet, l'amour courtois, tel qu'envisagé par les esprits médiévaux, est même adultère par nature[184]. Doyle choisit de ne pas s'y soumettre, puisqu'il n'y a tout simplement pas une relation dans tout le récit qui n'ait lieu hors d'un cadre matrimonial – le Prince Noir refuse par exemple explicitement l'idée d'une maîtresse : « *I have no taste for such amours as you speak of, and I have sworn that my name shall be coupled with that of no woman save my ever dear wife*[185] » – pas même chez les personnages roturiers, non plus parmi les soldats. Plus encore, l'importance du consentement

[183] *Ibid.*, p. 246.
[184] DOUDET Estelle, *op. cit.*, p. 7.
[185] *The White Company*, chap. XXIII.

féminin est fréquemment soulignée, notamment par le personnage d'Aylward qui l'impose aux soldats qui tourmentent la jeune fille de Bordeaux : « *I may not have changed so much. But it was ever a fair loose and a clear mark with me. The wench must be willing, or the man must be standing up against me*[186]. »

Contrairement à ce qui a déjà pu être montré dans ce mémoire, le domaine amoureux n'est donc pas l'objet d'attaques vives ou de légèretés excessives comme ont pu l'être la religion ou la poursuite de l'honneur. Ici, le texte parait ne chercher rien d'autre que le cadre d'une romance tenant lieu d'objectif évident dans la progression du protagoniste. L'amour que portent Nigel et Alleyne à leurs dames respectives restées en Angleterre illustre aussi le versant courtois de la conduite chevaleresque, complétant de cette façon sa dimension guerrière. Nous constatons cependant que cette correspondance historique atteint rapidement ses limites : certains codes de la courtoisie comme du roman de chevalerie sont repris quand d'autres historiquement avérés sont absents. *The White Company* et *Sir Nigel* souscrivent alors aux travers dans lequel tombent la plupart des auteurs de fiction médiévale : confondre courtoisie et amour « pur[187]. »

[186] *Ibid.*, chap. XXI.
[187] FERRÉ Vincent, « Limites du médiévalisme : l'exemple de la courtoisie chez Tolkien », dans BURLE-ERRECADE Élodie et NAUDET Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010, p. 11-20, p. 13.

4. Beaux-Arts et arts de vivre

a. Des artistes en temps de guerre

Les romans d'Arthur Conan Doyle sont situés dans le cœur du foisonnement culturel qu'a connu l'Europe – mais surtout la France et l'Italie – au cours du XIVe siècle, et ce malgré la grande peste et l'intensification des conflits auxquels les médiévaux ont dû faire face. De la sorte, le récit a aussi à cœur de montrer la fécondité artistique du bas Moyen Âge telle qu'elle s'exprime dans des domaines variés.

Une fois débarqués dans le port de Bordeaux, en Guyenne anglaise, les quatre personnages sont directement mis face à l'effusion artistique dont la France est le théâtre. Dans ces rues chargées de soldats pour la plupart ivres, le petit groupe aide un artiste italien à rejoindre son domicile et atelier ; il est accompagné de sa fille que des passants débauchés ne manquent également pas d'importuner pour ses charmes. Arrivé sur place, Alleyne – qui fut instruit des arts par les moines de Beaulieu – contemple émerveillé les réalisations du maître qui l'entretient sur les figures de l'art italien pré-renaissant [19] : « *I have seen Andrea Orcagna, Taddeo Gaddi, Giottino, Stefano, Simone Memmi—men whose very colours I am not worthy to mix. And I have seen the aged Giotto, and he in turn was pupil to Cimabue.* » La mention de Giotto et de Cimabue est suffisante à Doyle pour donner au texte l'idée de l'art médiéval italien ; n'omettant pas non plus les apports venus du monde byzantin : « *before whom there was no art in Italy, for the Greeks were brought to paint the chapel of the Gondi at Florence.* » Mais le texte va au-delà de la simple occurrence onomastique. En effet, il essaye subtilement d'introduire le lecteur aux enjeux de l'art pictural à cette époque.

Par exemple, Alleyne est surtout frappé par le réalisme de la scène qui représente le martyr de saint Etienne : les pierres qui vont lui être jetées paraissent pouvoir être saisies par qui regarde le tableau : « *What colour! What outlines!* […] *See to this martyrdom of the holy Stephen, Ford. Could you not yourself pick up one of these stones which lie to the hand of the wicked murtherers?*[188] » Jouant sur l'ambiguïté de son personnage qu'il a nommé Agostino Pisano – qui signifie simplement « le Pisan » mais rappelle surtout le nom d'une multitude de peintres, de sculpteurs et d'artistes au sens large dans l'Italie du Nord[189] –, Doyle fait de son œuvre une synthèse des innovations que connait la peinture à cette époque. Initiés justement par Cimabue, les peintres italiens poussent en effet vers le naturalisme et davantage de justesse dans la

[188] *The White Company*, chap. XXI.
[189] Voir à ce sujet : SEIDEL Max, *Nicola and Giovanni Pisano: Father and Son*, 2 vol., Munich, Hirmer, 2012.

figuration. La découverte de la perspective s'annonce également avec les expérimentations de Giotto, et cette impression qu'ont les personnages de pouvoir saisir un élément du tableau passe certainement pour une référence à cette actualité de la peinture italienne, explorant les possibilités nouvelles qu'offre la maîtrise de la profondeur.

Fortement associée à la représentation de l'art médiéval, l'enluminure à son tour se voit offrir un moment de célébration au détour d'un manuscrit posé au coin d'une petite table dans la demeure de sir Nigel [20]. Ici, le regard d'Alleyne, qui est le seul assez sensible aux arts, entend dévoiler au lecteur ce devant quoi les autres personnages passent sans s'arrêter. En l'occurrence, la description rend hommage à la finesse du manuscrit enluminé bien que restant dans des termes mesurés : « *there lay an open manuscript written in a right clerkly hand, and set forth with brave flourishes and devices along the margins.* […] *those coloured capitals and black even lines*. » Surtout, c'est le pouvoir enchanteur de l'objet-livre qui dirige le regard de la narration ; Alleyne, en effet, est tenté d'outrepasser la retenue que lui valent l'étiquette et le rang de son hôte pour aller contempler le travail artistique que son éducation lui permet d'apprécier : « *In vain Alleyne bethought him of where he was,* […] *so absorbed in its contents as to be completely oblivious both of where he was and why he had come there.* » Dans l'oubli de soi et de sa situation qui le saisit alors qu'il est en train de lire la geste de Garin de Montglane[190], on lit également un éloge de la rêverie et même de la lecture, assez singulier pour être noté puisque les romans n'y reviendront pas par la suite.

La Geste de Garin de Montglane est l'un des exemples du souci qu'ont les romans d'aborder les productions littéraires du Moyen Âge occidental ; les occurrences de ce type au cours du texte sont nombreuses[191]. Cependant, l'auteur a parfois recours à des effets plus audacieux, comme lorsque Nigel raconte le souvenir qu'il a gardé de Geoffrey Chaucer alors qu'il se trouvait au siège de Retters, à l'époque où celui-ci n'est pas encore l'auteur des *Canterbury Tales* qui feront sa renommée [21]. Comme la plupart des références à des figures ou des œuvres du monde réel, ce passage est finalement assez gratuit parce qu'il n'apporte en vérité rien à l'intrigue. Pour autant, l'insertion de Chaucer de manière innocente – et ce procédé ayant ceci de curieux qu'auteur et lecteur connaissent tous deux la postérité du poète contrairement aux personnages du livre – sert surtout l'épaississement du tableau fait du Moyen Âge européen.

[190] *La Geste de Garin de Monglane,* connue également comme *La Chanson de Guillaume,* est une épopée médiévale relatant les exploits légendaires de Garin de Monglane et de sa lignée chevaleresque. Cette œuvre épique s'inscrit dans le cadre du cycle de gestes. Voir : HENDRICKSON William, « Un nouveau fragment deGarin de Monglane », dans *Romania*, 96, 382, 1975, p. 163-193.
[191] Ockham, Bradwardine, Dun Scot, Thomas d'Aquin, etc.

L'hommage au talent de l'auteur parait sincère et reconnu par sir Nigel lui-même, le décrivant comme un homme à la langue affutée, chantant ses vers et les scandant comme un serpent qui siffle : « *Chaucer, who was so apt at rondel, sirvente, or tonson, that no man dare give back a foot from the walls, lest he find it all set down in his rhymes and sung by every underling and varlet in the camp* », et sa parole ayant prise sur la postérité des événements ou des personnes qu'elle rapporte : « *there are men so caitiff that* […] *do their devoir in hopes that they may fill a line in a chronicle or make a tag to a jongleur's romance.* »

En clair, comme Garin de Montglane, comme Mandeville, comme les peintres italiens déjà mentionnés, Chaucer n'a pas de fonction différente à celle, par exemple, d'un meuble d'époque. Sa présence au sein du texte permet de resserrer les liens qui passent entre la fiction et le monde véritable ; c'est le fameux « effet de réel[192]. » En l'occurrence, chaque élément pris à la réalité trouve ici une valeur positive et vient tempérer la succession de déconvenues éprouvées plus tôt par le héros dans sa découverte du monde.

b. Bonne chère et raffinement

Mais Arthur Conan Doyle ne montre pas uniquement les mérites du Moyen Âge en ce qu'il a de remarquable dans l'histoire de l'art, il rend également hommage à tout un art de vivre et à des pratiques sociales illustrant pour la plupart un imaginaire chaleureux de la vie médiévale.

Il reprend notamment à son compte l'inclination bien partagée des médiévaux pour la fête, pour la ripaille, et ce dans tous les milieux que le texte visite. Les scènes de beuverie et les soirées à l'auberge comme les banquets seigneuriaux sont fréquents. À chaque fois le même constat : un étalage de produits de bouche dès qu'une réception s'improvise. Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, si la question sociale est abordée sporadiquement, celle de la faim[193], de la précarité alimentaire, ne semble cependant pas un sujet du même ordre puisque l'abondance alimentaire est même avancée clairement par le texte [22] : « *In the days of which you read all classes, save perhaps the very poor, fared better in meat and in drink than they have ever done since.* » L'argumentaire s'appuie d'abord sur la présence à cette époque en Angleterre de larges forêts : « *The country was covered with woodlands—there were seventy separate forests in*

[192] L'« effet de réel » a pour fonction, dans un texte littéraire, de donner au lecteur l'impression qu'il accède au monde non fictionnel. Il passe par la mention de détails, lors de passages souvent descriptifs, n'ayant a priori aucun rapport avec l'action. Cette notion de la critique structuraliste a été formulée par Roland Barthes dans un article célèbre au sujet d'Un cœur simple de Gustave Flaubert. Voir à ce sujet : BARTHES Roland, « L'effet de réel », dans *Communications*, 11, 1968, p. 84-89.

[193] Noter que le seul épisode abordant la question concerne les paysans français de Villefranche et en aucun cas des Anglais.

England alone, some of them covering half a shire. » Ensuite, sur la population de ces forêts en gros et petit gibiers ; le premier étant souvent réservé aux chasses seigneuriales, tandis que le second était plus accessible aux gens du commun : « *the hares, the rabbits, the birds* […] *found their way readily into the poor man's pot.* » Aussi, les médiévaux profitent de boissons brassées et d'infusions de toutes sortes : « *Ale was very cheap* […] *There were many tea-like drinks also, which were brewed by the poor at no expense* » qui permettent aux pauvres d'accéder, en plus de cet apport déjà démontré en viande, à une sécurité alimentaire étonnante pour l'époque.

Ici encore, Doyle fait ce qu'il entend avec la réalité historique. Sans la renier explicitement – la situation des Anglais au XIVe siècle était certes correcte sans être privilégiée[194] –, il veut surtout que son passage accrédite l'idée d'un Moyen Âge de bons vivants où personne n'a véritablement faim ; un trait qu'il partage avec Walter Scott où les pâtés riches, les tourtes, charcuteries et préparations généreuses de toutes espèces ne sont jamais très loin de l'action[195]. Ainsi certains personnages se jaugent-ils à la quantité de nourriture qu'ils sont capables d'ingérer, comme lorsque le Prince Noir est explicitement moqué pour son manque d'appétit et l'aisance qu'ont les autres à le « battre devant le tranchoir » : « *His betters before the tranchoir, lad.* […] *And indeed to watch him dallying with a little gobbet of bread, or sipping his cup of thrice-watered wine, is enough to make a man feel shame at his own hunger*[196]. »

À cette sympathie pour l'art de la table, le texte ajoute aussi la célébration d'un certain art de vivre observé chez les classes les plus hautes, ritualisé par toutes sortes de pratiques symboliquement chargées aux yeux du lecteur. C'est le cas notamment des scènes de chasse ou de fauconnerie, qu'au sein des livres seule la noblesse est vue pratiquer. De fait, c'est parce que la chasse, et surtout la chasse au vol, tient presque exclusivement de la très haute aristocratie qu'elle s'attire plus largement l'intérêt des œuvres de fiction dès le Moyen Âge[197]. Dès lors, on ne s'étonne pas que la première apparition du roi d'Angleterre au cours du récit soit précisément lorsqu'Alleyne se trouve à son insu sur le tracé d'une partie de chasse à laquelle le souverain

---

[194] Le milieu du XIVe siècle était bien sujet aux famines et aux épisodes de disette où de nombreux infortunés trouvèrent la mort. Il est néanmoins vrai que la viande pouvait facilement circuler entre les différentes couches de la population et que la situation était préférable à celle de la France où des autres pays du Nord. Voir à ce sujet : WOOLGAR Christopher Michael, *The Culture of Food in England. 1200-1500*, New-Haven, Yale University Press, 2016, p. 120 et 214.

[195] CHANDLER Alice K, *A Dream of Order. The Medieval Ideal in Nineteenth-Century English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1970, p. 55.

[196] *The White Company*, chap. XVIII.

[197] VAN DEN ABEELE Baudouin, « Le faucon sur la main. Un parcours iconographique médiéval », dans PARAVICINI BAGLIANI Agostino et VAN DEN ABEELE Baudouin, *La chasse au Moyen Âge. Sociétés, traités, symboles*, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2000, p. 87-109, p. 95.

participe : « *none could fail to recognise the noble Edward*[198]. » De même, dans *Sir Nigel*¸ un double portrait « père et fils » est offert au lecteur alors que le Prince Noir part à la chasse avec son père et leurs oiseaux respectifs : « *At the right side of the monarch and a little behind him rode a youth some twenty years of age,* […] *the Black Prince*[199]. » Les usages connus de la chasse au vol sont également repris. Baudouin Van den Abeele note par exemple qu'elle est, par essence, une activité de paix qui procure à ceux qui la pratiquent un temps de réflexion à l'écart des affaires courantes[200]. Le texte y souscrit complètement lorsqu'il rend compte des états d'esprit du prince : « *He was out with his hawks, and his thoughts and his talk should be of nothing else*[201]. »

On remarquera de nouveau que ces scènes apportent rarement des avancées pour l'intrigue – très souvent même, elles ne débouchent sur rien –, mais elles servent encore une fois de prétexte à l'auteur pour étoffer le portrait des mœurs et des usages ayant cours dans l'idée du Moyen Âge qu'il souhaite retranscrire. La chasse n'est alors qu'un tableau parmi les autres déjà présentés qui doit illustrer un milieu. De fait, lors des épisodes en question, les trois attributs de la noblesse – le chien, le cheval et l'oiseau[202] – sont bien présents et la position du faucon d'Édouard III qui le suit depuis les airs, et non sur son poing, donne à cette scène qui le présente une majesté certainement remarquable : « *The picture of gallant man on gallant horse was completed by the noble Falcon of the Isles*[203]. » Enfin, on notera la proximité qu'il existe entre la fonction que reçoit cet épisode avec la race de l'oiseau royal, un gerfaut : « *Whistle him off, sire! Whistle off the gerfalcon!*[204] », animal d'une telle beauté qu'il lui arrivait de n'avoir d'autre rôle au cours des chasses que de refléter la très haute stature de son maître et de son milieu[205].

---

[198] *The White Company*, chap. IX.
[199] *Sir Nigel*, chap. VIII.
[200] VAN DEN ABEELE Baudouin, *op. cit.*, p. 97.
[201] *Sir Nigel*, chap. VIII.
[202] BUGNION Jacques, *Les chasses médiévales : le brachet, le lévrier, l'épagneul, leur nomenclature, leur métier, leur typologie*, Gollion, Infolio, 2005, p. 125.
[203] *Sir Nigel*, chap. VIII.
[204] *Ibid*., chap. VIII.
[205] CUMMINS John, *The Hound and the Hawk: The Art of Medieval Hunting*, Londres, Weindenfeld and Nicolson, 1988, p. 191.

Remarques sur le chapitre

Ce que révèle d'abord la lecture de *The White Company* et *Sir Nigel*, c'est l'étendue du projet de reconstitution qu'Arthur Conan Doyle a voulu concrétiser. Rien qu'en se limitant au premier tome, on perçoit déjà pleinement l'ambition du récit de vouloir montrer tout ce qui peut l'être du Moyen Âge anglais et européen. L'environnement visité par le texte est large comme ce chapitre l'a bien montré, mais cet appétit démesuré peut mener à l'indigestion : les cent premières pages de *The White Company* donnent parfois l'impression d'investir une sorte d'attraction historique, où la précipitation des effets suscités sur le lecteur pousse quelquefois le récit au bord de l'artificialité. Le public reçoit cependant bien sa « dose » de médiéval à chaque nouveau feuilleton qui correspond à chaque nouveau chapitre : la scène de Beaulieu, l'attaque des bandits, une scène à l'auberge, des flagellants, le héros amoureux, un tournoi à Bordeaux, une révolte paysanne et un combat héroïque dans les pas de Roland. Les angles morts ? *Sir Nigel* est là pour les combler : la peste, la guerre franco-anglaise, la prise d'un château et une bataille rangée à Poitiers. Le jugement qualitatif de cette accumulation ne nous appartient pas : c'est à la critique littéraire que doit être posée la question. Nous concernant, ce chapitre a bien montré qu'elle illustrait d'abord le souci d'une restitution. Cette volonté d'enfermer tout le XIVe siècle en deux fois quatre-cents pages fournit bien la preuve d'un souci réaliste indéniable chez l'auteur. De plus, l'accord qui s'observe régulièrement entre les situations décrites et l'état de la connaissance historique est là pour appuyer ce constat. Arthur Conan Doyle a visiblement souhaité travailler à l'intérieur du cadre historique, ne s'en écartant de manière ostensible qu'à de rares occasions. La suite de ce mémoire devra désormais déterminer les modalités de cette documentation dans la genèse de l'écriture.

S'il cherche d'abord à recréer une époque par le biais de scènes capables de l'invoquer dans l'esprit du lecteur, le texte s'assure aussi de transmettre un certain nombre de valeurs que nous avons pu retrouver à divers endroits de notre développement. Que raconte *The White Company* si ce n'est effectivement l'histoire d'un jeune homme pétri de certitudes qui va peu à peu les perdre à mesure qu'il acquiert l'expérience du monde véritable ? C'est l'histoire de Candide, au fond, qui se lit derrière celle d'Alleyne Edricson : il faut aller à la rencontre du monde pour le connaître tel qu'il est, pas comme il est enseigné. Dans cet environnement certainement hostile au départ, les trois personnages que rencontre Alleyne sont d'une importance majeure : la compagnie forme un refuge où la diversité des profils qui la composent (le moine, le défroqué, le soldat, le seigneur) permet à la narration de diffuser à l'écart de l'action des questionnements de valeur et des réflexions que la traversée de ce Moyen Âge en papier suscite. Une fois

l'aventure achevée, le héros s'est indubitablement transformé : il a voyagé, rencontré tous les milieux, vu la guerre, connu l'amour, et porte à présent sur le monde un regard qu'il n'aurait pas pu poser à sa sortie du monastère. Défait de ses certitudes, libéré du germe de l'obscurantisme inculqué par une institution cléricale qui va contre la vie vécue, il commence une existence nouvelle dont la principale qualité est certainement d'être au monde en tant qu'homme libre.

Ce cheminement vers la connaissance de soi et l'humanisme à l'égard de son prochain s'effectue dans un double parcours. D'abord, le récit se présente surtout comme une aventure enthousiaste, immergée dans un Moyen Âge dur mais néanmoins bon enfant. À la fin, on retient finalement peu de l'intrigue dans ce qu'elle comporte comme drame, et bien davantage dans la comédie toujours distillée dans chaque dialogue et la joie des personnages d'aller au-devant de l'aventure. En effet, *The White Company* et *Sir Nigel* sont avant tout des romans divertissant très efficacement leur lecteur. Dès lors, le passé médiéval est à la fois vu comme un terreau formidable pour la génération d'événements offrant à l'action de se poursuivre, et comme un monde contre lequel lecteur et personnages exercent tour à tour leurs qualités personnelles propres. C'est là le second regard que porte le texte sur son théâtre médiéval : une observation critique qui, même si elle privilégie la plupart du temps la légèreté et l'amusement, ne peut se permettre d'exclure de son propos, parce qu'elle est attentive à la justesse historique autant qu'elle le peut, les considérations morales que le récit fait naître des situations décrites. Ce faisant, la justice sociale est un grand sujet de *The White Company* et *Sir Nigel*, mais cela ne suffit pas pour en faire des romans « sociaux » ni même particulièrement engagés sur ce plan. Les scènes où cette sensibilité s'exprime sont davantage là comme un fond nécessaire aux événements rapportés, pas comme leur justification. En refermant les deux romans, il est bien impossible de déduire une direction claire prise par ces commentaires moraux récurrents mais inégaux. Si l'inégalité des rapports sociaux est questionnée, c'est par ce qu'elle se présente avec évidence au milieu du paysage médiéval, de même que si les abus de la course à l'honneur le sont également, c'est par ce qu'il est impossible de les ignorer dès lors qu'on se concentre sur un environnement seigneurial en guerre. La figure du chevalier guerroyant est bien sauvée dans son idéal mais trébuche dans son action. Dès lors, si l'on s'en tient strictement au texte, comme ce chapitre s'y est contraint, Arthur Conan Doyle n'a donc pas grand-chose d'autre à offrir sur le plan moral si ce n'est son point de vue d'homme issu de la modernité, qui connait l'évolution prise par l'Europe au cours des dix derniers siècles, et qui croit comme les siens dans l'idée de

progrès. Avec cela, mais surtout grâce à son talent de conteur, il raconte avant tout de manière classique une histoire qui fonctionne et s’autorise à la fin peu d’écarts originaux.

Chapitre II : Des chevaliers pour l'Empire

Avant-propos

C'est un exercice tentant pour tout lecteur se livrant à l'analyse littéraire d'investiguer le paralléle qui s'observe fréquemment entre un auteur et son œuvre. La plupart du temps, cette observation a sa raison évidente : l'écrivain tend en effet à puiser dans le matériau qui est le plus accessible et abondant de son point de vue, c'est-à-dire sa propre expérience du monde et de la vie. Nous ne doutons pas que ce principe s'applique également à l'œuvre et à la personne d'Arthur Conan Doyle. Néanmoins, ce qui semblait peut-être évident pour la critique littéraire héritée de Sainte-Beuve – à savoir qu'un auteur *est* son œuvre et inversement – a été depuis longtemps contesté ; la *mort de l'auteur* a effectivement laissé de profondes traces dans la manière dont les textes littéraires sont aujourd'hui étudiés. Travailler une œuvre en s'appuyant sur son auteur relèverait donc d'une approche dépassée, mais, dans le cas de ce mémoire – qui ne se veut pas un travail littéraire mais historique –, il semble qu'un retour à l'auteur et à ce parallèle soit nécessaire. En effet, si elle peut sans doute gêner l'analyse littéraire stricte, la correspondance entre l'auteur et l'œuvre relève aussi d'un intérêt historique ; elle signifie d'une même manière que l'époque et l'œuvre correspondent, au moins indirectement. En l'occurrence, en interrogeant l'intention des romans qui nous occupent envers le public victorien, on cherche bien à établir un parallèle de ce type.

Afin de définir cette intention, il faut en priorité disposer de bases claires. Dans un roman historique, l'illustration du passé peut remplir des fonctions diverses, comme on l'a déjà vu en début de chapitre I[206]. À présent, nous cherchons à établir si les romans d'Arthur Conan Doyle portaient un message à l'intention de leurs lecteurs contemporains. En d'autres termes, on travaille à retrouver dans la mise en scène du passé historique une projection vers les enjeux du présent. Ceci revient à penser, de façon volontairement extrême, que l'auteur a consciemment créé une œuvre historique en vue de lui faire dire un propos sur le monde qui l'entourait, sans exclure que ce propos puisse aussi concerner la nature de l'avenir. Ce faisant, la seule manière d'arriver à une certitude sur ce point consiste d'abord à vérifier la relation entre le Moyen Âge anglais décrit par les romans et l'époque victorienne de leur public, tout comme celle du texte

[206] Voir à nouveau : SHAW Harry, *The Forms of Historical Fiction. Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.

avec des éléments biographiques de son auteur. La mise en évidence de ces proximités occupera la première partie de ce chapitre.

Sur cette base, la seconde partie tâchera d'extraire de ces rapprochements le message de *The White Company* et *Sir Nigel* dans le contexte politique et social qui nous préoccupe et de l'expliciter. Les domaines qu'a pu couvrir cette intention sont vastes et variés, comme les enjeux inédits que l'époque victorienne, au sens large, impose aux Britanniques : expansion coloniale, diversités culturelle et ethnique, transformation de la structure économique, aspiration au suffrage, place de la Grande-Bretagne en Europe et dans le monde, émergence de puissances rivales et gestation de conflits globaux en sont les principaux exemples. Dans une époque où toutes les parts de la société sont soumises à d'intenses mutations, suscitant chez beaucoup des sentiments confus face à l'avancée galopante du progrès en Europe, il est d'ores et déjà raisonnable de penser qu'une des dimensions de ce message porté par le texte soit de rassurer les contemporains, tout en les détournant d'une attitude passive maintenant que Londres s'est installée au sommet des affaires mondiales ; la personnalité énergique d'Arthur Conan Doyle ne nous laisse à ce stade pas supposer du contraire.

1. Le passé et le présent

a. Sir Nigel et Sir Arthur

La première de ces correspondances est celle qui lie l'auteur à Nigel, son personnage de choix dans les deux romans, bien qu'il ne soit pas à proprement parler le héros de *The White Company*. En effet, les proximités entre Arthur et Nigel sont trop nombreuses pour y voir le simple fait du hasard, qu'elles concernent directement la *persona* du personnage ou son histoire familiale.

Dans le premier chapitre de *Sir Nigel* [23], l'auteur fait suivre l'*incipit* d'une généalogie où l'on apprend l'ascendance saxonne des Loring, ainsi que leur puissance déchue par la guerre civile[207] et le conflit de longue date qui les oppose à l'abbaye voisine de Waverley dont on a déjà parlé : « *There was a time when the Lorings had held the country from the North Downs to the Lakes of Frensham* […] *But there came that Barons' War* […] *And then came their law-suit with Waverley Abbey,* […] *the Church and the men of the Law had divided all that was richest of the estate between them.* » De la splendeur d'antan, incarnée par le château rasé par la noblesse normande : « *Castle Loring, like so many other great strongholds, was swept from the face of the land* », il ne reste à l'heure du récit qu'un sombre manoir où vivent encore Nigel et sa grand-mère : « *Of this famous but impoverished family* […] *two members were living in the year of grace 1349—Lady Ermyntrude Loring and her grandson Nigel* », ultimes descendants d'une lignée de preux : « *There were twelve bronzes in the little chapel* […] *all of men of the house of Loring. Two lay with their legs crossed, as being from the Crusades. Six others*

[207] Consternée par la gouvernance désastreuse et les échecs militaires en France du frère de Richard Cœur-de-Lion, une partie du baronnage anglais décide en 1215 de prendre les armes contre le roi Jean. Au terme d'une courte campagne, Londres est prise et les rebelles imposent au roi le texte de la Magna Carta. Peu après, Jean l'abroge et les hostilités reprennent. Certains barons offrent alors au futur Louis VIII de France la couronne d'Angleterre. Le prince accepte, rallie les rebelles, et défait le roi sur le champ de bataille à La-Roche-aux-Moines ; à Londres, il est proclamé roi d'Angleterre dans la foulée (mais non sacré). La mort en 1216 de Jean Sans-Terre change cependant la donne. Les barons choisissent finalement son fils Henri III et le prince français est à son tour défait. La première guerre des barons s'achève en 1217. En 1252, le Pape offre au même Henri III le trône de Sicile, usurpé par un parent de la maison de Hohenstaufen. Henri accepte de financer la conquête et propose même au Pape d'assainir ses propres dettes. Avec quel argent ? Les barons se le demandent. En 1258, ils parviennent à se saisir du gouvernement contre la volonté du roi. La tension monte jusqu'en 1264 où la guerre a lieu de nouveau. Les barons menés par Simon de Montfort désirent forcer le roi à s'entourer d'un conseil constitué de seigneurs et non seulement de favoris. Peu après s'être emparés du pouvoir en ayant capturé le roi et son fils à Lewes, ils sont finalement battus à Eversham par le futur Édouard Ier qui s'est échappé avec son père ; Simon de Montfort est quant à lui tué et la guerre s'achève en 1267. Par la suite, Henri modère son règne et concède plusieurs réformes appelées par les rebelles. Voir : GILLINGHAM John, « JOHN (1199-1216) » et « HENRY III (1216-1272) », dans MORGAN Kenneth O. (éd.), *The Oxford History of Britain. The Middle Ages*, vol. II, Oxford et New York, Oxford University Press, 1992, p. 29-35.

rested their feet upon lions, as having died in war. Four only lay with the effigy of their hounds to show that they had passed in peace. »

Qui connait l'œuvre d'Arthur Conan Doyle aura tôt fait d'identifier dans ce passage l'importance du thème de la dépossession, qui constitue l'un des motifs majeurs de son écriture[208]. Dans la célèbre enquête de Sherlock Holmes *The Hound of the Baskervilles* (1901), parue dix ans après *The White Company* (1891) et quatre ans avant *Sir Nigel* (1905), Doyle avait traité de façon similaire le cas des Baskerville, ancienne famille d'aristocrates sur laquelle une malédiction semble s'être abattue, et dont le domaine est l'objet de convoitises locales. Aussi, il est curieux de noter que Dartmoor, où se situe l'intrigue de la nouvelle, est proche de Twynham[209] où vivent Nigel et sa grand-mère. Ceci en tête, il est évident que les Loring comme les Baskerville conjuguent des éléments propres à la généalogie d'Arthur Conan Doyle, dont l'histoire familiale est également marquée par la dépossession[210]. Déclassés par les troubles politiques et les contentieux juridiques au fil des siècles, les Doyle et les Loring n'ont plus entre leurs mains que l'aura de leur passé, qui leur assure au moins la considération de leurs contemporains. Par exemple, Arthur entretient le souvenir de son grand-père John Doyle qui recevait encore chez lui d'importantes personnalités de son temps : Walter Scott, Charles Dickens ou Benjamin Disraeli[211]. Dans *Sir Nigel*, cette sensibilité pour la gloire passée du nom Loring est également inscrite, comme lorsque Chandos introduit Nigel au roi alors que celui-ci propose un défi sur le pont qui mène à son manoir : « *"What is this, John?" he asked. "You remember Sir Eustace Loring, sire?" "Indeed I could never forget him nor the manner of his death." "He was a knight errant in his day." "That indeed he was—none better have I known."*[212] » De la même manière, l'absence de la figure paternelle est commune aux romans et à la vie personnelle de l'auteur ; le père de Nigel étant mort au combat, quand celui d'Arthur vécut l'essentiel de sa vie handicapé par des troubles psychiques qui menèrent finalement à son internement. Il faut cependant limiter l'attention que l'on accorde à ce genre de détails, puisque le récit n'en fait pas un élément déterminant, contrairement au traitement qu'il offre de la figure maternelle.

---

[208] WYNNE Catherine, *The Colonial Conan Doyle: British Imperialism, Irish Nationalism, and the Gothic*, Londres, Greenwood, 2002, p. 66.
[209] Aujourd'hui Christchurch dans le Dorset, sur la côte sud de l'Angleterre.
[210] À partir de la fin du XVIIe siècle, l'introduction progressive des Penal Laws contraint les familles catholiques irlandaises à abandonner leurs terres au profit de l'Église réformée. En 1815, la famille Doyle, qui a vu ses possessions fondre au fil des années, choisit de partir et s'installe temporairement à Londres. Voir : WYNNE Catherine, *op. cit.*, p. 3.
[211] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et au-delà*, Paris, Éditions du Jasmin, 2008, p. 13.
[212] *Sir Nigel*, chap. IX.

Aussi prudent que souhaite rester ce mémoire en établissant ces connexions, la recherche des proximités entre l'auteur et son œuvre finit néanmoins par imposer qu'on investigue le rapport entre Mary Foley, mère d'Arthur, et Lady Ermyntrude, grand-mère de Nigel. Les biographes s'accordent, c'est à sa mère, et aux innombrables histoires qu'elle lui a racontées enfant, que notre auteur doit son goût pour le Moyen Âge et sa fascination pour son histoire familiale. Ely M. Liebow note par exemple : « *There is no doubt that Conan Doyle's fascination with the Middle Ages, chivalry and all their trappings, has its origin in his mother, Mary Foley, the Ma'am of all his letters*[213]. » Dans l'édition récente qui reprend la correspondance privée de Doyle, Jon Lellenberg y souscrit aussi : « *Arthurian legend, with valiant knights and heroic deeds against grim opponents, made a profound impression on the young boy, who had already heard tales of chivalry, often in French, from his mother* […] *the story of King Arthur and his Knights of the Round Table proved to be a touchstone, not only for its sense of epic history, but also for the code of chivalry it expressed, as guidance for his own personal conduct*[214]. »

Doyle entretint avec sa mère une relation privilégiée tout au long de sa vie ; l'essentiel de sa correspondance en témoigne avec des échanges presque quotidiens. Dans *Sir Nigel* [24], la description du personnage d'Ermyntrude apparait alors comme un hommage évident à celle qui resta toujours son alliée et sa confidente la plus intime. En effet, dissimulés sous couvert de fiction, des traits identiques unissent les deux femmes : la même noblesse de caractère : « *Dame Ermyntrude Loring, daughter, wife, and mother of warriors, was herself a formidable figure* » ; la même attention protectrice : « *All the tenderness and love of her nature, so hidden from others* […], *were lavished upon him. She could not bear him away from her, and he* […] *would not go without her blessing and consent*[215] » ; la même affection : « *Nigel stooped over her and kissed her brow* » ; mais surtout, le même amour pour l'art de conter les exploits du *monde d'hier* : « *and where, save from Dame Ermyntrude, could the young unlettered Squires of Surrey and Hampshire hear of their grandfathers and their battles, or learn that lore of heraldry and chivalry which she handed down from a ruder but a more martial age?* »

Bien qu'on ne trouve aucune confession de l'auteur à ce sujet, il est certain que le portrait qu'il fait du personnage d'Ermyntrude est bien celui de sa mère Mary Foley. Même, Doyle

[213] LIEBOW Ely M., « Experience Veiled in Pseudonyms », dans LELLENBERG Jon, *The Quest for Sir Arthur Conan Doyle. Thirteen Biographers in Search of a Life*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987, p. 25-37, p. 27.
[214] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *Arthur Conan Doyle: A Life in Letters*, New York, Penguin Press, 2008, p. 23.
[215] *Sir Nigel*, chap. IV. [23]

parle en vérité de lui lorsqu'il souligne l'amour de Nigel pour sa grand-mère et les histoires dont elle l'abreuve en continu : « *I beg that you will recite a romance, you who know them all. For all the years that I have listened I have never yet come to the end of them, and I dare swear that there are more in your head than in all the great books* […]. *I would fain hear `Doon of Mayence,' or `The Song of Roland,' or `Sir Isumbras.'* [216] » On s'étonne alors d'apprendre que la plupart des biographes, s'ils pointent bien le parallèle entre les deux femmes, ne vont pas jusqu'à lier Nigel et Arthur – certains préférant lire en Nigel la description d'un père idéalisé par l'auteur[217] – en dépit des nombreuses caractéristiques qu'ils partagent aussi. De fait, ce que nous venons jusqu'ici de voir semble suggérer cette correspondance première, mère de toutes les autres, à savoir que l'auteur s'écrit bien lui-même sous les traits de Nigel, et certainement de façon plus directe qu'il n'a pu le faire ailleurs dans son œuvre.

En effet, s'il ne devait rester qu'une chose émanant de la vie qu'a menée Arthur Conan Doyle, à l'exception seule de son travail littéraire, ce serait la détermination qui a toujours été la sienne d'adopter une conduite personnelle qui tende à la fois vers le juste et la bravoure, autrement dit vers l'honneur ; qui se penche sur sa biographie s'en convainc. Doyle n'a jamais reculé face au défi ni au danger que l'horizon d'une aventure ou la défense d'une cause juste à ses yeux pouvait impliquer. Au cours de sa vie, il multiplia les expéditions[218], suivit les troupes britanniques dans deux conflits[219], défendit sa croyance dans le spiritisme en risquant sa réputation[220], et à ce risque également, n'hésita pas à s'immiscer plusieurs fois entre la justice et des inculpés qu'il estimait innocents[221]. Il ne pouvait en être autrement pour celui qui fut élevé par sa mère au milieu des contes et des histoires de chevaliers.

---

[216] *Ibid.*, chap. IV.

[217] LIEBOW Ely M., *op. cit.*, p. 27.

[218] Doyle fut médecin à bord du baleinier The Hope et passa plusieurs mois dans l'océan arctique en 1880. Il répéta l'expérience sur le Mayumba l'année suivante et partit pour les côtes africaines. Il passa aussi l'hiver 1895-1896 en Égypte où il commenta les opérations britanniques menées au Soudan. Voir : LYCETT Andrew, *The Man Who Created Sherlock Holmes: The Life and Times of Sir Arthur Conan Doyle*, Londres, Phoenix, 2009, p. 72 et MILLER Russel, *The Adventures of Arthur Conan Doyle: A Biography*, Londres, Pimlico, 2009, p. 71-72 et 131.

[219] Doyle se porta deux fois volontaire : durant la guerre des Boers et la Première Guerre mondiale.

[220] MACDONALD Peter, *British Literary Culture and Publishing Practice 1840-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 119.

[221] Parmi les différentes affaires auxquelles Arthur Conan Doyle apporta publiquement sa contribution, la plus célèbre concerne le cas de George Edalji, un avocat d'origine indienne accusé d'avoir plusieurs fois mutilé du bétail dans le Staffordshire. Au moment des faits, des lettres anonymes transmises à la police le désignent comme le coupable ; il est arrêté puis incarcéré pour trois ans. En 1906, Doyle apprend en épluchant sa presse accumulée des derniers jours qu'Edalji a été remis en liberté. Il découvre au même moment l'affaire et commence à s'y intéresser. Bien que relâché, l'avocat est toujours malmené par l'opinion publique ; le racisme victorien s'ajoute au blâme et enterre sa réputation que l'affaire a déjà détruite. Lorsque Doyle souhaite le rencontrer, il est de fait incapable de reprendre son travail et traverse de graves difficultés financières. L'écrivain est rapidement convaincu

Sans surprise, les éléments de cette conduite forment également la colonne vertébrale du personnage de Nigel. Dans le premier chapitre, nous avions déjà fait remarquer son enthousiasme à courir au-devant des défis et de l'aventure dans *The White Company*. Cependant, nous avions souligné aussi le caractère intéressé de son comportement ; en aidant son prochain tant que possible, Nigel espère surtout gagner de l'honneur et se distinguer des autres chevaliers. Dans *Sir Nigel*, au contraire, sa sensibilité naïve et désintéressée, en raison de son jeune âge, le pousse à d'abord agir en vertu d'un idéal de justice. Un exemple frappant de cette attitude survient lorsque Nigel, alors écuyer de Chandos, s'illustre contre des pirates au cours de la traversée vers Calais [25]. Au terme du combat, Nigel a défait le capitaine adverse et choisit de l'épargner. Une fois sur le continent, Édouard III est instruit des événements et ordonne l'exécution du prisonnier : « *I thank you for that you have delivered into my hands one whom I had vowed to punish* […] *Now at last his time has come.* » Nigel se trouve alors pris entre deux paroles : celle qu'il a donnée la nuit dernière à son captif, et celle de son roi qui le force à rompre son vœu. Le jeune écuyer n'hésite pas une seconde. Il s'arme de courage et contredit la volonté d'Édouard aux yeux de tous ses vassaux présents dans la pièce : « *"Sire," he murmured, "it ill becomes me to cross your royal will* […] *but some things there are which may not be done."* » Le roi n'en croit pas ses oreilles : « *"How?" cried the King. "In spite of my will?"* […] *"By the Virgin!"* […] *And what is it that Edward of England may not do, Master Loring?"* » Nigel, qui n'a que vingt-deux ans, risque gros mais ne faiblit pas : « *Nigel faced the King with a face as grim as his own. "You may not put to death the Red Ferret." "Pardieu! And why?" "Because he is not thine to slay, sire. Because he is mine. Because I promised him his life, and it is not for you, King though you be, to constrain a man of gentle blood to break his plighted word and lose his honor."* » Heureusement pour le héros, maître Chandos prend son parti et convainc le roi d'infléchir son jugement. L'issue est alors favorable pour Nigel, qui parvient

---

de son innocence : « *What aroused my indignation and gave me the driving force to carry the thing through*. » Il mène une campagne de plusieurs mois dans le *Daily Telegraph* et plaide pour une réouverture du dossier. L'aura dont jouit l'auteur de Sherlock Holmes est telle qu'il parvient à ériger l'affaire en actualité majeure. Il se permet d'avancer lui-même des éléments qui contredisent le jugement déjà rendu. Le plus évident de tous fera mouche : à savoir qu'Edalji est malvoyant et n'a donc pu lui-même réaliser, en pleine campagne et de nuit, les mutilations dont il est accusé. De plus, Doyle est conforté par un détective privé anonyme qui prétend dans sa lettre avoir étudié le dossier et être parvenu aux mêmes conclusions. En mai 1907, Edalji est acquitté pour l'ensemble des chefs d'accusation, mais il s'avère également qu'il a lui-même écrit ladite lettre sous pseudonyme, se faisant passer pour le détective ; pour cette raison, il ne reçoit aucune compensation. Par la suite, le retentissement du cas Edalji encourage le renouvellement du système juridique, et le Royaume-Uni voit la même année la création d'une cour d'appel réservée aux affaires criminelles. Voir : COSTELLO Peter, « Persecution of George Edalji », dans COSTELLO Peter, *Conan Doyle, Detective*, Londres, Robinson Publishing, 2006, p. 95-132.

courageusement à faire triompher ce qu'il considère être juste, comme son auteur s'est également efforcé à le faire au cours de sa vie : « *To all these causes,* […] *Conan Doyle was committed* […] *not because of public sentiment one way or the other, but because Conan Doyle felt they were right*[222]. »

Nous savons que Doyle était depuis toujours en amour avec le Moyen Âge et son imaginaire. À présent, il n'est guère surprenant de constater qu'il a tissé, dans ce terreau de récits partagés par le grand nombre, une histoire qui parle en grande partie de lui-même ; pour sa défense, il n'est pas le premier démasqué du genre en littérature. Aussi, ce qui mérite d'être noté, c'est la tendance de cette écriture personnalisée à déborder son propre cadre pour infiltrer le monde réel. Par exemple, son premier fils reçoit le nom tout trouvé d'Alleyne[223]. De même, pendant qu'il travaille d'arrache-pied pour clôturer *Sir Nigel*, il insère en tête du chapitre XV une remarque brève qui rompt avec le ton général : « *The old chronicler in his "Gestes du Sieur Nigel" has bewailed his broken narrative*[224]. » Qui peut bien être cet auteur de la *geste de Nigel*, ce « vieux chroniqueur » jamais mentionné auparavant, si ce n'est Doyle lui-même qui s'immisce au milieu de ses personnages ? Ce faisant, ce n'est plus seulement le héros qui doit être vu comme sa propre extension, mais bien tout l'univers qui s'offre en deux tomes au lecteur. Dans une lettre à sa mère, Doyle écrit d'ailleurs connaître ses personnages jusque dans la chair : « *So rejoice with me, dear, for I am as fond of Hordle John and Samkin Aylward and Sir Nigel Loring as I knew them in the flesh*[225] » et il semble évident que lorsqu'il réitère au cours de sa vie le désir d'écrire une histoire de son siècle[226], il a à l'esprit ses illustres homologues médiévaux : Froissart, en première ligne. De là, nous déduisons que l'une des choses qu'ont d'abord à dire *The White Company* et *Sir Nigel* est certainement qu'Arthur Conan Doyle, d'une manière ou d'une autre, a toujours regretté ne pas être né au temps des chevaliers, ce qui peut expliquer pourquoi il fut si réticent lorsque Édouard VII lui permit en 1902 d'en devenir un à son tour[227].

---

[222] SHREFFLER Philip A., « A Spiritualist Crusade », dans LELLENBERG Jon (dir.), *op. cit.*, p. 91-95, p. 93.
[223] Arthur Alleyne Kingsley Doyle (1892-1918). Voir : LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, New York, Penguin Press, 2008, p. 315.
[224] *Sir Nigel*, chap. XV.
[225] MILLER Russel, *op. cit.*, Londres, Pimlico, 2009, p. 131.
[226] Lorsqu'il s'engage pour l'Afrique du Sud et plus tard pour les Flandres, Doyle ne cache pas son désir à chaque fois d'écrire une histoire de ces conflits sur base de son expérience et de sources de première main. Voir : *Ibid.*, p. 209.
[227] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 494.

b. Échos et prémonitions

Ce qui vient d'être dit n'aurait que peu d'intérêt pour ce mémoire si les liens unissant l'auteur et son personnage n'étaient pas complétés par ceux qui rapprochent le cadre historique du récit à celui de l'époque victorienne. Au cours de sa lecture, le lecteur se voit bien suggérer plusieurs fois l'idée de cette continuité manifeste, au moyen de références et de différents procédés fictionnels. Par leur emploi minutieux, le texte cherche alors à asseoir dans l'esprit du public un sentiment : que l'histoire qui lui est contée n'est pas une simple relation d'exploits chevaleresques, pas un simple divertissement, mais davantage un « récit des origines », qui souscrit alors à l'idée d'une « saga nationale », visant à semer dans un passé collectif des germes permettant d'expliquer l'état du monde actuel.

Un de ces procédés consiste d'abord à exploiter les reliques du passé lointain des îles Britanniques. En effet, il n'échappe pas à celui qui s'appelle à la fois Arthur et Conan[228] que d'autres peuples, avec d'autres coutumes, chrétiennes, saxonnes ou normandes, ont habité plus tôt les endroits qu'il décrit dans ses livres et que le lecteur peut à l'heure actuelle encore arpenter. De ce fait connu de tous, il tire une poignée de scènes où cette sorte d'inconscient historique, à la dimension quasi-mythique, est invoqué pour arrimer son propre univers de fiction aux mêmes amarres que l'Angleterre bien réelle dont lui et son lecteur sont les contemporains.

Dans *Sir Nigel* [26], un épisode est particulièrement frappant sur ce point. La scène a lieu lorsque le héros chevauche seul en forêt et passe le pont de Thursley[229] près duquel il remarque une pierre monumentale : « *He had ridden over Thursley Ridge past that old stone where in days gone by at the place of Thor the wild Saxons worshiped their war-god.* » L'écho des anciens rites païens, observés autrefois à cet endroit, saisit Nigel d'inquiétude et lui fait presser le pas de sa monture : « *Nigel looked at it with a wary eye and spurred Pommers onward as he passed it, for still it was said that wild fires danced round it on the moonless nights, and they who had ears for such things could hear the scream and sob of those whose lives had been ripped from them that the fiend might be honored*. » Le héros ressent ensuite un frisson le parcourir lorsqu'il imagine son propre corps étendu sur la pierre attendant d'être sacrifié au dieu Thor. Dans la foulée, Doyle joue la carte du paranormal, un imaginaire auquel il n'a que très peu recours sur l'ensemble du récit ; néanmoins, il se contente ici de n'introduire qu'un élément de doute : « *he felt for an instant a shudder pass through his stout heart. Was it the chill of the*

[228] Conan, qui n'est pas un nom mais le deuxième prénom de Doyle, a été choisi par son oncle en hommage à la dynastie de Bretagne. Voir : STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op. cit.*, p. 9.
[229] Localité du Surrey, au sud de l'Angleterre et proche du Grand Londres actuel.

evening air, or was it that some inner voice had whispered to him of the day when he also might lie bound on such a rock and have such a blood-stained pagan crew howling around him. »

La profusion d'images qui naît dans l'esprit de Nigel n'a pas d'équivalent du genre dans le reste du récit : « *wild fires danced round it on the moonless nights* […] *the scream and sob of those whose lives had been ripped from them*. » Cependant, ce motif de la « vieille pierre » est fréquemment réemployé aux mêmes fins à d'autres endroits du texte. Par exemple, lorsque des personnages s'expriment par jurons, mentionnant plusieurs fois la croix de Waltham : « *By the rood of Waltham!*[230] », ils font référence à douze monuments érigés par Édouard Ier en 1290 en souvenir de son épouse Éléonore de Castille ; la croix de Waltham est l'une des seules à être encore intactes à la parution des romans[231]. Aussi, quand Lordle John est chargé par Nigel dans la cour de Twynham de soulever une pierre – signalée comme la « pierre du couronnement » – si lourde qu'aucun homme de la garde n'y est jamais parvenu : « *'A proper figure of a man-at-arms,' said the little knight.* […] *See to that great stone* […] *though I fear that I overtask you, for it is of a grievous weight!*[232]», il réactive auprès du lecteur un fameux symbole arthurien : l'extraction d'Excalibur[233] dont seul sera capable un homme digne d'être roi.

En multipliant les références de ce type, le texte s'assure ainsi de constituer autour de l'action un maillage culturel qui fait la jonction entre univers de fiction et monde réel. Dans le premier chapitre, nous avions déjà pointé l'emploi de pareils procédés (cf. effet de réel[234]) quand l'auteur fait intervenir des personnalités médiévales connues du grand public. Ce qui change à présent, c'est que la croix de Waltham ou le pont de Thursley, à la différence par exemple de Chaucer, sont encore de ce monde lorsque l'auteur les introduit dans son récit. Pour le lecteur, l'effet suscité par cette porosité du présent avec le passé est d'une portée toute autre, bien plus sensible, puisqu'il peut interrompre sa lecture et physiquement se rendre au lieu décrit dans le roman – par exemple, à la pierre qui jouxte le pont de Thursley – pour, ensuite, l'apprécier en vestige profond de l'histoire dont il est lui-même un agent. Dans le roman, cette connexion est d'ailleurs avancée de manière explicite : « *Thor's stone, Thor's jumps, Thor's punch-bowl—the whole country-side was one grim monument to the God of Battles* […] *pious monks had*

[230] *The White Company*, chap. VII.
[231] ALEXANDER Jonathan et BINSKI Paul (éd.), « The Eleanor crosses », dans *Age of Chivalry: Art in Plantagenet England 1200-1400*, Londres, Royal Academy of Arts, 1987, p. 361-366.
[232] *The White Company*, chap. X.
[233] Selon les versions du mythe arthurien, Excalibur et l'Épée du Rocher sont tantôt deux armes distinctes, tantôt la même.
[234] Voir : I, 4, a) *Des artistes en temps de guerre*.

changed his uncouth name for that of the Devil his father, so that it was the Devil's jumps and the Devil's punch-bowl of which they spoke » et l'étymologie de « Thursley » comprend bien la référence à cet écho des origines : « *Thor's lea* » qui signifie : « la clairière de Thor[235]. »

À côté du passé historique de l'Angleterre, qui donne au récit des racines identiques avec le réel, Doyle file aussi abondamment le thème des disparités culturelles qui caractérisent le monde britannique. Par exemple, au début de *The White Company,* il rend compte de la disparition des parlers locaux au profit d'un anglais plus standardisé, lorsque Lordle John est réprimandé par le prieur parce qu'il traîne un accent prononcé : « *Little enough, good father, little enough,' said the novice, speaking English with a broad West Saxon drawl.* […] *'What talk is this?' he cried. 'Is this a tongue to be used within the walls of an old and well-famed monastery?*[236] » La domination du français chez les aristocrates est aussi largement abordée, souvent par le comique. Dans *Sir Nigel*, la scène où le roi chasse avec son fils aux abords de Twynham laisse le récit présenter ses multiples qualités, d'abord martiales et politiques, ensuite linguistiques : « [*Edward*] *was a scholar too, speaking Latin, French, German, Spanish, and even a little English*[237]. » On note aisément que ce commentaire, souvent réexposé comme un motif ailleurs dans le récit, ne relève en aucun cas de la critique, mais plutôt d'un hommage attendri du texte pour cette curiosité bien connue de l'histoire britannique. La raison à cela est certainement le caractère dépassé que revêt cette question pour un esprit moderne ; la francophilie des élites anglaises au Moyen Âge est effectivement bien à distinguer de celle que certains marginaux pouvaient encore entretenir à l'époque victorienne[238].

De la même manière, la question écossaise et les frictions entre noblesses saxonne et normande trouvent un traitement similaire ; encore une fois, car elles peuvent être considérées caduques d'un point de vue victorien. Par exemple, dans *The White Company*, la troupe de personnages croise au début de l'aventure un groupe de jeunes s'entraînant à l'arc. Ceux-ci, interrogés, répondent qu'ils espèrent en découdre avec les Écossais : « *'That we may fight the Scots,' they answered. 'Daddy will send us to fight the Scots.'* » Le personnage d'Aylward s'empresse alors de les contredire, arguant qu'il y a quantité d'affaires plus urgentes auxquelles se dévouer : « *'And why the Scots, my pretty lads? We have seen French and Spanish galleys no further*

[235] Plus précisément de Thunar, le dieu saxon du tonnerre et homologue du scandinave Thor.
[236] *The White Company*, chap. I.
[237] *Sir Nigel*, chap. VIII.
[238] SOLAN Lawrence M. et TIERSMA Peter M. (éd.), *The Oxford Handbook of Language and Law*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 22.

away than Southampton, but I doubt that it will be some time before the Scots find their way to these parts.'[239] »

Cependant, l'épisode le plus flagrant sur ce plan est celui qui clôt le treizième chapitre[240] de *Sir Nigel* [27]. Dans cette scène, Nigel et Samkin Aylward cheminent sur la route qui les mènera à l'embarcadère pour Calais. Au détour d'une colline, ils découvrent une plaine inquiétante où se nichent le village de Battle et son abbaye, en vérité le champ de bataille d'Hastings. Une profonde solennité s'abat dès lors sur le texte qui décrit les deux personnages et leur contemplation presque religieuse, plongeant leur regard au fond de la vallée comme au fond de leur propre histoire : « *Together they* […] *looked down into that valley of death.* » À cet endroit, qui semble encore suinter le sang versé : « *from which even now the reek of blood seems to rise* », le souvenir des événements est ravivé comme s'ils n'étaient pas antérieurs de plusieurs siècles aux personnages : « *Down beside that sinister lake* […] *was fought that long-drawn struggle betwixt two most noble foes with broad England as the prize of victory. Here, up and down the low hill, hour by hour the grim struggle had waxed and waned, until the Saxon army had died where it stood, King, court, house-carl and fyrdsman, each in their ranks even as they had fought.* » On retrouve ici la même relation des faits, et le même objectif qu'elle poursuit, que dans la scène du pont de Thursley.

À chaque monument croisé, chaque fois que le sol d'une ancienne bataille est foulé, les personnages prennent conscience de leur place dans un monde entièrement déterminé par les événements historiques. La contingence de cette implication génère au sein du texte des sentiments divers. En effet, si dans la scène du pont, c'est l'inquiétude qui saisit le personnage, celle d'Hastings introduit en revanche l'idée d'une destinée cachée derrière la marche de l'histoire. Le même constat fait plus tôt s'impose alors : les rivalités n'importent plus si les ennemis d'hier avancent aujourd'hui dans la même direction : « *And now,* […] *God had made His purpose complete, for here were Nigel the Norman and Aylward the Saxon with good-fellowship in their hearts and a common respect in their minds, with the same banner and the same cause, riding forth to do battle for their old mother England.* »

La lecture de ce passage révèle aussi un troisième procédé auquel Doyle a recours pour intriquer l'historicité de son récit avec le cadre de son époque. En effet, lorsque le texte conclut que les Normands et les Saxons forment aujourd'hui un peuple unifié, il en vient, pour appuyer son propos, à faire intervenir la Providence : « *God had made His purpose complete*. » Si l'on

[239] *The White Company*, chap. VIII.
[240] Le titre du chapitre rappelle aussi le motif de la « vieille pierre » : *How the Comrades Journeyed Down the Old, Old Road.*

choisit d'appliquer cette lecture à l'ensemble du récit, on découvre d'autres scènes où l'action porte un prophétisme du même ordre. De cette façon, elles entendent annoncer, dans un cadre historique, plusieurs des éléments ultérieurs caractérisant l'histoire britannique. Au même titre donc que la réminiscence d'Hastings dans *Sir Nigel*, deux épisodes de *The White Company* illustrent particulièrement de ce procédé.

Le premier a lieu lors du tournoi que le Prince Noir organise à Bordeaux [28]. Une délégation espagnole est alors présente à l'événement et comprend les alliés de l'Angleterre, c'est-à-dire le roi Pierre en exil et sa suite. En effet, une fois le tournoi terminé, les armées rassemblées en Guyenne partiront pour la campagne de Navarre, où l'Angleterre espère déposer l'usurpateur du trône castillan, Henri de Trastamare, soutenu par les Valois. En prévision du tournoi, l'Espagnol s'entretient avec Édouard[241] et Chandos ; leurs échanges portent sur l'actualité qui les concerne, les mœurs aquitaines, puis dérivent sur les conquêtes qu'entrevoit le prince pour son règne à venir : « *'I am with you, Edward, as true as hilt to blade. But, by Saint James! we shall not let these Moors make mock at us from over the sea. We must take ship and thrust them from Africa.'* » Le tempérament brailleur du Castillan le pousse à s'exprimer surtout par le fantasme, mais son hôte est néanmoins réceptif à l'idée de reprendre la croisade afin de hisser les trois léopards d'Angleterre en Terre Sainte : « *'By heaven, yes!' cried the prince. 'And it is the dream of my heart that our English pennons shall wave upon the Mount of Olives, and the lions and lilies float over the holy city.'* […] *'Your bowmen have cleared a path to Paris, and why not to Jerusalem? Once there, your arms might rest.'* » Mais Édouard ne veut pas en rester là, il lui faudra encore s'emparer de Byzance, puis poursuivre en direction de l'Asie où il espère asservir Mongols et Chinois : « *'Nay, there is more to be done,'* […] *'There is still the city of Constantine to be taken, and war to be waged against the Soldan of Damascus. And beyond him again there is tribute to be levied from the Cham of Tartary, and from the kingdom of Cathay.* »

Il n'échappe pas au lecteur que la mort précoce d'Édouard de Woodstock l'empêchera de concrétiser ces ambitions. En réalité, le caractère hypothétique de cet extrait sert davantage à convaincre que l'Angleterre est portée depuis toujours par un instinct de conquêtes mondiales ; à cela, le lecteur victorien ne saurait rester insensible. Qu'importe si les objectifs mentionnés dans le texte sont caducs à l'heure de la parution, Londres a su réaliser le vœu plus intime que le prince confesse à Chandos : « *Ha! John, what say you? Can we not go as far eastward as Richard of the Lion Heart?'* » Avec l'Inde et l'Australie, elle se porte effectivement plus loin que ne l'a fait Richard Cœur-de-Lion. On notera aussi que la suite de l'histoire contemporaine

[241] Il s'agit bien du Prince Noir, Édouard de Woodstock, et non de son père Édouard III.

a souri aux vues du prince et au texte de Doyle, puisque la chute de l'Empire ottoman permet aux Britanniques d'instaurer en 1920 un mandat sur la Palestine et la Jordanie actuelles. Ce faisant, l'*Union Jack* a finalement bien flotté sur le Mont des Oliviers, mais, au moment de l'écriture, cette prédiction était bien sûr hors de portée pour notre auteur.

Le second extrait est un des moments phares de l'action de *The White Company* [29]. La scène est longue et accapare l'essentiel du vingt-neuvième chapitre, juste avant que la forteresse de Villefranche ne soit attaquée par les paysans en révolte. Le tenant du lieu, le sénéchal de Rochefort, accueille pour la nuit Nigel, Alleyne, Aylward et le soldat Ford, Bertrand du Guesclin et son épouse Tiphaine, ainsi que d'autres chevaliers en escale. Au cours de la soirée dans le donjon de la forteresse, la femme du connétable de France est sujette à un léger malaise qui la force à rester blottie dans son fauteuil. Mais Bertrand du Guesclin connait bien son épouse. Il identifie comme elle les signes avant-coureurs de « l'heure bénie de la voyance. » Dans la foulée, il introduit les autres invités aux pouvoirs qu'a reçus son épouse et qui lui permettent, à de rares occasions, d'entrevoir la nature de l'avenir[242] : « *'Among the gifts which have been vouchsafed to my wife,* […] *there is the wondrous one of seeing into the future; but it comes very seldom upon her, and goes as quickly, for none can command it. The blessed hour of sight*. » Le scepticisme s'empare alors des autres chevaliers présents, qui réclament un médecin et de l'eau bénite ; la femme du sénéchal, elle, redouble en signes de croix : « *'Perchance it would be as well that we should send for Father Stephen,'* […] *'And bring with him a flask of holy water,' added the knight of Bohemia*. » Ce n'est qu'après avoir été rassurés par Nigel et du Guesclin que les personnages s'ouvrent au don de Tiphaine, qui les invite à en profiter tant qu'il est temps : « *'Bertrand, Bertrand!' cried the lady in the same muttering far-away voice, 'the blessed hour passes. Use it, Bertrand, while you may.'* » Chacun y va de sa question. Le connétable de France demande à connaître le déroulement de la campagne de Navarre. La réponse de Tiphaine est, comme on s'y attend, d'une ambigüité savoureuse : « *Tell me, then, what fortune comes upon me?' 'Danger, Bertrand—deadly, pressing danger—which creeps upon you and you know it not.'* […] *But is this so very close, Tiphaine?' 'Here—now—close upon you!* » ; elle annonce en fait que la révolte est prête à frapper la forteresse. Nigel, quant à lui, demande des nouvelles de Twynham et de sa dame. Tiphaine indique d'abord qu'il y a quelqu'un dans la pièce en train d'y penser plus que lui : « *it is whispered to me that there is another here who hath thought more deeply of it than you* » ; c'est bien sûr Alleyne, dont les pensées sont toutes

[242] Doyle n'invente rien sur l'intérêt de Tiphaine pour la voyance et l'astrologie : la recherche et les sources confirment l'historicité de ses facultés prétendues. Voir à ce sujet : LASSABATÈRE Thierry, *Du Guesclin. Vie et frabique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015, p. 106.

tournées vers la jeune Maud Loring restée au pays. Ensuite, la voyante est l'objet d'une vision torturée qui lui montre le château assiégé : « *There are two rivers which run through the meadows, and between them lie the tents of the besiegers* » ; Nigel n'en croit pas un mot, mais c'est pourtant bien le cas à ce moment du récit[243]. Enfin, un des écuyers français souhaite savoir quelle issue trouvera le conflit entre la France et l'Angleterre. C'est à ce moment que sa prédiction rejoint l'intérêt de ce mémoire. Du Guesclin et ses écuyers sont aux anges, au grand désespoir de Nigel et ses compagnons, car Tiphaine annonce la reconquête du territoire français dans son intégralité. Plus encore, elle prédit l'union du pays autour de la « volonté de son peuple » qui lui confèrera une puissance inégalée, gouvernant une France au territoire prodigieux, qui occupera la première place en Europe : « *'Then I would fain ask,' cried one of the French squires, 'as to which may hope to conquer in these wars betwixt the English and ourselves.' 'Both will conquer, and each will hold its own,' answered the Lady Tiphaine. 'Then we shall still hold Gascony and Guienne?' cried Sir Nigel. The lady shook her head. 'French land, French blood, French speech,' she answered. 'They are French, and France shall have them.' 'But not Bordeaux?' cried Sir Nigel excitedly. 'Bordeaux also is for France.' 'But Calais?' 'Calais too.'* […] *Our dear country will then be very great in the future, Tiphaine?' 'Great, and rich, and beautiful,' she cried. 'Far down the course of time I can see her still leading the nations, a wayward queen among the peoples, great in war, but greater in peace, quick in thought, deft in action, with her people's will for her sole monarch, from the sands of Calais to the blue seas of the south.'* » Cependant, le dépit des Anglais n'est que de courte durée. Lorsque Nigel, penaud, demande humblement ce qu'il adviendra de son pays, Tiphaine est prise par une vision sidérante. Devant ses yeux se dressent des pays inconnus, séparés par des mers lointaines. Elle voit une vaste terre jusqu'où personne n'a jamais navigué ; et cependant, ces peuples, aux noms divers, sont tous des Anglais. La voyante est formelle, et son mari abattu : toute puissante que sortira la France de cette guerre, elle ne pourra jamais approcher la gloire future qui attend la Grande-Bretagne : « '*What of my own poor country?' said he.* […] *'My God!' she cried, 'what is this that is shown me? Whence come they, these peoples, these lordly nations, these mighty countries which rise up before me? I look beyond, and others rise, and yet others, far and farther to the shores of the uttermost waters. They crowd! They swarm! the world is given to them, and it resounds with the clang of their hammers and the ringing of their church bells. They call them many names, and they rule them this way or that, but they are all English* […].

[243] Durant l'absence de Nigel, le château de Twynham est pris d'assaut par le seigneur voisin de Minstead, le frère d'Alleyne. Lady Loring ne se laisse néanmoins pas impressionner et repousse les envahisseurs alors que le frère d'Alleyne meurt quant à lui brusquement.

On I go, and onwards over seas where man hath never yet sailed, and I see a great land under new stars and a stranger sky, and still the land is England. Where have her children not gone? What have they not done? Her banner is planted on ice. Her banner is scorched in the sun. She lies athwart the lands, and her shadow is over the seas. Bertrand, Bertrand! we are undone, for the buds of her bud are even as our choicest flower!' »

Si lyrique que soit cette révélation faite par Tiphaine de Raguenel, elle manque en tous cas de subtilité. En une page, c'est bien toute l'aventure coloniale britannique que l'auteur vient d'inscrire avant l'un des climax de son récit. Les observations faites plus tôt sont dès lors à nouveau confirmées : les personnages sont bien agis par la Providence, et si cette force n'est sans doute pas Dieu, elle est au moins l'Angleterre, la Patrie, pour laquelle Nigel et les autres se battent tout en l'oubliant parfois. À la lecture de ce passage, peu de doutes subsistent encore quant au caractère éminemment déterministe de l'histoire anglaise telle qu'abordée dans le roman. À travers les différents procédés que nous venons de lister, appuyés par de nombreux extraits, ce qui n'était qu'une simple piste est à présent certain. En effet, l'Angleterre montrée dans *The White Company* et *Sir Nigel* n'est en rien un univers abstrait, ne répondant qu'aux exigences seules du récit, mais elle est, au contraire, un terreau fertile, vibrant entre passé et présent, dont les caractères préparent activement le destin de la nation britannique.

c. Dire du mal pour dire du bien

Toute providentielle que soit cette vision de l'histoire anglaise, ce qui vient d'être vu ne suffit pas encore pour conclure de sa dimension patriotique, et par extension, de celle des romans. Après tout, l'ensemble des parallèles entre passé et présent, tout comme le ton faussement prophétique que nous venons de faire remarquer, pourraient n'être que d'ordre factuel, explicables uniquement par le choix d'une narration omnisciente issue d'un point de vue contemporain ; ce qui se comprendrait encore davantage quand on connait l'assise de l'œuvre sur les données historiques. En clair, le caractère *positif* de ces rapprochements reste encore au stade de l'hypothèse. Pour dépasser la seule intuition, il faudrait pouvoir isoler au sein du texte les preuves d'un parti-pris pour la cause anglaise au détriment des autres, principalement de la France. Les éloges que cette dernière reçoit dans la prédication de Dame Tiphaine, en dépit de la révélation du futur colonial de sa rivale, tendent à faire penser qu'Anglais et Français se valent. Ceci orienterait alors le projet des romans vers un hommage au Moyen Âge en général, et non au Moyen Âge anglais de façon spécifique. Or, il existe un monde entre ce qui célèbre une époque au sens large, et ce qui la célèbre au travers d'un acteur particulier. Pour mener à

bien cette analyse, le personnage de Nigel est à nouveau le meilleur point de départ que ce mémoire a retenu.

Comme nous l'avions déjà évoqué dans le premier chapitre, Nigel est bien le porteur des valeurs positives au sein de l'aventure[244], davantage même qu'Alleyne puisque ce dernier ne cherche finalement tout au long du récit qu'à adopter la conduite du chevalier. Dès lors, on s'attendrait à voir Nigel érigé en modèle absolu de comportement, complété par un portrait physique du même ordre. Or, la présentation du personnage, répartie au cours d'épisodes successifs, ne suit que rarement ce programme attendu. En vérité, le ton qui prédomine dans la caractérisation de Nigel est très souvent d'ordre dépréciatif.

Lorsqu'il est pour la première fois présenté au lecteur, le chevalier est d'abord décrit par son physique disgracieux : son heaume, une fois retiré, découvre un crâne aussi chauve qu'un œuf : « *a pate which was as bald as an egg, and shone bravely in the firelight*[245] » ; il est petit, voûté, parle d'une voix fluette et son épouse le domine en taille : « *poor stature, with soft lisping voice* […]. *So short was he that his wife, who was no very tall woman, had the better of him by the breadth of three fingers*[246] » ; aussi, il est presque malvoyant et présente un clignement d'yeux anormal, ce qui peut faire penser à des tics faciaux : « *His sight having been injured* […], *he had contracted something of a stoop, with a blinking, peering expression of face*[247]. » De la même manière, Nigel est largement déprécié sur des critères plus matériels, par exemple sur la pauvreté de son domaine : « *But poverty was heavy upon him, his land was scant, his coffers empty, and the very castle which covered him the holding of another*[248] » ou sur son manque d'indépendance vis-à-vis de Lady Loring qui doit s'occuper de lui comme d'un fils ; notamment, elle veille aux finances et prépare son linge : « *Hosen, shirts, cyclas, and underjupons are in the brown basket on the left side of the mule*[249] » Ses capacités intellectuelles semblent également faire défaut, surtout quand le texte les oppose à celles d'Alleyne qui doit par exemple l'assister dans l'écriture d'une lettre[250] : « *'Yet this is no English word, my sweet lord. Here are four t's and never a letter betwixt them.' 'By Saint Paul! it seemed strange to my eye when I wrote it,' said Sir Nigel*[251]. »

---

[244] Voir : I, 1, a) *L'étau de l'Église.*
[245] *The White Company*, chap. XI.
[246] *Ibid.*, chap. X.
[247] *Ibid.*, chap. X.
[248] *Ibid.*, chap. XIII.
[249] *Ibid.*, chap. XIII.
[250] Ce passage pourrait aussi être lu comme l'illustration d'une chevalerie anglaise finalement peu lettrée, mais le ton du narrateur reprend davantage un point de vue contemporain, et présente surtout Nigel comme un enfant s'exerçant à la calligraphie.
[251] *The White Company*, chap. XXV.

Cependant, aucun lecteur ne se laissera dire que Nigel est un antihéros. Si Doyle s'autorise à le malmener de cette façon, c'est sans doute, d'abord, par affection envers un personnage auquel il s'identifie personnellement, ensuite pour que ses qualités soient encore plus remarquables. De fait, Nigel est bien un modèle pour l'ensemble des autres personnages : pour sa bravoure au combat, son sens de l'honneur et la clairvoyance de son commandement militaire. D'ailleurs, après l'avoir présenté sous les traits que l'on vient de lister, le récit le met immédiatement à l'épreuve, lorsqu'un ours fait irruption dans la cour de Twynham. Alors que tous ceux présents sont saisis d'effroi, le petit chevalier reste calme et maîtrise aisément l'animal sans le blesser. Le montreur, propriétaire de l'ours, salue la prouesse du chevalier en opposant sa petitesse à la grandeur de l'animal, sur un mode qui rappelle le combat de David et Goliath : « *'I must crave your pardon, comrade,' said he, bluntly. 'I was a fool not to know that a little rooster may be the gamest*[252]. » Ce passage, sélectionné parmi d'autres du même type, défend l'idée que le succès doit forcément résulter d'une situation défavorable, et trouve de nombreux échos au sein de l'aventure. Par exemple, lorsque Nigel, en Navarre, combat comme un lion les Espagnols malgré son équipement disloqué : « *Sir Nigel's shield was broken, his crest shorn, his armour cut and smashed, and the vizor torn from his helmet; yet he sprang hither and thither with light foot and ready hand, engaging two Bretons and a Spaniard at the same instant*[253] », ou quand il s'obstrue volontairement la vue au moyen d'une mouche esthétique, procédé auquel ce mémoire a déjà été attentif[254]. De cette façon, on peut raisonnablement avancer que si le récit dit d'abord du mal de son héros, c'est finalement pour en dire du bien.

À supposer que Nigel soit la clé du système de valeurs promues par le texte, la même analyse peut vraisemblablement être étendue à un cadre collectif, c'est-à-dire non plus dans l'incarnation individuelle, mais dans une dimension plus large où l'Angleterre et la France seraient à considérer comme deux personnages agis par ces mêmes valeurs. La remarque de Nigel lors de la prédiction de Dame Tiphaine laisse en tous cas de l'espace à cette réflexion. En effet, celui-ci s'enquiert de l'avenir de son pays sur un mode également dépréciatif : « '*What of my own poor country?'* »

En soumettant le récit à cette lecture, on remarque rapidement que la France est bien supérieure à l'Angleterre dans la plupart des domaines. Les commentaires où cette sensibilité s'exprime – qu'ils soient issus directement des personnages ou par l'intermédiaire du narrateur – tendent en effet à confirmer l'existence chez les Anglais d'un complexe d'infériorité vis-à-vis

[252] *Ibid.*, chap. X.
[253] *Ibid.*, chap. XXXVII.
[254] Voir : I, 3, a) *L'absolu du fait d'armes*.

de leurs voisins et adversaires. Par exemple, il apparait clairement lorsque la compagnie arrive, après quelques péripéties en mer, dans l'estuaire de la Gironde, et qu'Alleyne aperçoit pour la première fois à l'horizon la terre de France. L'expression du texte s'approche alors d'une description de la terre promise, revisitée à l'aune des valeurs chevaleresques du récit : « *The land of France!* […] *The land where their fathers had bled, the home of chivalry and of knightly deeds, the country of gallant men, of courtly women, of princely buildings, of the wise, the polished and the sainted.* […] *the theatre where a new name might be made or an old one marred*[255]. »

De tous les mérites que le texte accorde à la France, le plus souvent souligné est celui du raffinement des manières, des arts, mais aussi de la noblesse de sa chevalerie inspirée par un idéal d'honneur inviolé. L'infériorité des Anglais dans ces matières, et surtout dans celle des arts, est quant à elle soulignée dans la scène où Alleyne inspecte un manuscrit dans les appartements de Nigel, scène que nous avons déjà pu traiter auparavant[256]. Au cours de celle-ci, l'idée est même exprimée sans détours : « *there could be no question but that our neighbours were infinitely superior to us in the arts of peace* », même, les Anglais sont décriés pour l'importation d'objets d'arts venus de France, se constituant ainsi un patrimoine par le seul fait du pillage, et trahissant par la même occasion l'incapacité de leurs artistes à se passer de ces modèles : « *while ship-loads of French furniture from Calais, Rouen, and other plundered towns, had supplied our own artisans with models on which to shape their work*[257]. » Plus largement, les Anglais sont fréquemment qualifiés de bandits ou de barbares par les autres nationalités qui les côtoient. Le peintre Agostino Pisano de Bordeaux les compare à des rustres, des ivrognes et à la pire engeance des peuples européens : « *'Verily, they are heathens and barbarians,' cried the man* […] *'But those English! Ach! Take a Goth, a Hun, and a Vandal; mix them together and add a Barbary rover; then take this creature and make him drunk—and you have an Englishman*[258]. »

Dans le duel que se livrent l'Angleterre et la France, la première est donc largement présentée dans le texte comme un poids-plume, c'est-à-dire comme le David, en opposition à la puissance partout démontrée du parti français. Cependant, on ne saurait avoir oublié le message de Dame Tiphaine, qui prédisait à l'Angleterre un destin plus glorieux encore que celui de la France. Or, si la France doit ultimement être gagnante au terme de la guerre qui l'oppose à

[255] *The White Company*, chap. XVII.
[256] Voir : I, 4, a) *Des artistes en temps de guerre.*
[257] *The White Company*, chap. XI.
[258] *Ibid.*, chap. XXI.

l'Angleterre, elle est néanmoins défaite dans tous les événements qui desservent l'intrigue. Dans *Sir Nigel*, l'approche de la bataille de Poitiers, remportée par les Anglais qui s'illustrent notamment par la capture du roi de France, est encore une fois l'occasion de réaffirmer cet impératif de vaincre à grand péril ainsi qu'à partir d'une position défavorable. La veille du combat, les commandants anglais s'inquiètent de l'état de leurs forces en les comparant à celles alignées par leur adversaire ; tout semble bien annoncer la défaite anglaise : « *I cannot see how we can leave this spot without a great battle which will live in men's minds forever. In all our fights in France I cannot call to mind any in which they have been so strong or we so weak as now*[259]. » Dès lors, comme Nigel faisant face à l'ours de Twynham ou prouvant sa valeur au combat, l'Angleterre est bien d'abord dépréciée pour que ses exploits ultérieurs soient encore plus éclatants.

À l'aune des éléments qu'a plusieurs fois soulevés le premier point de ce chapitre, nous pouvons d'ores et déjà conclure que *The White Company* et *Sir Nigel* ont indéniablement un caractère patriotique, en plus de leur projet déjà démontré de restitution historique. En s'appuyant sur sa propre trajectoire personnelle, tout en l'intriquant à celle collective de ses compatriotes, et en attisant les braises d'une histoire anglaise aux motifs explicitement mythiques, Arthur Conan Doyle écrit certes un roman qualifié d'*historique*, mais qui oriente en plus sa propre réception en remplissant tous les critères d'une saga profondément *nationale*.

[259] *The White Company*, chap. XXIV.

2. Aux enfants de Britannia

a. La plume et les armes

Au commencement de ce mémoire, nous avons insisté sur la valeur qu'Arthur Conan Doyle attachait à *The White Company* et *Sir Nigel*. Au cours de sa vie, il ne cessa effectivement d'en défendre l'originalité et la nécessité du propos, allant maintes fois contre l'avis populaire qui continuait plutôt de l'acclamer pour ses nouvelles policières. Mais Doyle ne s'est jamais limité au travail fictionnel : une grande partie de son œuvre est constituée de pamphlets ou d'ouvrages historiques faisant souvent écho à l'actualité. Cette production s'accroit avec la maturité qu'acquiert l'écrivain au fil des ans. De même, il faut rappeler que *The White Company* et *Sir Nigel* occupent un moment de sa carrière où Sherlock Holmes est mort, tué dans une chute avec le professeur Moriarty dans la nouvelle *The Final Problem* (1893). Bien que Doyle ait plus tard ressuscité son personnage, pour des raisons surtout financières[260], dans *The Hound of the Baskerville* (1901) et *The Adventure of the Empty House* (1903), il se trouve pour ces dix ans libéré de son détective envahissant, ce qui lui permet de se consacrer à l'écriture d'œuvres plus « sérieuses » qui sont ses romans et essais historiques[261]. Entre 1900 et 1920, cinq ouvrages orientés sur la guerre des Boers, la politique européenne et la Première Guerre mondiale paraissent. Cette correspondance chronologique avec *The White Company* et surtout *Sir Nigel* suggère qu'il travailla durant ces années un même matériau. En effet, lorsque l'on met ce qui vient d'être dit, à savoir la portée profondément patriotique des romans, en relation avec cette autre production non fictionnelle, on est frappé par la résonnance qui s'observe d'un médium à l'autre, et ce en dépit de leurs implications pourtant distinctes.

La rétrospective des engagements publics qu'a pris au cours de sa vie Arthur Conan Doyle impose quant à elle un constat : peu importe la manière, l'écrivain voulait œuvrer pour son pays et l'aider à traverser les épreuves du siècle. Comme médecin compétent et auteur à succès, il aurait pu profiter de sa situation confortable pour écrire à son bureau durant les heures creuses de sa consultation[262], et défendre les causes qui lui tenaient à cœur en restant chez lui. Cependant, son tempérament agité semble l'avoir mené vers une existence d'un autre type.

---

[260] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 388.
[261] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 131.
[262] *Ibid.*, p. 129.

Lorsqu'éclate en 1899 la seconde guerre d'Afrique du Sud entre la couronne britannique et les républiques boers[263], Arthur, qui est déjà l'homme de plusieurs expéditions au Groenland (1880), sur les côtes africaines (1881) et en Égypte (1895), se porte immédiatement volontaire. Après avoir bravé le conseil de sa mère et celui de l'armée qui le juge trop âgé, il suit les troupes britanniques comme médecin à l'arrière. Il reste en poste quatre mois, de mars à juin, et publie à son retour *The Great Boer War*, alors que l'issue du conflit semble proche. Frappé par les problèmes structurels de l'armée, Doyle intervient aussi publiquement dans la presse[264]. La résistance des colons néerlandophones lui donne raison et la guerre dure encore deux ans. Au cours de cette période, l'armée britannique est mise sous pression par l'opinion publique et plusieurs épidémies ont déjà ravagé les rangs. La couronne s'impatiente, et l'on rapporte bientôt des crimes de masses et des tactiques barbares à l'encontre des Boers. Partout en Europe, les tuniques rouges sont alors fustigées pour leurs méthodes. Au terme de l'année 1902, Doyle publie une seconde enquête, *The War in South Africa: Its Cause and Conduct*, pour défendre l'honneur des soldats tout en appelant de ses vœux plusieurs réformes. Jamais il ne niera les atrocités commises, mais cherchera d'abord à saluer la bravoure des hommes sur le champ, et ce malgré ce qu'il estime être les réalités de tout conflit armé[265] : « *"The Cause and Conduct of the War"* […] *only defends ourselves and our own methods and especially the soldiers who have behaved beautifully and been most cruelly slandered*[266]» ; une approche similaire à celle observée déjà dans *The White Company* et *Sir Nigel*[267].

---

[263] Les abords du cap de Bonne-Espérance avaient été colonisés par les Néerlandais avant l'arrivée des Britanniques et l'établissement de la colonie du Cap au XIXe siècle. Les Boers, ayant fui vers l'intérieur des terres, constituaient depuis lors deux républiques indépendantes : le Transvaal et l'État libre d'Orange. En 1867, la découverte sur leurs territoires des plus importantes réserves d'or et de diamant au monde attise l'appétit de leur voisin. Les autorités de la colonie britannique, appuyées par leur gouvernement depuis Londres, multiplient alors les actes d'ingérence et commettent des incursions répétées à leur encontre. En 1895, le Transvaal est l'objet d'un putsch instigué par le Premier ministre du Cap, l'industriel Cecil Rhodes ; la tentative échoue. Les Boers réagissent en amplifiant leurs échanges avec l'Empire allemand, et se dotent d'un équipement militaire aux dernières normes. Au moment où les pourparlers de Bloemfontein échouent en 1899, le Transvaal et l'État libre d'Orange sont donc préparés pour un conflit qu'ils jugent inévitable. La déclaration de guerre à l'Empire britannique est remise le 11 octobre 1899. Tous s'attendaient à ce que les Boers soient simplement ballayés, mais les troupes impériales peinent à rapporter le résultat escompté. Elles font face à des tactiques de guérilla, tirant parti de la géographie locale, auxquelles elles ne sont pas préparées. Face à la frustration qui s'accumule à domicile, les commandants britanniques usent de moyens démesurés pour éradiquer la résistance ennemie. L'incompétence se mêle ensuite à l'impréparation et des atrocités sont commises en masse : exécutions de civils, déportations, camps de concentration où croupissent femmes et enfants, etc. La Grande-Bretagne sort finalement victorieuse après trois années de conflit éprouvant. Elle laisse en Afrique du Sud des dizaines de milliers de morts et l'essentiel de sa réputation. Voir : WATSON Ellis, *A History of Modern Britain. 1714 to the Present*, Oxford, Blackwell, 2010, p. 187-188.

[264] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op.cit.*, p. 114.

[265] *Ibid.*, p. 123.

[266] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 487.

[267] Voir : I, 2, b) *Le sport meurtrier de la guerre.*

Dix ans plus tard, les tensions montantes en Europe lui offrent une nouvelle opportunité pour apporter sa contribution. En 1913, il fait publier *Great Britain and the Next War,* où il alerte sur l'imminence du conflit à venir, en réponse à l'ouvrage du général prussien Friedrich von Bernhardi *Deutschland und der Nächste Krieg*[268] (1912). Le 4 août 1914, date où le Royaume-Uni déclare la guerre à l'Empire allemand pour avoir fait pénétrer ses troupes en Belgique, Arthur Conan Doyle et les autorités locales de Crowborough, où il réside, s'organisent immédiatement. L'écrivain prend la parole le soir-même devant les membres de la communauté et jette les plans d'une milice citoyenne qui inclura les volontaires des environs. Sans perdre un instant, ils conviennent d'entraîner tout le monde au maniement des armes et aux tactiques élémentaires de combat. Au cours des jours suivants, la *Crowborough National Reserve Company* reçoit l'intérêt d'au moins mille-deux-cents personnes et les exercices se font quotidiennement. Doyle informe alors le War Office de son initiative qui l'examine avec scepticisme[269]. Ce n'est pas la seule expérience mitigée de l'écrivain avec les institutions militaires. Déjà en Afrique du Sud, il s'y était heurté concernant la gestion des soins, aussi lorsqu'il souhaita soumettre un projet d'armement qui permettrait aux hommes de tirer depuis des positions embusquées, qui aurait eu tout son intérêt dans la guérilla menée par les Boers. Il mit lui-même au point le dispositif et l'expérimenta sur un pont non loin de chez lui. Convaincu par les résultats obtenus, il informa les militaires de son invention pour la développer et l'envoyer sur le front, mais il fit face à une bureaucratie butée qui lui conseilla plutôt d'arrêter ses fantaisies : « *No wonder that we find the latest inventions in the hands of our enemies rather than ourselves if those who try to improve our weapons meet with such encouragement as I have done!* [270] »

Comme il l'avait fait en Afrique du Sud, Doyle voulut aussi accompagner les Britanniques et se battre contre les Allemands. Si son unité de volontaires est bien mobilisée, lui est recallé pour ses cinquante-cinq ans. Qu'à cela ne tienne, il choisit d'aider par la plume et sa détermination semble inébranlable. Pour soutenir le moral des Alliés, il publie *To Arms!* (1914) qui est distribué largement au Royaume-Uni ainsi qu'en France et dans les pays restés neutres[271]. Une collection d'essais suit aussi avec *The German War* (1914) et, alors que la guerre s'enlise, il

[268] Dans *Deutschland und der Nächste Krieg*, le général Bernhardi soutient la nécessité existentielle pour l'Empire allemand de s'étendre en Europe. Pour ce faire, il adapte les théories darwiniennes à la lutte entre les nations européennes et encourage, de fait, la poursuite de la Weltpolitik par Guillaume II. Le livre sème la panique en France et au Royaume-Uni dès sa parution dans la suite du Coup d'Agadir de 1911. Voir : KRUMEICH Gerd, « The War Imagined: 1890-1914 » dans, HORNE John (éd.), *A Companion to World War I,* Oxford, Blackwell, 2010, p. 3-18, p. 9.
[269] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 319-320.
[270] *Ibid.*, p. 211.
[271] LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *op. cit.*, p. 605.

part visiter les troupes britanniques, françaises et italiennes sur leurs fronts respectifs. Il rapporte ses pensées dans *A Visit to Three Fronts. Glimpses of the British, Italian and French Lines* (1916). Aussi, Doyle ne résiste pas à son ambition d'écrire une histoire des guerres de son temps sur base de sources de première main, comme il l'avait déjà fait en Afrique. En bon admirateur des chroniqueurs médiévaux, il note, dès le premier jour du conflit, les actualités et entame une abondante correspondance avec les mobilisés ainsi qu'avec les généraux. Ce travail monumental l'occupe toujours une fois l'armistice signé et se poursuit encore deux ans. Il en sort *The British Campaign in France and Flanders 1914-1918*, une somme historique de six volumes étalés entre 1916 et 1920, dont la majeure partie parut au préalable sous forme de feuilleton, racontant sources à l'appui le déroulement de la guerre dans sa totalité.

L'écrivain n'a jamais caché qu'il avait pris du plaisir à ses différentes expériences au front[272], les comparant au « climax physique de [sa] vie[273]. » Comme sir Nigel, cet esprit fait pour l'aventure et le défi joua de bon gré « *au vieux jeu de la guerre*[274]. » Cependant, nous voyons que cette volonté alla de pair avec le travail d'écriture. Si Doyle se trouvait empêché d'apporter son aide d'une manière, il redoublait d'efforts pour l'apporter quand même d'une autre. En effet, dans la suite de parutions qui vient d'être énoncée, ce qui reste toujours est bien ce souci de soutenir l'honneur des soldats britanniques et du pays par tous les moyens. Ayant à l'esprit ce qui a déjà été dit au sujet de *The White Company* et *Sir Nigel*, ne pourrait-on pas voir dans leur écriture un objectif du même ordre ? Lorsque l'on examine la correspondance de l'auteur, on remarque par exemple qu'il avait d'abord souhaité écrire non une œuvre de fiction, mais bien une biographie élogieuse d'Édouard III et de John Chandos[275]. De même, au moment de mettre un point final à *The White Company*, il écrivit qu'il était persuadé que son livre allait « illuminer [les] traditions nationales[276]. » Et s'il avait vécu pour assister à la Seconde Guerre mondiale, Arthur Conan Doyle aurait sûrement été fier de voir ses deux romans rester disponibles à la vente, et ce malgré le rationnement ordonné sur le papier, en raison de leur effet mobilisateur[277].

En réalité, plus que de démontrer encore une fois le patriotisme des romans étudiés, ce qui vient d'être vu révèle aussi qu'il n'y a pas de différence d'intention parmi les types d'écritures

[272] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 216.
[273] « the physical climax of my life » Voir : GREEN Richard Lancelyn, « His Finale Tale of Chivalry », dans LELLENBERG Jon (dir.), *op. cit.*, p. 61.
[274] « I have played the old game of war since ever I had hair on my chin » Voir : *The White Company*, chap. XVI.
[275] LYCETT Andrew, *op. cit.*, p. 158.
[276] « I knew in my heart that the book would live and that it would illuminate our national traditions » Voir : MILLER Russel, *op. cit.*, p. 130.
[277] *Ibid.*, p. 132.

variés qu'Arthur Conan Doyle a pratiqués durant sa carrière d'écrivain. En effet, ils témoignent à l'unison de sa sensibilité pour l'esprit chevaleresque, pour la défense de l'honneur et celle de la patrie. La même analyse abondamment menée sur les nouvelles de Sherlock Holmes a d'ailleurs montré les mêmes résultats[278]. Pour cette raison, il serait vain, sous prétexte de fiction, de vouloir isoler *The White Company* et *Sir Nigel* des essais historiques et articles reliés à l'actualité, puisque tous participent à l'élaboration d'une œuvre vaste, qui, convaincue de l'utilité de sa cause, use de tous les procédés qu'elle se sent justifiée d'investir, qu'ils aient ou non recours à l'artifice de fiction.

b. Un nouveau projet d'honneur

Néanmoins, cette cause dépasse-t-elle le simple patriotisme ? Pour comprendre quelle était précisément la pensée de Doyle, et voir si elle s'exprime dans les romans étudiés, il faut à nouveau faire feu de tout bois, en recherchant dans un cadre élargi ce qui résonne ou non avec le propos des romans. Cependant, après tout ce qui a déjà été vu dans ce mémoire, qu'ont encore à nous dire *The White Company* et *Sir Nigel* au sujet de l'Angleterre et de son rôle parmi les nations ? En quoi la patrie de Nigel et d'Alleyne mérite-t-elle d'être défendue plus qu'une autre si ce n'est pour son destin de conquêtes mondiales, par ailleurs révélé de façon gratuite en ayant recours à la divination ?

Si l'on reprend l'essence de ce qui été dit au sujet du texte et de son auteur, la quête de l'honneur parait être ce qui les lie de façon la plus complète. Éduqué lui-même à la vie chevaleresque, Arthur Conan Doyle a naturellement conçu des personnages qui partagent la même aspiration, à savoir agir en toutes circonstances de façon juste et courageuse. Et si de telles qualités sont rares dans le monde réel, on remarque que dans *The White Company* et *Sir Nigel*, elles acquièrent un caractère transcendant ; qu'ils soient Normands, Saxons, Gallois, Écossais, Aquitains, Espagnols ou Français, la plupart des personnages suivis par le texte ont bien en commun la poursuite de l'idéal d'honneur. Dans *The White Company* [30], l'arrivée pour le tournoi de Bordeaux de chevaliers venus de toute l'Europe laisse au texte la possibilité d'appuyer cette conception : « *Here fluttered many an outland pennon, bearing symbol and blazonry from the banks of the Danube, the wilds of Lithuania, and the mountain strongholds of Hungary: for chivalry was of no clime and of no race.* » Aussi, il apparait que la figure du prince

[278] RICHARD Jeffrey, *Sherlock Holmes, Conan Doyle and the British Empire: An Investigation into Conan Doyle's Links with the British Empire as Expressed through his Sherlockian and Other Literature*, Halifax, Northern Musgraves Sherlock Holmes Society, 1997, p. 8.

et ses qualités de chevalerie retentissent au-delà des frontières les plus lointaines : « *nor was any land so wild that the fame and name of the prince had not sounded through it from border to border*. »

L'honneur étant propre à toutes les nations quelles qu'elles soient, il est donc également ce qui peut gommer les différences nationales et les inimitiés qu'elles produisent immanquablement. Dans le royaume d'Angleterre, qui comprend des populations d'origines et de langues variées (Saxons, Normands, Irlandais, Bretons, Flamands, Bordelais, Gascons, etc.), il est bien ce qui permet à ces communautés diverses d'en former une supérieure qui soit durable et solide, autour justement d'un projet d'honneur auquel tous sont conviés à participer. Le cas du français parlé par les élites du royaume en est un bon exemple. Dans le texte, cette réalité soulève souvent des débats parmi les personnages. Lorsque le roi d'Angleterre est moqué pour sa pauvre connaissance de l'anglais – ce qui arrive à plus d'une reprise –, une voix extérieure intervient toujours pour adoucir ce défaut en soulignant les autres qualités du souverain, c'est-à-dire son sens de l'honneur ou ses capacités martiales. Par exemple, pour Lordle John, le roi mérite qu'on le suive parce qu'il est un guerrier sans pareil, qu'importe sa langue maternelle, et il tient à le faire savoir à quiconque peste contre le souverain : « *'What sort of English king is it who cannot lay his tongue to a word of English?* […] *One noontide I was by Franklin Swinton's gate, when up he rides with a yeoman-pricker at his heels. "Ouvre," he cried, "ouvre," or some such word, making sign for me to open the gate; and then "Merci," as though he were adrad of me. And you talk of an English king!'* […] *'I will not hear a word said against old King Ned,' cried Hordle John in a voice like a bull.* […] *'If he cannot speak like an Englishman, I trow that he can fight like an Englishman; and he was hammering at the gates of Paris while alehouse topers were grutching and grumbling at home.'*[279] » Dans *Sir Nigel*, le motif est répété de manière identique. Après s'être amusé des compétences linguistiques du roi, dans un extrait déjà mobilisé par ce mémoire : « [*Edward*] *was a scholar too, speaking Latin, French, German, Spanish, and even a little English* », le narrateur tempère immédiatement en défendant les mérites de son règne : « *only of recent years had he shown other and more formidable characteristics: a restless ambition which coveted his neighbor's throne, and a wise foresight in matters of commerce* […] *His complexion was tanned to copper by a life spent in field sports or in war*[280]. » Sur ce sujet, les rapports qu'entretient le texte avec son présent sont explicites, retrouvant la question des identités multiples constituant le vaste empire britannique.

[279] *The White Company*, chap. V.
[280] *Sir Nigel*, chap. VIII.

Pour le comprendre en détail, il faut investiguer de nouveau l'histoire personnelle d'Arthur Conan Doyle. Né à Édimbourg de parents d'origine irlandaise, et ayant vécu l'essentiel de sa vie en Angleterre, il fut de tous temps travaillé par un complexe identitaire insoluble : concilier sa propre fidélité à l'empire avec la spécificité de l'Irlande, au moment où celle-ci cherche en plus à s'affranchir de la couronne. À travers son travail d'écriture, notamment par de nombreuses interventions dans la presse, Doyle chercha sans relâche à calmer l'ardeur des nationalistes irlandais pour les convaincre d'adhérer à l'empire, et, de même, il essaya de convaincre en retour les partisans de la couronne de laisser davantage de place à l'île d'émeraude au sein de l'Union. Il se considérait dès lors comme à la fois Irlandais et Britannique : d'abord, parce qu'aucune autre nation n'a donné, selon lui, autant pour l'empire que l'Irlande, ensuite, car il estimait que le *tout* devait finalement l'emporter sur la *partie*. En clair, son vœu intime eût donc été que les revendications irlandaises incluent la fidélité impériale[281].

Cependant, cette réflexion ne concernait que la question de l'Irlande au sein du Royaume-Uni, non celle d'un empire étendu sur tous les continents. Légalement, l'Irlande n'était pas une colonie, puisqu'elle faisait partie de la métropole selon l'*Act of Union* de 1801. Lorsque Doyle met pour la première fois le pied dans les colonies africaines en 1881, il est durablement marqué en découvrant des problèmes identiques à ceux connus en Irlande, mais dans des proportions extrêmes. Le sort réservé aux Africains lui semble immoral et le pousse donc à vouloir trouver une solution dans laquelle l'empire a son rôle à jouer[282]. En homme avant tout de son époque, Doyle se convainc de la mission civilisatrice de l'Occident, et que si les colonies subissent d'abord le coût de l'exploitation et des spoliations de richesses, elles devraient ultimement gagner au change en accédant à la modernité. Sur cette question, il nourrit sa réflexion par sa rencontre en mer avec un esclave affranchi, qui se trouve être le consul américain au Libéria[283], dont l'intelligence et la culture lui laissent une profonde impression qui lui inspire sa nouvelle *J. Habakuk Jephson's Statement* (1883). Dans ce texte, Doyle annonce la révolte des esclaves contre les Blancs et le prix que devront payer les colons pour leurs actions. La mission de l'empire est donc d'une importance cruciale : menée à bien et avec morale, c'est-à-dire avec honneur, elle doit empêcher, par une entente saine entre les peuples, les victimes innocentes que causera inévitablement le renversement de l'ordre colonial[284].

[281] WYNNE Catherine, *op. cit.*, p. 4.
[282] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op. cit.*, p. 39.
[283] Henry Highland Garnet (1815-1882).
[284] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op. cit.*, p. 55.

Dans *The Tragedy of the Korosko* (1887), qui raconte comment des artistocrates européens effectuant une croisière sur le Nil sont pris en otage par des guerriers derviches, il développe plus en profondeur cette mission que l'empire britannique a reçue selon lui. Lors d'un dialogue qui oppose un diplomate à un colonel britannique [31], lequel reprend la pensée de Doyle, l'idée d'une Providence à l'œuvre derrière la marche de l'histoire apparait de nouveau. Celle-ci œuvrerait pour que les qualités particulières des nations construisent un intérêt commun : « *I think that behind national interests and diplomacy and all that there lies a great guiding force a Providence, in fact - which is for ever getting the best out of each nation and using it for the good of the whole*. » La Grande-Bretagne, en réalité le monde anglo-saxon dans son ensemble, se distinguerait, quant à elle, par son sens du juste en affaires publiques : « *Each has its own mission. Germany is predominant in abstract thought: France in literature, art and grace. But we and you* [Il s'adresse à un Américain également présent] - *for the English-speakers are all in the same boat... we and you have among our best men a higher conception of moral sense and public duty thon is to be found in any other people. Now, these are the two qualities which are needed for directing a weaker race.* » Le colonel étend ensuite son raisonnement en prenant l'exemple de l'Inde. Il défend que si Londres s'y est installée, c'était certes, au départ, par intérêt commercial, mais qu'elle n'en tire aujourd'hui plus aucun bénéfice matériel ; elle continue cependant d'y investir ses ressources afin d'élever les colonisés, par sens du devoir et contre son intérêt économique : « *That is how we rule India. We came there by a kind of natural law, like air rushing into a vacuum. All over the world, against our direct interests and our deliberate intentions, we are drawn into the same thing.* » Le même phénomène s'applique à la colonie d'Égypte : « *We never wanted the task* […] *We've brought justice into the country, and purity of administration, and protection for the poor man.* […] *England has neither directly nor indirectly made a shilling out of it, and I don't believe you will find in history a more successful and more disinterested bit of work.* »

Ce que Doyle semble appeler de ses vœux à travers ses différents écrits, c'est donc la constitution d'une entente globale entre les peuples, supervisée par la couronne britannique. L'étendue de l'empire ne doit alors pas être vue comme une source de profit économique ou de puissance stratégique – l'extrait ci-dessus a bien montré son caractère désintéressé –, mais comme l'opportunité pour ces territoires de fonder une famille civilisationnelle où l'honneur et le sens moral prévalent en dépit des distances qui les séparent ; c'est finalement l'idée du *Commonwealth of Nations*. Dans *The Tragedy of the Korosko,* ceci s'applique en effet moins à la Grande-

Bretagne qu'à la « race[285] » anglaise dans son ensemble. L'Amérique, elle, est tenue pour une extension de l'Angleterre, et il lui écherra dans l'avenir cette même mission de civilisation ; ce qui fait d'ailleurs dire au texte qu'elles évoluent naturellement vers un même destin : « *for the English-speakers are all in the same boat...* » Plus encore, dans *The Adventure of the Noble Bachelor* (1892), Doyle fait même dire à Holmes qu'il entrevoit dans l'avenir une réunion anglo-américaine, c'est-à-dire que l'Amérique retournera à sa place au sein de la famille anglo-saxonne, au même titre, par exemple, que le Canada : « *It is always a joy to me to meet an American, Mr. Moulton. for I am one of those who believe that the folly of a monarch and the blundering of a Minister in fargone years will not prevent our children from being some day citizens of the same world-wide country under a flag which shall be a quartering' of the Union Jack with the Stars and Stripes*[286]. » Jeffrey Richard rapporte aussi l'anecdote d'une altercation entre Doyle et quelques Américains lors d'un voyage que l'écrivain fit à Détroit[287]. Après les avoir entendus plaisanter douteusement sur son pays, Doyle, irrité, se lance dans un plaidoyer pour l'union et défend l'honneur de la mère patrie : « *You Americans have lived up to now within your own palings, and know nothing of the real world outside.* […] *That is the mother country which you are now so fond of insulting. She is an Empire, and you will soon be an Empire also, and only then will you understand each other, and you will realize that you have only one real friend in the world.* » Parachevant le détail de cette ambition, rappelons que, dans sa vision de l'avenir, Tiphaine de Raguenel disait bien au sujet des peuples qu'elle entrevoyait qu'en dépit de leurs différences multiples, ils appartenaient finalement tous au genre anglais : « *They call them many names, and they rule them this way or that, but they are all English*. »

Néanmoins, ces vues restent en grande partie cantonnées au monde des idées. Dans le monde réel, le projet défendu par Doyle, et d'autres comme Rudyard Kipling, est finalement peu réalisable au vu des obstacles rencontrés. Arthur Conan Doyle le sait : sa visite de l'Afrique lui a montré que, même sous mandat britannique, des infâmies sont commises en permanence et que pour faire advenir l'entente qu'il désire ardemment, il lui faudra faire valoir ses conceptions auprès de ses contemporains. L'écrivain est conscient que pour obtenir des sujets de Sa Majesté une fidélité sans bornes, il faut trouver ce qui les rassemblera tous, au-delà simplement de la langue parlée – il en va de la sécurité même de l'empire[288]. C'est dans cette optique que le

[285] Nous employons le terme avec son sens victorien, parce qu'il traduit la pensée de Doyle – qui l'emploie lui-même – et rejoint davantage la notion de nationalité que de race au sens biologique.
[286] Les extraits de J. Habakuk Jephson's Statement, The Tragedy of the Korosko et The Adventure of the Noble Bachelor sont rapportés dans RICHARD Jeffrey, *op. cit.*, p. 11-15.
[287] *Ibid.*, p. 8.
[288] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op. cit.*, p. 151.

propos de *The White Company* et *Sir Nigel* révèle une tout autre portée que celle, uniquement patriotique, qui a été démontrée auparavant.

En effet, lorsqu'il achève *The White Company* en 1891, Arthur Conan Doyle est au sommet des convictions que l'on vient d'exposer ; sa première venue en Afrique remonte à dix ans et les écrits qui en sont inspirés ont également parus depuis plusieurs années. C'est donc tout naturellement qu'il choisit d'inscrire, en exergue de la première édition, la dédicace suivante : « *To the hope of the future* / *The reunion of the English-speaking race* / *This little chronicle of our ancestry is inscribed*. »

Cette adresse résonne particulièrement avec ce qui vient d'être dit ; plus généralement, elle fournit bien une sorte de clé à la lecture du roman, laquelle requiert néanmoins la connaissance au préalable de la sensibilité de l'auteur. En choisissant pour théâtre la guerre de Cent Ans, il semble bien que Doyle souhaite substituer les enjeux de l'empire Plantagenêt à ceux, disproportionnés, de l'empire victorien. Ce faisant, il ne conçoit pas différemment le premier que comme un modèle réduit du second, où il peut, du reste, développer les thèmes qui lui sont chers dans un cadre qui n'altère pas la nature de sa réflexion, et les couvrir d'un vernis d'histoire et d'aventure qui favorise leur réception par le plus grand nombre.

En examinant de nouveau les coutures de l'intrigue, on remarque bien leur adéquation avec l'idéologie impériale britannique défendue par l'auteur. En effet, le roman montre un empire au sens premier, c'est-à-dire constitué d'origines diverses, capable de s'unir en dépit de ses disparités car animé d'un sens absolu de l'honneur qui met ses dirigeants et ses soldats en harmonie. À Nájera comme à Poitiers, il n'y a plus d'Irlandais, de Gallois, d'Écossais, de Normands, de Saxons, d'Aquitains ou de Bretons, il n'y a que des guerriers derrière leur roi : « *Thunders of applause from the English soldiers, as well as from the citizens and peasants, showed how far the love of brave and knightly deeds could rise above the rivalries of race*[289]. » Ce que Doyle a donc choisi pour fédérer les Britanniques avec leurs sujets répartis de par le monde, c'est l'exemple des chevaliers du Moyen Âge, qui s'en allaient combattre comme un seul homme, en dépit de leurs différences multiples, parce qu'ils ne reconnaissaient que la valeur au combat et la droiture de comportement de leur souverain.

c. Un appel à l'engagement

Arthur Conan Doyle espérait certainement que ce qu'il sema dans *The White Company* et *Sir Nigel*, ainsi que dans ses autres écrits, germe auprès de ses lecteurs et les pousse à s'engager,

[289] *The White Company*, chap. XXIV.

d'une manière ou d'une autre, pour la cause qu'il défendait. Lorsqu'il veut convaincre sa mère de le laisser partir en Afrique du Sud, il formule en tous cas un vœu de ce type : « *What I feel is that I have perhaps the strongest influence over young men* […] *of any one in England. That being so, it is really important that I should give them a lead*[290]. » Persuadé de l'exemple qu'il incarne pour les jeunes générations, l'auteur construit sa vie et son œuvre comme un appel à courir le monde, encore davantage quand les possibilités d'aventure et d'héroïsme décroissent avec la modernité[291]. Dans *Korosko*, il le fait dire explicitement par son personnage : « *The world is small, and it grows smaller every day*. » L'histoire d'Alleyne et de Nigel est alors facilement repérable au milieu de cette pensée, puisqu'elle s'insère au sein d'une œuvre et d'une vie qui font de l'engagement l'une de leurs préoccupations majeures.

Alors que la patrie et la mission qu'elle doit mener à bien sont menacées par des conflits lointains ou l'appétit de puissances rivales aux frontières, le message porté par *The White Company* et *Sir Nigel*, au milieu de tous leurs homologues, n'est ni plus ni moins que d'inciter ceux que le peuvent à se battre. Cet appel est bien le même qui pousse en 1914 Doyle à former sa compagnie de volontaires pour combattre les Allemands. À l'époque où lui-même considère qu'il ne manque qu'un fusil pour faire d'un brave homme un guerrier : « *that it only needs a brave man and a modern rifle to make a soldier*[292]», il exhorte dans sa littérature à un héroïsme, celui du combat chevaleresque, pour convaincre les hésitants qu'il n'y a jamais eu, de tous temps, plus belle vie que celle qui a été donnée pour la patrie ; même pour son propre fils mort en 1918[293]. Dans *The White Company*, nombreux sont les personnages espérant mourir de cette façon : « *'And how could man die better?' asked the archer. 'If I had my wish, it would be to fall so* […] *in a stricken field, with the great lion banner waving over us and the red oriflamme in front, amid the shouting of my fellows and the twanging of the strings*[294]. » De même, cette parole de Samkin Aylward rappelle encore la double implication du patriotisme défendu par les romans, à savoir la vie offerte au salut de la patrie : « *And how could man die better?* » et dans un combat mené entre frères contre l'ennemi : « *with the great lion banner waving over us* […], *amid the shouting of my fellows.* »

Tout ce qui vient d'être vu dans ce chapitre peut être trouvé de façon concentrée dans deux poèmes, écrits par Arthur Conan Doyle dans la même plage chronologique que *The White*

[290] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 208.
[291] WYNNE Catherine, *op. cit.*, p. 10.
[292] MILLER Russel, *op. cit.*, p. 207.
[293] STJENPANOVIC-PAULY Marianne, *op. cit.*, p. 159.
[294] *The White Company*, chap. VII.

Company et *Sir Nigel* : *A Ballad of the Ranks* (1897) et *A Hymn of Empire* (1909). Dans le premier [32], il recrée la clameur des troupes s'en allant au combat. À la ritournelle : « *Who carries de gun?* », un soldat d'une région différente est appelé : « *Who carries the gun? A lad from over the Tweed.* […] *A lad from a Yorkshire dale.* […] *A lad from a Midland shire.* […] *A lad from the hills of Wales.* […] *A lad from the windy west*. […] *A lad from London town.* […] *A lad from the Emerald Isle.* » À la fin, l'union tant désirée est accomplie, lorsque les soldats de toute l'Angleterre chantent en chœur en prévision du combat : « *Who carries the gun? It's you, and you, and you.* » Dans *A Hymn of Empire* [33], la même dynamique est appliquée à l'échelle impériale. Les régions de l'empire sont louées, une à une, jusqu'à être réunies, en famille, au bas de la dernière strophe : « *God save England, blessed by Fate,* […] *And God guard Scotland's kindly soil,* […] *God save Wales, from Snowdon's vales* […] *And dear old Ireland, God save you,* […] *Thy blessing, Lord, on Canada,* […] *And Africa, whose hero breeds* […] *May God protect Australia* […] *And you, Land of Maori,* […] *God guard our Indian brothers,* […] *Brothers together And children of Thee.* »

En opérant le même inversement des grandeurs qu'observé dans les romans – d'abord voir petit, pour ensuite voir grand –, les deux poèmes synthétisent à eux seuls toute la pensée de leur auteur, et en ce qui concerne ce mémoire, ils appuient ultimement ce qui a été dit dans les pages précédentes. Ayant ceci à l'esprit, la lecture de l'*excipit* de *The White Company* vaut, à elle seule, toutes les analyses et tous les développements qui pourraient encore être ajoutés, en exposant clairement comme chute finale au récit ce que ce chapitre a tenté de son mieux d'expliciter ; on y trouve bien à la fois la patrie mise en danger, nommée depuis le présent, et l'appel à ses fils disséminés sur les océans : « *The sky may darken, and the clouds may gather, and again the day may come when Britain may have sore need of her children, on whatever shore of the sea they be found. Shall they not muster at her call?*[295] »

[295] *Ibid.*, chap. XXXVIII.

Remarques sur le chapitre

Dans le précédent chapitre, nous avions conclu que *The White Company* et *Sir Nigel* poursuivaient indubitablement un projet de restitution historique. À l'aune de ce qui a été mis en avant dans ces pages, nous sommes en mesure à présent d'y ajouter le constat suivant : à savoir, que les aventures d'Alleyne et Nigel ne résultent pas exclusivement d'un amour pour l'histoire et son potentiel certain de divertissement ; au contraire, la visite qu'ils proposent du passé médiéval est bien adressée au lecteur depuis un point de vue contemporain. Le narrateur, et plus généralement la voix du texte en elle-même, n'est effectivement pas du même monde que ses personnages, il est davantage un calque de l'auteur qui n'hésite pas non plus à s'immiscer personnellement dans son récit, au moyen de procédés que ce mémoire s'est employé à révéler.

La présence à de nombreux endroits du texte de ces éléments relatifs à la biographie d'Arthur Conan Doyle va dans le sens de ce constat. En y faisant intervenir son propre vécu de manière ostensible, l'auteur admet bien qu'en dépit des artifices qu'il déploie pour légitimer son univers de fiction, il ne cesse en vérité d'écrire depuis une situation précise, qui se trouve être son présent victorien. Plus encore, cette insertion personnelle est doublée d'une autre, cette fois, des enjeux contemporains au milieu des événements historiques décrits. Le Moyen Âge européen découvert à la lecture ne se contente alors pas de servir de décor, mais il est construit de manière à ce que ses caractéristiques résonnent avec la réalité contemporaine du lecteur. L'exemple de l'Angleterre en est le plus frappant : entre références mythiques et providentialisme, elle apparait davantage comme un monde victorien *en puissance* que comme la description en soi d'un état historique antérieur. À la fois rattachés à la personnalité de l'auteur et au roman national britannique, c'est-à-dire dans l'individuel et le collectif, *The White Company* et *Sir Nigel* ne se limitent pas non plus à des romans d'immersion historique, mais ils développent aussi, à l'écart de ce qui a été dit dans le premier chapitre, une vision capable d'expliquer le succès de l'aventure britannique en employant le cadre d'un récit assurément patriotique.

Pour cette raison, la compréhension complète de *The White Company* et *Sir Nigel* rejoint celle de toute l'œuvre d'Arthur Conan Doyle où ces mêmes thèmes sont abondamment développés. Il en ressort que ce qui aurait pu ne pas être pris en compte par ce mémoire – à savoir l'ensemble des essais, des pamphlets, mais aussi certains aspects moins connus de son œuvre littéraire comme sa poésie – trouve ici finalement sa place. En effet, il semble ne pas y avoir de différence significative entre le propos d'œuvres issues d'un imaginaire de fiction et celles inspirées par l'actualité du monde réel. Dans tous les cas, fiction et non-fiction témoignent des

mêmes sensibilités de leur auteur : une vie constamment tendue vers l'adoption d'une conduite honorable et la nécessité d'engagement qu'elle implique.

À la manière donc d'un essai historique, *The White Company* et *Sir Nigel* répondent à plusieurs problèmes posés aux contemporains. Le plus évident de tous s'explique comme suit : comment un empire aussi vaste, accueillant de fait des populations très diverses, peut-il s'assurer du soutien de ses sujets ? Une autre façon de poser la question peut être : comment maintenir un empire dans un monde qui deviendra, tôt ou tard, impropre au colonialisme ? Arthur Conan Doyle avait pressenti la fin inéluctable du régime colonial basé sur la seule exploitation. Dans sa littérature, quelle qu'elle soit, il cherche désespérément un moyen de favoriser la constitution d'un cercle des nations britanniques et ainsi prévenir l'éclatement de l'empire qui n'ira pas sans conséquences funestes. La solution qu'il retient se trouve dans sa propre éducation : c'est bien l'honneur, inspiré des histoires de chevaliers racontées par sa mère, et par le souvenir de sa propre famille d'Irlandais aujourd'hui partisans de l'empire, qui permettra à la couronne d'élever ses colonisés au même rang qu'elle et de fraterniser avec eux.

Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, cette solution est apportée par une aventure où l'honneur a valeur d'absolu. Plus encore, le cadre même de la guerre de Cent Ans est retenu parce qu'il permet de tisser des liens évidents entre la fiction et le monde auquel Doyle s'adresse. En ce sens, l'empire d'Édouard III est bien à voir comme une réduction de l'empire victorien. En effet, à l'exception de son étendue strictement européenne, l'empire Plantagenêt présente avec son successeur des traits identiques : une métropole en proie aux divisions identitaires, et, par-delà la mer, un espace de conquêtes coloniales où les troupes impériales sont en conflit constant. Contrairement à son pendant contemporain, l'empire Plantagenêt de *The White Company* et *Sir Nigel* a cependant trouvé le liant de ses populations, grâce à l'idéal de chevalerie qui transcende les différences de nationalités. Les Normands, Saxons, Aquitains et autres ne font dans le roman plus qu'un seul peuple, uni dans sa cause et au-dessus duquel flottent fièrement les trois léopards d'Angleterre. Appuyés, comme on l'a vu, par une narration qui verse dans le providentialisme, *The White Company* et *Sir Nigel* présentent donc un souvenir orienté de l'histoire britannique ou pareille entente entre la couronne et ses sujets semble avoir été atteinte. À partir de là, il ne manque plus à cette vision qu'une génération d'hommes prête à se battre pour qu'elle advienne de nouveau. En l'occurrence, la suite de l'histoire européenne allait bientôt leur fournir une terrible opportunité de le faire.

Chapitre III : Sur les épaules de géants

Avant-propos

Les chapitres précédents ont illustré la démarche de ce mémoire. Dans le premier, notre travail s'est d'abord limité à l'étude seule du texte et de son matériau ; c'est-à-dire, en ignorant, pour les besoins d'une analyse stricte, les informations complémentaires qu'apportent à la fois le caractère de l'auteur et celui de son époque. Dans le deuxième, cet isolement du texte a été partiellement brisé par notre méthode, qui chercha alors à le lire au regard d'éléments biographiques et à le situer dans l'éventail des autres textes que l'auteur a par ailleurs produits. L'ultime volet de ce mémoire ira de façon plus radicale en ce sens. Au cours de celui-ci, nous continuerons d'arracher *The White Company* et *Sir Nigel* à leur milieu d'origine. Nous examinerons le texte, non plus seulement à la lumière d'éléments mentionnés ci-dessus, mais dans un cadre encore élargi qui visera, ce faisant, à le faire apparaître comme un noeud d'une toile culturelle qui le dépasse en grande partie. En cherchant donc à recréer, à rebours, le travail d'Arthur Conan Doyle en amont du moment d'écriture, ce mémoire portera dès à présent son attention vers des lieux textuels en apparence plus éloignés : vers l'historiographie et la critique d'art victoriennes, mais aussi et surtout, vers l'écrasant corpus des sources médiévales.

À présent, comment pouvons-nous vérifier les dires d'Arthur Conan Doyle et de Lycett, repris dans l'introduction, sur l'emploi de documents à la fois historiographiques et littéraires ? Recueillir l'ensemble des informations présentes à la fois chez les historiens britanniques et les chroniqueurs médiévaux, pour, dans un second temps, les comparer avec le texte de référence, représente une charge de travail colossale et, dans les faits, difficilement réalisable si l'on souhaite obtenir un résultat concluant. Des tous côtés, les dimensions textuelles impliquées sont immenses : les deux volumes de *The White Comany* et *Sir Nigel* déjà passés au peigne fin, la minutie d'un ouvrage comme celui de Cutts qui va jusqu'à décrire l'ameublement des ménages médiévaux ou les usages vestimentaires en vigueur, les milliers de vers du Héraut Chandos, l'entreprise immense de Hume, ou plus intimidant encore, Froissart et le dédale de sa chronique multipliée par les nombreuses versions qu'a connues son manuscrit. Si nous désirons parvenir à des conclusions qui soient lisibles et solidement appuyées, il incombe donc à ce mémoire de faire encore une fois le deuil de l'exhaustivité. En effet, la meilleure manière de tracer l'emploi de l'information dans *The White Company* et *Sir Nigel* consiste plutôt à procéder de façon sélective.

Dans le cas de l'historiographie victorienne, cette sélection tâchera de traiter chaque ouvrage étudié pour ses caractéristiques propres : chez Cutts, le soin porté au détail ; chez Hume, la saisie d'une histoire nationale inscrite dans le temps long ; chez Warburton, le portrait fait de la personne royale. De là, il faudra ensuite revenir au texte de Doyle afin d'en comparer le propos, dans son détail ou sa substance, avec ce qui aura été repéré au sein du corpus historiographique.

Pour les sources médiévales, cette sélection devra définir, dans l'action de *The White Company* et *Sir Nigel,* un catalogue de moments-clés propres à l'étude approfondie. De cette façon, plutôt que de comparer le texte de Doyle avec ceux de Froissart, Knighton et les autres sur l'ensemble de leur chronologie partagée, nous disposerons de repères fiables, facilement identifiables, que nous pourrons rapidement retrouver au sein de n'importe quel texte. En d'autres termes, si l'on désire mettre en regard le récit fait par Doyle avec celui relaté par les auteurs médiévaux, il sera bien plus facile de naviguer d'un corpus à l'autre si, dans les deux, nous sommes amenés à visiter le même événement ; encore davantage si, au préalable, l'événement retenu s'avère suffisamment démonstratif pour avoir été l'objet de relations détaillées et partagées ; par exemple, une bataille remarquable. Néanmoins, avoir recourt à cette méthode du « coup de sonde », c'est accepter d'emblée qu'elle manquera peut-être une majorité des correspondances à établir. En ce sens, elle peut être comparée au lancer d'un filet, dont les quelques maillons – rares au regard du volume qu'ils sont appelés à couvrir – ne retiennent finalement qu'une fraction seule de la matière disponible ; un filet rejette toujours plus qu'il ne retient. Dans le cas de notre étude, ces maillons sont : la bataille de Winchelsea, dite des Espagnols sur mer (1350) ; le combat des Trente (1351) ; la bataille de Poitiers (1356) et la campagne espagnole du Prince Noir (1367). Sous leurs prismes respectifs, nous visiterons une à une les sources médiévales en vue d'apprécier leur degré de résonnance avec le texte d'Arthur Conan Doyle.

Dans tous les cas, cette méthode connaît un risque majeur : confondre inspiration avérée et concordance des faits. Au cours du chapitre premier, nous avons vu qu'Arthur Conan Doyle ne s'écartait que rarement du récit consensuel des événements, autrement dit, de la « vérité historique. » À quelques exceptions près, cette même observation se fera chez Froissart, chez le Héraut Chandos, chez Knighton, car ils exploitent un même ensemble de faits historiques. Dès lors, un élément présent dans *Sir Nigel* retrouvé dans Froissart prouve-t-il que Doyle y est allé puiser l'information ? Aucunement, car les faits, aussi richement décorés qu'ils puissent être par l'artifice de fiction, restent les faits. Pour affirmer que *The White Company* ou *Sir Nigel* ont été inspirés par un matériau antérieur, il faut pouvoir l'appuyer sur autre chose qu'un décor

factuel forcément commun aux différents textes étudiés. Nous retrouvons ici l'idée de confrontation. Il faut coincer Doyle ailleurs : dans un détail exclusif à l'un ou l'autre auteur, dans une manière bien spécifique de rapporter l'action, dans un dialogue recréé, dans une dramaturgie reprise à l'identique. En clair, toute correspondance observée ne sera pertinente que si elle existe hors du cadre factuel partagé.

À cela se grefferont ultimement les éléments du troisième corpus de sources mobilisées, à savoir l'échantillon de textes tirés du monde intellectuel victorien. Comme mentionné dans l'introduction, celui-ci comprendra : *The Broad Stone of Honour*[296] de Kenelm Henry Digby (1823) ; le simili roman *Past and Present*[297] de Thomas Carlyle (1843) ; le chapitre *The Nature of Gothic*, issu de *The Stones of Venice*[298] de John Ruskin (1851) ; le roman *A Dream of John Ball*[299] de William Morris (1888).

L'objectif de cette troisième mobilisation sera de déterminer le caractère spontané ou non du projet d'Arthur Conan Doyle. En d'autres termes, elle cherchera à situer le propos de *The White Company* et *Sir Nigel* au regard de la production médiévaliste contemporaine, en la reliant à quelques-unes de ses figures principales. Pour ce faire, notre méthode sera d'abord similaire à celle employée dans le cas des travaux historiographiques. Les quatre auteurs et leurs textes seront successivement considérés pour leurs caractéristiques propres : l'obsession pour Digby de restaurer l'idéal d'honneur chez la jeune génération ; l'intérêt de Morris pour un Moyen Âge en pleine ébullition sociale ; la réflexion de Ruskin sur l'esthétique gothique et le modèle de société qu'elle implique ; l'histoire réactionnaire de Carlyle et le vertige éprouvé par l'homme contemporain, qui, laissé seul au devant des innombrables générations s'étant succédées, s'effraie de sa propre insignifiance.

Dans un second temps, cette méthode devra néanmoins s'affranchir de celle appliquée pour les corpus précédents. En effet, notre intérêt ici n'est pas d'investir la « pile à lire » de Doyle, mais plutôt d'évaluer le fond culturel de toute une époque. Pour cette raison, nous n'essaierons pas de comparer la relation des faits propre à chaque texte pour la relier, ensuite, à celle des romans étudiés, mais nous les relierons plutôt sur base de leurs thèses et de leur substance générale ; cependant, en nous appuyant toujours sur des extraits ciblés. À titre d'exemple, que Carlyle raconte ou non la bataille de Poitiers, en redoublant certainement de fulminations

[296] DIGBY Kenelm Henry, *The Broad Stone of Honour; or, Rules for the Gentlemen of England*, 2e éd., Londres, Rivington, 1823.
[297] CARLYLE Thomas, *Past and Present*, Londres, Dent, 1970.
[298] RUSKIN John, *The Nature of Gothic: A Chapter of The Stones of Venice*, Hammersmith, Kelmscott Press, 1892.
[299] MORRIS William, *A Dream of John Ball; and, A King's Lesson*, The Project Guthenberg, 1995.

lyriques, n'a pas grande importance ici ; ce qui importe, c'est davantage *pourquoi* il en vient, comme Doyle, à traiter cet événement dans un cadre extra-historiographique qui, *a priori*, ne cherche pas la relation historique des faits. Notre démarche, ici, ne cherche plus à coincer qui que ce soit.

Au terme de ce développement, il sera alors possible de conclure si Arthur Conan Doyle a seulement suivi l'appel de sa sensibilité intime pour le monde médiéval et ses valeurs fantasmées, ou si, au contraire, c'est sa place au sein d'un mouvement culturel global qui l'a doublement conduit – c'est-à-dire, en plus de son histoire personnelle – à cultiver de tels intérêts. De là, ce mémoire aura finalement effectué sa révolution, en ayant couvert tous les aspects le liant à sa question de départ, à laquelle il sera désormais en mesure de répondre.

1. L'appui de l'historiographie

a. Le soin du détail

En accédant au livre d'Edward Cutts *Scenes and Characters of the Middle Ages*¸ on touche à ce qui, dans l'ensemble du corpus de travaux sélectionnés, s'apparente de plus près au cadre d'un ouvrage académique aux standards contemporains. Le texte achevé est une collation d'articles indépendants parus dans la revue *The Art Journal*. Dans une langue au demeurant limpide et dont la lecture est plus qu'agréable, Cutts ne vulgarise ni n'entend couvrir l'ensemble des réalités médiévales ; plutôt, il choisit de n'aborder qu'une série de domaines visiblement en accord avec ses intérêts personnels. En effet, le révérend Cutts, spécialiste reconnu en histoire religieuse, est naturellement dirigé vers des questions d'ordre eccléssiastique[300]. La composition de *Scenes and Characters* s'en ressent. Sur les sept chapitres que compte le livre, quatre sont exclusivement réservés aux différents aspects de l'activité religieuse au Moyen Âge ; on y trouve respectivement le monachisme et ses ordres, le sujet des ermites, des pélerins, et, plus généralement, un balayage du clergé séculier dans son ensemble. Au cours de cette section, nous nous limiterons cependant aux textes traitant de la chevalerie au sens large. Plus précisément, nous tirerons l'essentiel de nos données du chapitre six *The Knights of the Middle Ages* et des informations qu'il apporte sur les innovations du XIV^e^ siècle en matière d'armes et d'armures.

Ce choix est principalement motivé par le profil d'Arthur Conan Doyle. Élevé dans un environnement familial croyant et scolarisé chez les Jésuites, l'écrivain – bien qu'ayant fameusement renié la foi chrétienne au profit, d'abord, du scepticisme, et ensuite, du spiritisme – se révèle assurément familier du monde ecclésiastique de façon générale. De fait, on suppose qu'à ce sujet, il n'a pas eu recours à une documentation importante, d'autant que cet aspect n'occupe qu'une maigre part dans l'économie de *The White Company* et *Sir Nigel*. Cette supposition s'étend aussi au domaine culturel : homme de lettres versé dans les classiques de toutes époques, il n'a certainement pas eu besoin d'être introduit aux implications historico-littéraires du XIV^e^ siècle européen. Pour ces raisons, il est préférable de chercher là où sa propre érudition a pu être insuffisante, nécessitant donc le recours aux travaux historiques comme celui de Cutts. Au regard de son importance dans la constitution du récit, nous pensons donc que c'est à propos de la chevalerie que Doyle a mené ses plus profondes recherches.

---

[300] « CUTTS, EDWARD LEWES », dans LEE Sidney (éd.), *Dictionnary of National Biography. 1912 Supplement*, vol. 1, Londres, Smith, Elder & Co., 1912, p. 480.

En effet, en dépit d'avoir démontré plus tôt qu'il avait été baigné dans l'imaginaire chevaleresque dès sa tendre enfance, nous faisons remarquer qu'il existe une différence certaine entre décrire un idéal étant le fruit d'une sensibilité intime – en clair, la poursuite de l'honneur et la conduite courtoise pour lesquelles Doyle a pu se fonder sur son instinct seul – et la recréation fidèle de tout ce que la mise en pratique de cet idéal implique : langage héraldique, maniement des armes, jargon militaire, lexique armurier, etc. En clair, autant de domaines pour lesquels une érudition générale ne suffit probablement pas ; ce qui laisse donc penser qu'Arthur Conan Doyle a pu solliciter, pour l'historicité déjà soulignée de son récit, des renseignements extérieurs.

Menons l'expérience [34]. Que nous dit Cutts sur l'équipement standard d'un homme d'armes au XIV^e^ siècle ? D'abord, que les armures autrefois tout en maille sont désormais garnies de plates : « *The characteristic feature of the armour of the fourteenth century is the intermixture of mail and plate.* » La cotte est quant à elle découpée en plusieurs parties, contrairement à l'usage hérité des armées normandes où celle-ci était d'un seul tenant des épaules aux cuisses : « [*The armourer*] *cut the mail hose in two; the lower part, which was then like a modern stocking, protected the leg, and the upper part protected the thigh, each being independently fastened below and above the knee.* » Jadis uniformément couvert, le bras, par exemple, accueille désormais deux pièces, l'une pour l'avant et l'autre qui va du coude à l'épaule. La protection des jambes suit le même principe : le tibia comme la cuisse ont désormais leur pièce de maille propre. Ce découpage, qui cherche à garantir davantage de mobilité, laisse néanmoins des points faibles aux articulations maintenant nues. Pour y remédier, l'armurier confectionne des capsules de fer ou d'acier destinées à couvrir les jonctions vulnérables de la cotte : « *Then* [*the armourer*] *hollowed a piece of plate iron so as to form a cap for the knee, called technically a senouillitre, within which the joint could work freely without chafing or pressure; perhaps it was padded or stuffed so as to deaden the effect of a blow; and it was fashioned so as effectually to cover all the part left undefended by the mail. The sleeve of the hauberk was cut in the same way, and the elbow was defended by a cap of plate-iron called a coudidre.* » Cutts signale enfin que l'enchevêtrement de plates sur la chausse permet de protéger le pied tout en conservant de la souplesse, à la manière d'une carapace de homard : « *Perhaps the next great improvement was to protect the foot by a shoe made of plates of iron overlapping, like the shell of a lobster, the sole being still of leather* » et s'il ne le mentionne pas explicitement, on peut supposer qu'un dispositif similaire couvre également le poignet.

À présent, que nous apprennent *The White Company* et *Sir Nigel* à ce sujet ? Les pièces d'armures sont omniprésentes au sein du récit, qu'elles habillent le simple soldat lors d'affrontements de masse ou qu'elles soient portées par des chevaliers sur la lice ; leurs descriptions sont donc un passage obligé. Dans cet extrait comme dans d'autres, Doyle reprend sensiblement le propos de Cutts : « *For defence each man wore a coat of interlaced leathern thongs, strengthened at the shoulder, elbow, and upper arm with slips of steel. Greaves and knee-pieces were also of leather backed by steel, and their gauntlets and shoes were of iron plates, craftily jointed*[301]. » La distinction entre l'épaule, le coude et l'avant-bras apparait fidèlement ; de même, il décrit comme Cutts des souliers faits de plates entrelaçées. Plus encore, Doyle insiste systématiquement sur le renfort de ces capsules par du cuir : « *leather backed by steel* », ce que Cutts décrivait également et qui, selon lui, permettait d'encaisser plus efficacement les chocs que s'il n'y avait eu que du métal : « *perhaps it was padded or stuffed so as to deaden the effect of a blow.* » Dans *Sir Nigel*, Doyle répète la même chose, mais pour le col : « *Meanwhile the Squire and the armorer sat with their heads touching and the old suit of mail with its gorget of overlapping plates laid out across their knees*[302]. » Ici encore, l'armure est bien décrite comme un assemblage de maille et de plates, toujours selon la logique suivante : le corps portant la maille, les points vulnérables couverts par du métal ; mais aussi, en usant toujours du terme « *overlapping* » que Cutts ne cesse également d'employer.

On retrouve la plupart de ces éléments lorsque l'historien aborde l'équipement de l'archer. Au cours du Moyen Âge central, l'archer, et surtout l'archer anglais, devient bien davantage qu'une simple force d'artillerie. En effet, celui-ci porte une épée ou une hache qui doit lui permettre non plus de se défendre lorsque sa formation se trouve attaquée, mais bien de porter assaut dans la mêlée dès qu'il a tiré la dernière flèche de son carquois. En ce sens, son équipement évolue afin d'en faire un véritable combattant, destiné non plus à demeurer sur les hauteurs pour harceler les troupes ennemies, mais à rejoindre l'infanterie au cours de la bataille : « *The archer also carried a sword, so that he could defend himself, if attacked, hand to hand; or act on the offensive with the main body of foot when his artillery was expended. By the twelfth century there are stories on record which show that the English bowmen had acquired such skill as to make their weapon a very formidable one*[303]. » Dans un extrait de *Sir Nigel*, Doyle

[301] *The White Company*, chap. XIII.
[302] *Sir Nigel*, chap. VII.
[303] CUTTS Edward Lewes, *Scenes and Characters of the Middle Ages*, 6e éd., Londres, Simpkin, 1926, p. 439-440.

paraphrase à demi-mots ce que dit Cutts : « *In his brigandine of chain mail and his steel cap, with straight strong sword by his side, his yellow long-bow jutting over his shoulder, and his quiver of arrows supported by a scarlet baldric, he was such a warrior as any knight might well be proud to have in his train*[304]. » Dans *The White Company* également : « *Steel caps, mail brigandines, white surcoats with the red lion of St. George, and sword or battle-axe swinging from their belts, completed this equipment, while in some cases the murderous maule or five-foot mallet was hung across the bowstave, being fastened to their leathern shoulder-belt by a hook in the centre of the handle*[305]. » Dans tous les cas, on remarque, à chaque fois qu'une armure est décrite, la mention systématique des caractéristiques définies dans *Scenes and Characters* : « *In his brigandine of chain mail and his steel cap* », « *Steel caps, mail brigandines, white surcoats with the red lion of St. George.* »

L'introduction de l'acier au milieu de la maille fait aussi dire à Cutts qu'elle marque le début d'une mode où les armuriers, progressivement, accorderont plus d'importance à la plate qui, à terme, recouvrira intégralement la cotte : « *We see it first in small supplementary defences of plate introduced to protect the elbow and knee-joints. Probably it was found that the rather heavy and unpliable sleeve and hose of mail pressed inconveniently upon these joints; therefore the armourer adopted the expedient which proved to be the "thin end of the wedge" which gradually brought plate armour into fashion.* » Dans *Sir Nigel*, Dame Ermyntrude raconte à son neveu la façon dont les armures de sa jeunesse ont évolué, en accord avec ce que rapporte Cutts : « *It was different in the days of my father. I can remember that a suit of mail was but a small matter in those days, for in every English town such things could be made. But year by year since men have come to take more care of their bodies, there have been added a plate of proof here and a cunning joint there, and all must be from Toledo or Milan, so that a knight must have much metal in his purse ere he puts any on his limbs*[306]. » Et lorsqu'elle mentionne la provenance des pièces d'Espagne ou d'Italie, elle traduit également l'idée de « *fashion* » exprimée par Cutts.

À l'écart de ces proximités qui suggèrent fortement l'emploi des renseignements fournis par *Scenes and Characters*, on trouve d'autres échos, néanmoins plus diffus, avec le propos de *The White Company* et *Sir Nigel*, notamment sur le caractère du chevalier médiéval et de sa formation. Cutts parle par exemple de l'instruction aux arts et particulièrement de l'initiation musicale du jeune chevalier [35] : « *He learnt also to sing a romance, and accompany himself on the*

[304] *Sir Nigel*, chap. XIII.
[305] *The White Company*, chap. XXXII.
[306] *Sir Nigel*, chap. IV.

harp, from the chief of the band of minstrels who wore his lord's livery. » Il aborde aussi l'exercice physique : « *was taught by some experienced old knight or squire to back a horse and use his weapons.* » Dans *Sir Nigel* – qui laisse voir une partie de l'apprentissage du jeune Nigel –, Doyle y souscrit aussi : « *The gentleman of those days* […] *played at least one musical instrument as a matter of course* […] *As far as physical feats went, to vault barebacked upon a horse, to hit a running hare with a crossbow-bolt, or to climb the angle of a castle courtyard*[307]. » Au delà de la similarité du fond – qui va de soi –, on note, d'abord, l'emploi d'une même économie délivrant l'information – en premier les arts, ensuite le corps – mais aussi la récurrence d'expressions identiques comme « *back a horse* » à laquelle suit, chez Cutts comme chez Doyle, l'exercice au maniement des armes.

Enfin, Cutts résume en un paragraphe l'ensemble de ce que nous avons tenté d'illustrer dans le premier chapitre sur la poursuite de l'honneur et ses abus[308] ; principalement, sous l'angle des injonctions au défi que Nigel adresse constamment sur l'ensemble du récit : « *Men who are in the constant habit of bearing arms are certain to engage in friendly contests with each other; it is the only mode in which they can acquire skill in the use of their weapons, and it affords a manly pastime. That such men should turn encounters with an enemy into trials of skill, subject to certain rules of fairness and courtesy, though conducted with sharp weapons and in deadly earnest, is also natural.* […] *In the Middle Ages these combats, whether they were mere pageants or sportive contests with more or less of the element of danger, or were waged in deadly earnest, were, in one shape or other, of very common occurrence, and were reduced to system and regulated by legislation*[309]. » Le ton généralisant de cette remarque, et le caractère diffus de ce qui y répond dans *The White Company* et *Sir Nigel*, rendent cependant peu pertinent d'y rechercher les mêmes correspondances que celles observées, notamment, au sujet des pièces d'armures ; de plus, l'essentiel des extraits éloquents sur cette question a déjà été mobilisé lorsque nous nous y sommes premièrement intéressés.

Dans tous les cas, il faut retenir des *Scenes and Characters of the Middle Ages* un propos qui rejoint très largement celui des romans d'Arthur Conan Doyle. En accord avec ce qui en a déjà été montré antérieurement, le titre même donné par Cutts à son livre aurait pu résumer l'intention de *The White Company* et *Sir Nigel*. De fait, il est manifeste que Doyle s'y est dirigé dans l'intention de nourrir son propre récit. Dans quelles mesures et avec quel degré d'approbation, c'est là une question que ce point n'a pu que circonscrire de son mieux ; et si certaines

[307] *Ibid.*, chap. IV.
[308] Voir : 1), 3), a) *L'absolu du « fait d'armes »* et b) *La gloire à tout prix.*
[309] CUTTS Edward Lewes, *op. cit.*, p. 410-411.

informations ne figurent chez Doyle que comme des échos à l'ouvrage de Cutts, d'autres, comme on l'a vu, sont au contraire précisément identifiables, confirmant à la fois sa présence dans l'exergue de *Sir Nigel* et le caractère hautement informé de l'écriture.

b. La figure royale

L'impression que confère la lecture de William Warburton[310] et de sa biographie d'Édouard III est d'abord la surprise. En effet, tant que l'on n'y a pas mis les yeux, le livre, orienté par un titre au demeurant sobre, suggère qu'il va nous présenter la rétrospective élogieuse du règne du souverain. Ce qui va suivre est autre. En effet, rien n'annonce l'insistance avec laquelle Warburton s'apprête à dresser l'inventaire des manquements et des prises de décision malheureuses qui, selon lui, caractérisent un règne autrement célébré. À ce titre, rappelons qu'Arthur Conan Doyle considérait lui-même l'époque d'Édouard III et des campagnes en France comme la plus glorieuse de toute l'histoire anglaise[311]. Découvrir le titre de Warburton au milieu des autres dans l'exergue de *Sir Nigel* est donc, avec le recul, source d'étonnement.

En effet, si les mérites du règne ne sont pas ignorés pour autant, leur mise en contraste recadre en tous cas sévèrement la figure admirée du roi. En ce sens, il est manifeste que, comme avec Cutts, nous nous éloignons ici du cadre d'une littérature à caractère exclusivement patriotique. À la différence des textes surtout littéraires jusqu'ici étudiés, les ouvrages historiques présentés dans cette section montrent l'affirmation et l'affinement d'une méthode, d'un regard, davantage en phase avec les exigences historiographiques, qui ne cherche plus seulement à relater les exploits ni la gloire d'une époque passée, mais bien à l'étudier dans une approche analytique qui délaisse – encore timidement toutefois – le jugement pour atteindre au plus près l'exactitude. Néanmoins, nous verrons ultérieurement dans quelles limites ce phénomène peut être observé. Pour l'heure, tâchons plutôt de circonscrire l'avis de Warburton sur la personne et le règne d'Édouard III.

Ce que la biographie retient surtout, c'est sans doute la capacité du roi à s'assurer le soutien de ses sujets [36]. Édouard fait preuve d'énergie, de charisme, de compétence dans l'exercice de la guerre, et pour cette raison, il parvient à fédérer autour de lui des hommes issus d'un

---

[310] En raison d'une homonymie malheureuse avec l'évêque de Gloucester (William Warburton, 1698-1779), on trouve très peu d'informations sur la vie de William Warburton historien, et ce malgré l'accessibilité de son titre ici étudié. Néanmoins, il semble avoir été comme Cutts un révérend, prédisposé donc à l'étude des questions religieuses.

[311] « It seemed to me […] that the days of Edward III constituted the greatest epoch in English History, an epoch when both the French and the Scottish kings were prisoners in London. » Voir : LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *Arthur Conan Doyle: A Life in Letters*, New York, Penguin Press, 2008, p. 275.

royaume aux identités multiples et parfois conflictuelles – on se rappelle que c'est également l'avis de Doyle dans *The White Company* et *Sir Nigel*. De cette personnalité hors du commun naît le dynamisme des premières années de règne, qui compense ça-et-là des manquements évidents : « *His reign was for a long time great and prosperous, in spite of extravagant expenditure, shortsighted legislation, and vacillating foreign policy* » ; de plus, la fortune sourit au jeune roi dans ses prises de risque ambitieuses ; la plus folle d'entre elles : revendiquer le trône de France : « *because, by his personal prowess, liberality and splendour, his ready tact, incessant activity, and marvellous good fortune, he carried his people with him, enlisted their sympathy, and commanded their admiration.* » Pour Warburton, le roi est donc à la fois la chance et le malheur de l'Angleterre. Aussitôt que sa personnalité commence à montrer des signes d'affaissement, frappée par l'âge avançant et la mort prématurée du Prince Noir, la dynamique s'inverse, et ce qui était autrefois rattrapé par un tempérament d'action s'exprime désormais par une série de désastres aux conséquences funestes : « *But, unlike his grandfather, the great Edward I., he lived and laboured for glory and ambition, not for practical or permanent objects. His work and influence were personal and evanescent. No sooner does his vigour begin to decline and his busy and brilliant individuality to fade away out of the foreground, that disasters of various forms come thronging in, and gradually take possession of the scene.* » Avoir fait reposer le destin du royaume sur l'entrain d'un seul homme, voilà pour Warburton l'erreur que n'a cessé de répéter le règne du troisième Édouard.

À l'exception donc du magnétisme de sa personnalité et de son charisme, le roi ne bénéficie pas d'un portrait reluisant, notamment sur le plan intellectuel. Là encore, Warburton est dur. Tout juste ne le compare-t-il pas à une brute, un simple d'esprit uniquement disposé pour l'exercice des armes en solitaire : « *Edward was indeed more of a soldier than a scholar, and also more of a soldier than of a general*[312]. » Ce faisant, il contredit frontalement l'assertion déjà rapportée de Doyle à ce sujet : « [*Edward*] *was a scholar too, speaking Latin, French, German, Spanish, and even a little English*[313]. » Sur la question des langues, les deux auteurs sont donc en opposition. En effet, si pour Doyle il n'y a aucun doute sur la maîtrise du français par le souverain, aussi sur sa connaissance du latin, de l'espagnol, de l'allemand et de l'anglais par bribes[314], Warburton, sans les nier directement, préfère voir l'ensemble de ses compétences

[312] WARBURTON William Parsons, *Edward III*, 2nd éd., Londres, Longman, 1876, p. 258.
[313] *Sir Nigel*, chap. VIII.
[314] On peut raisonnablement penser que Doyle exagère volontairement pour asseoir le caractère élogieux de son portrait, d'autant qu'il fait ici référence à des langues modernes qui, dans un contexte médiéval, peuvent paraître anachroniques.

linguistiques à la baisse, en particulier pour le latin et le français : « *It would be a bold assertion to say that he could read, write, or speak English. In his youth the language of the Court and the feudal castle was exclusively Norman-French—that is to say, a patois only half naturalised in a foreign country, and, in fact, a corruption of a corruption;* […] *He was doubtless acquainted with Latin or the barbarous jargon which went by the name (a great deal of it being no better than English words with Latin terminations)*[315]. » Quant à l'espagnol et à l'allemand, Warburton n'en parle tout simplement pas.

La question se pose alors : qu'a donc été chercher Doyle dans la biographie désenchantée de Warburton ? En réalité, s'il est manifeste que les deux auteurs sont en désaccord sur la plupart des informations qu'ils délivrent – Doyle étant trop élogieux pour s'accorder aux vues d'un historien plus modéré –, nous pensons qu'une même intention unit leurs démarches respectives. En effet, n'a-t-on pas suffisamment démontré dans ce mémoire qu'il est de coutume, chez les auteurs aux prises avec des affects patriotiques, de souligner les défauts d'une personnalité pour que ses qualités en soient relevées ? Lorsque Doyle conclut *The White Company* par l'aveu qu'il a parfois pu se montrer indulgent, élogieux, avec des personnages qui ne l'étaient pas forcément, du moins, pas en toutes circonstances : « *So they lived, these men in their own lusty, cheery fashion—rude and rough, but honest, kindly, and true. Let us thank God if we have outgrown their vices. Let us pray to God that we may ever hold their virtues*[316]. », n'est-il pas proche de Warburton lorsque celui-ci rapporte également ces mêmes mérites, tempérés certes par les quelques tares accumulées en cours de règne, mais qui justifient, néanmoins, la poursuite de sa biographie en sous-entendant qu'elle relate une existence, à défaut d'être exemplaire, indubitablement hors du commun : « *he lived and laboured for glory and ambition* […] *his vigour* […] *his busy and brilliant individuality* » ?

Ce qui a retenu l'attention d'Arthur Conan Doyle dans le travail de William Warburton, c'est donc avant tout la description d'une vie qui méritait d'être mise en fiction, une vie dont tous deux estimaient qu'elle renfermait l'essence du genre anglais. Quand Warburton écrit : « *He was a genuine Englishman in his rough and ready, and often incoherent policy; in his contempt for foreigners and his audacious confidence in himself and his countrymen; in his love of manly exertion; his personal pride and popular sympathies, and his freedom from lasting enmity and vindictiveness. He might almost be called a typical Englishman, were it not for a certain love of frippery, fine clothes, and scenic effect, which he probably inherited with his French blood*[317].

[315] WARBURTON William Parsons, *op. cit.*, p. 257.
[316] *The White Company*, chap. XXXVIII.
[317] WARBURTON Willlliam Parsons, *op.cit.*, p. 260.

», il est en parfaite résonance avec ce qu'écrivait Doyle au sujet de ses compatriotes avinés dans les rues de Bordeaux : « *'Verily, they are heathens and barbarians,' cried the man* […] *'But those English! Ach! Take a Goth, a Hun, and a Vandal; mix them together and add a Barbary rover; then take this creature and make him drunk—and you have an Englishman*[318]. »

En clair, même si le texte de Warbuton est patiné par le regard de l'historien, attentif au traitement le plus objectif et tempéré qui soit, il n'en demeure pas moins pétri, également, du motif repéré chez Doyle – traduisant sans doute pourquoi il se lança dans l'écriture documentée de la vie du roi – qui consiste à dire du mal pour dire du bien.

c. Un ancêtre commun

L'objectivisation de l'étude historique au Royaume-Uni doit beaucoup à Hume et à son *History of England.* En effet, celle-ci paraît au milieu de ce que Claude Gautier considère comme une « crise de l'historiographie britannique[319]. » Cette crise succède aux bouleversements de la Glorieuse Révolution et se traduit par un partisianisme exaçerbé, en particulier dans le domaine intellectuel et en histoire. Pour Hume, il ne fait aucun doute que l'histoire est un champ idéologique à investir en priorité[320], ce à quoi il s'applique en publiant, de 1754 à 1761, les six volumes de cette somme érudite rejoignant, depuis les deux expéditions de Jules César en Bretagne[321], les événements de 1688.

L'objectif affirmé de l'*History of England* est de proposer des clés d'analyse historique à la compréhension des idées intellectuelles, dans leurs cheminements, transformations et concurrences, surtout quand celles-ci cherchent à définir une manière de gouvernement qui soit juste. Avec la révolution de 1688, Hume cherche à montrer comment l'idée du parlementarisme et de la monarchie mixte est progressivement devenue majoritaire, au point de l'emporter face aux conceptions antérieures ou contemporaines. Le postulat de Hume est donc qu'il existe une historicité des croyances, et que celles-ci peuvent être appréhendées comme des phénomènes factuellement descriptibles[322]. Pour cette raison, l'*History of England* vise à rompre avec le

[318] *The White Company*, chap. XXI.
[319] GAUTIER Claude, *Hume et les savoirs de l'histoire*¸ Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005, p. 13.
[320] BINOCHE Bertrand, *Les trois sources des philosophies de l'histoire (1764-1798),* Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 85.
[321] Bretagne au sens romain, c'est-à-dire la Grande-Bretagne actuelle.
[322] GAUTIER Claude, *op. cit.*, p. 288.

partisianisme intellectuel mentionné ci-dessus ; elle y parvient en ayant recours à une analyse dépouillée, attentive aux seuls faits et à leur enchaînement, qui circonscrit l'histoire britannique dans son ensemble. Néanmoins, même si elle définit l'objectivité factuelle comme la première des exigences que doit suivre l'historien, elle n'échappe pas au prisme de l'exceptionnalisme anglo-saxon[323] qui ne s'estompera qu'après la Première Guerre mondiale[324] ; peut-être est-ce également ce qui en fit un succès considérable encore étudié de nos jours.

En ce qui concerne plus précisément ce mémoire, nous nous appuyons sur Hume, justement, eu égard à son statut de standard de l'historiographie toujours actuel à l'époque victorienne[325]. En raison de sa focale élargie, qui couvre plus de mille ans d'histoire britannique, on ne peut, toutefois, s'attendre à y trouver un soin du détail comme on l'a vu chez Cutts, ni un jugement de valeur – cherchant l'établissement perpétuel d'un bilan – du même ordre que le fait en permanence Warburton. La narration et la disposition des faits seules intéressent le penseur écossais. Dès lors, c'est dans la restitution d'un événement particulier que nous allons plutôt considérer son rapport avec les romans d'Arthur Conan Doyle.

Nous prenons Hume en chemin de sa monumentale entreprise, au volume II, dans les dernières années de la phase édouardienne de la guerre de Cent Ans, lorsque les armées françaises et anglaises – commandées respectivement par le roi Jean II et le Prince Noir – se rencontrent dans la plaine de Maupertuis, à proximité de Poitiers. La bataille proprement dite n'occupe que quelques pages chez Hume [37] ; il n'en rapportera que le déroulé factuel.

Le cache-cache auquel se livrent depuis plusieurs jours le roi de France et le Prince Noir s'arrête alors que l'armée anglaise, moindre en effectifs, est à court de ravitaillements : « *Edward, sensible that his retreat was now become impracticable* […] [*The French King's*] *great superiority in numbers enabled him to surround the enemy; and by intercepting all provisions.* » L'affrontement se profile. Cependant, l'arrivée du cardinal de Périgord retarde son ouverture. *In extremis*, le prélat espère appaiser la situation, regrettant que les fils de l'Église versent inutilement leur sang entre eux : « *they were stopped by the appearance of the cardinal of Perigord; who, having learned the approach of the two armies to each other, had hastened, by interposing his good offices, to prevent any further effusion of Christian blood.* » Il incarne en réalité les

[323] Sur les problèmes posés avec les autres historiographies européennes, surtout française, au sujet du Moyen Âge, voir : CROUCH David, « Les historiographies médiévales franco-anglaises : le point du départ », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 192, 2005, p. 317-325.
[324] BENTLEY Michael, « The British State and its Historiography », dans BLOCKMANS Wim et GENET Jean-Philippe (éd.), *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne. Actes du colloque de Rome (18-31 mars 1990)*, Rome, École Française de Rome, 1993, p. 153-168, p. 153.
[325] SCHMIDT Claudia, *David Hume: Reason in History*, Université Quark, Pennsylvania State University Press, 2003, p. 393.

intérêts du roi du France, et s'en va proposer au Prince Noir une trève innacceptable, qui demande notamment sa reddition personnelle : « *But John, imagining that he had now got into his hands a sufficient pledge for the restitution of Calais, required that Edward should surrender himself prisoner with a hundred of his attendants; and offered, on these terms, a safe retreat to the English army.* […] *The cardinal of Perigord, as did all the prelates of the court of Rome, bore a great attachment to the French interest.* » Édouard de Woodstock refuse et se prépare au combat. Dans la nuit supplémentaire qu'offre l'intervention du cardinal, les forces anglaises se retranchent au sommet d'une colline coiffée de haies facilitant la défense : « *The prince of Wales had leisure, during the night, to strengthen, by new intrenchments, the post which he had before so judiciously chosen*. » Quelques grands noms de la chevalerie Plantagenêt y sont présents : Chandos, James Audeley, le captal de Buch, les comtes de Salisbury, de Suffolk et de Warwick : « *The van of his army was commanded by the earl of Warwick, the rear by the earls of Salisbury and Suffolk, the main body by the prince himself. The Lords Chandos, Audeley, and many other brave and experienced commanders, were at the head of different corps of his army.* » Au commencement du combat, le roi de France envoie mourir sous les flêches anglaises un premier contingent de chevaliers ; celui-ci ne parvient même pas à rejoindre les haies derrière lesquelles attendent en rangs les soldats anglais : « *There was no reaching the English army but through a narrow lane, covered on each side by hedges and in order to open this passage, the mareschals, Andrehen and Clermont, were ordered to advance with a separate detachment of men at arms. While they marched along the lane, a body of English archers, who lined the hedges, plied them on each side with their arrows; and being very near them, yet placed in perfect safety, they coolly took their aim against the enemy, and slaughtered them with impunity.* » Passé le premier acte, la chevalerie française avance en compagnie de son infanterie, devancée par une compagnie de cavaliers allemands, en direction de la colline. Hume mentionne les différentes divisions qui la composent : « *John also arranged his forces in three divisions, nearly equal: the first was commanded by the duke of Orleans, the king's brother; the second by the dauphin, attended by his two younger brothers; the third by the king himself, who had by his side Philip, his fourth son and favorite, then about fourteen years of age.* […] *some German cavalry placed in the front*. » La puissance de l'artillerie anglaise fait à nouveau mouche, mais n'empêche en rien les Français d'engager la mêlée. Au cours du combat, l'avantage tourne en faveur des Anglais qui parviennent à désorganiser les rangs ennemis, notamment grâce à l'embuscade tendue au flanc du Dauphin par le captal de Buch. Ne reste à la fin que le contingent mené par Jean II qui subit une attaque frontale initiée par le Prince Noir en personne :

« *The French detachment, much discouraged by the unequal combat, and diminished in their number, arrived at the end of the lane, where they met on the open ground the prince of Wales himself, at the head of a chosen body, ready for their reception. They were discomfited and overthrown: one of the mareschals was slain; the other taken prisoner: and the remainder of the detachment, who were still in the lane, and exposed to the shot of the enemy, without being able to make resistance, recoiled upon their own army, and put every thing into disorder. In that critical moment the Captal de Buche unexpectedly appeared, and attacked in flank the dauphin's line, which fell into some confusion.* » Dans le chaos des hommes fuyant de toutes parts, le roi Jean est ironiquement capturé par un Français, Denis de Morbecque, combattant sous les couleurs anglaises en raison d'une accusation de meurtre pesant à son encontre : « *he threw down his gauntlet, and yielded himself to Dennis de Morbec, a knight of Arras, who had been obliged to fly his country for murder.* »

On a déjà fait remarquer le caractère dépouillé de l'*History of England*, lequel s'impose avec évidence lors de cet extrait. Hume ne propose rien sinon l'enchaînement logique, factuel, du désastre objectif qu'est la bataille de Poitiers pour les Valois. Qui chercherait un cadre bien établi pour étoffer cette suite d'événements par l'ornementation fictionnelle y trouverait certainement tout le nécessaire.

En va-t-il ainsi ? Contrairement à Hume, Doyle est, cela s'entend, davantage prolixe quand vient l'heure de Poitiers ; d'autant que son action constitue l'apothéose de *Sir Nigel*. De fait, l'affrontement et ses préparatifs concernent trois chapitres entiers et les informations que diffuse l'auteur en leur sein sont d'une autre ampleur. Néanmoins, le cadre en tant que tel est repris à l'identique, souvent dans des termes similaires. Ainsi, l'épisode du cardinal est sensiblement le même, et permet à Doyle d'accroître l'importance que revêt dans son récit l'intérêt anglais : « *"But my Lord Chandos," cried the Cardinal, "I have made it clear to the Prince that indeed it is a scandal to all Christendom and a cause of mocking to the heathen, that two great sons of the Church should turn their swords thus upon each other."*[326] » Après les pourparlers infructueux, Doyle explique comme Hume le retranchement du prince et l'avantage procuré par les haies : « *In front was a long thick hedge and much broken ground, with a single deeply rutted country road cutting through it in the middle. Under the hedge and along the whole front of the position lay swarms of archers upon the grass* […] *Behind were the quarters of the*

[326] *Sir Nigel*, chap. XXIV.

various knights, and from end to end flew the banners and pennons marked with the devices of the chivalry of England and Guienne[327]. » L'impatience de la chevalerie française à confronter les forces du Prince Noir est aussi fidèlement rendue : « *I am now of opinion that we should fall upon them at once*[328]. » De même, la présence de cavaliers allemands : « *As to you and your Germans, my Lord Nassau, you will remain upon horseback*[329] », l'état critique des provisions anglaises et le massacre des chevaliers depuis les haies : « *I know not how we can hold out another day, for there is not a loaf left in the army*[330] » : « *Of all the three hundred gallant riders, not one ever reached that fatal hedge*[331]. » Le déroulement proprement dit de la bataille suit donc le même schéma que chez Hume ; à cela près qu'aux preux noms de chevaliers abondamment cités, Doyle a naturellement ajouté celui de Loring. En clair, de l'interposition du cardinal à la capture de Jean II par Denis de Morbecque : « *"It is Denis de Morbecque, my lord, a knight of St. Omer, who is in our service, being an outlaw from France."*[332] », tout s'enchaîne de manière identique.

Un problème se pose néanmoins : il s'agit précisément ici d'une simple concordance des faits. Dès lors que Doyle choisit d'investir un cadre historique défini, il ne peut, de fait, que rejoindre la relation qu'en font de leur côté les historiens. Affirmer que Hume a servi la documentation de Doyle est donc difficilement soutenable ; le lecteur à la recherche de ces correspondances doit se demander : aurait-il pu en être autrement ? La réponse est bien sûr non. Deux possibilités s'offrent alors à notre réflexion : soit Doyle a sculpté dans le cadre fourni par Hume, soit ce sont leurs sources, communes à l'*History of England* comme à *The White Company* et *Sir Nigel*, qui les conduisent à formuler respectivement un récit des événements qui soit, sinon parfaitement identique, au moins semblable. Si l'on étend notre investigation aux ouvrages précédement mobilisés, il en découle une même observation. Warburton raconte également Poitiers, même si Édouard III n'y fut pas présent ; entre autres, sur la venue du cardinal : « *Cardinal Talleyrand-Perigord gained audience of the French King, and with uplifted hands entreated him to pause. "Most dear Sire," he said,* […] *"I implore of you, therefore, for the love of God, to let me go to the Prince and remonstrate with him."*[333] », ou sur la décimation de l'avant-garde française : « *The latter withheld their shot till the column had fairly entered the lane and were*

[327] *Ibid.*, chap. XXIV.
[328] *Ibid.*, chap. XXV.
[329] *Ibid.*, chap. XXV.
[330] *Ibid.*, chap. XXV.
[331] *Ibid.*, chap. XXVI.
[332] *Ibid.*, chap. XXVI.
[333] WARBURTON William Parsons, *op. cit.*, p. 167.

spurring through it to get at the "harrow" of bowmen drawn up at its farther end; then they let fly so thick and fast, and at such deadly short range, that the narrow passage was choked up with men and horses struggling in the agonies of death, and advance and retreat became alike impossible; while the archers posted at the head of the lane, and the archers who lined the hedge on either side of it, poured in volleys of arrows which no armour could resist, upon the writhing masses of fallen horsemen[334]. » Les descriptions sont les mêmes, bien que plus emphatiques chez Warburton. Plus encore, on trouve des éléments repris à la fois chez Warburton et Hume, mais qui sont absents du texte de Doyle. Par exemple, l'encouragement que Chandos adresse au prince avant qu'il ne charge le roi de France. Quand Warbuton écrit : « *Sir John Chandos spoke thus to the Prince: "Sir, the day is ours: let us mount and advance upon the French King"*[335] », Hume, qui exclut le dialogue, signale quant à lui en style indirect : « *Lord Chandos called out to the prince, that the day was won; and encouraged him to attack the division under King John*[336]. » Pourtant une occasion rêvée de faire parler le prince et son plus proche conseiller, la réplique n'est pas exploitée par Doyle.

En conséquence, au delà des proximités que cette section s'est employée à mettre au jour entre les romans d'Arthur Conan Doyle et la base historiographie dont il a, ou a pu, bénéficier pour la documentation de son écriture, nous constatons que d'autres proximités unissent également ces mêmes éléments de notre corpus qui n'étaient, au départ, pas rassemblés pour interagir entre eux. Il en ressort une observation majeure : la constitution d'un maillage textuel qui enserre l'ensemble du monde victorien étendu, allant de Hume à Doyle, où les échos et connexions sont multiples parce que les œuvres le composant sont aux prises avec une même préoccupation : viser l'objectivité en s'appuyant sur un matériel qui soit fiable[337] ; néanmoins, en demeurant toujours dirigé par une pensée nationale. En mettant à l'épreuve les deux hypothèses que nous avons formulées ci-dessus, nous constatons, d'abord en estimant des deux la plus probable, ensuite en interrogeant leurs sources respectives, l'indubitable supériorité de la seconde ; à savoir, que Hume, Warburton, mais également Cutts, s'abreuvent en fait à la même fontaine, celle des auteurs médiévaux, particulièrement chez Jean Froissart : « *Froissart, liv. i., chap.*

[334] *Ibid.*, p. 171.
[335] *Ibid.*, p. 172.
[336] HUME David, *The History of England from the Invasion of Julius Cesar to the Abdication of James the Second in 1688*, vol. 2, Boston, Aldine Books Publishing Company, 1848, p. 242.
[337] HALE John Rigby (éd.), *The Evolution of British Historiography: from Bacon to Namier*, Londres, Meridian Books, 1964, p. 55.

103[338] » : « *Each of these "battles" consisted of 16,000 men-at-arms* […] *says Froissart*[339] » : « *An illustration of the way in which actual warfare was sometimes treated as if it were a chivalrous trial of skill, take the following anecdote from Froissart*[340]. » À ce sujet, Arthur Conan Doyle doit maintenant être questionné à son tour.

[338] *Ibid.*, p. 218.
[339] WARBURTON William Parsons, *op. cit.*, p. 169.
[340] CUTTS Edward Lewes, *op. cit.*, p. 410.

2. Chroniques, Vies et leur emploi

a. Les Espagnols sur mer

L'intérêt d'Arthur Conan Doyle pour les sources médiévales a été rappelé dans l'avant-propos de ce chapitre. À présent qu'il est certain que *The White Company* et *Sir Nigel* ont été nourris par l'apport de la connaissance historique à l'heure de leur écriture, et que cet appui a été illustré de façon sélective par nos soins, nous poursuivons leur examen cette fois sous l'angle des œuvres du corpus médiéval dont la composition a également été plus tôt détaillée. Il s'agit maintenant d'observer, au travers d'un parcours événementiel fait de quatre étapes, quels liens les romans entretiennent avec cette matière à la dimension tant historique que littéraire.

Le premier jalon de ce parcours est la bataille de Winchelsea[341], ayant eu lieu le 29 août 1350, retenue dans la postérité comme la bataille des Espagnols sur mer. Elle est rapportée dans le dix-septième chapitre de *Sir Nigel* et constitue l'un des moments-phares de son action.

À ce stade du récit, le jeune Nigel Loring a traversé la Manche en compagnie de son compagnon Samkin Aylward afin de rejoindre Édouard III qui se trouve à Calais avec le Prince Noir et Chandos, dont Nigel est depuis peu l'un des écuyers. Dans un épisode déjà rapporté par ce mémoire, Nigel a capturé durant la traversée un chef pirate ayant dérobé des informations sensibles sur la défense de Calais[342]. Alors qu'il se remet de ses blessures sur le continent, Nigel est informé par Chandos qu'il doit se rendre en Bretagne où l'Angleterre soutient le parti de Monfort, prétendant à la succession de Jean III auquel s'oppose Charles de Blois assisté par les Valois. Nigel et Samkin sont mis sous les ordres de Robert Knolles avec qui ils embarquent sur le *Basilisk* depuis Calais. Le *Basilisk* est accompagné de deux autres navires chargés d'armes et de provisions pour les soldats stationnés en Bretagne : le *Thomas* et le *Grâce-Dieu*. Une fois appareillé, le convoi s'avance dans la Manche et se trouve pris dans un épais brouillard. Les hommes du *Basilisk* perdent leurs compagnons de vue. Dans le lointain, ils entendent résonner des tambours qui les inquiètent mais le brouillard empêche de voir. Soudain, ils tombent nez-à-nez avec un navire espagnol qui les prend en chasse, pensant qu'il a devant lui des marchands. Un combat s'engage mais celui-ci tourne au massacre ; les Espagnols sont vaincus et leur navire fait naufrage. Lorsque le brouillard se dissipe enfin, les hommes du *Basilisk* découvrent une flotte de guerre espagnole d'une trentaine de vaisseaux. Au même moment, Édouard III met sa flotte en ordre de combat. La bataille se solde par la défaite cuisante des Espagnols et la capture

[341] Ville côtière de l'East Sussex, à une soixantaine de kilomètres de Douvres.
[342] Voir : II, 1), a) *Sir Nigel et Sir Arthur*.

de nombreux bâtiments. Les Anglais sont dans l'ensemble saufs, à l'exception du Prince Noir dont le navire a coulé ; lui et ses hommes ont néanmoins eu le temps d'investir un bâteau adverse. Après cet épisode, *Sir Nigel* ne portera plus que sur la guerre en France, et Nigel ne reviendra lui en Angleterre qu'au dernier chapitre afin d'y épouser Mary.

La bataille de Winchelsea est rapportée par l'ensemble des auteurs composant notre corpus. Froissart en fournit la relation la plus détaillée, tout comme Jean Le Bel mais la plupart de ses éléments ont été repris chez Froissart[343]. Knighton et le Héraut Chandos, eux, ne vont pas si loin et leur version de l'événement tient davantage de la mention plutôt que d'un récit à proprement parler : deux paragraphes dans la chronique du moine de Leicester, trente vers pour la *Vie du Prince Noir*. L'analyse de leurs propos respectifs sera séquençée selon trois segments qui s'accordent avec la progression dramatique employée par Doyle[344] : d'abord, l'interception du premier convoi ; ensuite, l'arrivée de la flotte anglaise ; enfin, le déroulement du combat.

Les auteurs s'accordent sur la présence préalable de la flotte espagnole à Sluis[345] où elle a chargé une importante cargaison militaire et commerciale. Néanmoins, Froissart [38] et le Héraut [39] ne font référence à aucune attaque de convoi avant la bataille. Pour eux, il n'y a que l'affrontement devant Winchelsea : « *Chil Espagnol estoient bien XM* […] *Sy se sentoient et tenoient fort assés pour combattre sus mer le roy d'Engleterre et se poissance et en telle entente s'en venoient il tout nagant et singlant a plain vent.* » : « *Ensi demoerent longe temps* / *Tant q'il avient jesqe a ce temps* / *Qe a l'Escluse assemblez estoient* / *Niefs d'Espaigne, queux s'avantoient* / *De passer en despit du roi.* » Knighton [40] est le seul à mentionner le convoi anglais dont Nigel fait partie ; toutefois, dans un style presque annaliste[346] et selon quelques différences avec le texte de Doyle : « *Et in eorum aduentu apud le Scluse obuiauerunt Anglicane classi tendenti uersus Vasconiam pro uino querendo, bona eorum rapuerunt et occiderunt de Anglis ad magnam summam, sub maritima Britannie.* » Pour Knighton, le convoi part pour la Gascogne, pour y chercher du vin : « *Vasconiam pro uino querendo.* » Or, on sait que le *Basilisk* et ceux qui l'accompagnent font en vérité voile vers la Bretagne et que leur mission ne poursuit aucun objectif commercial. De plus, l'issue du combat change, puisqu'il est un succès dans *Sir Nigel* et une défaite anglaise dans la chronique de Knighton. Ce faisant, le moine évoque le

[343] C'est malheureusement le cas pour la plupart des événements rapportés dans ce mémoire. Eu égard à l'importance accrue de Froissart dans la tradition historiographique et l'intérêt manifeste que Doyle lui a porté, nous ne mentionnerons l'apport de Jean Le Bel que lorsque celui-ci fournira des éléments ne figurant pas chez Froissart.
[344] Les autres sections de ce sous-chapitre seront abordées de la même façon.
[345] Sluis, ou Sluys, est une ville de Zélande, aujourd'hui située aux Pays-Bas, située à l'embouchure du Zwin et dont le nom, une fois francisé, se traduit par L'Écluse. En 1340, elle est le théâtre d'une importante bataille navale entre la France et l'Angleterre, dont cette dernière sort victorieuse.
[346] PRESCOTT Andrew, *English Historical Documents*, Londres, British Library, 1988, p. 9.

pillage auquel se livrent les Espagnols dans la Manche : « *rapuerunt et occiderunt de Anglis ad magnam summam, sub maritima Britanni* », ce qui correspond à la relation de Doyle [41] : « *the Spaniards* […] *had never doubted that this little craft was a merchant-ship.* »

Sur l'arrivée de la flotte anglaise pour contrer le passage des Espagnols, Knighton et le Héraut ne proposent rien qui ne sorte du cadre factuel. La chronique mentionne uniquement l'interception et la volonté de combattre, quand la *Vie du Prince Noir* liste les participants : « *Dount le roi, par son vesselage,* / *Fist assembler son graunt baronage* / *Et fist sur la mer un arrivee* / *Qe moult fu de grant renomee.* / *La estoit lui Prince son fitz* / *Et maint bon chivaler de pris,* / *Tout lui counte et tout lui baroun.* » On note uniquement de singulier l'attention commune à Doyle et au Héraut pour la présence du troisième fils d'Édouard : « *The King sat upon a keg in the fore part of his ship, with little John of Richmond, who was no more than a schoolboy, perched upon his knee.* » : « *Et la fuist chivaler Johans Son friere, / qui moult fuist vaillantz.* »

La relation de Froissart tranche avec les maigres correspondances observées jusqu'ici. En effet, le combat militaire est, de façon générale, ce sur quoi le chroniqueur aime le mieux exercer son art, par son soin de la description des faits héroïques où sa subjectivité transparaît largement[347]. Dans le cas présent, des proximités explicites l'unissent avec Doyle ; d'abord discrètement sur la présence de Robert de Namur et de son navire : « *on fesist et avoit monsigneur Robert de Namur fait mestre d'une nef que on appelloit La Salle dou Roy* » : « *the Salle du Roi of Robert of Namur* » ; mais surtout, sur l'ensemble du déroulé de la bataille qui va suivre, avec une attention au détail identique et même troublante. En effet, Doyle va à présent reprendre, parfois mot pour mot, la trame fixée par Froissart dans ses chroniques, usant du même regard, allant similairement de scènes en scènes et de personnages en personnages. Si bien qu'outre l'écart causé par la langue, il n'y a parfois rien qui ne permette de distinguer les deux versions ; par exemple, lorsque sont décrits le roi et Chandos attendant que le combat s'engage :

> Edward was clad in the black velvet jacket which was his favorite garb, and wore a small brown-beaver hat with a white plume at the side. A rich cloak of fur turned up with miniver drooped from his shoulders. Behind him were a score of his knights, brilliant in silks and sarcenets, some seated on an upturned boat and some swinging their legs from the bulwark.
> In front stood John Chandos in a party-colored jupon, one foot raised upon the anchor-stock, picking at the strings of his guitar and singing a song which he had learned at Marienburg when last he helped the Teutonic knights against the heathen. The King, his knights, and even the archers in the waist below them, laughed at the merry lilt and joined lustily in the chorus, while the men of the

[347] MOEGLIN Jean-Marie, « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la Guerre de Cent Ans », dans *Romania*, 124, 2006, p. 429-470, p. 430.

neighboring ships leaned over the side to hearken to the deep chant rolling over the waters.
But there came a sudden interruption to the song. A sharp, harsh shout came down from the lookout stationed in the circular top at the end of the mast. "I spy a sail-two sails!" he cried.

Sy se tenoit li rois d'Engleterre ou chief de sa nef, vestis d'un noir jacque de velviel et portoit sus son chief ung noir capelet de bevenes, qui moult bien ly seoit. Et estoit adont, seloncq ce que dit me fu par chiaus qui avoecquez lui estoient pour ce jour, ossy joieus que on le vei onques. Et fasoit ses menestres corner devant lui une danse d'Allemagne que messires Jehans Camdos, qui la estoit, avoit nouvellement rapporté. Et encores par esbatement il fasoit le chevalier chanter avoecquez ses menestrels et y prendoit grant plaisanche. Et a le fois regardoit il en hault, car il avoit mis une gaitte ou chastiel de sa nef pour nonchier quant li Espagnol venroient. Ensy que li rois estoit en che deduit et que tout sy chevalier estoit moult liet de ce que il le veoient sy joieus, li gette, qui perchupt nestre la navie des Espagnols, dist : "Ho! J'en voie une venir et me samble une nef d'Espagne."

On note surtout l'emploi d'expressions identiques. Les vêtements du roi sont les mêmes : la veste : « *black velvet jacket* » : « *noir jacque de velviel* », comme le chapeau : « *a small brown-beaver hat with a white plume at the side* » : « *portoit sus son chief ung noir capelet de bevenes* » ; aussi Doyle va-t-il jusqu'à reprendre le détail exprimé par Froissart : « *qui moult bien ly seoit* » : « *which was his favorite garb*. » Dans les deux textes, Chandos est quant à lui montré jouant une danse entendue lorsqu'il était en Allemagne : « *In front stood John Chandos* […] *picking at the strings of his guitar and singing a song which he had learned at Marienburg* » : « *Et fasoit ses menestres corner devant lui une danse d'Allemagne que messires Jehans Camdos* […] *avoit nouvellement rapporté.* » Avant l'interruption identique du guetteur sur le nid-de-pie : « *the lookout stationed in the circular top at the end of the mast. "I spy a sail-two sails!* » : « *li gette, qui perchupt nestre la navie des Espagnols, dist : "Ho! J'en voie une venir et me samble une nef d'Espagne."* », les deux décrivent l'ambiance festive que la musique répand sur le pont : « *The King, his knights, and even the archers in the waist below them, laughed at the merry lilt and joined lustily in the chorus* » : « *Et encores par esbatement il fasoit le chevalier chanter avoecquez ses menestrels et y prendoit grant plaisanche* […] *Ensy que li rois estoit en che deduit et que tout sy chevalier estoit moult liet de ce que il le veoient sy joieus.* »

Peu après, Doyle reprend encore l'anecdote de Froissart, selon qui le roi se fit apporter du vin dans les derniers instants avant que le combat ne commence : « *Sy fist li rois apporter le vin et but et tout sy chevalier* » : « *"Bring wine, Nicholas!" cried the King. "Gentlemen, ere you*

close your visors I pray you to take a last rouse with me. » Ensuite, Doyle décrit comme Froissart le ballet auquel se livrent les deux flottes, gênées par le vent défavorable, anxieuses et braves à la fois devant le combat désormais inévitable :

> The art of sailing into a wind had not yet been invented, nor was there any fore-and-aft canvas, save for small headsails with which a vessel could be turned. Hence the English fleet had to take a long slant down channel to meet their enemies; but as the Spaniards coming before the wind were equally anxious to engage there was the less delay. With stately pomp and dignity, the two great fleets approached.

> Tantos approchierent li Espagnol, qui s'en fuissent bien alé sans combatre, se il vosissent. Car seloncq ce que il estoient bien freté et en grans vaissiaus et avoient le vent pour iauls, il n'euissent ja parlé as Englés se il vosissent, mes par orguel et par presumption il ne dagnierent passer devant iauls qu'il ne parlaissent et s'en vinrent tout de fait et par grant ordenanche conmenchier la bataille.

À nouveau, c'est l'usage d'images identiques et la mobilisation de sentiments semblables : « *the Spaniards* […] *were equally anxious to engage* […] *With stately pomp and dignity, the two great fleets approached.* » : « *li Espagnol, qui s'en fuissent bien alé sans combatre* […] *s'en vinrent tout de fait et par grant ordenanche conmenchier la bataille.* » Enfin, le vent, bien que revelant du factuel, joue chez les deux le même rôle : « *the Spaniards coming before the wind* » : « *avoient le vent pour iauls.* »

L'étroite connexion des deux versions se poursuit dans le déroulement du combat. Là où le Héraut Chandos se contente d'en mentionner l'issue : « *La avoit bataille fiere et dure,* / *La lui dona Dieux aventure,* […] *Feurent touz mortz et desconfit* / *Les Espainardz, sachez de fit*. » et Knighton, bien qu'il soit d'ordinaire un conteur militaire fameux[348], de quelques adverbes résumant le caractère acharné de la lutte : « *ipsi se nobiliter et fortiter defenderunt longo tempore, et tandem subacti sunt et multi submersi* », Froissart réitère sa narration fleurie ; Doyle, à nouveau, la reprend dans son intégralité.

Dès le vin bu, le roi ordonne à son barreur d'aller contre une nef espagnole située devant. Le marin craint que le *Philippa*[349], navire d'Édouard, n'en subisse de lourds dégâts et ne coule. Le roi maintient son ordre :

[348] MARTIN Geoffrey Haward (éd.), *Knighton's Chronicle 1337-1396*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. li.
[349] D'après Philippa de Hainaut, l'épouse du roi.

> "This is a most worthy and debonair vessel, Master Bunce," said he to the shipman beside him. "I would fain have a tilt with her. I pray you to hold us straight that we may bear her down."
> "If I hold her straight, then one or other must sink, and it may be both," the seaman answered.
> "I doubt not that with the help of our Lady we shall do our part," said the King. "Hold her straight, master-shipman, as I have told you."

> Quant li rois d'Engleterre, qui estoit en sa nef, en vei la maniere, sy adrecha sa nef contre une nef espagnolle qui venoit tout devant, et dist a cheli qui gouvrenoit son vaissiel: "Adrechiés vous contre ceste nef qui vient, car je voel jouster a lui." Ly maronniers n'euist jamés oset faire le contraire puisque li rois le voloit.

Le navire espagnol y perd son mât :

> As the two great ships hurtled together the Spaniard turned away a few points so that the blow should be a glancing one. None the less it was terrific. […] With a scream of horror they saw the mast cracking beneath them. […] A swath of crushed bodies lay across the deck where the mast had fallen.

> La nef dou roy estoit forte et bien loiie, aultrement elle euist esté rompue car elle et la nef espagnolle, qui estoit grande et grosse, s'encontrerent de tel ravine que che sambla uns tempestes qui la fust cheus et dou rebombe qu'il fisent, li castiaus de la nef dou roy d'Engleterre consievi le chastiel de la nef espagnolle par telle maniere que li force dou mas le rompi amont sus le mas ou il seoit, et le reversa en le mer. Sy furent chil noiiet et perdu qui ens estoient.

Le *Philippa* subit aussi le choc et des trous dans la coque permettent à l'eau d'investir la cale. Heureusement, l'organisation des Anglais permet de combler les brèches à temps :

> But the English ship had not escaped unscathed. […] Worst of all, the seams had been opened by the crash and the water was gushing in at a dozen places. The seamen ran to the gaping seams with oakum and with tar. In ten minutes order had been restored and the Philippa, though shaken and weakened, was ready for battle once more.

> « De cel encontre fu la nef dou dit roy sy estonnee que elle fu crokie et faisoit aige tant que li chevalier dou roy s'en perchurent, mes point ne le dirent encores au roy, ainsy s'ensonnierent de widier et d'espuisier. »

Le roi revient vers son barreur, car il désire s'emparer du vaisseau meurtri. Édouard finit cependant par être raisonné :

> "Grapple my ship with that," he cried, pointing to the crippled Spaniard, "for I would have possession of her!"
> But already the breeze had carried them past it, and a dozen Spanish ships were bearing down full upon them.
> "We cannot win back to her, lest we show our flank to these others," said the shipman.
> "Let her go, her way!" cried the knights. "You shall have better than her."

> Adont dist li rois, qui regarda la nef contre qui il avoit jousté, qui se tenoit devant lui: "Acrockiés ma nef a ceste car je le voel avoir." Dont respondirent sy chevalier: "Sire, leissiés aller ceste, vous arés milleur."

La proximité des deux récits transparaît avec tant d'évidence qu'il serait futile d'en lister, comme on l'a fait par avant, l'inventaire des points d'accords ou de discordance, bien que ces derniers soient extrêmement rares. L'observation qui en découle est saisissante : non seulement Arthur Conan Doyle s'inspire de la narration fournie par Froissart afin d'asseoir une dramaturgie qu'il croit sans doute historiquement fidèle, mais il la réécrit – ou, selon l'avis, la copie – en la mimant jusque dans les dialogues, les images littéraires véhiculées et la disposition des événements rapportés. Là où le récit de Knighton présente un intérêt pour le prélude à l'affrontement qu'il semble présenter, l'épisode des *Chroniques* de Froissart contient quant à lui, à très peu d'exceptions près, l'ensemble du chapitre en ce qui concerne la bataille des Espagnols sur mer.

À ce titre, si les stades ultérieurs de notre analyse confirment ce qui a été révélé dans ce point, l'implication de cette inspiration, de cette réécriture – en tous cas, de ce degré de mobilisation –, forcerait à repenser dans son ensemble le projet littéraire que pouvait poursuivre Arthur Conan Doyle au travers de *The White Company* et *Sir Nigel*. En effet, cet épisode a bien montré que ce n'est pas seulement le souci d'une assise historique qui a motivé Doyle à recourir aux chroniques de Froissart, mais bien leurs qualités littéraires, dont il estima peut-être qu'elles méritaient, sous sa propre plume, l'entreprise d'une actualisation.

b. Trente Anglois contre trente Bretons

Le cas du combat des Trente, en plus de suivre immédiatement la chronologie de la bataille de Winchelsea, est une bonne occasion d'approfondir ce qui vient d'être découvert ci-dessus.

En effet, Froissart est le seul – avec Le Bel, s'entend – à rapporter substantiellement le combat. Il est certain qu'il puisa pour ce faire dans la relation faite par ce dernier, qui bénéficia, selon l'état de la recherche en la matière, de témoignages oraux recueillis chez certains des participants. Aussi faut-il mentionner l'existence d'un texte antérieur aux versions de Froissart et Le Bel, d'origine incertaine, qui servit vraisemblablement de base aux récits ultérieurs[350]. Si Froissart raconte le combat dans ses chroniques, il le fait également dans un large poème épique, qui diffère peu des chroniques dans sa substance mais laisse une plus grande place à l'héroïsation des faits rapportés[351]. Afin que ce mémoire conserve les dimensions requises à son cadre, nous nous limiterons au récit fourni par les chroniques.

On ne rappellera pas le contexte historique au sein duquel prend place le combat, car celui-ci a déjà fait l'objet d'une note dans le premier chapitre[352]. Comme pour la bataille des Espagnols sur mer, nous résumerons simplement l'état d'avancement du récit afin que le lecteur ait une meilleure conscience des événements rapportés tant chez Doyle que chez Froissart.

Nigel Loring vient d'accomplir son deuxième haut fait de l'aventure, après avoir permis la prise du château de la Brohinière où de nombreux soldats anglais étaient tenus captifs. Toujours sous les ordres de Robert Knolles, il se dirige en compagnie du train anglais vers le château de Ploërmel administré par le chevalier Bambro, d'où doit bientôt partir une offensive vers les Français et Bretons retranchés non loin à Josselin[353]. La nouvelle d'une trêve décidée en haut lieu calme cependant les ardeurs, et les deux camps, qui trépignaient à l'idée de combattre au cours des jours suivants, fulminent contre leurs souverains respectifs. Le soir où tombe l'annonce de la trêve, les Anglais reçoivent la visite à Ploërmel du commandant de Josselin, Robert de Beaumanoir, qui leur propose de régler leurs différends dans un combat pour l'honneur, légalement camouflé comme un tournoi. Les deux camps s'accordent et constituent deux équipes de trente combattants. L'affrontement se fera exclusivement à pied et seules les armes de mêlée sont permises. Comme prétexte justifiant la querelle, l'un des Blésistes lance son verre à la figure de Nigel, ce qui suffit à mettre tout le monde d'accord. Les deux camps se donnent rendez-vous le lendemain autour d'un chêne isolé.

---

[350] JONES Michael, « The Breton Civil War », dans PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 67-81, p. 72.
[351] BUCHON Jean Alexandre (éd.), Les chroniques de Jean Froissart. Livre quatrième, Paris, Verdière, 1826, p. 303-320 (Collection des chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du treizième au seizième siècle, XIV).
[352] Voir : 1), 3), b) *La gloire à tout prix*.
[353] Ploërmel et Josselin sont aujourd'hui deux communes du Morbihan.

Le combat ne réussit pas à Nigel, qui est le premier à tomber. De même, la passe d'armes est si harassante qu'une trêve est rapidement demandée pour que les combattants se reposent et s'abreuvent – en vin. L'action reprend mais tourne assez vite en faveur des Blésistes lorsque Brambro tombe mort à la suite d'un coup de lance au visage. Une seconde trêve est demandée. À nouveau, la reprise précipite la déroute des Anglais. En effet, un écuyer français s'extrait de la mêlée pour monter à cheval et charger le camp de Montfort. Le combat s'achève avec autant de morts de chaque côté, néanmoins par la victoire – peu orthodoxe – du camp Josselin mené par Beaumanoir.

En ce qui concerne la rencontre entre Beaumanoir et Bambro avant le combat, au château de Ploërmel, Froissart est bien plus direct que Doyle [42]. En effet, les chroniques mentionnent simplement la venue du commandant blésiste exprimant ses intentions sans détours : « *Quant mesire Robers vei che, sy approcha encores de plus pres et fist appieller le chapitainne. Chils vint avant a le porte parler a monsigneur Robert et sus asseguranches d'une part et d'autre. "Brandebourch," dist messires Robers, "a il la dedens nul homme d'armes, vous ne aultre, II ou III, qui vosissent jouster de fier de glaves contre aultres III pour l'amour de leurz amies?"* » Dans *Sir Nigel* [43], au contraire, l'arrivée de Beaumanoir laisse place au développement complet d'une scène qui remplit tout un chapitre : « *"Sir Richard," said he, "the brave knight Robert of Beaumanoir and his Squire William de Montaubon are without the gate, and would fain have speech with you.*" » Cette différence s'explique sans doute par la trêve entre la France et l'Angleterre introduite par Doyle dans son récit, une trêve qui, rappelons-le, n'a pas eu lieu si l'on en croit l'historiographie. À aucun moment Froissart ne parle d'un arrêt des combats, raison pour laquelle le combat des Trente historique poursuit tout de même un intérêt militaire[354] ; Doyle semble donc vouloir prioriser sa dimension chevaleresque en occultant ses enjeux stratégiques. En ce sens, il contredit d'abord Froissart : « *Et affin que vous le puissiés mieux entendre, vous devés sçavoir que toudis estoient guerres en Bretagne entre les partiez des deus dammes*[355] », mais c'est, semble-t-il, pour mieux le rejoindre ensuite : « *En celle propre saison avint en Bretagne uns moult hauls fais d'armes que on ne doibt mies oubliier mes le doibt on mettre avant pour tous bacelers encoragier et exempliier*. » C'est l'honneur de la performance qui importe pour Doyle, non que celle-ci prenne pour cadre un conflit armé ; ce qui résonne avec ce qui a pu être vu auparavant dans ce mémoire, à savoir que chacun peut se conduire honorablement, quelle que soit sa naissance et d'où qu'il vienne, en toute situation.

[354] SUMPTION Jonathan, *The Hundred Years War. Trial by Fire*, vol. II, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999, p. 79.
[355] Pour Froissart, les deux « dammes » sont les comtesses respectives de Montfort et de Blois.

On le comprend encore davantage lorsque *Sir Nigel* nuance la façon dont les équipes se forment en vue du combat. Froissart, à nouveau très direct, la décrit simplement : « *"Par ma foy", dist messires Robers,* […] *"Or soiiés vous XXX: nous serons nous XXX."* […] *Ensy fu ceste besongne affremee* » tandis que chez Doyle, celle-ci donne lieu à des débats, notamment sur le nombre des participants et leur appartenance ou non à la chevalerie : « *Beaumanoir ran his eye round and shook his head. "Alas!" said he, "there are but twenty of you here, and I have thirty at Josselin* […] *Can you not find ten more men?" "But not of gentle blood." "Nay, it matters not, if they will only fight."* » On prend ici pleinement conscience de la distance qui sépare les deux auteurs. Froissart écrit d'un monde où la chevalerie est le modèle culturel dominant ; en ce sens, il travaille à ce que les hauts gestes commis durant la bataille parviennent aux autres chevaliers, afin que ceux-ci les prennent en exemple et alimentent ainsi un cercle vertueux de bravoure et de conduite honorable[356]. Arthur Conan Doyle, au contraire, doit convaincre ses contemporains que ces valeurs aujourd'hui relâchées restent les meilleures qui soient. Cependant, le monde au sein duquel lui et ses lecteurs évoluent n'est plus si réceptif à l'idée d'une classe vouée par la naissance à la vie courageuse ; il fait donc sauter dans *Sir Nigel* l'impératif d'être noble afin de pouvoir agir en chevalier : « *"Nay, it matters not, if they will only fight."* » Son objectif, tout comme Froissart, ne reste pas moins de « *mettre avant pour tous bacelers encoragier et exempliier.* »

La relation du combat à proprement parler commence par légèrement différer : en accord avec l'historiographie[357], Doyle le situe autour d'un chêne, au lieu-dit de « la mi-voie » : « *Adieu, fair sirs, and I drink a last glass to a happy meeting at the midway oak.* » ; Froissart lui ne parle que d'un champ : « *Sy alons en I biel camp, la ou nuls ne nous puist empechier ne destourber.* » Les deux auteurs se rejoignent néanmoins en décrivant similairement les chevaliers venus entendre messe avant de combattre : « *ly XXX compagnon Brandebourch oirent messe* » : « *the old bishop gave them his blessing.* » Le coup d'envoi de la partie est, à nouveau, troublant de ressemblance :

> The heralds rode round with a warning to the spectators. […] Then with a loud cry of "Allez!" the herald dropped his upraised hand, and the two lines of men shuffled as fast as their heavy armor would permit until they met with a sharp clang of metal in the middle of the field.

[356] MOEGLIN Jean-Marie, *op. cit.*, p. 433.
[357] MORVAN Frédéric, « Le combat des Trente », *Becedia*, 1er décembre 2016 [En ligne : Le Combat des Trente | Becedia (bcd.bzh)] (consulté le 5 mai 2023).

> puis se retraisent ariere, ly uns d'une part et ly aultres d'aultre et fisent touttes leurs gens traire enssus de le plache bien loing, puis fist ly uns d'yauls ung signe et tantos se coururent sus et se combatterent fortement tout en ung tas et rescouoient bellement ly uns l'autre, quant il veoient leurz compagnons a meschief.

Plus que la disposition des spectateurs, : « *The heralds rode round with a warning to the spectators* » : « *fisent touttes leurs gens traire enssus de le plache bien loing* » ou le terrible bruit du métal entrechoqué : « *a sharp clang of metal in the middle of the field* » : « *coururent sus et se combatterent fortement tout en ung tas* », c'est le geste du héraut donnant le départ, certes avec en plus un cri chez Doyle, qui donne aux deux scènes un caractère semblable : « *"Allez!" the herald dropped his upraised hand* » : « *fist ly uns d'yauls ung signe.* » De même, la trêve qui suit rapidement après le début du combat confirme à nouveau la similitude des narrations respectives. En effet, d'un côté comme de l'autre, les formulations sont identiques :

> But now the combat had lasted half an hour without stint or rest, until the warriors were so exhausted with the burden of their armor, the loss of blood, the shock of blows, and their own furious exertions, that they could scarce totter or raise their weapons. There must be a pause if the combat was to have any decisive end.
> "Cessez! Cessez! Retirez!" cried the heralds, as they spurred their horses between the exhausted men.
> Slowly the gallant Beaumanoir led the twenty-five men who were left to their original station, where they opened their visors and threw themselves down upon the grass, panting like weary dogs, and wiping the sweat from their bloodshot eyes. A pitcher of wine of Anjou was carried round by a page.

> Mais tant se combatirent longement que tout perdirent forche et alainne et pooir entirement. Si les couvint arester et reposer et se reposerent par acort, ly uns d'une part et ly aultrez d'aultre, et se donnerent triewes jusquez adont qu'il se seroient reposet et que ly premier qui se releveroit rappielleroit les aultres. […] Il se reposerent longement d'une part et d'autre et tels y eult qui burent dou vin que on leur apporta en bouteilles, et restraindirent leurz armures qui desronchiiez estoient, et fourbirent leurz playes.

L'épuisement est marqué du même poids chez chacun : « *the warriors were so exhausted* […] *that they could scarce totter or raise their weapons.* » : « *tout perdirent forche et alainne et pooir entirement.* » ; de même, le retrait des équipes vers leur position de départ : « *Beaumanoir led the twenty-five men who were left to their original station* » : « *ly uns d'une part et ly aultrez d'aultre* » ; le vin apporté pour étancher la soif : « *A pitcher of wine of Anjou was carried*

round by a page » : « *burent dou vin que on leur apporta en bouteilles* » ; enfin, l'inspection des corps éprouvés par la lutte acharnée : « *they opened their visors and threw themselves down upon the grass,* […] *wiping the sweat from their bloodshot eyes* » : « *restraindirent leurz armures qui desronchiiez estoient, et fourbirent leurz playes.* »

L'ouverture de la deuxième manche laisse apparaître avec plus d'évidence encore les liens entre les deux textes : « *But the opening of this second phase of the combat brought one great misfortune and discouragement to the English.* » : « *Enssy se combatirent comme bon campion et se tinrent ceste seconde empainte moult vassaument, mais finablement ly Englés en eurent le pieur*. » À cette annonce identique du début de la déroute anglaise suit néanmoins une divergence de taille. En effet, comme on l'a rappelé en amont, le commandant de Montfort est mis au sol par un coup de lance alors qu'il a sa visière baissée, ensuite achevé par un coup de hache : « *Alain de Karanais, caught sight of Bambro's face, and in an instant thrust his short spear through the opening.* […] *Geoffrey Dubois the Strong, struck him such a blow with his axe that he beat in the whole breast-plate with the breast behind it. Bambro' fell dead upon the ground.* » Il est donc tué à la régulière, si l'on peut dire. Chez Froissart, en revanche, Bambro est tué par un écart aux règles préalablement posées, lorsqu'un combattant de Josselin monte à cheval et le charge personnellement : « *ly uns des Franchois qui demorés estoit a cheval, les debrisoit et defoulloit trop mesaisiement. Syques Brandebourc leur chapitains y fu tués*. » Cet épisode arrive également chez Doyle, mais pas au même moment. En fait, la mort de Bambro impose dans *Sir Nigel* une seconde trève, et c'est lors de cette troisième manche qu'a lieu l'irruption du cavalier marquant, cette fois comme chez Froissart, la fin du combat : « *William of Montaubon, the cunning squire, had made his way across to the spot where the steeds were tethered, and had mounted his own great roussin.* […] *They could scarce raise their arms. Their blows were too feeble to hurt this mighty creature. In a moment it had plunged through the ranks, and seven of them were on the grass. It turned and rushed through them again, leaving five others helpless beneath its hoofs. No need to do more! Already Beaumanoir and his companions were inside the circle, the prostrate men were helpless, and Josselin had won.* »

Comment expliquer cette divergence au milieu d'un passage en grande partie symétrique aux deux versions ? On sait que Froissart et Le Bel étaient partisans du camp anglais, et que leurs œuvres rejoignent, de ce fait, les implications du mécénat[358]. Ce faisant, la façon dont ils

[358] Sur ces questions, voir : CROENEN Godfried, « Froissart et ses mécènes : quelques problèmes biographiques », dans BOMBARDE Odile (éd.), *Froissart dans sa forge. Colloque réuni à Paris, du 4 au 6 novembre 2004, par M. Michel Zink, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2006, p. 9-32.

rendent chacun compte des prouesses et hauts faits de la chevalerie de leur temps doit être nuancée. Par exemple, Jean-Marie Moeglin fait remarquer qu'avant de restituer la marche des événements auxquels ils ont assisté, ou pour lesquels ils bénéficiaient de témoignages directs, Froissart et Le Bel poursuivent un objectif, sinon idéologique, au moins profondément subjectif. Selon Moeglin, les deux chroniques sont surtout la « mise en œuvre d'un redoutable système de glorification et de diffamation des acteurs de l'histoire[359]. » En ce sens, qu'y a-t-il d'autre à comprendre à la lecture de Froissart sinon la chose suivante : que Josselin, c'est-à-dire de façon volontairement extrême, les Français, ont gagné par la triche en abattant de cette façon le commandant anglais ? Arthur Conan Doyle a pu se sentir gêné par cette implication, lui qui théorisait plutôt, comme on l'a vu, la chevalerie comme dénominateur commun à toutes les nations en Europe ; de même, on se souvient qu'à aucun moment il ne critique la France dans *The White Company* et *Sir Nigel*, mais qu'il l'érige en étalon d'honorabilité et de raffinement, tout en sachant que les Anglais, *in fine*, en sortiront vainqueurs sur le long terme. En ce sens, on peut supposer que, remaniant ainsi la matière de Froissart, il souhaita amoindrir l'entâchement d'irruglarité que confèrent les médiévaux à la victoire franco-bretonne, en désolidarisant l'irruption du cavalier et la mort de Bambro. Ce faisant, il obtint aussi la possibilité d'exposer la bravoure des Anglais continuant de combattre après la mort de leur chef, ce qui n'arrive pas chez Froissart.

c. Où Jean le Bon fut pris

Contrairement au combat des Trente qui aura été le lieu seul de Jean Froissart, la bataille de Poitiers laisse intervenir l'ensemble des auteurs que ce mémoire a retenus pour son étude. Si la relation qu'en fournit Froissart reste la plus imposante et détaillée en notre possession, celle du Héraut Chandos se démarque en revanche par l'intérêt croissant que lui ont témoigné les générations successives de chroniqueurs et d'historiens[360]. En effet, l'arrivée du Héraut dans le patronage anglais précède celle de Jean Froissart, et il est probable que ce dernier s'en inspira sensiblement pour l'écriture de ses chroniques[361]. Cela se comprend aisément, car la bataille de Poitiers est un succès majeur pour le Prince Noir à qui le Héraut voue son oeuvre. Se trouvant

[359] MOEGLIN Jean-Marie, *op. cit.*, p. 430.
[360] TYSON Diana (éd.), *La Vie du Prince Noir by Chandos Herald; ed. from the ms. in the University of London Library*, Tübingen, Niemeyer, 1975, p. 1.
[361] STANESCO Michel, « Le héraut d'armes et la tradition littéraire chevaleresque », dans *Romania*, 106, 422, 1985, p. 233-253, p. 234.

d'abord acculé et sérieusement contraint par une situation stratégique inquiétante (infériorité numérique, épuisement des troupes et manque de provisions), Édouard de Woodstock parvient à briser une seconde fois les Valois toujours marqués par le désastre de Crécy[362], particulièrement par la capture de Jean II ; on comprend donc que la bataille occupe une place de choix dans l'économie de la *Vie du Prince Noir* et, en tant qu'événement majeur dans le cadre étendu du conflit, dans l'ensemble de notre corpus. Bien que ni le Héraut ni Froissart n'y fussent présents[363], on suppose que le premier bénéficia d'un matériel plus fiable en accédant avant Froissart aux témoignages et récits de ceux qui y participèrent[364]. Pour les deux auteurs, la bataille de Poitiers dut cependant être un événement lointain, difficile à retranscrire fidèlement. Paradoxalement, peut-être est-ce aussi la raison pour laquelle Froissart et le Héraut y exercent chacun leur art de façon remarquable.

À nouveau, on ne rappellera pas le contexte entourant la bataille de Poitiers, car ce qui doit être connu a déjà été exposé lors de notre point consacré à David Hume et à la relation qu'il en propose. Pour l'analyse présente, il convient simplement de baliser les trois temps de la bataille qu'investira notre développement. On distingue d'abord le récit fourni de la journée précédant le combat, où les deux armées établissent leur stratégie et où est notamment vue l'intervention du cardinal de Périgord. Ensuite a lieu la bataille dans sa première phase, qui concerne, pour le dire succinctement, l'avancée des chevaliers français vers le bocage anglais, depuis lequel les archers du Prince Noir leur infligent de terribles pertes. Enfin, l'entrée en mêlée et les différentes manœuvres militaires auxquelles se livrent les deux armées, épisode que vient clore la capture fameuse du roi de France par Denis de Morbecque, remplacé dans les romans par Nigel.

Le vingt-cinquième chapitre de *Sir Nigel* commence par investir le camp Valois, à la veille de la bataille, et laisse voir le roi s'entretenant dans sa tente en compagnie de son conseil restreint, composé surtout de ses fils et de ses maréchaux [44] :

> The morning of Sunday, the nineteenth of September, in the year of our Lord 1356, was cold and fine. […] In the red silken pavilion of the French King […] a solemn mass was held by the Bishop of Chalons, […]. Then, when

[362] La bataille de Crécy eut lieu le 26 août 1346 entre les armées anglaise et française. Malgré leur infériorité numérique, les Anglais, sous le commandement d'Édouard III, tirèrent parti de leur position élevée et fortifiée pour donner à leurs archers l'occasion d'harceler la cavalerie française. L'efficacité de cette tactique leur permit de remporter une victoire écrasante contre le roi de France. Crécy est d'ailleurs la seule bataille où deux rois anglais et français se recontrèrent sur le champ. La victoire écrasante des Anglais mit en lumière la puissance de leur armée et surtout de leur artillerie. Elle fut un tournant dans la première phase de la guerre qui donna ensuite sur d'autres succès anglais du même ordre. Voir : WAGNER John A., *Encyclopedia of the Hundred Years War*, Londres, Greenwood Press, 2006, p. 105-106..

[363] TYSON Diana (éd.), *op. cit.*, p. 43.

[364] *Ibid*., p. 28.

> communion had been taken by the King and his four young sons the altar was cleared away, and a great red-covered table placed lengthwise down the tent, round which John might assemble his council and determine how best he should proceed. […] On the right, at the same high dais, was the King's younger brother, the Duke of Orleans, […] On the left was the Duke of Bourbon, […] At the end nearest the King was the veteran soldier the Duke of Athens, […] one side of him sat the red-faced and choleric Lord Clermont, […] On the other was a noble-featured grizzly-haired soldier, Arnold d'Andreghen, […] Next to them sat Lord James of Bourbon, […] and beside him a little group of German noblemen, including the Earl of Salzburg and the Earl of Nassau, […] At the other side of the table were a line of proud and warlike Lords, Fiennes, Chatillon, Nesle, de Landas, de Beaujeu, with the fierce knight errant de Chargny, he who had planned the surprise of Calais, and Eustace de Ribeaumont.

La scène rejoint immédiatement la version de Froissart [45] :

> Quant ce vint le dimenche au matin, le roy de France, qui grant desir avoit de combatre les Anglois fist en son paveillon chanter messe moult sollempnelment devant lui et se escommunga et ses quatre filz. Aprés la messe se trairent devers lui les plus grans et les plus prochains de son lignage: le duc d'Orleans son frere, le duc de Bourbon, le duc d'Athenes, connestable de France, le conte d'Eu, le conte de Tancarville, le conte de Sallebruche, le conte de Dampmartin, Ventadour et pluseurs autres grans barons de France et des teneures voisines, telz comme monseigneur Jehan de Landas, monseigneur Eustace de Ribeumont, le sire de Fiennes, monseigneur Geffroy de Chargny, le sire de Chastillon, le sire de Sully, le sire de Melle, monseigneur Robert de Duras et moult d'autres qui y furent appelléz.

L'*incipit* à lui seul suscite déjà l'analyse : « *The morning of Sunday* » : « *Quant ce vint le dimenche au matin.* » Cette simple équivalence dans les termes employés pourrait n'être qu'un hasard, un trope répandu de la création littéraire voulant que chaque scène débute par un état météorologique. Néanmoins, l'explication paraît autre dans le cas présent. Supposons qu'Arthur Conan Doyle commence son chapitre et connaisse un moment l'incertitude : comment débuter ? Il trouve une parade rassurante : faire comme Froissart. En effet, la coïncidence trouve ici peu de crédit. *Sir Nigel* choisit de débuter exactement comme le font les chroniques de Froissart, car si leur amorce est identique, ce qui suit l'est tout autant. Chez chacun, c'est la pénétration du pavillon royal où la messe, qui reçoit d'ailleurs le même caractère – adjectif chez Doyle, adverbe chez Froissart – vient d'avoir lieu en prévision du combat à venir : « *In the red silken pavilion of the French King* […] *a solemn mass was held by the Bishop of Chalons* » : « *le roy de France* […] *fist en son paveillon chanter messe moult sollempnelment.* » Tout juste n'entend-on pas ensuite le bruit des tables se repliant puis se dépliant d'une même façon, le crissement

des chaises qu'on amène afin de préparer la tenue du conseil, auquel les mêmes personnages se joignent. De nouveau, les deux textes se recoupent, en les annonçant de manière identique, dans le même ordre : « *On the right,* […] *the Duke of Orleans,* […] *On the left was the Duke of Bourbon,* […] *At the end nearest the King was the veteran soldier the Duke of Athens* » : « *le duc d'Orleans son frere, le duc de Bourbon, le duc d'Athenes.* » La présentation des conviés se brouille ensuite, mais la substance reste en grande partie la même : « *Fiennes, Chatillon, Nesle, de Landas, de Beaujeu, with the fierce knight errant de Chargny, he who had planned the surprise of Calais, and Eustace de Ribeaumont* » : « *Jehan de Landas, monseigneur Eustace de Ribeumont, le sire de Fiennes, monseigneur Geffroy de Chargny, le sire de Chastillon, le sire de Sully, le sire de Melle, monseigneur Robert de Duras et moult d'autres qui y furent appelléz*. » On trouve bien quelques absents en dressant de part et d'autre la liste des noms cités, mais il est probable que Doyle en ait ajoutés du fait de ses lectures annexes. Dans tous les cas, force est de constater que l'épisode de Poitiers reçoit d'emblée la même introduction que chez Froissart, ce qui laisse déjà penser qu'il en fournit probablement le cadre.

La scène du conseil recrée sans surprise les débats entre le roi et ses maréchaux quant à la tactique à adopter. Le retranchement des Anglais inquiète les Français, qui doivent mener l'assaut d'une position en hauteur, défendue par un goulot formé par les haies, conférant de fait un avantage aux archers anglais pour ajuster leurs tirs. Sur ce sujet, Doyle donne la parole à Eustache de Ribaumont, le porte-étendard français, qui préconise au roi d'attaquer à pied, afin d'éviter le désordre d'une charge de cavalerie sous les volées de traits :

> "I will advise you, sire, to the best of my power. Upon their right is a river with marshes around it, and upon their left a great wood, so that we can advance only upon the center. Along their front is a thick hedge, and behind it I saw the green jerkins of their archers, as thick as the sedges by the river. It is broken by one road where only four horsemen could ride abreast, which leads through the position. It is clear then that if we are to drive them back we must cross the great hedge, and I am very sure that the horses will not face it with such a storm of arrows beating from behind it. Therefore, it is my council that we fight upon foot, as the English did at Crecy, for indeed we may find that our horses will be more hindrance than help to us this day."

De nouveau, c'est la transcription de ce que Froissart écrit :

> "Sire," dist le chevalier, "Ilz sont en tresfort lieu et ne pouons veoir ne ymaginer qu'ilz aient fait que une bataille[365] mais trop sagement l'ont ilz rordonnee, et

[365] Chez Froissart et ses contemporains, le terme « bataille » est à comprendre comme un groupe de combattants, un contingent ou une division au sein de l'armée.

> ont prins le long d'un chemin fortiffié malement de haies et de buissons, et ont vestue celle haie d'une part de leurs archiers tellement que on ne pourroit entrer ne chevauchier en leur chemin, fors parmy eulx. Si convient il aler celle voie se on les veult combatre; en celle haie n'a que une seulle entree et yssue ou espoir quatre hommes d'armes pourroient chevauchier de front. Au coron d'icelle haie ou on ne puet aler ne chevauchier sont leurs gens d'armes tous a pié, et ont mis leurs archiers devant eulx en maniere d'une herce dont c'est trop sagement ouvré, se nous semble. Car qui vouldra ou pourra venir par fait d'armes jusques a eulx il n'y enterra nullement fors que parmy ces archiers qui ne seront mie legiers a desconfire." Adonc parla le roy et dist a monseigneur Eustace: "Comment conseilleriéz vous a aler a eulx?" "Sire, tout a pié, excepté IIIC armeures de fer des vostres, les plus hardiz et mieulx montéz que vous avréz pour ouvrir ces archiers et puis voz gens d'armes main a main a eulx combatre. C'est tout le conseil et tout l'advis que je y puis ymaginer et qui mieulx y scet, si le die."

Le phénomène remarqué d'abord à la bataille de Winchelsea ne cesse alors d'être observé. Toujours trouvons-nous les mêmes formulations, autour desquelles il arrive à Doyle de broder mais qui sont comme autant de balises définissant le cadre issu de Froissart : « *I will advise you, sire, to the best of my power* » : « *"Sire," dist le chevalier* […] *C'est tout le conseil et tout l'advis que je y puis ymaginer et qui mieulx y scet*. » La description des haies atteint quant à elle un degré de similitude encore peu rencontré. En effet, Doyle reprend la remarque de Froissart expliquant que seuls quatre cavaliers peuvent y pénétrer à la fois : « *It is broken by one road where only four horsemen could ride abreast* » : « *en celle haie n'a que une seulle entree et yssue ou espoir quatre hommes d'armes pourroient chevauchier de front.* » Le conseil de Ribaumont mérite cependant nuance, puisque s'il est pris de Froissart : « *it is my council that we fight upon foot* » : « *Sire, tout a pié* », il semble l'avoir été davantage de Jean le Bel. Effectivement, Doyle note un détail qui ne figure pas chez Froissart : le souvenir de Crécy, où la cavalerie encombrante causa surtout du tort aux Français : « *as the English did at Crecy, for indeed we may find that our horses will be more hindrance than help to us this day*. » Lorsque Le Bel raconte à son tour la scène du conseil, on observe cette remarque conclure de la même façon le conseil de Ribaumont : « *Si eut conseil comment il ordonneroit ses batailles : premièrement, fut ordonné que tous se combateroient à pyé, pour la doubtance des archiers qui tousjours tuoient leurs chevaulx, comme à la bataille de Cressy*[366]. » L'extrait tient du factuel, et doit donc être considéré avec prudence. Néanmoins, il est curieux d'observer sa résonnance exacte avec le propos de *Sir Nigel*. Toujours est-il qu'en dehors de nos observations présentes, nous ne disposons

[366] POLAIN Matthieu-Lambert (éd.), *Les vrayes chroniques de messire Jehan le Bel*¸ t. 2, Bruxelles, Heussner, 1863, p. 197.

d'aucun indice attestant une éventuelle mobilisation des chroniques de le Bel par Doyle, ni même qu'il en ait eu connaissance ; il est d'ailleurs envisageable que cette précision reprise soit le fruit de l'historiographie. Dans tous les cas, la prédominance de Froissart et le fourmillement de sa prose continuent malheureusement d'éclipser le possible emploi du chanoine liégeois.

Froissart semble effectivement dominer l'ensemble du récit, depuis Winchelsea jusque Poitiers. Cette observation ne cesse d'être confirmée par l'enchaînement des passages identiquement repris. Un autre accord de taille survient lorsque Chandos et le Prince Noir contemplent le dispositif français depuis les hauteurs de leur position fortifiée. Sur le même motif identifié précédemment, les Anglais se préparent de leur côté à la défense et discutent entre eux des modalités stratégiques. Le Prince Noir charge notamment le Captal de Buch de tendre une embuscade aux Français sur leur flanc au plus fort de la mêlée. Édouard et Chandos sont cependant dérangés par James Audley, un jeune chevalier en quête de distinction. Celui-ci réclame au prince une faveur : être envoyé le premier lorsque sonnera la charge contre les Français. Le prince rit, et la lui accorde :

> "Sir," said he, "I have ever served most loyally my lord your father and yourself, and shall continue so to do so long as I have life. Dear sir, I must now acquaint you that formerly I made a vow if ever I should be in any battle under your command that I would be foremost or die in the attempt. I beg therefore that you will graciously permit me to honorably quit my place among the others, that I may post myself in such wise as to accomplish my vow."
> The Prince smiled, for it was very sure that vow or no vow, permission or no permission, Lord James Audley would still be in the van. "Go, James," said he, shaking his hand, "and God grant that this day you may shine in valor above all knights.

Chez Froissart :

> Monseigneur James d'Andelee tenoit en veu de grant temps que s'il se trouvoit jamais en besoingne ou le roy d'Angleterre ou l'un de ses enfans feust et bataille s'adreçoit, que ce seroit le premier assaillant et le mieulx combatant de son costé, ou il demouroit en la peinne. Quant il vit que on combateroit et que le prince de Galles ainsné filz a son seigneur estoit la, si fut tout resjouy, pour tant qu'il se vouloit acquitter a son loyal pouoir de acomplir son veu. Et s'en vint devers le prince et lui dist: "Monseigneur, j'ay tousjours servy monseigneur vostre pere et vous aussi, et feray tant comme je vivray. Chier sire, je le vous dy pour tant que jadis je vouay que en la premiere besoingne ou le roy vostre pere ou l'un de ses filz seroit, je seroie le premier assaillant et combatant. Si vous pris chierement, en guerredon de quanques je fis oncques au roy vostre pere et a vous aussi de service, que vous me donnéz congié que de vous a mon honneur je me puisse partir et me mettre en estat d'acomplir mon veu." Le

> prince lui accorda liement, et lui dist: "Monseigneur James, Dieu vous doint huy grace et pouoir d'estre le meilleur des autres."

Plus tard, à l'heure où les Anglais s'apprêtent à fondre sur leur adversaire, le dialogue entre Audley et le prince apparaît aussi chez le Héraut Chandos[367] :

> Ceo feurent Chaundos et [Audelee.
> Adonqes comencea la mellee;
> Et Audelee, moult doucement,
> Pria au Prince humblement:
> »Sire«, fait il, »je en ay voee,
> A Dieu promis et jure,
> La ou je verray en puissance
> La banier du roi de France,
> Qe je assemblerai le primer,
> Si qe pur Dieu vous voille [prier
> Qe congji me voillez doner
> Car il est bien temps [d'assembler.«
> Adonqes dist lui Prince: [»Voir,
> James, faitez vostre voilloir.

Duquel des deux Arthur Conan Doyle s'est-il inspiré, c'est la question à laquelle se heurte en permanence notre démarche. Dans le cas présent, la balance penche du côté de Froissart. En effet, s'il est vrai que le passage du Héraut s'accorde avec l'esprit de la scène rapportée par Froissart et par Doyle, présentant avec les romans des correspondances évidentes, en reprenant par exemple une même substance dans ses dialogues : « *"Go, James,"* said he » : « James, faitez vostre voilloir », il n'arrive pas au degré de ressemblance qui unit le texte de Froissart et celui de *Sir Nigel*, où ces correspondances accréditent, plus que l'idée d'une inspiration, une véritable entreprise de réécriture : « *"Sir," said he, "I have ever served loyally my lord your father and yourself, and shall continue so to do so long as I have life. Dear sir, I must now acquaint you that formerly I made a vow if ever I should be in any battle under your command that I would be foremost or die in the attempt*. » : « *Monseigneur, j'ay tousjours servy monseigneur vostre pere et vous aussi, et feray tant comme je vivray. Chier sire, je le vous dy pour tant que jadis je vouay que en la premiere besoingne ou le roy vostre pere ou l'un de ses filz seroit, je seroie le premier assaillant et combatant*. »

En vérité, les correspondances entre *Sir Nigel* et les autres auteurs excepté Froissart sont nombreuses. Lors de la charge finale emmenée par le Prince Noir, le Héraut rapporte les mêmes cris d'encouragement que Doyle : « *But now there was a distant crash and a roar of "Saint George for Guienne!" from behind. The Captal de Buch had charged home. "Saint George for*

[367] TYSON Diana (éd.), *op. cit.*, p. 79.

England!" » : « *La crioit homme a haute gorge / En maint lieu: »Guiane! Seint George!«* […] *La veoit homme Englois joiantz / Et crioient a haute gorge / En maint lieu: »Guyane! Seint George!«*[368] » Ou encore, Knighton semble décrire l'avidité des archers anglais dans *Sir Nigel,* égorgeant, pillant et capturant leurs ennemis encore en vie, alors qu'ils viennent d'en massacrer la première vague lancée à leur assaut : « *At the same moment the English archers and men-at-arms dashed through the hedge, and dragged all who were living out of that tangled heap of shattered horses and men.* » : « *Iam prima acies Francie congreditur cum comite Warwyche, set cito per sagittarios subpeditati sunt. Et marescallus Clermount occisus est, et multi alii. Comes de Warwyc insequebatur fugientes, et quosdam occidit et quosdam cepit prisonarios*[369]. » Toutefois, la figure de Froissart est problématique et nuit à leur considération. En effet, pour une expression ou pour quelques phrases figurant à la fois chez un auteur médiéval et le texte de Doyle, Froissart oppose presque systématiquement sa version qui prend, très souvent, des dimensions autrement plus imposantes. Si bien que malgré l'accord observé entre Doyle et tel auteur excepté Froissart, ce-dernier semble à chaque proposer ce qui, *in fine,* trahit le mieux l'intérêt que peut nourrir à son égard un esprit de romancier.

Ce faisant, que le Héraut Chandos, ou quiconque, rapporte des propos similaires n'a plus tant d'importance à ce stade de notre analyse – en tous cas, en ce qui concerne la bataille de Poitiers –, car au vu des similitudes abondamment relevées jusqu'ici, il devient à chaque fois plus difficile de nier l'évidence : *Sir Nigel* – et encore n'avons-nous pas abordé d'extraits issus de *The White Company* – relève ni plus ni moins d'une volonté d'investir par la fiction le récit fait des guerres en France par Froissart.

À ce titre, la capture de Jean le Bon par Nigel est un exemple frappant. Chez Froissart, le roi est capturé par Denis de Morbecque, lors de la mêlée qui l'oppose au Prince Noir. Néanmoins, les circonstances de sa reddition sont troubles, puisqu'une nuée de chevaliers tournent autour du roi pour s'en emparer. Morbecque parvient à se distinguer d'eux par son bon français. Ce détail a du crédit, car on sait que le chevalier a fui la France en raison d'une accusation pour meurtre. Le roi choisit alors de s'en remettre à l'un de ses compatriotes, mais l'affaire n'est pas réglée pour autant. Plus encore, elle devient dangereuse pour le chevalier et son captif qui se trouvent dans l'incapacité de progresser, encerclés par les soldats anglais qui tous déclarent avoir défait le souverain en premier. Cherchant à calmer leurs ardeurs, et afin d'éviter que la situation ne dégénère, autrement dit conscient du danger qui le guette, Jean rassure ses

[368] TYSON Diana (éd.), *op. cit.*, p. 82 et 86.
[369] MARTIN Geoffrey Haward (éd.), *op. cit.*, p. 146.

ravisseurs en promettant de les couvrir équitablement par sa fortune. Finalement, c'est l'arrivée de deux barons qui permet au roi et à Morbecque d'échapper à l'avidité des hommes d'armes abrutis par la lutte acharnée :

> La avoit ung chevalier de la nation de Saint Omer que on appelloit monseigneur Denis de Morquebe, et avoit depuis cinq ans servy les Anglois, pour tant qu'il avoit, des sa jeunesse, forfait le royaume de France par guerre d'amis et par ung homicide qu'il avoit fait a Saint Omer. Et estoit retenu du roy d'Angleterre aux solz et aux gaiges. Et chey si bien adont au dit chevalier, qu'il estoit deléz le roy de France quant on tiroit a le prendre. Si s'avança le dit chevalier et dist au roy en bon françois, ou le roy s'arresta plus que a autre: "Sire, sire,rendéz vous." Le roy, qui se vit en dur parti et aussi que deffense n'y a valoit riens, regarda le dit chevalier et lui dist: "A qui me renderay je, a qui? Ou est mon cousin le prince de Galles? Se je le veoie, je parleroie. " "Sire," respondit monseigneur Denis, "il n'est pas ycy. Mais rendéz vous a moi et je vous menray devers lui." "Qui estes vous?" dist le roy. "Sire, je suis Denis de Morbeque, ung chevalier d'Artois, mais je sers le roy d'Angleterre pour ce que je ne puis ou royaume de France demourer, et que je y ay tout forfait le mien." Adont respondit le roy de France: "Et je me rens a vous." Et lui bailla son destre gand. Le chevalier le prist, qui en ot grant joie. La ot grant presse et grant tireis entour le roy de France, car chascun s'efforçoit de dire je l'ay prins, et ne pouoit le roy aler avant, ne monseigneur Phelippe son filz.
> […]
> La estoit le roy de France en grant peril car Anglois et Gascoings en estoient maistres, et l'avoient ja tollu a monseigneur Denis de Morbeque et moult esloingné de lui; et disoient les pluseurs: "Je l'ay prins, je l'ay prins." Toutesfois le roy de France, qui sentoit l'envie que ilz avoient entr'eulx sur lui, pour eschever le peril leur disoit:"Seigneurs, menéz moy courtoisement et mon filz aussi devers le prince mon cousin, et ne vous riotéz plus ensemble. Car je suis sire et grant asséz pour chascun de vous faire riche." Ces parolles et autres que le roy leur dist lors les saoula ung petit; mais neanmoins tousjours recommençoit leur riotte, et n'aloient pié avant qu'ilz ne riotassent.
> Quant les deux barons dessus nomméz virent celle foule, si se trairent celle part et demanderent: "Qu'est cela? Qu'est cela?" Et il leur fut dit: "C'est le roy de France qui est prins, et le vueillent avoir et gaingnier plus de vingt chevaliers et escuiers." Adonques les deux barons rompirent la presse, et firent toutes manieres de gens aler arriere. Et leur commanderent depar le prince et sur la teste que nul ne l'approchast, s'il n'y estoit ordonné et requis. Lors se tirerent arrieres toutes gens, et lors descondirent les deux barons et enclinerent le roy tout bas, le quel fut moult liéz de leur venue, car ilz le delivrerent de grant dangier.

Dans *Sir Nigel*, l'épisode est sensiblement le même, à quelques exceptions près qu'il convient de noter. La plus déterminante se trouve être la présence de Nigel au milieu des hommes revendiquant la capture du roi. Mais Nigel est un être d'une autre nature, qui ne cherche pas à réduire ses camarades afin d'élever sa propre position. Sa valeur est dans sa naïveté, et l'extrait qui va suivre le prouve : il ignorait l'identité de son royal adversaire lorsqu'il le jeta à bas de sa

monture. Plus encore, c'est la bonne foi du roi – sans nul doute, une preuve d'honneur chevaleresque – le reconnaissant, calme parmi les soldats déchaînés, comme celui qui l'a vaincu à la régulière, qui pousse dans un second temps le Prince Noir à le féliciter et à le reconnaître à sa juste valeur, à l'appeler pour la première fois *sir* Nigel.

Cette divergence avec le récit de Froissart pose immanquablement la question du devenir de Morbecque : que lui reste-t-il alors que Doyle vient de lui ôter la plus haute prouesse qui soit, capturer le souverain ennemi, l'arrachant de fait à son destin de quidam aux yeux de l'histoire ? Arthur Conan Doyle aurait pu ne pas s'en soucier, mais on a montré dans le chapitre précédent comme il envisage Nigel comme son double. Dès lors, de même qu'il n'est pas dans le tempérament du chevalier d'écraser les autres à son profit, il n'est pas non plus dans celui de l'écrivain d'effacer de la postérité le nom d'un brave, à qui il doit de surcroît sa scène la plus hautement inspirée, parce qu'il choisit d'attribuer son acte à un personnage de fiction. Effectivement, Morbecque n'est pas lésé par le récit, puisque la solution trouvée par Doyle à ce problème est de partager le mérite de la capture. Le tort de Nigel est d'avoir ensuite abandonné son adversaire afin de suivre Chandos. Pour cette raison, le prince et les hommes occupant la scène estiment que la reddition n'est pas complète ; seul Morbecque, arrivé après, a reçu du roi les paroles le constituant prisonnier. Le Prince Noir tranche la question : la rançon ira à Morbecque, la gloire à Nigel. Incohérence narrative ou pudeur du personnage à relater ses exploits, jamais Nigel adulte ne parlera de cet épisode à ses compagnons de *The White Company*.

> Suddenly, however, as the Prince was turning toward the bush which he had chosen for his headquarters, there broke out from behind him an extraordinary uproar and a group of knights and squires came pouring toward him, all arguing, swearing and abusing each other in French and English at the tops of their voices. In the midst of them limped a stout little man in gold-spangled armor, who appeared to be the object of the contention, for one would drag him one way and one another, as though they would pull him limb from limb.
> "Nay, fair sirs, gently, gently, I pray you!" he pleaded. "There is enough for all, and no need to treat me so rudely." But ever the hubbub broke out again, and swords gleamed as the angry disputants glared furiously at each other. The Prince's eyes fell upon the small prisoner, and he staggered back with a gasp of astonishment.
> "King John!" he cried.
> […]
> "We took him, fair lord. He is ours!" cried a score of voices. They closed in, all yelping together like a pack of wolves. "It was I, fair lord!"—"Nay, it was I!"—"You lie, you rascal, it was I!"
> […]
> "It is Denis de Morbecque, my lord, a knight of St. Omer, who is in our service, being an outlaw from France."

> […]
> King John looked up from the flagon which had been brought to him and wiped his lips with the dawnings of a smile upon his ruddy face.
> "It was not this Englishman," he said, and a cheer burst from the Gascons, "nor was it this bastard Frenchman," he added. "To neither of them did I surrender."
> There was a hush of surprise.
> "To whom then, sir?" asked the Prince.
> The King looked slowly round. "There was a devil of a yellow horse," said he. "My poor palfrey went over like a skittle-pin before a ball. Of the rider I know nothing save that he bore red roses on a silver shield. Ah! by Saint Denis, there is the man himself, and there his thrice-accursed horse!"
> His head swimming, and moving as if in a dream, Nigel found himself the center of the circle of armed and angry men.
> The Prince laid his hand upon his shoulder. "It is the little cock of Tilford Bridge," said he. "On my father's soul, I have ever said that you would win your way. Did you receive the King's surrender?"
> "Nay, fair lord, I did not receive it."
> "Did you hear him give it?"
> "I heard, sir, but I did not know that it was the King. My master Lord Chandos had gone on, and I followed after."
> "And left him lying. Then the surrender was not complete, and by the laws of war the ransom goes to Denis de Morbecque, if his story be true."
> "It is true," said the King. "He was the second."
> "Then the ransom is yours, Denis. But for my part I swear by my father's soul that I had rather have the honor this Squire has gathered than all the richest ransoms of France."

Finalement, les deux extraits démontrent bien à quel point Doyle use de Froissart non comme d'une inspiration mais comme d'un canevas, au sein duquel il s'insère. Enlever du texte l'originalité que représente le personnage de Nigel – qui ne peut, par définition, correspondre avec ce que rapportent les chroniques – laisse établir la remarque suivante : que reste-t-il alors sinon l'exact déroulé des opérations tel qu'il est décrit par Froissart ? La liste commence à devenir longue : Winchelsea, Ploërmel, désormais Poitiers. À l'heure de notre raisonnement, c'est l'ensemble des instants décisifs de *Sir Nigel* qui reprennent intégralement ce qui en fut dit par Froissart à son époque. Dès lors, contrairement à l'historiographie dont Doyle ne se servit vraisemblablement qu'à des fins seules d'érudition et d'exactitude[370], le recours au texte de Froissart offre quant à lui la trame, en quelque sorte, d'un roman pré-frabriqué, auquel il ne reste plus pour quiconque voulant s'en saisir d'injecter son propre matériel, et ce même en des doses minimes. En particulier, la substitution de Nigel et Morbecque est habilement réalisée de façon à ce que la conscience, ou pourrait-on dire, la déontologie historique de Doyle soit satisfaite. Il

[370] Cf. ce qui a par exemple été vu concernant l'historicité des pièces d'armures.

ne livre pas un récit qui contredit l'histoire, il s'y faufile pour qu'à la fin, la plausibilité des deux soit comparable. On notera que c'est exactement ce en quoi consiste déjà le travail de Froissart, qui invente également à tour de bras[371], néanmoins dans un cadre défini à l'avance, en l'occurrence par Jean Le Bel, le Héraut Chandos et tous les autres sur lesquels il s'appuie. En clair, ce que Jean-Marie Moeglin précise au sujet de Froissart : « Il écrit l'histoire telle qu'elle aurait dû se produire. Il importe toutefois que cette reconstitution soit inattaquable du point de vue de sa cohérence logique et donc de sa vraisemblance[372] » peut raisonnablement s'appliquer à Doyle, sur base de ce qui vient d'être vu.

d. Au pas de Roncesvalles

La campagne espagnole du Prince Noir de 1367 est un exemple de la guerre par procuration que se sont livrée par moments l'Angleterre et la France, autrement tenues par le Traité de Brétigny signé six ans plus tôt. Elle a pour enjeu la guerre civile de Castille qui oppose le roi Pierre en exil, dit le Cruel, et Henri de Tastamare, son demi-frère, qui en conteste la légitimité et la gouvernance. Henri est soutenu par Charles V et reçoit son aide par l'envoi de troupes franco-bretonnes commandées par Bertrand du Guesclin. Pierre, en dépit d'un tempérament détestable et encombrant, est soutenu par le parti Plantagenêt. Afin de restaurer son autorité, le Prince Noir monte en 1366 une expédition depuis la Gascogne avec pour objectif la prise de Burgos. Entre les deux, le roi de Navarre Charles le Mauvais tente de tirer avantage de sa position stratégique, allant d'une alliance à l'autre ; ce-dernier contrôle en effet les quelques cols conditionnant le passage des Pyrénées. L'expédition s'achève par la bataille de Nájera remportée le 3 avril 1367 par le Prince Noir, contraignant Henri à se réfugier en France. Malgré un succès militaire éclatant pour les Anglais, l'opération s'avère un gouffre financier et la victoire est finalement mal exploitée. Pierre le Cruel trouve la mort lors du retour d'Henri deux ans plus tard[373].

Les prémices de l'expédition constituent le dernier acte de *The White Company*, qui s'achève avant que n'ait lieu la bataille décisive. Nigel commande l'avant-garde du Prince Noir et est d'abord chargé de reconnaître le terrain, ensuite d'épier les mouvements ennemis, mais également ceux des Navarrais dont les Anglais craignent l'opportunisme. Nigel est accompagné de ses trois compères : Alleyne, Samkin Aylward et Lordle John, mais aussi d'une foule d'officiers

---

[371] BARBER Richard, « Jean Froissart and Edward the Black Prince », dans PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 25-35, p. 34.
[372] MOEGLIN Jean-Marie, *op. cit.*, p. 470.
[373] Sur le contexte étendu de l'expédition, voir : SUMPTION Jonathan, *op. cit.*, p. 540-585.

à l'existence avérée et d'hommes d'armes – l'ensemble formant la compagnie blanche. Lorsque les Espagnols sont finalement en vue, au moment où le Prince Noir établit ses quartiers à Pampelune, l'avant-garde tente une opération de nuit visant à capturer Henri de Tastamare qui échoue ; le prisonnier ramené au camp n'est qu'un simple chevalier. Dans la foulée, les Espagnols s'engouffrent dans le défilé rocheux afin d'en déloger Nigel et ses hommes. Il n'y a pas d'issue possible pour les Anglais, qui se résolvent à combattre à mort alors que derrière eux se trouve un vide abrupt. Alleyne Edricson, grièvement blessé, est exflitré et parvient à gagner le gros des troupes anglaises après une chevauchée dantesque. À l'arrivée du Prince Noir, la compagnie blanche est décimée et Nigel introuvable ; on apprendra dans le dernier chapitre que lui et Samkin Aylward ont miraculeusement survécu.

Remarquable par l'imaginaire de chevalerie qu'il exploite – on y reconnait aisément le combat de Roland joué non loin –, l'affrontement fictif trouve un équivalent dans la conduite historique de l'expédition. À ce titre, l'événement est rapporté en longueur par Froissart et le Héraut Chandos, chez qui l'expédition de Navarre est la plus importante séquence au sein de la *Vie du Prince Noir*. Théoriquement dédié à la vie entière du prince, la moitié du poème est en vérité consacrée à son intervention en Espagne. C'est compréhensible au regard de la victoire éclatante qu'y remporte Édouard de Woodstock, mais aussi parce que le Héraut y participa personnellement et en rapporta donc un témoignage visuel, certes remanié a posteriori et sur base de documents connexes[374] – il faut rappeler que la *Vie* ne fut écrite que vingt ans après les faits qu'elle décrit. –, mais qui constitue pratiquement la seule source d'importance pour l'étude de la campagne[375]. Froissart dut normalement y participer aussi, mais on sait qu'il fut retenu à Bordeaux au moment du départ. Pour cette raison, et selon les résultats portés par les études littéraires et philologiques à son sujet, il est certain qu'il s'appropria le poème du Héraut dans son entièreté[376] ; néanmoins, en commettant nombre d'erreurs et d'approximations chronologiques et géographiques, parfois grossières[377], qui dévaluent sérieusement l'historicité de sa version[378]. Arthur Conan Doyle pouvait-il en avoir conscience ? C'est peu probable, car les débats sur l'appropriation du Héraut Chandos par Froissart ne remonte pas au-delà du vingtième siècle. En conséquence, l'enjeu de cet ultime arrêt dans notre parcours au milieu des sources

[374] RUSSELL P.E., « The War in Spain and Portugal », dans PALMER John Joseph Norman (dir.), *op. cit.*, p. 82-100, p. 82.
[375] TYSON Diana (éd.), *op. cit.*, p. 1.
[376] BARBER Richard, *op. cit.*, p. 31.
[377] Parce qu'il n'a pas pris part à l'expédition, Froissart confond les dates, les lieux, et selon Russell, démontre une profonde incompétence à comprendre la politique ibérique. Voir : RUSSELL P.E., *op. cit.*, p. 87.
[378] « It seems to me impossible to rehabilitate Froissart, generally speaking, as a trustworthy source of information about what happened, or why it happened, in the region. » *Ibid.*, p. 82.

médiévales sera de conclure, une fois pour toutes, si Doyle a eu recours à plusieurs auteurs médiévaux, ou s'il n'usa tout du long que des œuvres de Froissart.

Un premier passage d'intérêt concerne la désignation de la compagnie blanche comme avant-garde, qui, comme on l'a dit, reçoit la mission d'espionner les troupes espagnoles et de reconnaître le terrain. Dans le cas présent, les deux sources offrent une perspective différente de l'épisode tel qu'il est rapporté dans *The White Company*. Chez Doyle, Nigel s'adresse à ses hommes et leur annonce l'ordre qui leur a été donné par le Prince Noir :

> 'Great honour has been done to us, men,' cried he: 'for of all the army, the prince has chosen us out that we should ride onwards into the lands of Spain to spy upon our enemies. Yet, as there are many of us, and as the service may not be to the liking of all, I pray that those will step forward from the ranks who have the will to follow me.'[379]

Chez Froissart [46] et le Héraut [47], il ne s'agit plus d'un ordre mais d'une faveur, demandée au prince par Thomas Felton, le véritable commandant de l'avant-garde :

> "Monseigneur," dist il, "je vous prie que je me puisse partir de vostre ost et chevaulchier devant. J'ay plusieurs chevaliers et escuiers de ma sorte qui se desirent a avancier. Et je vous prometz que nous chevaulcherons si avant que nous saurons la convine de noz ennemis et quelle part ilz se tiennent et ou se logent." Le prince lui accorda lieement et voulentiers celle requeste et lui sceut encores grant gre.

Monsire Thomas de Felletoun Au Prince demanda un doun: Q'il lui pleust soulement De Ii granter tut primerement Q'il poist aler chivacher	Pur aler lour hoost espier. Et lui Prince lui accorda. Et adonqes Thomas appella Les compaignons, sachez pur [voir,

L'équivalence entre Froissart et le Héraut transparaît largement, et rend donc difficile d'établir la traçabilité de l'information trouvée chez Doyle ; on reconnait cependant le discours aux soldats fait par Nigel dans le vers du Héraut : « *Et adonqes Thomas appella / Les compaignons* » Surtout, on retrouve l'emploi du même procédé que lors de la bataille de Poitiers : Nigel prend la place d'un acteur historique, mais les faits en tant que tels ne sont pas modifiés. Pour l'écrivain, l'écriture s'en trouve assurément facilitée, et tourne, une nouvelle fois, à la réécriture.

On notera néanmoins que *The White Company* ne fournit aucune indication quant à ses inspirations, là où celles-ci figuraient, certes de façon probablement sélective, en exergue de *Sir*

[379] *The White Company*, chap. XXXIV.

Nigel. L'explication de cette absence de crédits aux sources mobilisées relève peut-être du caractère éminemment moins factuel de *The White Company* par rapport à *Sir Nigel*. En effet, cela n'est pas un hasard si cette section n'a pour objet le premier opus que dans sa conclusion. Avant celle-ci, le cadre historique est beaucoup moins perceptible : l'action se déroule essentiellement dans la campagne anglaise, dans un monastère, au château de Twynham, puis en France dans un contexte peu délimité, un tournoi qui les incarne tous, des clichés de soirées braillardes à la taverne ; a priori, loin de l'histoire dans ce qu'elle a de monumental et qui nécessite, de fait, un recours minimal à la relation qui en fut faite par les contemporains. *Sir Nigel*, au contraire, ne connaît que l'histoire, car la trajectoire du jeune homme se découvrant chevalier n'a plus lieu d'être quand celle-ci a déjà été développée dans *The White Company*. Ne reste alors pour Doyle que la mise en pratique de cette vie chevaleresque, en la confrontant aux épreuves de la guerre : Winchelsea, Ploërmel, Poitiers, pour lesquelles l'imagination seule a pu lui paraître insuffisante. Étudier l'usage des sources médiévales pour *The White Company*, c'est donc investir un champ de l'œuvre que Doyle a choisi de tenir secret.

L'hypothèse du Héraut Chandos reste donc valide à ce stade, mais demeure encore empêchée par Froissart et la copie systématique qu'il en réalise. Les détails étant rigoureusement les mêmes, il est impossible de départager les deux auteurs. À titre d'exemple, la mort de William Felton est commune aux trois versions. Dans chacune, le chevalier anglais s'avance lance baissée vers les rangs espagnols et, comme il s'y attend, trouve la mort, percé de toutes parts par les lames ennemies :

> Felton's reply was to bound upon his charger, and to urge it down the slope, while Sir Nigel followed not three spears' lengths behind him. It was a rugged course, rocky and uneven; yet the two knights, choosing their men, […] The one to whom Felton found himself opposed was a tall stripling with a stag's head upon his shield, […] The first struck Felton on the target with such force as to split it from side to side, but Sir William's lance crashed through the camail which shielded the Spaniard's throat, and he fell, screaming hoarsely, to the ground. Carried away by the heat and madness of fight, the English knight never drew rein, but charged straight on into the array of the Knights of Calatrava. Long time the silent ranks upon the hill could see a swirl and eddy deep down in the heart of the Spanish column, with a circle of rearing chargers and flashing blades. Here and there tossed the white plume of the English helmet, rising and falling like the foam upon a wave, with the fierce gleam and sparkle ever circling round it, until at last it had sunk from view, and another brave man had turned from war to peace[380].

[380] *The White Company*, chap. XXXVI.

La fist messire Guillaume de Felleton une grant appertise d'armes et ung grant oultraige, car il descendi de la montaigne a lance abaissee en esperonnant le coursier et s'en vint ferir entre les Espaignolz et si consuy un Castellain de son glaive si roidement qu'il lui perça toutes ses armes et lui passa la lance parmi le corps et l'abati tout mort entre eulx. La fut messire Guillaume environné et encloz de toutes pars, et la se combati si vaillamment que nul chevalier ne pourroit mieulx et leur porta grant dommaige ainçois qu'ilz le peussent aterrer. […] et le chevalier se combati tant qu'il pot durer. La fut occis le dit messire Guillaume de Felleton.

Mais monsire Guillers le prus,
Moult hardis et moult [corageus,
Se fri entre les enemis
Comme homme sanz sens et [sanz avis,
A chivalle, la launce baissie.
Amount sur la targe florie
Un Espaignard ala ferir,
Qe tout parmi le coer sentir
Lui fist le feer trenchant [d'ascier.
Jus a la terre tresbuchier
Le fist, veuant tut la gent.
Come homme plein de grant [hardiement
Lors curroit suis, traite l'espee,
Et Castellains, par lour [poestee,
Lui suirent sur les toutes partz
Et Ii jectoient launces et dartz.
Son chival ont desoubz li [mort,
Mais a pee se defendoit fort
Come homme qui ot coer de [lyon,
Monsire Guilles de Felletoun.
Mais sa defence poi vailli
Car mort fuist. Dieux [en eit] [mercy !

Chez Doyle, Nigel accompagne Felton à la charge, car les deux chevaliers cherchent à engager les champions adverses, au cours d'un passage que ce mémoire a déjà rapporté : « *the two knights, choosing their men*. » Felton plonge sa lance dans la maille de son opposant, et s'en va poursuivre en direction des rangs espagnols : « *charged straight on into the array of the Knights of Calatrava* » ce qui s'apparente à un suicide, néanmoins motivé par l'honneur que comporte le geste. Chez Froissart, cet élément n'apparait pas de la même façon. Selon lui, Felton charge directement les rangs ennemis, tue l'un deux par sa lance, puis se trouve encerclé : « *passa la lance parmi le corps et l'abati tout mort entre eulx*. » Il semble que la version du Héraut Chandos soit plus proche de l'épisode raconté dans *The White Company*. Dans celle-ci, le texte mentionne bien un premier contact qui a l'apparence d'un duel entre Felton et son adversaire, ce qui ne transparait pas chez Froissart : « *A chivalle, la launce baissie. / Amount sur la targe florie / Un Espaignard ala ferir, / Qe tout parmi le coer sentir / Lui fist le feer trenchant d'ascier. / Jus a la terre tresbuchier / Le fist, veuant tut la gent*. » La distinction tient au « *l'abati*

tout mort entre eulx » de Froissart, mais reste minime au regard du passage, d'une grande similarité sur l'ensemble. Sa chute peut aussi pourvoir à notre analyse. Doyle écrit solennellement : « *another brave man had turned from war to peace* », quand le Héraut, sur un même mode, écrit : « *Mais sa defence poi vailli / Car mort fuist. Dieux [en eit] mercy !* » Quant à Foissart, sa conclusion parait plus extérieure par son caractère factuel : « *La fut occis le dit messire Guillaume de Felleton.* »

Les deux versions présentent également des possibilités d'exploitation pour Doyle, qui cherche, comme on l'a assez vu, l'insertion de son tissu fictionnel au milieu de la trame historique. Chez Froissart, la fin de la bataille et le massacre des Anglais restés défendre la position lui font mentionner les survivants fuyant à cheval en direction du prince resté en arrière : « *Oncques nulz des chevaliers et escuiers qui la estoient n'en eschappa fors aulcuns varletz et garçons qui se sauverent par leurs chevaulx et revindrent au soir en l'ost du prince, qui tout le jour s'estoit tenu rengié et ordonné sur la montaigne car ilz cuidoient estre combatuz.* » De fait, le passage rappelle immédiatement la propre fuite d'Alleyne qui clôt l'épisode de la bataille. En conséquence, on peut raisonnablement penser que Doyle y vit l'opportunité d'offrir à son lecteur la scène de son héros fuyant le combat meurtrier, tout en conservant pour son récit le vernis d'une restitution historique des événements. De son côté, le Héraut Chandos ne mentionne rien qui ne ressemble à la fuite des quelques rares Anglais parvenus à s'extraire du défilé. En revanche, il offre lui aussi à qui voudrait le saisir un espace propre à l'élaboration fictionnelle, lorsqu'il parle des chevaliers faits prisonniers par les Espagnols : « *La furent pris,* […] *et des autres assetz / Dount je ne say pas les nouns nosmez.* » Formidable occasion, pour celui qui cherche à tirer parti des béances de l'histoire offertes par les sources, d'apprendre que d'autres chevaliers que ceux cités en amont ont pris part au combat précédent Nájera – celui-ci pourra les nommer Samkin, John ou Nigel, sans contredire le récit qu'il prend pour cadre.

En clair, il est bien difficile de dégager de ces extraits mobilisés la preuve d'une exploitation qui inclurait et Froissart et le Héraut Chandos. Si Doyle n'avait jamais écrit les aventures de Nigel encore apprenti chevalier, et ce mémoire se limitant alors à l'étude seule de *The White Company*¸ il aurait été permis de croire à leur emploi commun par l'écrivain. Néanmoins, au regard de tout ce qui a précédé dans ce chapitre, incluant donc le propos de *Sir Nigel*¸ il est indéniable que la principale source d'inspiration d'Arthur Conan Doyle fut les chroniques de Jean de Froissart, et l'impossibilité de dissocier l'usage de ce dernier du Héraut dans le cas présent ne règle en définitive rien. Plus qu'une simple correspondance factuelle, ce sont les qualités littéraires de Froissart qui durent fasciner Doyle, au point d'y voir un auteur avec qui

il partageait un même univers de valeurs et d'ambitions littéraires. Tout comme Doyle, Froissart est obsédé par la prouesse, l'honneur et la conduite chevaleresque[381]. Dans chacune de ses relations, il souligne le moindre fait d'armes source de dinstinction ; on l'a encore vu dans la mort de Felton : « *La fist messire Guillaume de Felleton une grant appertise d'armes*. » Dès lors, s'il n'est pas interdit de penser que Doyle, ogre littéraire et d'érudition historique, a pu se nourrir ailleurs que chez Froissart, possiblement aussi chez les autres membres du corpus exploité par ce chapitre, il est certain que c'est chez Froissart qu'on retrouve ce qui s'apparente le plus au projet de *The White Company* et *Sir Nigel*.

[381] COURROUX Pierre, *L'écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII^e^-XV^e^ siècle)*, Paris, Garnier, 2016, p. 340.

3. Arthur Conan Doyle et les autres

a. Kenelm Henry Digby : un siècle sans honneur

Curieux livre que *The Broad Stone of Honour*. Paru d'abord en 1822, il propulsa son auteur au rang des penseurs les plus influents de son temps, avant de connaître, fort de son succès considérable, une multitude de rééditions et de remaniements qui l'installèrent comme un des standards du médiévalisme anglo-saxon[382]. En effet, lire Digby, c'est investir le monde des intellectuels réactionnaires, convaincus de vivre une époque de dégénérescence sur tous les plans – diagnostic auquel répond un traitement bien particulier : le recours aux valeurs d'un monde oublié, le Moyen Âge des romances et des récits de chevalerie. Désireux d'infléchir l'effondrement dont il se proclame un résistant, Digby ressort donc les fabliaux, les contes et les chroniques, il interroge les trouvères, les théologiens, les annalistes – il use aussi régulièrement de Froissart[383] – afin de convaincre son époque que sa splendeur est passée derrière elle, et qu'elle doit, pour survivre, la retrouver en adoptant la conduite du médiéval, qui malgré ses défauts, ses lacunes et ses faiblesses indéniables, possède au moins le mérite d'avoir vécu un temps de l'histoire où l'homme fut certainement *vrai*[384].

Le postulat de Digby est le suivant : le temps historique n'épargne aucune opinion, aucune conduite, et l'érosion qu'il exerce sur les hommes et leurs idées est aveugle à leurs qualités et leur pertinence : « *Time changes all things. Manners become obsolete, opinions pass away*[385]. » Autour de lui, Digby constate l'abaissement des valeurs aristocratiques chez la jeune génération. Les petits *lords* et leurs parents ont perdu leurs origines chevaleresques ; il faut donc travailler à leur restauration[386]. Pour ce faire, l'enseignement que dispense *The Broad Stone of Honour* est éminemment livresque. En premier lieu, il déplore que l'accessibilité des classiques médiévaux ne soit pas considérée par l'aristocratie comme un moyen de s'en saisir : « *It would be idle and presumptuous to tell men of the present age, that they already possess for their instruction the Acts of King Arthur, and of his Knights of the Round Table, the Histories of Charlemagne, and Godefroy of Bouillon, and many other noble volumes of this description, in French and English*[387]. » Le fil conducteur de ce traité de chevalerie contemporain s'agence alors comme un parcours à travers la matière classique, sorte de canon de l'honneur et de la

[382] MATTHEWS David, *op. cit.*, p. 217.
[383] Voir par exemple : DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 391.
[384] MATTHEWS David, *op. cit.*, p. 218.
[385] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. xii.
[386] MATTHEWS David, *op. cit.*, p. 219.
[387] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. xi.

bonne conduite, allant des Grecs et des Romains – Digby, élitiste affirmé, n'oserait d'ailleurs les citer autrement qu'en langue originale – passant par les matières médiévales et finissant par Montaigne. En ce sens, il espère ni plus ni moins faire ce qui, selon lui, n'a pas été fait : rattraper l'éducation d'une noblesse qui a oublié qui elle était, aliénation à laquelle n'est pas étrangère sa conversion marchande imposée par la modernité.

Cette entreprise volumineuse, dépassant les six-cents pages, rejoint à de nombreuses occasions certaines idées déjà dégagées des romans d'Arthur Conan Doyle. En effet, nous avons vu, dans le deuxième chapitre, comment l'écriture de Doyle ne cesse d'avoir comme finalité la transformation du présent, par son appel à la conduite honorable, mise au service d'un esprit chevaleresque appliqué aux dimensions impériales. Dès lors, le projet de Digby y souscrit particulièrement, notamment lorsqu'il fait part de sa préoccupation majeure : éviter que les hauts faits du passé ne sombrent dans l'oubli : « *These books, which were the delight of our ancestors, and which are now allowed by all competent judges to have been favourable to the increase of virtue, are but little read by our generation* […] *And therefore it did seem a great pity, that* […] *the gentle and virtuous deeds of honourable men should be forgotten, their memories sink into the depth and darkness of the earth, and the precious advantage of learning to admire and to emulate such glory, that rich inheritance of a virtuous example, should be lost to ourselves and to our posterity*[388]. » On y trouve le même souci, le même « devoir de mémoire » appliqué aux prouesses et distinctions que chez Froissart : « *En celle propre saison avint en Bretagne uns moult hauls fais d'armes que on ne doibt mies oubliier mes le doibt on mettre avant pour tous bacelers encoragier et exempliier*[389]. » De même, on se souvient que pareil souci prédominait dans la description faite de Dame Ermyntrude au commencement de *Sir Nigel*, lorsque Doyle écrit que, par ses histoires racontées aux jeunes incultes, elle entretient le souvenir des générations de preux les ayant précédés : « *and where, save from Dame Ermyntrude, could the young unlettered Squires of Surrey and Hampshire hear of their grandfathers and their battles, or learn that lore of heraldry and chivalry which she handed down from a ruder but a more martial age?*[390] » Plus encore, c'est aussi ce à quoi s'engagent les bornes de *The White Company*, d'abord quand son exergue conçoit le récit comme une : « *little chronicle of our ancestry* », ensuite lors de l'*excipit*, où l'adoption des valeurs d'engagement et de bravoure développées au cours de l'aventure est directement dirigée, par l'interrogative, vers le futur ; en langage digbien, vers la nouvelle génération : « *The sky may darken, and the clouds may gather, and again the*

[388] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. xiii.
[389] *Chroniques de Jean Froissart*, SHF 335.
[390] *Sir Nigel*, chap. IV.

day may come when Britain may have sore need of her children, on whatever shore of the sea they be found. Shall they not muster at her call? »

Toutefois, le discours de Digby n'est pas, comme il pourrait sembler au premier abord, un simple plaidoyer pour sa propre histoire familiale[391], mais est longuement justifié tout au long de *The Broad Stone of Honour*. Pour Digby, la vie et la vertu chevaleresques doivent être défendues car, développées lors du jeune âge, elles permettent à l'individu l'expérience d'une vie qui, bien que souvent brève en raison de ses implications, vaut cent fois celle de celui qui, niché dans le confort de sa classe, progresse lentement vers le grand âge et, à la fin, se trouve devant la mort en n'ayant rien accompli qui vaille d'être retenu. Comme il dit, la vieillesse ne vaut pas la peine d'être vécue, raison pour laquelle il en vient, par exemple, à célébrer la mort précoce et violente, sous-entendre : la mort au combat : « *If men die in youth by a violent death, how much suffering and misery are they thereby spared!*[392] » Car c'est bien le destin de tout homme de valeur et de vertu, qui mit sa vie en jeu à chaque instant de sa jeunesse, d'arriver au terme de l'existence déçu, floué par son corps l'abandonnant dans la misère, ainsi qu'il le rapporte en mentionnant Bayard mourant : « *What youthful bosom does not sympathise with those feelings so piteously expressed by the chevalier Bayard, when he lay on the bed of sickness, dying, as he thought, by a gradual and inglorious decay, like a woman. O how different now was the face of death to the animal part of his nature, in the stillness and solitude of a sick room, forsaken at once by those limbs of strength in which he had trusted, and by that elasticity of spirit which had so often led him on to victory!*[393] » ou quand il cite Montaigne, lui-même citant Vespasien : « *When there is youth and virtue, the field will be always open; and while there is strength and life, we shall never be driven from it. When the physicians warned Vespasian, in his last illness, that his exertions in transacting public affairs were increasing his disorder, "well," said he, "imperatorem stantem mori oportere." "Nous sommes nes pour agir," says Montagne, "et je suis d'advis, que non seulement un Empereur, comme disoit Vespasien, mais que tout galan-thomme doit mourir debout."*[394] »

Nous faisons aisément le lien avec la propre vie qu'a menée Arthur Conan Doyle. Ses pérégrinations ont été largement racontées dans le deuxième chapitre, et si dans son cas l'honneur individuel s'accompagne aussi d'une dimension patriotique, il ne fait aucun doute qu'il fut

[391] Digby était le plus jeune fils du révérend William Digby, doyen de Clonfert, qui appartenait à la branche irlandaise de la famille Digby, ancienne maison du Leicestershire. Voir : « DIGBY, KENELM HENRY », dans THOMPSON Cooper (éd.), Dictionnary of National Biography, vol. 15, Londres, Smith Elder & Co., 1885, p. 66.
[392] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 405.
[393] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 407.
[394] *Ibid.*, p. 572-573.

motivé par des sentiments similaires à ceux qu'exprime Digby dans *The Broad Stone of Honour* ; justement, parce que Doyle grandit avec les œuvres médiévales encourageant mérite et vertu. Pour cette raison, il n'est pas étonnant non plus de retrouver ces mêmes injonctions dans *The White Company* et *Sir Nigel*, notamment lorsqu'apparait, comme chez Digby, la célébration de la mort au combat pour la patrie : « *Besides, bethink you of His own words—that those who live by the sword shall perish by the sword.' 'And how could man die better?' asked the archer. 'If I had my wish, it would be to fall so*[395]. » Entre une vie monotone et confortable, tenue loin du risque, et vingt ou trente années de frénésie vitale, Digby et Doyle recommandent tous deux à la jeunesse, par qui ils espèrent être lus, le second choix.

Les femmes sont également un sujet majeur dans *The Broad Stone of Honour*. Effectivement, tout chevalier ne s'accomplit que lorsqu'il entre au service de sa dame. Plus encore, pour Digby, l'intérêt de la femme est dans la chevalerie, qui la prend pour modèle et la défend. Avec la chevalerie, le « sexe faible » reçoit l'attention du « sexe rude », et se trouve alors au centre du jeu amoureux et de la société, le chevalier devant œuvrer pour la sauvegarde de ses droits ; il est alors possible pour les femmes de se consacrer à ce pourquoi le Créateur les destina : « *wherever* [*chivalry*] *prevailed, women recovered their rights, and the intention of their Creator was fulfilled*; *wherever it was overthrown, they sunk again into subjection* [...] *women, still depending for their influence and dignity upon the continuance of this chivalrous spirit, that is, upon the power of your order to assert their rights*[396]. » Si *The White Company* et *Sir Nigel* ne vont pas si loin que ne le fait Digby, leur propos rejoint en tous cas l'influence bénéfique de la dame sur son chevalier dont il parle : « *women were placed in that particular rank where their virtues were best developed, and where their influence upon the ruder sex was most beneficial*[397]. » Et de nouveau, les scènes de *The White Company* et *Sir Nigel*, entre Nigel et Lady Loring, nous reviennent : elle prenant soin de sa trésorerie à lui, trop dépensier ; lui requérant son conseil à chaque fois qu'une affaire d'importance se présente ; lui s'efforçant à briller sur le champ de bataille afin d'honorer son vœu ; elle administrant le domaine quand lui est en campagne[398]. Sans s'égarer dans l'essentialisme féminin et sans invoquer le Créateur, Doyle souscrit néanmoins à cette idée de complémentarité entre les sexes permise par la chevalerie. On notera toutefois, comme il a déjà été fait pour Doyle, que jamais les romans courtois ne sont

[395] *The White Company*, chap. VII.
[396] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 386.
[397] *Ibid.*, p. 389.
[398] Pour l'ensemble de ces épisodes et leurs extraits, voir : I), 3), c) *Le mérite d'aimer*, et d) *Le souci mutuel.*

étudiés chez Digby sous le prisme de leur premier stimulant : la transgression de l'union préexistante, en un mot : l'adultère.

Partant, la situation des femmes dans la chevalerie montre qu'en dépit des nombreuses proximités que nous avons jusqu'ici mises au jour, il existe par moments un hiatus certain entre Doyle et Digby, ce pour plusieurs raisons.

The Broad Stone of Honour est d'abord un livre profondément chrétien. Pour Digby, il est évident qu'un bon chevalier ne saurait être à ce sujet licencieux. Il écrit : « *there is a natural connection between the sentiments of high honour and sincerity of Christian faith; between heroic valour and profound piety*[399] » ou encore : « *Moreover, the whole doctrine of chivalry is altogether a religious doctrine*[400]. » On comprend alors qu'à la nostalgie pour la doctrine chevaleresque, il en superpose une autre, celle d'un monde où la religion était plus présente ; c'est, selon David Matthews, la marque de ce premier médiévalisme – comprendre, de la première moitié du siècle où le courant fut surtout de nature réactionnaire – à laquelle appartient Digby[401]. Concernant Doyle, on a suffisamment vu dans le premier chapitre la façon dont il fait fi de ce que Digby considère comme une nécessité. Si les personnages de *The White Company* sont assurément dévots, le ton de la narration et la finalité des valeurs véhiculées ne font quant à elles en aucun cas appel à la « connexion naturelle » entre foi et honneur dont parle Digby. Plus encore, le scepticisme de l'écrivain s'amusant à tourner les religieux en ridicule et pointant du doigt leur obscurantisme – ajouter à cela, le propre parcours spirituel de Doyle qui ne renia pas ses valeurs en même temps que le christianisme – doit nous convaincre qu'il n'y a, selon lui, nul besoin d'être pieux pour être brave.

Mais à côté de la religion gît sans doute la plus grande béance entre les deux hommes : leur audience. *The White Company* et *Sir Nigel* sont des romans d'aventure et propres à tous les publics, enfants comme adultes ; que cela plut ou non à Doyle, la réception qualifiant le premier opus de « *boy's book* » est, à ce titre, un bon indicateur de son accessibilité. De surcroît, Doyle est drôle. Il prend plaisir à distiller chaque fois qu'il le peut la comédie qu'il estime inhérente au quotidien d'une troupe de garçons simples mais courageux. *The Broad Stone of Honour* est d'une autre nature. Œuvre d'un polémiste, le livre est long, parfois volontairement cryptique, citant comme on l'a dit le grec ancien sans traduction, prenant les références littéraires pour acquises quand, justement et selon sa thèse, elles ne le sont plus. En un mot comme en cent : Digby s'adresse exclusivement à la noblesse. En témoigne son *incipit* : « *In the twentieth year*

[399] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 149.
[400] *Ibid.*, p. xxiii.
[401] MATTHEWS David, *op. cit.*, p. 220.

of your age, [...] *the formation of your character becomes a subject of interest to all who are members of the high order in which you are to be received. It is not Parents or Brothers or Tutors* [...]*, but it is the Gentlemen of England whom you are born either to honour or to disgrace.* [...] *You are born a Gentleman. This is a high privilege, but are you aware of its obligation?*[402] » En ce sens, les deux projets ont une origine apparentée, partant d'un même diagnostic, mais leur intention diffère en tous points. Ce que cherche Digby, c'est rétablir l'aristocratie britannique dans ce qu'elle a d'exceptionnel, de différent avec le reste de la population. En effet, c'est précisément l'abaissement des valeurs aristocratiques, leur normalisation, qui le gêne, en d'autres termes, la dissolution de leur identité singulière. De son côté, le projet d'honneur individuel et patriotique que promeut Doyle concerne chacun, comme on l'a vu, quelle que soit sa naissance, sa nationalité, sa langue ; seule importe la valeur : « *chivalry was of no clime and of no race*[403]. » Enfin, Digby fantasme l'immuabilité des valeurs courtoises, et cherche à y revenir. Au cours de ce mémoire, et particulièrement lors du deuxième chapitre, il a été vu au contraire que ce sont les défis de l'avenir qui poussent Doyle à ranimer l'idéal de bravoure auquel, cependant comme Digby, il croit profondément.

b. Thomas Carlyle et la mystique de l'histoire

Difficile de cerner l'œuvre de Thomas Carlyle d'une façon satisfaisante, tant celle-ci comprend des supports variés et développe des concepts qui, les ouvrages se succédant avec les années, sont tour à tour définis, redéfinis, contredits et parfois réfutés. Vouloir en extraire la substance, c'est se confronter aux soubresauts d'une pensée en constante évolution, un perpétuel ressac, comme si, ce faisant, Carlyle aspirait par orgueil à brouiller les pistes afin d'entretenir le mythe d'une pensée insaisissable. Peut-être ce caractère joua-t-il en sa faveur pour devenir l'un des penseurs les plus influents pour deux siècles, et ce partout en Europe[404]. En ce sens, il est impensable qu'Arthur Conan Doyle n'ait eu aucun contact avec ses idées. Pour autant, définir ce que Carlyle fut lui-même relève déjà du défi : fut-il un critique d'art, un philosophe, un moraliste, un historien, un polémiste, un romancier ? Tout cela, il fut et ne fut pas. Il s'éprit et toucha à tout, et pour cette raison il impose effectivement qu'on renonce à toute tentative de le catégoriser tant son œuvre est singulière.

---

[402] DIGBY Kenelm Henry, *op. cit.*, p. 1-2.
[403] *The White Company*, chap. XXIII.
[404] FIELDING Kenneth J. et TARR Rodger L. (éd.), *Carlyle. Past and Present. A Collection of New Essays*, Londres, Vision, 1976, p. 50.

Peut-être tient-il davantage du prophète, ainsi que beaucoup, y compris lui-même, le pensèrent en son temps[405]. En le lisant, il est manifeste que Carlyle se considère investi par une mission. Dès sa révélation mystique en 1822 – de laquelle naîtra son livre majeur *Sartor Resartus* (1831) –, il se convainc qu'il porte une parole divine et doit combattre les multiples visages modernes du démon. Au fil de ses écrits, de ses prises de paroles, il semble mener une croisade en vertu d'un idéal de vie humaine qui soit digne et qu'il considère attaqué par la société contemporaine[406] – cet idéal paraît lui-même relativement indescriptible, et il semble que Carlyle n'ait d'abord cessé, au cours de sa vie, d'aspirer à en fournir une définition qui soit claire avant d'y renoncer. Ses inspirations sont elles-mêmes un mystère : il admirait Goethe et renia les Lumières, haïssait Byron et fut pourtant malgré lui considéré comme un romantique[407], critère que ses contemporains avaient dans leur ensemble largement dépassé ; pour Pierre Vitoux, Carlyle est même un « romantique attardé[408]. »

Si l'on s'en tient au livre retenu par ce mémoire, Carlyle est d'abord un penseur de l'ordre. Dans *Past and Present* (1843), il invente un personnage qui, en dépit de l'artifice de fiction, relaie en fait sa propre pensée. Le cadre narratif tient alors sur un coin de table. Le protagoniste, éditeur de profession, met la main sur la chronique d'un moine du XIIe siècle, Jocelin de Brakelond. Alors qu'il est plongé dans son étude, il cherche à comprendre la vie de Jocelin, et en vient, ce faisant, à pénétrer personnellement le monde médiéval dont sont issus les événements de la chronique et dans lequel vécut le moine. À ce titre, l'abbaye de Saint Edmund et son abbé Samson deviennent des personnages à part entière du récit. Investi d'une conscience aiguë des lois gouvernant la succession des événements historiques, l'éditeur ne cesse d'établir des parallèles avec son propre temps, à proposer des solutions, que *Past and Present* agence en de courts chapitres thématiques qui ressemblent à des articles polémiques. En ce sens, l'intrigue du roman n'est qu'un prétexte, sur lequel Carlyle s'appuie en vérité pour écrire tout ce qu'il pense de son époque dégénérée. En général, il cherche à opposer l'ordre passé au désordre présent. Ce faisant, il développe progressivement un système complet de valeurs prônant un retour à l'état antérieur, en l'occurence pré-industriel. Au fil de ce parcours, on dénombre une multitude de réflexions

[405] CHAFFURIN Louis, « Les idées morales de Carlyle », dans *La revue pédagogique*, 65, 1914, p. 137-153, p. 140.
[406] MATTHEWS David, *Medievalism: A Critical History*, Cambridge, D. S. Brewer, 2017, p. 56.
[407] ALTICK Richard Daniel, *Victorian People and Ideas: A Companion for the Modern Reader of Victorian Literature*, New York, Northon & Company, 1974, p. 6.
[408] VITOUX Pierre, « Carlyle et le culte du héros », dans *Romantisme*, 1998, 100, p. 17-29, p. 17.

variées, dont la plupart s'accordent avec la personnalité d'Arthur Conan Doyle et des autres auteurs cités par ce mémoire.

La plus remarquable est sans doute le plaidoyer de Carlyle pour ce qu'il nomme une « artistocratie de talent » : « *We must have more Wisdom to govern us, we must be governed by the Wisest, we must have an Aristocracy of Talent! cry many. True, most true; but how to get it?*[409] » En vérité, cette réflexion introduit un maillon essentiel de la pensée de Carlyle, le « culte du héros », qui mène ensuite à celui du « héros-roi » et à l'avènement du « grand homme[410] », seul apte à gouverner de façon efficace. Ce concept emblématique a fait couler beaucoup d'encre, car complété par ses multiples ramifications semées au fil d'une myriade d'ouvrages, il légitime en vérité, par la peur du désordre, l'établissement d'un gouvernement militaire[411], raison pour laquelle de nombreux intellectuels considèrent aujourd'hui Carlyle comme un penseur d'importance dans la genèse du fascisme[412]. En effet, partant du constat d'une société asphyxiée, endormie, Carlyle appelle au réveil, à l'avènement d'une gouvernance inspirée par ce qu'elle créa de meilleur dans l'histoire [48] : « [*The Editor*] *thinks that Hero-worship, done differently in every different epoch of the world, is the soul of all social business among men* [...] *He thinks that we, on the whole, do our Hero-worship worse than any Nation in this world ever did it before: that the Burns an Exciseman, the Byron a Literary Lion, are intrinsically, all things considered, a baser and falser phenomenon than the Odin a God, the Mahomet a Prophet of God. It is this Editor's clear opinion, accordingly, that we must learn to do our Hero-worship better; that to do it better and better means the awakening of the Nation's soul from its asphyxia, and the return of blessed life to us.* » Dans le cas présent, ce qu'il écrit ne diffère pas avec ce qui a été vu plus tôt chez Digby, et rejoint aussi l'injonction de Doyle, dans *The White Company* et *Sir Nigel* mais aussi au cours de sa vie, à développer chez chacun l'idéal d'honneur, la vertu et la droiture de comportement, car pour Carlyle, le sursaut, l'éveil tant attendu, ne pourra se produire que lorsque le « culte du héros » aura gagné la bataille des esprits, qu'il sera le modèle culturel dominant : « *'Hero-worship,' if you will, yes, friends; but, first of all, by being ourselves*

[409] CARLYLE Thomas, *Past and Present*¸ Londres, Dent, 1970, p. 29.
[410] Le grand homme idéal pour Carlyle tient de Cromwell et de Bonaparte. Il est celui qui voit avant ses contemporains la place qu'il occupe au milieu des événements historiques, et le rôle qu'il a à y jouer. Cette idée est au centre de son livre *The French Revolution: A History* (1837). Voir : BUDGE Gavin, « The Hero as Seer: Character, Perception and Cultural Health in Carlyle », 2009, [En ligne : https://id.erudit.org/iderudit/019805ar] (consulté le 17 mai 2023).
[411] VITOUX Pierre, *op. cit.*, p. 29.
[412] Sur cette question, voir : MOULIN Joanny, « Thomas Carlyle: Extreme Right Ferment », dans *Études anglaises*, 66, 2013, p. 97-110.

of heroic mind. A whole world of Heroes; a world not of Flunkies, where no Hero-King can reign: that is what we aim at! »

L'asphyxie que déplore Carlyle traduit bien la manière dont il considère son époque et ses valeurs. La pénétration du XIIe siècle à travers la chronique de Jocelin lui offre à ce titre la possibilité d'épancher sa soif de lyrisme, en révélant les mérites du passé qu'il oppose aux tares du présent. De fait, la principale qualité du Moyen Âge selon Carlyle est certainement son caractère vitaliste, contrastant avec l'abrutissement qu'il estime causé par le matérialisme industriel. Il écrit, au sujet du monde qu'habite Jocelin [49] : « *How much is still alive in England; how much has not yet come into life!* » Il pense surtout à l'assise du système féodal, qu'il loue également pour sa gouvernance vertueuse : « *A Feudal Aristocracy is still alive, in the prime of life; superintending the cultivation of the land, and less consciously the distribution of the produce of the land, the adjustment of the quarrels of the land; judging, soldiering, adjusting; everywhere governing the people.* » Carlyle ne juge véritablement qu'à travers les grands seigneurs – on reconnaît là son obsession pour le héros –, gouvernant leurs sujets comme s'ils en étaient les pères, et dans le contexte de la nouvelle administration qui prend place à l'heure du récit[413], les emportant dans un projet politique nouveau, dont les réussites futures sont innombrables : « *Men and Northumbrian Norse populations know little what has ended, what is but beginning!* » Cette fascination pour la conquête normande est commune avec celle qu'exprimait Doyle dans *Sir Nigel*, lorsqu'il viste le champ de bataille d'Hastings, où la Providence intervient comme agent de l'histoire britannique : « *And now,* […] *God had made His purpose complete, for here were Nigel the Norman and Aylward the Saxon with good-fellowship in their hearts and a common respect in their minds, with the same banner and the same cause, riding forth to do battle for their old mother England*[414]*.* » Mais Carlyle retourne vite à son obsession contre la modernité. Au milieu des landes inviolées de Calédonie, il parvient à fustiger James Watt et sa machine à vapeur. Il décrit les veines de charbon, de fer, reposant pour quelques siècles encore dans le sol à l'abri des exploitants, se réjouit de n'apercevoir aucun « démon à vapeur » crachant sa fumée à l'horizon : « *not a steeple-chimney yet got on end from sea to sea!* […] *Side by side sleep the coal-strata and the iron-strata for so many ages; no Steam-Demon has yet risen smoking into being. Saint Mungo rules in Glasgow; James Watt still slumbering in the*

[413] *Past and Present* développe en effet le passage d'une administration saxonne à celle, normande, apportée par Guillaume le Conquérant.
[414] *Sir Nigel*, chap. XIII.

deep of Time. » Comme on le voit, l'opposition entre modernité matérialiste et Moyen Âge authentique est constamment appuyée. Avec l'industrialisation, et la montée en puissance des grandes fortunes capitalistes que Carlyle abhorre[415], le passé médiéval apparaît comme un temps béni, « *blessed life* », où l'homme, comme chez Digby, fut sans doute au plus proche de ce pour quoi il fut créé : « *let us say, what depth and opulence of true social vitality, lay in those old barbarous ages*[416]. »

Le qualificatif « *barbarous* » n'a rien de négatif chez Carlyle, ou du moins, est toujours employé pour appuyer dans un second temps des qualités. Dans la phrase citée ci-dessus, « *barbarous* » est synonyme de vie, de fécondité, car selon lui, ce qui fut un jour barbare a par la suite triomphé. Le lecteur de ce mémoire reconnaîtra bien l'enjeu de cette fausse dépréciation. En effet, comme Arthur Conan Doyle, Carlyle est dur avec ses compatriotes. Pour lui, il ne fait aucun doute que les Anglais sont des attardés, des simples d'esprit, des rustres ignorant le raffinement, et si ces répliques sont cinglantes en raison du style enflammé de Carlyle, elles ne doivent finalement leur existence qu'à l'objectif indirect de valorisation qu'elles poursuivent : « *And yet, with all thy theoretic platitudes, what a depth of practical sense in thee, great England! A depth of sense, of justice, and courage; in which, under all emergencies and world-bewilderments, and under this most complex of emergencies we now live in, there is still hope, there is still assurance!* » Il poursuit : « *The English are a dumb people. They can do great acts, but not describe them. Like the old Romans, and some few others, their Epic Poem is written on the Earth's surface: England her Mark! It is complained that they have no artists: one Shakspeare indeed; but for Raphael only a Reynolds; for Mozart nothing but a Mr. Bishop: not a picture, not a song. And yet they did produce one Shakspeare!*[417] » En plus du motif abondamment repéré par ce mémoire, qui consiste à dire du mal pour dire du bien, réapparait chez Carlyle l'idée de supériorité anglaise dans les affaires relevant du « sens pratique » : « *what a depth of practical sense in thee, great England! A depth of sense, of justice, and courage* », idée qu'exploitait également Doyle dans *The Tragedy of the Korosko* : « *We and you have among our best men a higher conception of moral sense and public duty thon is to be found in any other people*[418]. » Plus particulièrement, l'image qu'emploie Carlyle en reliant l'Angleterre à Rome : « *The English are a dumb people. They can do great acts, but not describe them. Like*

[415] CHAFFURIN Louis, *op. cit.*, p. 145.
[416] CARLYLE Thomas, *op. cit.*, p. 82.
[417] *Ibid.*, p. 151.
[418] *The Tragedy of the Korosko*, chap. II. (Voir annexes).

the old Romans » est appronfondie par la suite : « *Commend me to the silent English, to the silent Romans.* » et mérite qu'on y prête attention.

Ce dont parle Carlyle n'est autre que le marque du « mythe de Rome », qui fut l'un des récits dominants dans l'esprit des Britanniques à l'époque des Lumières et prolongé à l'époque victorienne. Son enjeu est simple : la Grande-Bretagne serait la nouvelle Rome. Par son empire mondial, sa domination commerciale et industrielle, elle porte une mission de civilisation contre un monde extérieur essentiellement barbare et primitif. En effet, quiconque se convainc de cette fable découvre aux deux empires des parentés manifestes : l'avènement de la thalassocratie, l'océan mondial faisant office de *mare nostrum* ; la monarchie dépossédée par la *res publica* ; la sortie de l'âge sombre par l'assimilation culturelle d'un espace transmarin, la Grèce pour Rome, la France pour l'Angleterre ; aussi, la conquête de cet espace ou sa tentative ; ou encore, la division de l'empire en deux entités politiques distinctes. La prégnance de ce récit alimenta grandement une certaine vie culturelle de l'Angleterre moderne. On lui doit par exemple l'œuvre monumentale d'Edward Gibbon *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire* (1766-1788), qui témoigne aussi qu'outre l'attrait de revêtir la gloire romaine, le mythe de Rome prévoyait par la même occasion le déclin puis la chute[419].

Ce mythe peut-il être identifié dans *The White Company* et *Sir Nigel* ? C'est probable, si l'on en croit, d'abord, la similarité d'opinion que Doyle possède avec Carlyle sur le caractère barbare de l'Angleterre : « *'Verily, they are heathens and barbarians,' cried the man […] 'But those English! Ach! Take a Goth, a Hun, and a Vandal; mix them together and add a Barbary rover; then take this creature and make him drunk—and you have an Englishman* » ensuite sur la place qu'occupe la France dans le récit. Pour Alleyne, Nigel et les autres personnages des romans, la France est bien cet espace où l'honneur peut s'acquérir parce qu'il en est la terre d'origine : « *The land of France!* […] *The land where their fathers had bled, the home of chivalry and of knightly deeds, the country of gallant men, of courtly women, of princely buildings, of the wise, the polished and the sainted.* […] *the theatre where a new name might be made or an old one marred*[420]. » Pour les Anglais, la chevalerie est bien une importation du continent, et l'insistance du récit à montrer la francophilie des élites du royaume est là pour appuyer l'idée que l'Angleterre, par sa guerre en France, cherche en vérité à se conquérir elle-même. Dans

[419] Sur le mythe de Rome appliqué aux Britanniques en général et à l'œuvre de Gibbon en particulier, se référer à la thèse de Michel Baridon : BARIDON Michel, *Edward Gibbon et le mythe de Rome : histoire et idéologie au siècle des Lumières*, Paris, Champion, 1977.
[420] *The White Company*, chap. XVII.

tous les cas, la divination de Dame Tiphaine accrédite dans *The White Company* la destinée impériale promise à l'Angleterre, et Carlyle, de même, après avoir traité ses compatriotes d'idiots [50] : « *Of all the Nations in the world at present the English are the stupidest in speech, the wisest in action* » croit comme Doyle dans cet exceptionnalisme anglo-saxon[421], appelé à dominer les mers et au-delà : « *Thy very stupidity is wiser than their wisdom. A grand vis inertia is in thee; how many grand qualities unknown to small men! Nature alone knows thee, acknowledges the bulk and strength of thee: thy Epic, unsung in words, is written in huge characters on the face of this Planet, sea-moles, cotton-trades, railways, fleets and cities, Indian Empires, Americas, New Hollands; legible throughout the Solar System!* » En clair, appel au réveil d'un côté, appel à l'honneur de l'autre, chaque fois plongeant dans le passé fantasmé, Doyle et Carlyle, Digby avec eux, ne peuvent être considérés hors de ce cadre intellectuel collectif qui prédit à l'Angleterre un inexorable déclin après la puissance.

Mais la pensée de Carlyle ne fait pas qu'appeler au réveil, elle développe aussi un sentiment d'impuissance face à l'histoire, qui parait alors un contresens avec ce qui vient d'être affirmé, mais qui ne peut être ignoré au regard de l'importance qu'il occupe dans son œuvre et des proximités qui, là encore, s'observent avec Arthur Conan Doyle.

C'est bien le fond de la trouble philosophie à laquelle se livra Carlyle : seul le « grand homme » a conscience de sa place au sein des événements historiques, les autres individus leur sont soumis[422]. Plutôt qu'un espace uniquement livresque, l'histoire est selon lui davantage une icône, un organisme où s'observe le regard divin[423], palpitant entre *passé* et *présent* et qui, de fait, s'accorde avec la facture de l'ouvrage, alternant entre Moyen Âge et modernité. Lorsque cette sensibilité s'exprime, le style de Carlyle offre des scènes d'une beauté littéraire remarquable. Notamment, lorsque rendu sur les lieux de l'abbaye de Jocelin, l'éditeur éprouve en lui le souvenir de la vie qui habita jadis ces murs effondrés : « *Another world, truly.* […] *But at lowest, O dilettante friend, let us know always that it was a world, and not a void infinite of gray haze with fantasms swimming in it. These old St. Edmundsbury walls, I say, were not peopled with fantasms; but with men of flesh and blood, made altogether as we are. Had thou and I then been, who knows but we ourselves had taken refuge from an evil Time, and fled to dwell here, and meditate on an Eternity, in such fashion as we could? Alas, how like an old osseous fragment, a broken blackened shin-bone of the old dead Ages, this black ruin looks out,*

[421] MATTELART Armand et NEVEU Érik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2018, p. 9.
[422] CHANDLER Alice K., *Dream of Order. The Medieval Ideal in Nineteenth-Century English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1970, p. 146.
[423] HALE John Rigby (éd.), *op. cit.*, p. 42.

not yet covered by the soil; still indicating what a once gigantic Life lies buried there! It is dead now, and dumb; but was alive once, and spake. For twenty generations, here was the earthly arena where painful living men worked out their life-wrestle, looked at by Earth, by Heaven and Hell. Bells tolled to prayers; and men, of many humours, various thoughts, chanted vespers, matins; and round the little islet of their life rolled forever (as round ours still rolls, though we are blind and deaf) the illimitable Ocean, tinting all things with its eternal hues and reflexes; making strange prophetic music! How silent now; all departed, clean gone. The World-Dramaturgist has written: Exeunt[424]. » Ce passage illustre bien une chose dans la pensée historique de Carlyle : elle touche à l'éternité : « *and meditate on an Eternity* », au ressac permanent des générations humaines et de l'oubli auquel elles sont immanquablement condamnées. Dès lors, à quoi bon ? Que faire devant cette inertie délirante, ce poids des siècles à jamais enfouis ? Qui se souvient de l'abbé Samson dont la seule trace est la chronique de Jocelin ? [51] : « *Here is a brave governor Samson, a man fearing God, and fearing nothing else;* […] *The faint image of him, revived in this hour, is found in the gossip of one poor Monk, and in Nature nowhere else. Oblivion had so nigh swallowed him altogether, even to the echo of his ever having existed.* » Tous ces hommes dont nous ne savons rien car engloutis par le temps : « *How many brave men have lived before Agamemnon!* » Mais Carlyle pense à eux : ils ne sont pas morts en vain, leur corps et leur vie ont servi pour l'ensemble des hommes à venir. Ils sont en nous, comme leurs anciens étaient en eux. Yggdrasil, l'arbre-monde, l'arbre-vie des mythologies nordiques est le modèle organique – à certains égards : cosmique, car il contient à la fois le passé, le présent et le futur[425] – que Carlyle voit dans l'histoire humaine. Les générations successives, une fois disparues, retournent à la terre et se mêlent à son humus, qui à son tour alimente le présent : « *What regiments and hosts and generations of such has Oblivion already swallowed! Their crumbled dust makes up the soil our life-fruit grows on. Said I not, as my old Norse Fathers taught me, The Life-tree Igdrasil, which waves round thee in this hour, whereof thou in this hour art portion, has its roots down deep in the oldest Death-Kingdoms; and grows; the Three Nornas, or Times, Past, Present, Future, watering it from the Sacred Well!* »

The White Company et *Sir Nigel* n'abordent pas explicitement la notion d'Yggdrasil dans les termes de Carlyle. En revanche, il a été vu en amont de ce mémoire, au chapitre deux, que Doyle usait par moments d'une même intrication de son récit, dans un maillage mémoriel et de souvenirs, attestant du caractère perméable du passé et du présent. Nous l'avions défini à partir

[424] CARLYLE Thomas, *op. cit.*, p. 47.
[425] NIXON Jude, « Thomas Carlyle's Igdrasil », dans *Carlyle Studies Annual*, 25, 2009, p. 49-58, p. 53.

de l'extrait où Nigel passe le pont de Thursley et contemple une pierre rituelle d'origine païenne ; on appréciera la résonnance de ce détail avec l'imaginaire nordique auquel recourt Carlyle. Dans ce passage, Nigel était pris d'un vertige semblable à celui qu'éprouve l'éditeur de *Past and Present* aux abords de l'abbaye en ruines [26] : « *He had ridden over Thursley Ridge past that old stone where in days gone by at the place of Thor the wild Saxons worshiped their war-god.* […] *still it was said that wild fires danced round it on the moonless nights, and they who had ears for such things could hear the scream and sob of those whose lives had been ripped from them that the fiend might be honored.* » Comme chez Carlyle, la frontière entre le passé et le présent se brouille, lorsque Nigel se met à craindre qu'on ne l'étende à son tour sur la pierre : « *he felt for an instant a shudder pass through his stout heart. Was it the chill of the evening air, or was it that some inner voice had whispered to him of the day when he also might lie bound on such a rock and have such a blood-stained pagan crew howling around him.* » Ce motif, que nous avions défini comme « de la vieille pierre », est déterminant dans la pensée des victoriens. Cela n'est pas un hasard si le XIXe siècle montre une sensibilité nouvelle aux vestiges des époques passées[426]. Le Royaume-Uni redécouvre les châteaux de son baronnage, ses remparts romains, et par conséquent, se dote d'institutions visant à les sauvegarder, en témoigne en 1877 la création par William Morris de la *Society for the Protection of Ancient Building*[427]. Effectivement, la « ruine », au sens actuel, avec son pouvoir évocateur, contemplatif, est bien un concept romantique, dont Carlyle, Morris, et bien sûr Doyle sont chacun tributaires. Partant, il n'est pas étonnant de constater l'irruption dans la littérature de ce souci, désormais évident, qui questionne les hommes sur le caractère éminemment historique de leur environnement. De son côté, dans *The White Company*, la divination de Dame Tiphaine, si elle ne s'appuie sur aucune ruine à proprement parler, participe aussi à cette imagerie d'un passé et d'un présent perméables : elle prophétise, comme Carlyle, une vision de l'histoire où l'inertie du passé travaille en permanence des contemporains trop sûrs d'eux, inertie sur laquelle il est impossible d'avoir prise, à moins d'appartenir aux grands hommes.

[426] BOOS Florence (dir.), *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*, New York, Garland, 1992, p. 8-9.
[427] POULOT Dominique, *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2001, p. 127.

c. Le gothique de John Ruskin

Ruines et bâtiments oubliés assurent une transition de choix pour aborder l'œuvre de John Ruskin et ses liens avec celle d'Arthur Conan Doyle. D'emblée, il faut dire que Ruskin est proche de Carlyle qu'il côtoya tout au long de sa vie, chacun nourrissant sa pensée au contact de l'autre[428]. C'est que Ruskin pose un diagnostic sur l'état de la société similaire à celui de Carlyle : décadence morale et déshumanisation par l'industrie guettent en chaque domaine l'homme victorien. Contrairement à ce-dernier, Ruskin est cependant moins un réactionnaire qu'un esthète, et sa pensée, sans pour autant renoncer à gagner la bataille des idées, tient plutôt du constat et paraît moins rageuse, plus contemplative, et se limite à des champs d'application moins totalisants. De fait, Ruskin est bien davantage un critique d'art ; essentiellement, d'architecture et de peinture. L'architecture l'emmène cependant vite aux considérations sociales que les normes de son temps suggèrent – les tendances en matière d'édification publique révèlent en effet la manière dont les hommes conçoivent l'agencement de l'espace et la place qu'ils y occupent[429] ; la peinture, quant à elle, le pousse à souligner l'importance trop négligée du regard humain, de sa sensibilité à sauvegarder, du droit à l'étonnement, de la préservation de l'environnement et des paysages[430] – en ce sens, il est à considérer comme un des pères du mouvement écologiste naissant à l'ère industrielle[431].

Des nombreuses oeuvrent qu'a portées John Ruskin au cours de sa vie, *The Stones of Venice* (1851) est celle qui rejoint au plus près l'intérêt de ce mémoire, en interrogeant surtout l'idée communément admise que la Renaissance apporta sa splendeur à la cité des Doges. Plus précisément, c'est l'un de ses nombreux chapitres, *The Nature of Gothic*, qui assura la postérité de l'ouvrage en général, et vers lequel nous nous dirigerons surtout. Il faut mentionner aussi que « gothique » a parfois été employé par certains chercheurs, dont Catherine Wynne, pour décrire l'œuvre d'Arthur Conan Doyle[432]. Ce faisant, renvoient-ils aux caractérstiques du genre définies par Ruskin, ou doit-on y voir au contraire la marque d'un abus parmi les nombreuses

---

[428] COOK E. T. et WEDDERBURN Alexander, (éd.) *The Letters of John Ruskin (1870–1899)*, Londres, George Allen, 1909, p. 345.
[429] CASES Isabelle, « John Ruskin, prophète du désastre dans 'Traffic' », dans *Études anglaises*, 62, 2009, p. 3-15, p. 8.
[430] MATHIS Charles-François, « Chemins de fer et vision des paysages anglais », dans *Histoire, économie et société*, 24, 2005, p. 123-146, p. 133.
[431] Sur cette question, voir : WHEELER Michael (éd.), *Ruskin and Environment: The Storm-Cloud of the Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 1995.
[432] WYNNE Catherine, *The Colonial Conan Doyle: British Imperialism, Irish Nationalism, and the Gothic*, Londres, Greenwood, 2002, p. 2.

confusions de sens auxquelles le terme fut exposé, et que Ruskin se charge en priorité d'éclaircir dans son chapitre ? Après la parution complète de *The Stones of Venice* en trois volumes, William Morris édita personnellement *The Nature of Gothic* à part, ce qui donne à voir l'universalité du propos qu'il renferme et, par la même occasion, les multiples usages qu'il tolère.

Effectivement, il n'y est pas question de Venise, mais du Moyen Âge dans son ensemble et de son passage vers l'art renaissant. Pour Ruskin, le gothique est une grille d'analyse, une échelle : un phénomène peut donc être plus ou moins gothique[433]. Il en donne les caractéristiques suivantes :

> I believe, then, that the characteristics or moral elements of Gothic are the following, placed in the order of their importance:
> 1. Savageness.
> 2. Changefulness.
> 3. Naturalism.
> 4. Grotesqueness.
> 5. Rigidity.
> 6. Redundance[434].

Nous n'allons pas ici nous lancer dans l'approfondissement exhaustif de ces qualités ; Ruskin, lui-même, en réserve certaines pour d'autres chapitres de son livre. Dans tous les cas, l'originalité de *The Nature of Gothic* est la réinterprétation qu'il propose de l'art médiéval connu comme tel. Pour lui, la principale vertu du gothique, qui se trouve dans sa première qualité, « *Savageness* », est la pulsion vitale qui s'y observe[435]. Encore une fois, nous retombons ici sur la même idée, exprimée déjà chez Doyle, chez Warburton et chez Carlyle : l'éloge d'un élan vital inhérent aux peuples d'origine barbare ou, en tous cas, dont le développement s'est fait loin des centres d'influence classique. Pour Ruskin, le gothique célèbre la liberté d'exécution, parce qu'elle supporte l'imperfection[436], contrairement à l'art gréco-romain et renaissant qui ne connait que symétrie et uniformité. Selon cette logique, il considère la Renaissance comme une décadence sociale et artistique, qui rompit l'harmonie des corps de la société médiévale[437]. En ce sens, si l'on visite à nouveau l'*excipit* de *The White Company*, il est question d'une même

[433] DELOGU Christopher Jon, « On the Nature of Gothic and the Lessons of Ruskin », dans *Caliban*, 33, 1996, p. 101-110, p. 105.
[434] RUSKIN John, *The Nature of Gothic: A Chapter of The Stones of Venice*, Hammersmith, Kelmscott Press, 1892, p. 6.
[435] MATTHEWS David, *op. cit.*, p. 70.
[436] WEST William N., « Spenser, Ruskin, and the Victorian Culture of Medieval England », dans *Spenser Studies*, 33, 2019, p. 245-266, p. 259.
[437] DELOGU Christopher Jon, *op. cit.*, p. 104.

tolérance vis-à-vis de l'erreur, ici dans le comportement, parce qu'elle est connexe à l'expression de qualités concrètes, vitales : « *So they lived, these men in their own lusty, cheery fashion—rude and rough, but honest, kindly, and true*[438]. » Quand Ruskin précise d'ailleurs les qualités, cette fois, de l'artisan gothique « *as belonging to the builder, they would be expressed thus: i. Savageness or Rudeness* », il s'accorde exactement avec les mots choisis par Doyle : « *rude and rough.* »

Comme chez Digby, l'impératif de préserver cet idéal d'un autre temps – à défaut de le restaurer –, ce jaillissement de vie que *The Nature of Gothic* se plait à confirmer dans l'inspection des gargouilles, des arches brisées, des contreforts fleuris et des tympans où toutes les fantaisies se côtoient, est l'une des principales motivations poussant Ruskin à l'œuvre afin qu'il ne sombre pas dans l'oubli : « *And therefore, in all ages and all countries, reverence has been paid & sacrifice made by men to each other, not only without complaint, but rejoicingly; and famine, and peril, and sword, and all evil, and all shame, have been borne willingly in the causes of masters and kings; for all these gifts of the heart ennobled the men who gave, not less than the men who received them, and nature prompted, and God rewarded the sacrifice. But to feel their souls withering within them, unthanked, to find their whole being sunk into an unrecognized abyss, to be counted off into a heap of mechanism numbered with its wheels, and weighed with its hammer strokes, this nature bade not; this God blesses not; thishumanity for no long time is able to endure*[439]. » C'est finalement encore la remarque de Froissart à laquelle souscrivent jusqu'ici tous les auteurs, y compris Doyle : « *on ne doibt mies oubliier mes le doibt on mettre avant pour tous bacelers encoragier et exempliier*. »

Toujours est-il qu'on ne doit pas chercher l'établissement d'un parallèle exact entre les caractéristiques du gothique selon Ruskin et la facture des romans d'Arthur Conan Doyle, car il s'agit, d'un côté, d'art visuel, de l'autre, d'art littéraire – des dissonances sont donc attendues. Par exemple, on serait tenté d'invoquer le grotesque, quatrième caractère ruskinien, pour évoquer la comédie constamment à l'œuvre dans l'écriture de Doyle. Mais Ruskin considère plutôt le grotesque comme une forme de catharsis liée à l'expérience d'une réalité difficile pour les médiévaux ; dans *The White Company*, on sait que les conditions les plus précaires de la vie médiévale sont peu représentées. Toutefois, lorsque Ruskin aborde son dernier critère, la redondance, il semble qu'il touche un aspect déjà remarqué dans l'*architecture* des romans

[438] *The White Company*, chap. XXXVIII.
[439] RUSKIN John, *op. cit.*, p. 22.

d'Arthur Conan Doyle. Ruskin écrit : « REDUNDANCE […] *still, in the most characteristic buildings, a certain portion of their effect depends upon accumulation of ornament*[440]. » Cette « portion particulière de l'effet » suscité par les bâtiments de style gothique, due à l'accumulation d'ornements, rejoint ce que Harry E. Shaw précisait sur la « fabrication » de l'effet historique par Walter Scott : « *Scott uses his plot as a string on which to hang scenes of a past that still lived on in men's minds when the novels were published*[441]. » Dans le cas d'Arthur Conan Doyle, il a été montré, au début de ce mémoire, comme *The White Company* s'accordait à cette méthode afin d'invoquer dans l'esprit du lecteur une idée de l'époque visitée. Nous l'avions même comparée, en raison de ses excès, au parcours d'un manège.

Au sens de Ruskin, Doyle est donc redondant : lorsqu'il file dans son ouverture des scènes présentant les religieux comme des imposteurs ; lorsqu'il précipite l'irruption de la violence dans le récit, afin de souscrire à l'opinion commune d'un Moyen Âge dangereux ; lorsqu'il montre les rapports hommes-femmes sous un angle unique, répété au cours de situations dont l'enjeu est toujours identique ; plus généralement, lorsque, pris par son idée, il se sent contraint d'offrir au lecteur une exposition complète du monde médiéval sous forme de tableaux successifs. Cette construction n'est pas sans charmes, et ses ornements sont assurément divertissants, mais ces mérites n'enlèvent rien à son caractère répétitif. Comme Ruskin, il voit dans le Moyen Âge une expression de vie, dont l'incarnation la plus évidente est la course à l'honneur, et comme on sait que cette dernière est inspirée directement par sa propre expérience de la vie, Arthur Conan Doyle est finalement cet artisan que décrit Ruskin, juché sur son échaffaudage, l'échine tordue dans une pose inconfortable, en train d'inscrire à la plume, son burin, dans le tympan de son édifice textuel des visages, des situations, des éclats de spontanéité qui attestent tous son enthousiasme à la tâche, justement gothique : « *There are, however, far nobler interests mingling, in the Gothic heart, with the rude love of decorative accumulation: a magnificent enthusiasm which feels as if it never could do enough to reach the fulness of its ideal; an unselfishness of sacrifice, which would rather cast fruitless labour before the altar than stand idle in the market; and finally, a profound sympathy with the fulness & wealth of thematerial*

[440] *Ibid.*, p. 86.
[441] SHAW Harry, *The Forms of Historical Fiction. Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983, p. 72.

universe, rising out of that Naturalism whose operation we have already endeavoured to define[442]. »

d. Socialisme médiéval et esthétique vernaculaire chez William Morris

Comme Ruskin, dont il se réclame un héritier direct[443], William Morris reprend les idées soutenues par Carlyle. Avec lui, il partage la détestation de l'époque industrielle et l'activité de romancier, au milieu d'une œuvre protéiforme qui touche à la littérature, l'engagement politique, l'édition, l'architecture et le design textile. Pour Morris, tous les moyens sont bons pour faire advenir l'idée qu'il se fait du socialisme anglais – idée qu'il contribue d'ailleurs à définir par la création, en 1884, de la *Socialist League*[444]. À la différence donc des autres auteurs que ce mémoire a cités, y compris John Ruskin, Morris est un penseur de gauche, non un conservateur. S'il a recours au monde pré-industriel afin de souligner la laideur de la civilisation mécanique et son développement auquel il assiste, son usage diffère cependant d'un simple réflexe anti-moderne, cherchant la restauration d'un état historique antérieur supposément béni. En effet, Morris s'appuie sur les anciens pour dépasser la société industrielle, pour créer un monde absolument neuf qui n'aurait rien d'un retour en arrière. En ce sens, sa pensée, assurément dialectique, relève aussi de l'utopisme[445].

L'échantillon de sa littérature qui nous occupe s'en ressent. *A Dream of John Ball* paraît en 1886 sous forme de feuilleton, cinq ans donc avant *The White Company*, puis en un volume en 1888, et concentre l'essentiel des thèmes chers à l'œuvre de Morris. Le roman use d'un principe familier, néanmoins relativement novateur à l'époque, celui du voyage temporel. Le protagoniste est un penseur socialiste contemporain – on peut, à ce titre, le relier à Morris lui-même – se réveillant dans un monde qui lui semble au premier abord étranger, par ses paysages, ses habitants, leurs coutumes, leurs vêtements, leur parler. L'incompréhension s'estompe rapidement : c'est au milieu du XIVe siècle que vient de s'éveiller le personnage, plus précisément en 1381[446]. Vingt-trois ans après la jacquerie qui secoua le royaume de France, les paysans anglais embraient à leur tour et se soulèvent contre leurs seigneurs. Effectivement, l'agitation

---

[442] RUSKIN John, *op. cit.*, p. 88.
[443] BÉDARIDA François, « Le socialisme en Grande-Bretagne de 1875 à 1914 », dans DROZ Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme (2)*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 347-404, p. 351.
[444] *Ibid.*, p. 360.
[445] CHOAY Françoise, « L'utopie et le statut anthropologique de l'espace édifié », dans CHOAY Françoise (dir.), *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006, p. 345-373, p. 357.
[446] Sur la révolte et son contexte, voir la note dédiée dans : I), 2), c) *Les contours d'une question sociale.*

sociale est d'emblée ce qui frappe le narrateur alors qu'il progresse vers les habitations qu'il aperçoit. Autour de lui, on parle d'un discours à venir sur la place du village et d'un prêtre énigmatique. En compagnie des quelques quidams rencontrés qui le prennent pour une curiosité – Morris prend soin d'appuyer le hiatus linguistique entre le Moyen Âge et la modernité –, il s'y rend et découvre l'orateur qui n'est autre que John Ball[447]. Dans un sermon enflammé, le prêtre exhorte ses ouailles à renverser l'ordre social, selon sa célèbre phrase : « *When Adam delved and Eve span / Who was then the gentleman?*[448] » Peu après, des troupes sont envoyées afin de mater l'insurrection. Les paysans s'organisent, et les repoussent. Le personnage obtient ensuite un entretien avec le prêtre. Leur discussion sur la nature du mouvement social apporte à Ball la désillusion suivante : ses idées ne l'auront pas emporté dans l'avenir, et la société contemporaine que lui décrit son interlocuteur le révulse. Au travers de son récit, Morris cherche à mettre en lien la continuité de l'oppression subie par la classe travailleuse, tout en exposant à son public les solutions trouvées par ces hommes du passé, issus d'un monde encore *humain*[449] ; dans tous les cas, il démontre le caractère toujours nécessaire de la lutte pour faire advenir un monde meilleur[450].

On est en droit de penser que Doyle et Morris sont aux antipodes. Le second, homme de gauche radicale, libertaire, ouvertement marxiste, n'a sur le papier pas grand-chose à voir avec le premier, humaniste certes, mais épris de chevalerie, conservateur à bien des égards, impérialiste de surcroît. Là où Morris fut engagé dans la lutte politique en soutenant les émanations du mouvement social, prônant la confrontation avec l'ordre établi, investissant les cortèges et manifestations, Doyle tenta quant à lui d'être élu, à plusieurs reprises et en vain, comme député libéral. Il défendit le maintien de l'empire en envisageant sa continuité dans un monde en proie au changement perpétuel, Morris milita pour son démembrement[451]. Et de manière générale, l'un donna plutôt la parole aux grands acteurs des événements qu'il exploita – que Morris

[447] John Ball, né en 1338 en Angleterre, vraisemblablement en Essex, est un prêtre charismatique et une figure centrale de la révolte paysanne de 1381. Il acquit une réputation de prédicateur passionné et radical, engagé en faveur des paysans. Au cours de ses sermons, il inspirait les paysans à lutter contre les injustices et à réclamer leurs droits. Lorsque la révolte éclate en Angleterre en réponse aux conditions de vie difficiles et aux impôts oppressifs décrétés par Richard II, Ball s'impose de fait comme un des principaux leaders, notamment avec Jack Straw. La répression royale conduit Ball à la détention : il est condamné à mort pour hérésie et trahison. Il fut pendu, émasculé et décapité, et sa tête fut exposée sur un piquet à Norwich pour décourager toute autre révolte. John Ball a été largemment récupéré par la pensée socialiste naissante en Angleterre au cours du XIXe siècle. Voir : DOBSON Richard Barrie, *The Peasants' Revolt of 1381*, Londres, MacMillan, 1970, p. 352.
[448] MORRIS William, *A Dream of John Ball; and, A King's Lesson*, Project Gutenberg, 2021, p. 18.
[449] WEST William N., *op. cit.* p. 248.
[450] BOOS Florence (dir.), *op. cit.*, p. 32.
[451] LÖWY Michael, « William Morris, romantique révolutionnaire », dans *Multitudes*, 55, 2014, p. 129-133, p. 130.

qualifierait de *dominants* – quand l'autre choisit au contraire d'écouter la paysannerie et de laisser les chevaliers, évêques et monarques aux auteurs bourgeois.

De fait, c'est la grande observation qui naît à la lecture de *A Dream of John Ball* : le Moyen Âge visité ne l'est qu'au travers des réalités populaires, laissant de côté les préoccupations désincarnées ne concernant que les élites. On sait d'ailleurs que Morris s'est grandement inspiré de Froissart, qui laissa paraître sa sympathie envers les révoltés anglais au moment d'en rapporter l'action dans ses chroniques[452]. En accord avec les événements rapportés, le regard de la narration est donc assurément d'ordre conflictuel. Les sermons de John Ball et les conversations auxquelles participe le personnage avec les habitants témoignent du haut niveau de tension au sein des rapports sociaux. On y pointe du doigt les parasites que sont les nobles [52] : « *What else shall ye lack when ye lack masters?* », l'autogestion dont sont, d'après le texte, capables les travailleurs : « *Ye shall not lack for the fields ye have tilled, nor the houses ye have built, nor the cloth ye have woven; all these shall be yours* », et on promet l'abolition de l'argent : « *and all shall be without money and without price.* » À la fin, une fois débarrassés du poids de leurs exploitants, les hommes pourront vivre égaux et en communauté. Ce concept est crucial pour comprendre la pensée de Morris, il le nomme « *fellowship*. » Ainsi qu'il la définit dans le roman, la communauté représente le terminus de l'évolution sociale. En ce sens, il ne s'agit ni plus ni moins que d'une forme de communisme[453]. Néanmoins, dans la bouche de Ball, cet état idéal s'approche d'une imitation des principes du Paradis ; en d'autres termes, il ne se comprend que dans une perspective chrétienne : « *and fellowship shall be established in heaven and on the earth.* » Les chevaliers et seigneurs, dont l'existence et l'activité vont contre l'établissement de cette société nouvelle, sont donc des traitres, ainsi que l'affirme le personnage de Jack Straw, autre leader des paysans révoltés [53] : « *we free men of Kent are on the way to London to speak with King Richard, and to tell him that which he wots not; to wit, that there is a certain sort of fools and traitors to the realm who would put collars on our necks and make beasts of us, and that it is his right and his devoir to do as he swore when he was crowned and anointed at Westminster on the Stone of Doom, and gainsay these thieves and traitors* » et à nouveau, l'inspiration chrétienne, appellant le Christ à punir les exploitants, sert de chute à l'invective : « *and if* [*King Richard*] *be too weak, then shall we help him; and if he will not be king, then shall we have one who will be, and that is the King's Son of Heaven.* » L'imagerie chrétienne ne laisse évidemment personne dupe, les clercs et personnages religieux dans leur ensemble ne sont pas

[452] DOBSON Richard Barrie, *op. cit.*, p. 369.
[453] LÖWY Michael, *op. cit.*, p. 131.

considérés différemment des nobles. John Ball raconte d'ailleurs son évasion de la prison où l'a plus tôt jeté l'archevêque de Canterbury. Et il ironise même, en comparant l'incendie auquel il doit sa libération à l'allumage d'un cierge : « *Wherefore did ye take me out of the archbishop's prison but three days agone, when ye lighted the archbishop's house for the candle of Canterbury*[454]. »

S'arrêter à ces constats élimine de façon certaine l'idée que Doyle et Morris puissent se rejoindre. En effet, il semble que tout ce que à quoi Doyle accorde de la valeur, de l'attention, dans ses romans – principalement, la chevalerie et l'idée que l'histoire est faite d'individualités exceptionnelles – se trouve invalidé dans la pensée de Morris, du moins comme on la comprend dans *A Dream of John Ball*. Cependant, c'est oublier que Doyle a mis de côté la question sociale dans sa littérature historique, ne l'exploitant que lorsque celle-ci devient nécessaire à la crédibilité du cadre recréé. En clair, il est évident que Doyle et Morris, bien qu'ayant en commun l'environnement médiéval de leurs écrits, traitent de sujets diamétralement opposés. En revanche, si l'on choisit d'inspecter *The White Company* et *Sir Nigel* dans l'espace qu'ils partagent avec *A Dream of John Ball*, certaines correspondances émergent.

Celles-ci surviennent justement lorsque Doyle donne la parole aux paysans, à ceux qui sont la première source d'intérêt de Morris. Dans *The White Company*, on se souvient de la brève apparition du personnage de Jenkin, qui défendait les bienfaits qu'apporta pour les petites gens la grande peste. Lors de son intervention, le texte exprime sans doute ce qui s'approche au plus près de ce que Morris nommerait sans détours la lutte des classes : « [*The plague was*] *the best friend that ever the common folk had in England* […] *the other half could pick and choose who they would work for, and for what wage*[455]. » Ce qui, dans *Sir Nigel*, faisait dire à Doyle que le peste avait été le terreau d'un monde meilleur, plus égalitaire, justement parce qu'elle préluda aux mouvements massifs de révolte connus en 1381 : « *Yet it was there in that stream of death, in that reek of corruption, that the brighter and freer England was born. There in that dark hour the first streak of the new dawn was seen.* […] *It was the black death which cleared the way for that great rising thirty years later which left the English peasant the freest of his class in Europe*[456]. » Tout opposé qu'il soit à Morris, Doyle reconnaît donc les mérites apportés par la révolte des paysans, et si dans son cas le recours aux classes populaires illustre un souci réaliste, il rejoint encore Morris dans la manière qu'il a d'appuyer la crédibilité de son tableau.

[454] MORRIS William, *op. cit.*, p. 20.
[455] *The White Company*, chap. V.
[456] *Sir Nigel*, chap. I.

En effet, *A Dream of John Ball* fut particulièrement remarqué pour le travail que Morris opéra sur la langue de ses personnages. Peut-être cela aura-t-il d'ailleurs interpelé le lecteur de ce mémoire : Morris refuse que les médiévaux, sous prétexte d'un accord tacite passé avec son audience, parlent comme des contemporains. En témoigne l'usage régulier de la deuxième personne du singulier : « *thou* » et ses variations d'emploi : « *thee, thy* » abandonnées par l'anglais moderne, l'usage de conjugaisons archaïques pour des verbes élémentaires comme « *you have* / *he has* » devenant « *thou hast* / *he hath* », et « *you are* » devenant « *thou art* », ou encore le glissement de « *you* » vers « *ye* » – tous ces éléments, mis bout à bout, devant donner l'idée d'un parler vernaculaire. Le protagoniste, en revanche, s'exprime en anglais standard, ce qui contribue à l'effet cherché par Morris : conférer au Moyen Âge, par cette collision linguistique, un caractère d'étrangeté et, en même temps, de parenté. Chez Doyle, ce procédé est également employé, et est particulièrement visible au début de *The White Company* lorsque l'abbé punit les moines aux yeux baladeurs : « *'Canst thou?' cried the Abbot, in a high, tempestuous tone. 'Canst thou so? Hast forgotten that the five-and-thirtieth rule of the order is that in the presence of a woman the face should be ever averted and the eyes cast down? Hast forgot it, I say? If your eyes were upon your sandals, how came ye to see this smile of which ye prate? A week in your cells, false brethren, a week of rye-bread and lentils, with double Lauds and double Matins, may help ye to a remembrance of the laws under which ye live.'*[457] »

Plus généralement, ce travail d'archaïsation révèle tout l'intérêt et toute l'estime que porte Morris à l'endroit des révoltés. En effet, il irait contre ses principes de mettre dans leur bouche des paroles et des dialogues écrits dans la langue de leurs oppresseurs. En ce sens, cette langue vernaculaire – dont l'historicité est sans doute imprécise et fantasmée – offre un espace d'expression vernaculaire oublié, n'ayant laissé presque aucune trace, et qui sied, en vérité, parfaitement aux idées socialistes de Morris : elle atteste un élan vital, une culture propre aux classes populaires loin des romances et littératures courtoises[458]. Dans cette logique, cette attention est appuyée par la place qu'accorde Morris aux chansons, qui scandent véritablement la petite centaine de pages que compte le roman. Toute mobilisation ne va pas sans ritournelles entêtantes, et là encore il semble que le texte souhaite y rendre hommage. Par exemple :

> The Sheriff is made a mighty lord,
> Of goodly gold he hath enow,

[457] *The White Company*, chap. I.
[458] LEARS Adin Esther « On Bells and Rebellion: The Auditory Imagination and Social Reform, Medieval and Modern », dans JAGER Katharine W. (éd.), *Vernacular Aesthetics in the Later Middle Ages: Politics, Performativity, and Reception from Literature to Music*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, p. 87-115, p. 109.

And many a sergeant girt with sword;
But forth will we and bend the bow.
We shall bend the bow on the lily lea
Betwixt the thorn and the oaken tree.

With stone and lime is the burg wall built,
And pit and prison are stark and strong,
And many a true man there is spilt,
And many a right man doomed by wrong.
So forth shall we and bend the bow
And the king's writ never the road shall know.

Now yeomen walk ye warily,
And heed ye the houses where ye go,
For as fair and as fine as they may be,
Lest behind your heels the door clap to.
Fare forth with the bow to the lily lea
Betwixt the thorn and the oaken tree.

Now bills and bows I and out a-gate!
And turn about on the lily lea!
And though their company be great
The grey-goose wing shall set us free.
Now bent is the bow in the green abode
And the king's writ knoweth not the road.

So over the mead and over the hithe,
And away to the wild-wood wend we forth;
There dwell we yeomen bold and blithe
Where the Sheriff's word is nought of worth.
Bent is the bow on the lily lea
Betwixt the thorn and the oaken tree[459].

La présence de ces chants doit probablement beaucoup à l'activité poétique de Morris. Or, on sait, par les extraits qui en furent mobilisés dans le chapitre deux, que Doyle pratiqua aussi l'écriture versifiée. Dans *The White Company* et *Sir Nigel*, des chansons du même ordre sont à l'occasion greffées entre les paragraphes. Lorsque Alleyne croise avec John et Samkin la route d'une procession flagellante en train de chanter, Doyle ne se contente pas d'une simple description qui en résumerait la substance, il insère au sein de la page l'une ou l'autre strophe, qui correspondent à ce que les personnages perçoivent au moment où la scène a lieu sous leurs yeux :

[459] MORRIS William, *op. cit.*, p. 15.

> As they came up to them, Alleyne could hear the doleful dirge which the beater was chanting, bringing down his heavy whip at the end of each line, while the groans of the sufferer formed a sort of dismal chorus. It was in old French, and ran somewhat in this way:
>
> Or avant, entre nous tous frères
> Battons nos charognes bien fort
> En remembrant la grant misère
> De Dieu et sa piteuse mort,
> Qui fut pris en la gent amère
> Et vendus et trais à tort
> Et bastu sa chair, vierge et dère
> Au nom de ce battons plus fort[460].

De même, lorsque les révoltés s'en prennent à la forteresse de Villefranche, cette fois-ci sur un même mode que ce qui a lieu dans *A Dream of John Ball*¸ les paysans scandent le nom de Jacques Bonhomme, leur héros – bien que son existence soit controversée :

> They still piled the brushwood round the base of the tower, and gambolled hand in hand around the blaze, screaming out the doggerel lines which had long been the watch-word of the Jacquerie:
>
> Cessez, cessez, gens d'armes et piétons,
> De piller et manger le bonhomme,
> Qui de longtemps Jacques Bonhomme
> Se nomme[461].

En définitive, l'origine et l'approche différentes de Morris et Doyle ne les empêchent pas de développer dans leurs écrits des proximités manifestes. Si *The White Company* et *Sir Nigel* ne s'attardent véritablement que sur la figure du chevalier et la conduite de la guerre contre la France, et que Morris cherche quant à lui à pénétrer le quotidien d'une ruralité écrasée par le système féodal, les deux œuvres témoignent d'une même méthode dans l'usage du matériau historique exploité. En effet, l'un et l'autre partagent un certain souci de l'historicité, qui les amène à visiter chacun les écrits de Froissart – comme Digby avant eux. Dans les deux cas, il s'agit de rendre un décor historique qui soit le plus crédible possible, et les commentaires fournis de Froissart sont, en ce sens, une mine pour l'esprit en quête d'informations. Le travail de la langue est quant à lui l'incarnation de cette préoccupation : chez Morris comme chez Doyle, il marque une volonté d'approcher au plus près la réalité médiévale dans ce qu'elle a de plus

[460] *The White Company*, chap. VII.
[461] *Ibid.*, chap. XXXI.

concret, à savoir les dix siècles qui nous en séparent, leur effet sur les parlers en constante évolution, et la redécouverte de formes d'expressions marginales au regard de la tradition dominante[462].

Plus encore, *A Dream of John Ball* confirme aussi la tendance observée tout au long de cette section. À partir de fondations idéologiques, d'affects et de vécus distincts, les auteurs étudiés se rejoignent dans l'emploi du Moyen Âge comme un espace où transparaissent mieux les traits de leurs modernités respectives. On constate alors qu'en dépit de leurs différences, les auteurs usent d'une même méthode, et que le recours au passé dans un cadre littéraire peut, en vérité, servir un éventail d'approches aussi variées les unes que les autres.

[462] LEARS Adin Esther *op. cit.*, p. 105.

Remarques sur le chapitre

L'investigation à laquelle s'est livré le présent chapitre fut large, en raison des objectifs définis plus tôt qui l'étaient également. Touchant maintenant à son terme, elle nous a menés vers des lieux culturels plus éloignés que ne l'avait précédemment fait ce mémoire. À présent, nous sommes en mesure de considérer *The White Company* et *Sir Nigel* dans une perspective culturelle globale, qui circonscrit l'essentiel de la pensée victorienne lorsqu'elle s'applique au Moyen Âge et telle qu'on l'observe, à l'œuvre, dans la pensée d'Arthur Conan Doyle. De tous les éléments que ce chapitre a mis en évidence, le plus fondamental est certainement le suivant : Arthur Conan Doyle n'est pas un cas isolé, et en ce sens, on voit que ce qui avait été avancé dans le chapitre deux se comprend désormais de façon beaucoup plus subtile et nuancée. Si sa sensibilité s'exprime sans conteste au travers de son écriture, elle n'en demeure pas moins soumise aux tendances culturelles qui traversent l'époque à laquelle il appartient. Avant de conclure définitivement ce mémoire, nous voulons maintenant reprendre nos résultats, et ce faisant, les présenter de façon plus dépouillée.

L'inspection de l'échantillon historiographique a d'abord confirmé ce que Doyle avouait dans sa correspondance et dans l'exergue de *Sir Nigel* – que Lycett appuyait à son tour par la suite –, à savoir : la haute mobilisation d'études historiques dans l'écriture de *The White Company* et *Sir Nigel*, et ce pour leur garantir un propos verni d'historicité, et par conséquent, inattaquable. L'usage qu'en fit Doyle a été retrouvé par nos soins jusque dans des détails en apparence insignifiants, requérant de fait une érudition profonde en des domaines variés ; notre étude, qui chercha plutôt à en tirer un exemple seul, s'est limitée au domaine des armures et de la guerre, mais on est en droit de penser que la plupart des lieux visités par l'écriture a en fait été nourrie de cette façon. Dans le cas présent, il a même semblé que Doyle présentait une sorte de complexe. Après voir lu chez Cutts – et sûrement chez d'autres – comment les médiévaux protégeaient leur corps de la guerre au XIVe siècle, il n'a pu, lorsque vint le moment d'écrire, se résoudre à estomper l'information qu'il avait récoltée. Chaque description d'armure s'accorde alors selon ce qu'en dit Cutts, avec des mots-clés et des formules fixes qui paraissent à l'œil attentif comme autant de ritournelles érudites, passant presque pour des renvois en bas de page.

Ensuite, cette même analyse, plus que la consultation aux seules fins d'exactitude, a révélé l'existence de parentés manifestes entre Arthur Conan Doyle et les auteurs interrogés quant à leur sensibilité vis-à-vis de l'histoire britannique, et de ce fait, le point de vue qu'ils adoptent en rapportant ses événements et ses acteurs. En vérité, c'était déjà la marque du contexte culturel commun de l'écrivain et des historiens, que nous complétons par l'apport des figures

intellectuelles déterminantes du XIXe siècle victorien. De cette similarité de point de vue, nous avons aussi conclu d'une similarité de méthode. Cutts, Warburton, Hume avant eux, témoignent chacun de l'affinement de la pensée historienne. Dans un cadre encore essentiellement nationalisant, l'objectivité fait son chemin et se développe ; il lui faudra cependant encore du temps pour s'imposer véritablement dans l'éthique de l'historien. De cette objectivité naît toutefois le recours aux sources afin d'approcher les événements au plus près, usage qui va de pair avec le développement de l'édition scientifique.

Doyle y souscrit complètement. L'étude de son rapport aux textes du Moyen Âge aura été l'un des chantiers majeurs de ce mémoire, et les conclusions tirées sont aussi amères qu'inespérées. Des quatre auteurs retenus pour cette analyse, seul Froissart s'est véritablement démarqué, encore est-ce un faible mot tant son ombre domine absolument *The White Company* et surtout *Sir Nigel*. Froissart est partout. Au terme de ce chapitre, il semble même que parler d'inspiration soit insuffisant. Doit-on parler alors de copie, de plagiat ? Nous n'irons pas jusqu'à employer ces termes ; plutôt faudrait-il parler d'hommage ou de réécriture aux standards contemporains. C'est en effet le sentiment qui émane des extraits que ce chapitre a mis en évidence. En ce qui concerne l'historicité du propos, Doyle a suffisamment dans l'historiographie pour répondre à ses besoins, mais ce qu'il chercha chez Froissart, et peut-être aussi, jusqu'à preuve du contraire, chez le Héraut Chandos, c'est avant tout le cadre d'un récit ayant déjà fait ses preuves. Le phénomène est particulièrement frappant dans *Sir Nigel*, dont chacun des grands temps s'aligne exactement avec la relation des chroniques, souvent au mot près. L'attention que reçoit Froissart est telle qu'il empêche aussi les autres auteurs d'avoir voix au chapitre. Si l'on a bien repéré des proximités manifestes avec le Héraut Chandos, force est de constater que Knighton et Jean Le Bel ont été parfaitement occultés par le récit de Froissart ; d'autant qu'il y puise abondamment son matériau, comme on l'a vu pour la campagne de Navarre, court-circuitant ainsi notre méthode. En fait, admirant ses qualités littéraires et se reconnaissant dans son exaltation des valeurs chevaleresques, Arthur Conan Doyle a finalement souhaité marcher dans les pas de son maître ; raison pour laquelle il est, selon nous, préférable de considérer cet emprunt avant tout comme un hommage, qu'il préféra néanmoins taire.

Mais encore une fois, Doyle n'est pas un cas isolé. En effet, il semble que Froissart exerce une réelle fascination sur l'ensemble du monde culturel victorien. On retrouve sa trace chez Digby et chez Morris, qui s'inpira lui aussi du chroniqueur pour la création d'un décor réaliste dans *A Dream of John Ball*. Plus généralement, ce chapitre a bien montré la prégnance de l'imaginaire médiéval chez les intellectuels victoriens. Partout le recours au Moyen Âge semble une

issue : chez Digby, il forme un havre des valeurs attaquées par la modernité ; chez Carlyle, il sert une vision réactionnaire et mystique de l'histoire humaine, où il apparait aussi comme un Éden à retrouver ; chez Ruskin, c'est la perspicacité et l'inventivité de l'homme médiéval qui est célébrée, sa juste compréhension des choses terrestres desquelles détourne l'industrialisation ; enfin chez Morris, le Moyen Âge est un stade de l'histoire dialectique et est moins un havre qu'un laboratoire stimulant pour le combat contre le capitalisme. Il est source d'enseignements, sans pour autant devenir une caricature de monde à restaurer. Chez chacun, l'œuvre d'Arthur Conan Doyle peut se lire, en un ou l'autre aspect. Dans tous les cas, cette mise en perspective impose de la considérer comme le produit, certes d'un homme et d'une trajectoire personnelle, mais surtout d'un milieu et d'une époque, dont la plupart des représentants se démarquent, comme lui, par un rapport intime avec les hommes du Moyen Âge.

Conclusion

La plupart des éléments de réponse à notre problématique ont déjà été apportés au fil de ce mémoire ; principalement, en clôture de chaque chapitre. Il serait vain et redondant qu'ils figurent ici de nouveau sous une même forme sans qu'on y apporte un éclairage qui soit neuf. Au cours de ce voyage à travers le siècle de Victoria, à travers aussi celui du troisième Édouard, de nouvelles idées et approches se sont invitées dans la marche de notre raisonnement. Celles-ci ne remettent en cause rien de déterminant ; plutôt, elles accréditent un phénomène bien connu du chercheur : les sujets de recherche sont des objets mouvants, impossibles à saisir dans leur entièreté, justement car ils ne connaissent aucune borne qui ne soit pas absolue. En fixant au préalable des balises, le chercheur tente de les plier à sa règle, mais retarde en vérité l'inéluctable : leur éclatement, leur dillution progressive dans un vaste espace d'intérêts où tout s'interroge et s'envisage avec un même entrain. Dans tous les cas, si cette conclusion doit bien être le lieu de la récapitulation et de l'ouverture, elle sera aussi une tentative désormais de redéfinition, fruit du ressac permanent de la pensée, des images et des hypothèses subites qu'elle ne cessera jamais de proposer ; il faut aussi en rendre compte.

Tout d'abord, le Moyen Âge d'Arthur Conan Doyle fut certainement le sien. Qui s'instruit de sa biographie le remarquera vite : de sir Nigel à sir Arthur et d'Ermyntrude à Mary Foley, chaque page parle en vérité de lui. Dès lors, il est probable qu'il essaya, au moyen de l'écriture, de retrouver certains des sentiments que lui produisaient, alors un jeune enfant épris de livres, les histoires d'Arthur, Lancelot, Yvain et les autres, que lui racontait sa mère, en français, le soir au coin du feu. En effet, nous l'avions bien fait remarquer : le Moyen Âge d'Arthur Conan Doyle n'est pas original, et peut-être est-ce la raison pourquoi *The White Company* et *Sir Nigel* ont aujourd'hui été oubliés. Quelle était leur proposition pour prétendre à la postérité ? Des chevaliers chassant l'honneur et s'émouvant aux pieds de leur dame ; des religieux ridiculisés à chaque instant du récit ; un monde où chacun peut nuire à autrui ; un peu d'art, à l'occasion, pour souligner la fécondité des écoles médiévales auxquelles il s'identifia peut-être ; une bonne histoire, tout au plus, mais là encore, finalement assez convenue. Dans ce cas, lorsqu'il écrit n'avoir jamais rien produit de meilleur, qu'a-t-il à l'esprit ?

Sûrement le travail. Des enseignements qu'a livrés ce mémoire, c'est peut-être le plus remarquable. Derrière *The White Company* et *Sir Nigel* se cache une bibliothèque entière d'auteurs et d'historiens, dont les voix se trouvent immanquablement projetées dans la prose romanesque. En ce sens, ce Moyen Âge fut le sien parce qu'il l'aborda de face, selon son caractère

de bourreau du travail, accumulant les références afin que rien, à la fin, ne s'écarte de l'exact ou, au moins, du plausible. En bon antiquaire et selon la voie du maître Scott, il a rassemblé tout ce qu'il était en mesure de trouver pour que son écriture en soit nourrie, comme le montre l'exergue de *Sir Nigel*. Combien d'autres titres aurait révélés celle de *The White Company* si Doyle n'avait pas d'avance jugé les aventures de Nigel comme *à suivre* ? Cutts, Warburton et Hume ne sont que la partie émergée d'un iceberg de papier aux dimensions difficilement estimables. Lycett les porte au nombre de cent-cinquante, mais c'est sans doute plus. À leurs côtés, la présence des chroniqueurs médiévaux, ou plutôt d'un de leurs représentants, est palpable à chaque fois qu'un événement décisif a lieu. Ce dernier chapitre l'a montré : Froissart a soufflé son idée à Arthur Conan Doyle, ou bien ce dernier l'a-t-il eue de lui-même, similaire à celle qu'eut le chroniqueur il y a sept siècles, parce qu'étant d'une même constitution, d'un même intérêt pour les choses de la chevalerie et de l'honneur, ils en vinrent à se rencontrer dans la pensée.

Tourné vers l'action publique et refusant l'idée d'un artiste enfermé dans ses ruminations, Doyle a aussi laissé dans son Moyen Âge la marque d'une vie et d'une littérature passées dans l'engagement. Parce qu'il observait autour de lui la société s'éloigner de celle qu'il chérissait dans les romans courtois et les chroniques, il agit en guide en s'efforçant de convaincre les jeunes générations qu'avoir des rêves de bravoure et une conduite honorable est juste. En patriote irréductible, convaincu d'un destin exceptionnel réservé aux Britanniques, il voulut alerter ses contemporains que la nouvelle Rome allait prochainement s'effondrer si rien n'était fait. Comment infléchir la tendance et donner du crédit pour un empire qui s'est vautré en Afrique australe ? Libéral, il pense aussi que l'exploitation n'a plus lieu d'être, que l'empire doit être une famille plutôt qu'un chapelet vassalique tenu par Londres. Il trouve la solution dans le Moyen Âge, dans l'empire Plantagenêt dont il fait un modèle d'harmonie entre les peuples, soudé par sa chevalerie réunie autour d'un roi cultivant toutes les qualités et tous les défauts ; plus encore, un empire agi par la Providence qui, dans un donjon en France, se révèle à lui. Dans le Moyen Âge d'Arthur Conan Doyle s'invente donc un *Commonwealth* avant l'heure où chacun est légitime à devenir honorable, qu'importe la langue, qu'importe la naissance, pourvu qu'il soit brave ; Londres, Édimbourg, Dublin, Ottawa, Delhi, Alexandrie, comment les Victoriens pourraient-ils ne pas l'entendre ?

Pour cette raison, ce Moyen Âge fut aussi celui d'une époque. En effet, Doyle n'est pas le seul à regretter le temps des chevaliers et des romances courtoises ; à vrai dire, c'est le cas d'une majeure partie du paysage culturel de son temps. Avec les bouleversements qu'impose le monde

industriel, une réfléxion fait son chemin parmi les élites intellectuelles : et si ce chemin n'était pas le bon ? En visitant respectivement Digby, Carlyle, Ruskin et Morris, ce mémoire a bien montré comme le XIXe siècle britannique est certes un apogée de puissance économique et politique, mais aussi le terreau d'une idée nouvelle, revers inhérent à toute aventure impériale, dont le drame est connu d'avance en vertu de l'exemple romain : la possibilité d'un déclin. Dès lors, pour ceux qui en ont le luxe, regarder dans le passé, c'est interroger les anciens en quête de solutions pour le présent, parfois les prendre en exemple et appeler, ensuite, à la restauration du monde perdu où l'homme, paraît-il, vécut accordé à son milieu et à sa nature.

Dans l'appétit d'Arthur Conan Doyle pour les sources et l'historiographie à disposition, il y a là aussi de l'époque. Là encore, il n'est pas seul. Lorsqu'il est question du bas Moyen Âge, Froissart est partout et sert toujours de cadre stable et bien défini pour des auteurs de tous bords, historiens comme artistes. La montée en crédibilité scientifique de l'histoire favorise aussi l'accumulation de références : des ouvrages et des collections de spécialistes faisant vœu d'objectivité commencent à naître au milieu des histoires nationales inspirées par les sources narratives. Ces dernières ont encore le vent en poupe, et leur empreinte est lisible dans *The White Company* et *Sir Nigel*. Lorsque Doyle parle d'Angleterre et de France, il ne le fait que selon son prisme d'homme issu de la modernité, en les décrivant agies comme des nations contemporaines. En ce sens, il montre le processus d'objectivisation historique encore en marche, et atteste, par la méme occasion, que le recours aux époques passées ne sert en fin de compte qu'à évoquer le présent. Selon cette logique, il y a donc peu de différences entre la démarche de romanciers comme Doyle ou Morris, et celle d'historiens comme Warburton ou Cutts ; on conclut alors d'un fond culturel commun les unissant.

Si ce mémoire avait eu à sa disposition les documents conservés aux archives privées de l'écrivain, il aurait certainement pu resserrer certaines de ces conclusions. On sait que Doyle tint de nombreux carnets où il répertoriait précieusement ses lectures et leurs apports. Peut-être y dorment encore certains croquis de batailles ou d'armures telles que présentées par les chroniqueurs ou les historiens qu'il consulta. Si ce manquement est assurément source de frustration, on ne doit cependant pas lui accorder trop d'importance : les biographes ont eu accès aux archives, et ce qui s'y trouve figure dans leurs publications. Toujours est-il qu'il aurait été utile d'accéder aux notes d'Arthur Conan Doyle concernant les chroniqueurs médiévaux. En s'y référant, nous aurions pu, par exemple, lever l'incertitude qui plâne au-dessus du Héraut Chandos dans son rapport avec Froissart. Néanmoins, il est peu probable que leur consultation amène à

de profonds remaniements dans les résultats que nous avons obtenus, et que nous avons, du reste, pris soin de présenter prudemment lorsque ce fut nécessaire.

À présent que les conclusions de ce mémoire ont été rappelées, nous souhaiterions proposer au lecteur une réfléxion parallèle sur l'intention de *The White Company* et *Sir Nigel* que semblent indiquer les données précédemment citées.

Arthur Conan Doyle n'a-t-il pas simplement voulu revêtir les habits du chroniqueur médiéval ? De nombreux éléments semblent le suggérer. Il y a d'abord les proximités de fond entre les romans et le corpus des chroniques, qui ont déjà été abondamment soulignées ; on ne prendra pas le temps d'y revenir. Aussi, nous avons remarqué qu'il prenait par moment plaisir à s'insérer lui-même au sein de son récit, se cachant sous les traits d'un « vieux chroniqueur » ayant écrit les exploits de Nigel Loring. Plus encore, sa méthode, à son tour, intrigue parce qu'elle s'apparente au travail même du chroniqueur médiéval, en particulier de Froissart. Lorsque Doyle est pris en train de reprendre à son compte la relation fournie par celui-ci d'un événement marquant – Winchelsea, Ploërmel, Poitiers, Pampelune, etc. –, il prend en réalité le chroniqueur à son propre jeu ; de fait, il semble bien que Doyle, en termes de filiation, soit à Froissart ce que ce dernier fut à Jean Le Bel. À ce titre, l'hommage étonnant que rend *Sir Nigel* dans son exergue aux œuvres qui ont participé à son élaboration, dont Froissart, est troublant de ressemblance avec le propre prologue des chroniques où Jean Le Bel est nommément remercié pour son apport considérable. De façon générale, les avis de la critique historique sur l'œuvre de Froissart s'appliquent aussi à l'historicité de *The White Company* et *Sir Nigel*. Vera Soukupová note par exemple : « Et il en va ainsi chez Froissart. S'il fut amené à traiter d'événements contredisant l'éthique qu'il avait faite sienne et dont il voulait se faire le médiateur et, dans un sens, le dispensateur, il ne laissa jamais complètement échapper cet idéal de vertu chevaleresque, de vertu politique aussi et, bien sûr, de vertu courtoise. Les Chroniques sont de toute évidence fortement imprégnées de ce substrat idéologique et culturel[463]. » De même, chez Jean-Marie Moeglin : « l'œuvre doit faire mémoire des belles prouesses qui serviront d'exemple et de modèle aux chevaliers[464] » : « Il écrit l'histoire telle qu'elle aurait dû se produire. Il importe toutefois […] que cette reconstitution soit inattaquable du point de vue de sa cohérence logique et donc de sa vraisemblance ; […] ne laisser aucun détail de l'histoire qui ne soit lui-même

[463] SOUKUPOVÁ Vera, *La construction de la réalité historique chez Jean Froissart. L'historien et sa matière*, Paris, Honoré Champion, 2021, p. 468.
[464] MOEGLIN Jean-Marie, *op. cit.*, p. 433.

vraisemblable et qui ne s'insère dans une cohérence globale mesurée à l'échelle de l'ensemble du récit[465]. »

En exportant notre intuition hors du cadre seul de *The White Company* et *Sir Nigel*, elle apparaît encore renforcée. Comme Jean Le Bel, Arthur Conan Doyle estima qu'il était primordial d'acquérir une expérience de terrain concernant les événements ultérieurement rapportés. Le Bel fut à l'occasion homme d'armes, le Héraut accompagna les troupes en campagne ; nous avons vu qu'au cours de sa vie Arthur Conan Doyle fit l'un et l'autre. La réfléxion est encore alimentée. Que penser de ce désir maintes fois répété d'écrire les guerres de son temps ? Les deux histoires de la guerre d'Afrique du Sud, les six volumes dédiés à la Grande Guerre, et la visite aux soldats alliés sur leurs fronts respectifs s'accordent encore avec ce qu'impliquaient, à leur époque, les entreprises de Froissart et Le Bel. Pour tous ces ouvrages, Arthur Conan Doyle s'inspira donc de ses maîtres : comme on l'a dit, il se rendit sur place et interrogea les principaux acteurs. Son objectif ne diffère pas non plus des chroniques, ainsi que le définissait plus haut Moeglin. Dans chacune de ces enquêtes, Doyle chercha à sauvegarder la réputation des soldats ternie par l'appareil de presse à domicile, il chercha à faire apparaître leur bravoure et leur comportement honorable ; en d'autres termes, il voulut « *pour tous bacelers encoragier et exempliier.* » C'est encore lui qui en parle le mieux : « *What I feel is that I have perhaps the strongest influence over young men* […] *of any one in England. That being so, it is really important that I should give them a lead*[466]. »

En définitive, l'espace que souhaite ouvrir cette ultime réflexion est le suivant : s'il adopta les codes de ses inspirateurs dans l'écriture de *The White Company* et *Sir Nigel*, n'est-ce pas car il espérait surtout que son nom survive, non comme l'inventeur de Sherlock Holmes, pas même comme celui de Nigel Loring, mais d'abord comme un chroniqueur de son propre temps ? Et même, Arthur Conan Doyle rêva-t-il jamais d'un autre destin que celui d'*être* Jean Froissart ?

[465] *Ibid.*, p. 470.
[466] MILLER Russel, *The Adventures of Arthur Conan Doyle: A Biography*, Londres, Pimlico, 2009, p. 208.

Bibliographie

1. Sources

The White Company et *Sir Nigel*

DOYLE Arthur Conan, *La Compagnie Blanche. Les chroniques de Sir Nigel Loring I*, Paris, Phébus, 1995 (trad. Robert Latour) (coll. Libretto).

DOYLE Arthur Conan, *The White Company*, 13e éd., Londres, Smith Elder & Co, 1909 [En ligne : https://en.wikisource.org/wiki/The_White_Company].

DOYLE Arthur Conan, *Sir Nigel. Les chroniques de Sir Nigel Loring II*, Paris, Phébus, 1995 (trad. Robert Wayne Wallard) (coll. Libretto).

DOYLE Arthur Conan, *Sir Nigel*, Londres, Smith Elder & Co, 1906 [En ligne : https://en.wikisource.org/wiki/Sir_Nigel].

Historiographie médiévale

LUCE Siméon (e.a.) (éd.), *Chroniques de J. Froissart*, 15 vol., Paris, Klincksieck, 1869-1875 (Publications de la Société pour l'histoire de France).

MARTIN Geoffrey Haward (éd.), *Knighton's Chronicle 1337-1396*, Oxford, Clarendon Press, 1995 (coll. Oxford Medieval Texts).

POLAIN Matthieu-Lambert (éd.), *Les vrayes chroniques de messire Jehan le Bel*¸ 2 t., Bruxelles, Heussner, 1863.

TYSON Diana (éd.), *La Vie du Prince Noir by Chandos Herald; ed. from the ms. in the University of London Library*, Tübingen, Niemeyer, 1975 (coll. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie).

Historiographie victorienne

CUTTS Edward Lewes, *Scenes and Characters of the Middle Ages*, 6e éd., Londres, Simpkin, 1926.

HUME David, *The History of England from the Invasion of Julius Cesar to the Abdication of James the Second in 1688*, vol. 2, Boston, Aldine Books Publishing Company, 1848.

WARBURTON William Parsons, *Edward III*, 2e éd., Londres, Longman, 1876.

DIGBY Kenelm Henry, *The Broad Stone of Honour; or, Rules for the Gentlemen of England*, 2e éd., Londres, Rivington, 1823.

CARLYLE Thomas, *Past and Present*, Londres, Dent, 1970.

RUSKIN John, *The Nature of Gothic: A Chapter of The Stones of Venice*, Hammersmith, Kelmscott Press, 1892.

MORRIS William, *A Dream of John Ball; and, A King's Lesson*, The Project Guthenberg, 1995.

2. Études et travaux

Sur Arthur Conan Doyle

COSTELLO Peter, *Conan Doyle, Detective*, Londres, Robinson Publishing, 2006.

GREEN Richard Lancelyn, « His Finale Tale of Chivalry », dans LELLENBERG Jon (dir.), *The Quest for Sir Arthur Conan Doyle. Thirteen Biographers in Search of a Life*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987, p. 38-63.

LELLENBERG Jon, STATSHOWER Daniel et FOLEY Charles, *Arthur Conan Doyle: A Life in Letters*, New York, Penguin Press, 2008.

LIEBOW Ely M., « Experience Veiled in Pseudonyms », dans LELLENBERG Jon (dir.), *The Quest for Sir Arthur Conan Doyle. Thirteen Biographers in Search of a Life*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987, p. 25-37.

LYCETT Andrew, *The Man Who Created Sherlock Holmes: The Life and Times of Sir Arthur Conan Doyle*, Londres, Phoenix, 2009.

MACDONALD Peter, *British Literary Culture and Publishing Practice 1840-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

MILLER Russel, *The Adventures of Arthur Conan Doyle: A Biography*, Londres, Pimlico, 2009.

MIRALLES Pérez Antonio J., « Fading knights and thriving men-at-arms in Chaucer and Conan Doyle », dans CONDE SILVESTRE Juan Camilo & GONZÁLEZ MARIA Nila Vázquez (éd.), *Medieval English Literary and Cultural Studies*, Murcie, Université de Murcie, 2004, p. 205-222.

RICHARD Jeffrey, *Sherlock Holmes, Conan Doyle and the British Empire: An Investigation into Conan Doyle's Links with the British Empire as Expressed through his Sherlockian and Other Literature*, Halifax, Northern Musgraves Sherlock Holmes Society, 1997.

SHREFFLER Philip A., « A Spiritualist Crusade », dans LELLENBERG Jon (dir.), *The Quest for Sir Arthur Conan Doyle. Thirteen Biographers in Search of a Life*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1987, p. 91-95.

STJEPANOVIC-PAULY Marianne, *Arthur Conan Doyle, Sherlock Holmes et au-delà*, Paris, Éditions du Jasmin, 2008.

WYNNE Catherine, *The Colonial Conan Doyle: British Imperialism, Irish Nationalism, and the Gothic*, Londres, Greenwood, 2002.

Sur le Moyen Âge

ALEXANDER Jonathan et BINSKI Paul (éd.), « The Eleanor crosses », dans *Age of Chivalry: Art in Plantagenet England 1200-1400*, Londres, Royal Academy of Arts, 1987, p. 361-366.

BAILEY Mark, *After the Black Death. Economy, Society, and the Law in Fourteenth-Century England*, Oxford, Oxford University Press, 2021.

BAKER-FIRNHABER Justine, *The Jacquerie of 1358. A French Peasants' Revolt*¸ Oxford, Oxford University Press, 2021.

BUGNION Jacques, *Les chasses médiévales : le brachet, le lévrier, l'épagneul, leur nomenclature, leur métier, leur typologie*, Gollion, Infolio, 2005.

CONTAMINE Philippe, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992 (coll. Nouvelle Clio).

CUMMINS John, *The Hound and the Hawk: The Art of Medieval Hunting*, Londres, Weindenfeld and Nicolson, 1988, p. 191.

DELUZ Christianne, « JEAN DE MANDEVILLE (? - 1372 ?) », dans VAUCHEZ André (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 815-816.

DESTEMBERG Antoine, « De l'honneur en Histoire médiévale », dans *Ménestrel*, 18 novembre 2013, [En ligne : http://www.menestrel.fr/?De-l-usage-de-l-honneur-en-Histoire-medievale] (consulté le 1er septembre 2022).

DESTEMBERG Antoine, « L'honneur, un horizon pratique : Des catégories médiévales dans l'analyse des phénomènes sociaux contemporains », dans DESTEMBERG Antoine (e.a.) (éd.), *Faire jeunesses, rendre justice*. Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015 [En ligne : https://books.openedition.org/psorbonne/26337] (consulté le 1er septembre 2022).

DOBSON Richard Barrie, *The Peasants' Revolt of 1381*, Londres, MacMillan, 1970.

DOHRN-VAN ROSSUM Gerhard, L'histoire de l'heure. L'horlogerie et l'organisation moderne du temps, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1997 (trad. Olivier Mannoni).

DOUDET Estelle, *L'amour courtois et la chevalerie : des troubadours à Chrétien de Troyes*, Paris, Librio, 2004.

DYER Christopher, *Making a Living in the Middle Ages: The People of Britain 850-1520*, Londres, Yale University Press, 2007.

FERRIEU Sylvain, « Le combat d'honneur. Violence chevaleresque au service du droit », dans GIRBEA Catalina (dir.), *Armes et jeux militaires dans l'imaginaire. XIIe-XVe siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 413-438.

FIEVET Raoul, « L'ambivalence de l'honneur dans l'Angleterre de la fin du Moyen Âge : une force compétitive ou modératrice ? », dans *Médiévales*, 70, 2016, p. 215-232.

FLORI Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998.

FLORI Jean, *La chevalerie en France au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1995 (coll. Que sais-je ?).

GAUVARD Claude, *Violence et ordre public au Moyen Âge*, Paris, Picard, 2005.

GILLINGHAM John, « JOHN (1199-1216) » et « HENRY III (1216-1272) », dans Morgan Kenneth O. (éd.), *The Oxford History of Britain. The Middle Ages*, vol. II, Oxford et New York, Oxford University Press, 1992, p. 29-35.

HAY Denys, *Europe in the Fourteenth and Fifteenth Centuries*, 2e éd., Londres et New York, Longman.

HENDRICKSON William, « Un nouveau fragment deGarin de Monglane », dans *Romania*, 96, 382, 1975, p. 163-193.

HERLIHY David, *The Black Death and the Transformation of the West*, Cambridge (Massachusetts), Harvard University Press, 1997.

HIGGINS Ian M., *Writing East. The "travels" of Sir John Mandeville*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1997.

HUIZINGA Johan, *L'automne du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1975 (trad. Julia Bastin).

JAQUET Daniel, « 'Personne ne laisse son honneur être tranché.' Les combats singuliers 'judiciaires' d'après les livres de combat », dans GIRBEA Catalina (dir.), *Armes et jeux militaires dans l'imaginaire. XIIe-XVe siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 389-413.

JONES Michael, *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI., Cambridge, Cambridge University Press.

KAEUPER Richard W., *Guerre, justice et ordre public. La France et l'Angleterre à la fin du Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1994 (trad. Jean-Philippe et Nicole Genet).

KEEN Maurice, *Chivalry*, New Haven, Yale University Press, 1984.

LASSABATÈRE Thierry, *Du Guesclin. Vie et frabique d'un héros médiéval*, Paris, Perrin, 2015.

MORVAN Frédéric, « Le combat des Trente », *Becedia*, 1er décembre 2016 [En ligne : Le Combat des Trente | Becedia (bcd.bzh)] (consulté le 5 mai 2023).

MURRAY Alan V. et WATTS Karen, *The Medieval Tournament as Spectacle. Tourneys, Jousts and Pas d'Armes. 1100-1600*, Woodbridge, The Boydell Press, 2020.

NADOT Sébastien, *Le spectacle des joutes. Sport et courtoisie à la fin du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

RICHARD Jean, « JEAN (PRÊTRE) », dans VAUCHEZ André (dir.), *Dictionnaire encyclopédique du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Cerf, 1997, p. 811.

ROBREAU Yvonne, *L'honneur et la honte : leur expression commune dans les romans en prose du Lancelot-Graal*, Genève, Droz, 1981.

SALVADORE Matteo, *The African Prester John and the Birth of Ethiopian-European Relations*, Londres, Routledge, 2017.

SEIDEL Max, *Nicola and Giovanni Pisano: Father and Son*, 2 vol., Munich, Hirmer, 2012.

SOLAN Lawrence M. et TIERSMA Peter M. (éd.), *The Oxford Handbook of Language and Law*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

SUMPTION Jonathan, *The Hundred Years War. Trial by Fire*, vol. II, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1999.

VALE Malcolm, *War and Chivalry. Warfare and Aristocratic Culture in England, France and Burgundy at the End of the Middle Ages*, Londres, Duckworth, 1981.

VAN DEN ABEELE Baudouin, « Le faucon sur la main. Un parcours iconographique médiéval », dans PARAVICINI BAGLIANI Agostino et VAN DEN ABEELE Baudouin, *La chasse au Moyen Âge. Sociétés, traités, symboles*, Florence, Edizioni del Galluzzo, 2000, p. 87-109.

VERDON Laure, « Violence, norme et régulation sociale au Moyen Âge. Essai de bilan historiographique », dans *Rives méditerranéennes*, 40, 2011, p. 11-25.

WAGNER John A., *Encyclopedia of the Hundred Years War*, Londres, Greenwood Press, 2006.

WOOLGAR Christopher Michael, *The Culture of Food in England. 1200-1500*, New-Haven, Yale University Press, 2016.

Sur l'historiographie médiévale

AINSWORTH Peter, « Introduction générale », dans AINSWORTH Peter et DILLER Georg (éd.), *Jean Froissart. Chroniques, Livres I et II*, Paris, Le Livre de Poche, 2001 (coll. Lettres Gothiques), p. 10-36.

AINSWORTH Peter, *Jean Froissart and the Fabric of History: Truth, Myth, and Fiction in the Chroniques*, Oxford, Clarendon Press, 1990.

BARBER Richard, « Jean Froissart and Edward the Black Prince », dans PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 25-35.

CHAREYRON Nicole, *Jean le Bel. Le Maître de Froissart, Grand Imagier de la Guerre de Cent Ans*, Bruxelles, De Boeck, 1996 (coll. Bibliothèque du Moyen Âge).

COURROUX Pierre, *L'écriture de l'histoire dans les chroniques françaises (XII^e^-XV^e^ siècle)*, Paris, Garnier, 2016 (coll. Classiques Garnier).

CROENEN Godfried, « Froissart et ses mécènes : quelques problèmes biographiques », dans BOMBARDE Odile (éd.), *Froissart dans sa forge. Colloque réuni à Paris, du 4 au 6 novembre 2004, par M. Michel Zink, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2006, p. 9-32.

GIVEN-WILSON Chris, *Chronicles: The Writing of History in Medieval England*, Londres, Hambledon, 2004.

GRANDSEN Antonia, *Historical Writing in England. II. c. 1303 to the Early Sixteenth Century*, Londres, Routledge, 1998.

GUENÉE Bernard, « Jean Le Bel et le 'noble roi Édouard' », dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 152e année, 4, 2008, p. 1685-1693.
JONES Michael, « The Breton Civil War », dans PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 67-81.

MEDEIROS Marie-Thérèse de, « Dans le sillage de Jean le Bel », dans *Cahiers de recherches médiévales*, 10, 2003, p. 131-142.

MOEGLIN Jean-Marie, « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la Guerre de Cent Ans », dans *Romania*, 124, 2006, p. 429-470, p. 470.

MYERS Alexander, *English Historical Documents 1327-1485*, vol. 4, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1969.

PALMER John Joseph Norman, « Froissart et le Héraut Chandos », dans *Le Moyen Âge : Revue d'Histoire et de Philologie*, 1982, 88, p. 271-292.

PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981.

RUSSELL P.E., « The War in Spain and Portugal », dans PALMER John Joseph Norman, *Froissart: Historian*, Woodbridge, Boydell Press, 1981, p. 82-100, p. 82.

SOUKUPOVÁ Vera, *La construction de la réalité historique chez Jean Froissart. L'historien et sa matière*, Paris, Honoré Champion, 2021.

STANESCO Michel, « Le héraut d'armes et la tradition littéraire chevaleresque », dans *Romania*, 106, 422, 1985, p. 233-253.

Sur l'époque victorienne

« DIGBY, KENELM HENRY », dans THOMPSON Cooper (éd.), *Dictionnary of National Biography*, vol. 15, Londres, Smith Elder & Co., 1885, p. 66.

ALTICK Richard Daniel, *Victorian People and Ideas: A Companion for the Modern Reader of Victorian Literature*, New York, Northon & Company, 1974.

BARIDON Michel, *Edward Gibbon et le mythe de Rome : histoire et idéologie au siècle des Lumières*, Paris, Champion, 1977.

BÉDARIDA François, « Le socialisme en Grande-Bretagne de 1875 à 1914 », dans Droz Jacques (dir.), *Histoire générale du socialisme (2)*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 347-404.

BÉDARIDA François, *La société anglaise. Du milieu du XIXe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1990 (coll. Points Histoire).

BUDGE Gavin, « The Hero as Seer: Character, Perception and Cultural Health in Carlyle », 2009, [En ligne : https://id.erudit.org/iderudit/019805ar] (consulté le 17 mai 2023).

CASES Isabelle, « John Ruskin, prophète du désastre dans 'Traffic' », dans *Études anglaises*, 62, 2009, p. 3-15.

CHAFFURIN Louis, « Les idées morales de Carlyle », dans *La revue pédagogique*, 65, 1914, p. 137-153.

CHOAY Françoise, « L'utopie et le statut anthropologique de l'espace édifié », dans CHOAY Françoise (dir.), *Pour une anthropologie de l'espace*, Paris, Seuil, 2006, p. 345-373.

COOK E. T. et WEDDERBURN Alexander, (éd.) *The Letters of John Ruskin (1870–1899)*, Londres, George Allen, 1909.

DELOGU Christopher Jon, « On the Nature of Gothic and the Lessons of Ruskin », dans *Caliban*, 33, 1996, p. 101-110.

FIELDING Kenneth J. et TARR Rodger L. (éd.), *Carlyle. Past and Present. A Collection of New Essays*, Londres, Vision, 1976.

KRUMEICH Gerd, « The War Imagined: 1890-1914 » dans, HORNE John (éd.), *A Companion to World War I*, Oxford, Blackwell, 2010, p. 3-18.

LEARS Adin Esther « On Bells and Rebellion: The Auditory Imagination and Social Reform, Medieval and Modern », dans JAGER Katharine W. (éd.), *Vernacular Aesthetics in the Later Middle Ages: Politics, Performativity, and Reception from Literature to Music*, Londres, Palgrave Macmillan, 2019, p. 87-115.

LÖWY Michael, « William Morris, romantique révolutionnaire », dans *Multitudes*, 55, 2014, p. 129-133.

MATHIS Charles-François, « Chemins de fer et vision des paysages anglais », dans *Histoire, économie et société*, 24, 2005, p. 123-146.

MATTELART Armand et NEVEU Érik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2018.

MOULIN Joanny, « Thomas Carlyle: Extreme Right Ferment », dans *Études anglaises*, 66, 2013, p. 97-110.

NIXON Jude, « Thomas Carlyle's Igdrasil », dans *Carlyle Studies Annual*, 25, 2009, p. 49-58.

POULOT Dominique, *Patrimoine et musées. L'institution de la culture*, Paris, Hachette, 2001.

VITOUX Pierre, « Carlyle et le culte du héros », dans *Romantisme*, 1998, 100, p. 17-29, p. 17.

WATSON Ellis, *A History of Modern Britain. 1714 to the Present*, Oxford, Blackwell, 2010.

WEST William N., « Spenser, Ruskin, and the Victorian Culture of Medieval England », dans *Spenser Studies*, 33, 2019, p. 245-266.

WHEELER Michael (éd.), *Ruskin and Environment: The Storm-Cloud of the Nineteenth Century*, Manchester, Manchester University Press, 1995.

Sur l'historiographie victorienne

« CUTTS, EDWARD LEWES », dans LEE Sidney (éd.), *Dictionnary of National Biography. 1912 Supplement*, vol. 1, Londres, Smith, Elder & Co., 1912, p. 480.

BENTLEY Michael, « The British State and its Historiography », dans BLOCKMANS Wim et GENET Jean-Philippe (éd.), *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne. Actes du colloque de Rome (18-31 mars 1990)*, Rome, École Française de Rome, 1993, p. 153-168.

BENTLEY Michael, *Modernizing England's Past: English Historiography in the Age of Modernism 1870 – 1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

BINOCHE Bertrand, *Les trois sources des philosophies de l'histoire (1764-1798)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994.

BROCKLEHURST Helen et PHILLIPS Robert (éd.), *History, Nationhood and the Question of Britain*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2004.

CHÉZAUD Patrick, « Hume et le sens (commun) de l'histoire », dans *Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, 42, 1996, p. 61-71.

CROUCH David, « Les historiographies médiévales franco-anglaises : le point du départ », dans *Cahiers de civilisation médiévale*, 192, 2005, p. 317-325.

GAUTIER Claude, *Hume et les savoirs de l'histoire*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2005.

HALE John Rigby (éd.), *The Evolution of British Historiography: from Bacon to Namier*, Londres, Meridian Books, 1964.

ROBBINS Keith, « L'historiographie britannique et la 'Britishness' », dans *Revue d'histoire du XIX^e^ siècle*, 37, 2, 2008, p. 111-126.

SCHMIDT Claudia, *David Hume: Reason in History*, Philadelphie, Pennsylvania State University Press, 2003.

Sur le médiévalisme et la fiction historique

BENOIT Jean-Louis, « Représentations de l'Église médiévale », dans BURLE-ERRECADE Élodie et NAUDET Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010, p. 159-166.

BOOS Florence (dir.), *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*, New York, Garland, 1992.

BURLE-ERRECADE Élodie et Naudet Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010 (coll. Sénéfiance).

CHANDLER Alice K., *Dream of Order. The Medieval Ideal in Nineteenth-Century English Literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1970.

D'ARCENS Louise, *The Cambridge Companion to Medievalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

DELLHEIM Charles, « Interpretating Victorian Medievalism », dans BOOS Florence (dir.), *History and Community. Essays in Victorian Medievalism*, New York, Garland, 1992, p. 42-46.

DI CARPEGNA FALCONIERI Tommaso, *Médiéval et militant*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2015 (trad. Michèle Grévin).

DURAND-LE GUERN Isabelle, *Le Moyen Âge des romantiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2001 (coll. Interférences).

DURAND-LE GUERN Isabelle, *Le Roman historique*, Paris, Armand Colin, 2008 (coll. Série Lettres).

FERRÉ Vincent, « Limites du médiévalisme : l'exemple de la courtoisie chez Tolkien », dans BURLE-ERRECADE Élodie et NAUDET Valérie (dir.), *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyen-âgeux : [actes du colloque international, 7-9 juin 2007, Université de Provence]*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2010, p. 11-20.

FERRE Vincent (dir.), *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, Paris, L'Harmattan, 2010 (coll. Itinéraires, Littérature, Textes, Cultures).

GENGEMBRE Gérard, « Le roman historique : mensonge historique ou vérité romanesque ? », dans *Études*, 413, 2010, p. 367-377.

HAUTBOUT Isabelle, « Émergence du document dans le roman historique », dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 116, 2016, p. 817-828.

MATTHEWS David, « In Search of Lost Feeling: The Emotional History of Medievalism », dans *Exemplaria*, 30, 3, 2018, p. 207-222.

MATTHEWS David, *Medievalism: A Critical History*, Cambridge, D. S. Brewer, 2017.

SERGI Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 1999 (trad. Corinne Paul-Maïer) (coll. Champs).

SHAW Harry, *The Forms of Historical Fiction. Sir Walter Scott and His Successors*, Ithaca, Cornell University Press, 1983.

SIMMONS James, *The Novelist as Historian. Essays on the Victorian Historical Novel*, La Haye, Mouton, 2002.

WALSH Patrick, « Sir Walter Scott and the Catholic Church », dans *The Irish Monthly*, 59, 693, 1931, p. 183-189.

Table des matières

Introduction 11
1. Présentation générale 11
2. Les sources de l'écriture 20
a. Les historiens britanniques 20
b. Les sources médiévales 22
c. Les lettres victoriennes 27
3. Apports historiographiques non exhaustifs 32
a. Arthur Conan Doyle et son temps 32
b. Le Moyen Âge comme représentation 34
c. L'écriture de l'histoire 37
Chapitre I : Tableaux d'une exposition 40
Avant-propos 40
1. Un bain de religion 42
a. L'étau de l'Église 42
b. La religion malmenée 44
2. Thème et variations : la violence 50
a. Un monde de brutes et de truands 50
b. Le sport meurtrier de la guerre 52
c. Les contours d'une question sociale 58
3. L'honneur et l'amour 63
a. L'absolu du « fait d'armes » 63
b. La gloire à tout prix 67
c. Le mérite d'aimer 70
d. Le souci mutuel 72
4. Beaux-Arts et arts de vivre 75
a. Des artistes en temps de guerre 75
b. Bonne chère et raffinement 77
Remarques sur le chapitre 80
Chapitre II : Des chevaliers pour l'Empire 83
Avant-propos 83
1. Le passé et le présent 85
a. Sir Nigel et Sir Arthur 85
b. Échos et prémonitions 91
c. Dire du mal pour dire du bien 98
2. Aux enfants de Britannia 103
a. La plume et les armes 103
b. Un nouveau projet d'honneur 107
c. Un appel à l'engagement 112
Remarques sur le chapitre 115

Chapitre III : Sur les épaules de géants 117

Avant-propos 117
1. L'appui de l'historiographie 121

a. Le soin du détail 121
b. La figure royale 126
c. Un ancêtre commun 129

2. Chroniques, Vies et leur emploi 136

a. Les Espagnols sur mer 136
b. Trente Anglois contre trente Bretons 142
c. Où Jean le Bon fut pris 148
d. Au pas de Roncesvalles 159

3. Arthur Conan Doyle et les autres 166

a. Kenelm Henry Digby : un siècle sans honneur 166
b. Thomas Carlyle et la mystique de l'histoire 171
c. Le gothique de John Ruskin 180
d. Socialisme médiéval et esthétique vernaculaire chez William Morris 184

Remarques sur le chapitre 192

Conclusion 195
Bibliographie 202

1. Sources 202

The White Company et Sir Nigel 202
Historiographie médiévale 202
Historiographie victorienne 202
Lettres victoriennes 203

2. Études et travaux 204

Sur Arthur Conan Doyle 204
Sur le Moyen Âge 204
Sur l'historiographie médiévale 207
Sur l'époque victorienne 208
Sur l'historiographie victorienne 210
Sur le médiévalisme et la fiction historique 210

Table des matières 213
Annexes 215

1. Extraits du chapitre I [1-22] 215
2. Extraits du chapitre II [23-33] 220
3. Extraits du chapitre III [34-53] 227

Annexes

1. Extraits du chapitre I [1-22]

[1] *The White Company*, chap. I.
The great bell of Beaulieu was ringing. Far away through the forest might be heard its musical clangour and swell. Peat-cutters on Blackdown and fishers upon the Exe heard the distant throbbing rising and falling upon the sultry summer air. It was a common sound in those parts—as common as the chatter of the jays and the booming of the bittern. Yet the fishers and the peasants raised their heads and looked questions at each other, for the Angelus had already gone and Vespers was still far off. Why should the great bell of Beaulieu toll when the shadows were neither short nor long?

[2] *Sir Nigel*, chap. V.
Even young Nigel Loring's blithe and elastic spirit was chilled as he lay that night in the penal cell of Waverley and pondered over the absolute ruin which threatened his house from a source against which all his courage was of no avail. As well take up sword and shield to defend himself against the black death, as against this blight of Holy Church. He was powerless in the grip of the Abbey. Already they had shorn off a field here and a grove there, and now in one sweep they would take in the rest, and where then was the home of the Lorings, and where should Lady Ermyntrude lay her aged head, or his old retainers, broken and spent, eke out the balance of their days? He shivered as he thought of it.

[3] *Sir Nigel*, chap. III.
In those simple times there was a great wonder and mystery in life. Man walked in fear and solemnity, with Heaven very close above his head, and Hell below his very feet. God's visible hand was everywhere, in the rainbow and the comet, in the thunder and the wind. The Devil too raged openly upon the earth; he skulked behind the hedge-rows in the gloaming; he laughed loudly in the night-time; he clawed the dying sinner, pounced on the unbaptized babe, and twisted the limbs of the epileptic. A foul fiend slunk ever by a man's side and whispered villainies in his ear, while above him there hovered an angel of grace who pointed to the steep and narrow track. How could one doubt these things, when Pope and priest and scholar and King were all united in believing them, with no single voice of question in the whole wide world?
Every book read, every picture seen, every tale heard from nurse or mother, all taught the same lesson. And as a man traveled through the world his faith would grow the firmer, for go where he would there were the endless shrines of the saints, each with its holy relic in the center, and around it the tradition of incessant miracles, with stacks of deserted crutches and silver votive hearts to prove them. At every turn he was made to feel how thin was the veil, and how easily rent, which screened him from the awful denizens of the unseen world.

[4] *The White Company*, chap. I.
'Item, that between Nones and Vespers on the feast of James the Less the said brother John was observed upon the Broekenhurst road, near the spot which is known as Hatchett's Pond, in converse with a person of the other sex, being a maiden of the name of Mary Sowley, the daughter of the King's verderer. Item, that after sundry japes and jokes the said brother John did lift up the said Mary Sowley and did take, carry, and convey her across a stream, to the infinite relish of the devil and the exceeding detriment of his own soul, which scandalous and wilful falling away was witnessed by three members of our order.'
A dead silence throughout the room, with a rolling of heads and upturning of eyes, bespoke the pious horror of the community. The Abbot drew his grey brows low over his fiercely questioning eyes.
'Who can vouch for this thing?' he asked.
'That can I,' answered the accuser. 'So too can brother Porphyry, who was with me, and brother Mark of the Spicarium, who hath been so much stirred and inwardly troubled by the sight that he now lies in a fever through it.'
'And the woman?' asked the Abbot. 'Did she not break into lamentation and woe that a brother should so demean himself?'
'Nay, she smiled sweetly upon him and thanked him. I can vouch it, and so can brother Porphyry.'
'Canst thou?' cried the Abbot, in a high, tempestuous tone. 'Canst thou so? Hast forgotten that the five-and-thirtieth rule of the order is that in the presence of a woman the face should be ever averted and the eyes cast down? Hast forgot it, I say? If your eyes were upon your sandals, how came ye to see this smile of which ye prate? A week in your cells, false brethren, a week of rye-bread and lentils, with double Lauds and double Matins, may help ye to a remembrance of the laws under which ye live.'

[5] *The White Company*, chap. XI.

“I would have them live as others and do men's work in the world, preaching by their lives rather than their words. I would have them come forth from their lonely places, mix with the borel folks, feel the pains and the pleasures, the cares and the rewards, the temptings and the stirrings of the common people. Let them toil and swinken, and labor, and plough the land, and take wives to themselves!”

[6] *The White Company*, chap. II.
“Nay, good father, I cannot tell. Methinks the end of the world is not far from there.”
“Then we can still find something to teach thee, Alleyne,” said the Abbot complaisantly. “Know that many strange nations lie betwixt there and the end of the world. There is the country of the Amazons, and the country of the dwarfs, and the country of the fair but evil women who slay with beholding, like the basilisk. Beyond that again is the kingdom of Prester John and of the great Cham. These things I know for very sooth, for I had them from that pious Christian and valiant knight, Sir John de Mandeville, who stopped twice at Beaulieu on his way to and from Southampton, and discoursed to us concerning what he had seen from the reader's desk in the refectory, until there was many a good brother who got neither bit nor sup, so stricken were they by his strange tales.”
'I would fain know, father,' asked the young man, 'what there may be at the end of the world?'
'There are some things,' replied the Abbot gravely, 'into which it was never intended that we should inquire. But you have a long road before you. Whither will you first turn?'

[7] *The White Company*, chap. XII.
'Tell me, Alleyne Edricson,' he broke out, suddenly, as they clattered along the winding track which leads over the Bournemouth hills, 'has it not seemed to you that of late the Lady Maude is paler and more silent than is her wont?'
'It may be so,' the other answered shortly.
'And would rather sit distrait by her oriel than ride gaily to the chase as of old. Methinks, Alleyne, it is this learning which you have taught her that has taken all the life and sap from her. It is more than she can master, like a heavy spear to a light rider.'

[8] *The White Company*, chap. IV.
'But, sir,' urged Alleyne, who was white to the lips at these bloody doings, 'he hath not yet come to trial.'
'Young clerk,' said the bailiff, 'you speak of that of which you know nothing. It is true that he hath not come to trial, but the trial hath come to him.
[…]
Alleyne gazed upon the scene—the portly velvet-clad official, the knot of hard-faced archers with their hands to the bridles of their horses, the thief with his arms trussed back and his doublet turned down upon his shoulders. By the side of the track the old dame was standing, fastening her red wimple once more round her head. Even as he looked one of the archers drew his sword with a sharp whirr of steel and stepped up to the lost man. The clerk hurried away in horror; but, ere he had gone many paces, he heard a sudden, sullen thump, with a choking, whistling sound at the end of it. A minute later the bailiff and four of his men rode past him on their journey back to Southampton, the other two having been chosen as grave-diggers. As they passed, Alleyne saw that one of the men was wiping his sword-blade upon the mane of his horse. A deadly sickness came over him at the sight, and sitting down by the wayside he burst out a-weeping, with his nerves all in a jangle. It was a terrible world, thought he, and it was hard to know which were the more to be dreaded, the knaves or the men of the law.

[9] *The White Company*, chap. XXXVI.
As he spoke, the two wings of the Spanish host, consisting of the Knights of Calatrava on the one side and of Santiago upon the other, came swooping swiftly down the valley, while the main body followed more slowly behind. Five hundred paces from the English the two great bodies of horse crossed each other, and sweeping round in a curve, retired in feigned confusion towards their centre. Often in bygone wars had the Moors tempted the hot-blooded Spaniards from their places of strength by such pretended flights, but there were men upon the hill to whom every ruse and trick of war were as their daily trade and practice. Again and ever nearer came the rallying Spaniards, and again with cry of fear and stooping bodies they swerved off to right and left, but the English still stood stolid and observant among their rocks. The vanguard halted a long bow-shot from the hill, and with waving spears and vaunting shouts challenged their enemies to come forth, while two cavaliers, pricking forward from the glittering ranks, walked their horses slowly between the two arrays with targets braced and lances in rest like the challengers in a tourney.

[10] *The White Company*, chap. XXXVI.
If it were grim and desolate upon the English border, however, what can describe the hideous barrenness of this ten times harried tract of France? The whole face of the country was scarred and disfigured, mottled over with the black blotches of burned farm-steadings, and the grey gaunt gable-ends of what had been châteaux. Broken fences, crumbling walls, vineyards littered with stones, the shattered arches of bridges—look where you might, the signs

of ruin and rapine met the eye. Here and there only, on the farthest sky-line, the gnarled turrets of a castle, or the graceful pinnacles of church or of monastery, showed where the forces of the sword or of the spirit had preserved some small islet of security in this universal flood of misery. Moodily and in silence the little party rode along the narrow and irregular track, their hearts weighed down by this far-stretching land of despair. It was indeed a stricken and a blighted country, and a man might have ridden from Auvergne in the north to the marches of Foix, nor ever seen a smiling village or a thriving homestead.

From time to time as they advanced they saw strange lean figures scraping and scratching amid the weeds and thistles, who, on sight of the band of horsemen, threw up their arms and dived in among the brushwood, as shy and as swift as wild animals. More than once, however, they came on families crouching by the wayside, who were too weak from hunger and disease to fly, so that they could but sit like hares on a tussock, with panting chests and terror in their eyes. So gaunt were these poor folks, so worn and spent—with bent and knotted frames, and sullen, hopeless, mutinous faces—that it made the young Englishmen heartsick to look upon them. Indeed, it seemed as though all hope and light had gone so far from them that it was not to be brought back; for when Sir Nigel threw down a handful of silver among them there came no softening of their lined faces, but they clutched greedily at the coins, peering questioningly at him, and champing with their animal jaws. Here and there amid the brushwood the travellers saw the rude bundle of sticks which served them as a home—more like a fowl's nest than the dwelling-place of man. Yet why should they build and strive, when the first adventurer who passed would set torch to their thatch, and when their own feudal lord would wring from them with blows and curses the last fruits of their toil? They sat at the lowest depth of human misery, and hugged a bitter comfort to their souls as they realised that they could go no lower. Yet they had still the human gift of speech, and would take counsel among themselves in their brushwood hovels, glaring with bleared eyes and pointing with thin fingers at the great wide-spread châteaux which ate like a cancer into the life of the countryside. When such men, who are beyond hope and fear, begin in their dim minds to see the source of their woes, it may be an evil time for those who have wronged them. The weak man becomes strong when he has nothing, for then only can he feel the wild, mad thrill of despair. High and strong the châteaux, lowly and weak the brushwood hut; but God help the seigneur and his lady when the men of the brushwood set their hands to the work of revenge!

[11] *The White Company*, chap. XXX.

The attention of the insurgents had been drawn away from murder to plunder, and all over the castle might be heard their cries and whoops of delight as they dragged forth the rich tapestries, the silver flagons, and the carved furniture. Down in the courtyard half-clad wretches, their bare limbs all mottled with blood stains, strutted about with plumed helmets upon their heads, or with the Lady Rochefort's silken gowns girt round their loins and trailing on the ground behind them. Casks of choice wine had been rolled out from the cellars, and starving peasants squatted, goblet in hand, draining off vintages which De Rochefort had set aside for noble and royal guests. Others, with slabs of bacon and joints of dried meat upon the ends of their pikes, held them up to the blaze or tore at them ravenously with their teeth. Yet all order had not been lost amongst them, for some hundreds of the better armed stood together in a silent group, leaning upon their rude weapons and looking up at the fire, which had spread so rapidly as to involve one whole side of the castle.

[12] *The White Company*, chap. V.

'Then I am right glad that there were none who knew of it. The black death is the best friend that ever the common folk had in England.'

'How that then?' asked Hordle John.

'Why, friend, it is easy to see that you have not worked with your hands, or you would not need to ask. When half the folk in the country were dead it was then that the other half could pick and choose who they would work for, and for what wage. That is why I say that the murrain was the best friend that the borel folk ever had.'

[13] *Sir Nigel*, chap. I.

Yet it was there in that stream of death, in that reek of corruption, that the brighter and freer England was born. There in that dark hour the first streak of the new dawn was seen. For in no way save by a great upheaval and change could the nation break away from that iron feudal system which held her limbs. But now it was a new country which came out from that year of death. The barons were dead in swaths. No high turret nor cunning moat could keep out that black commoner who struck them down. Oppressive laws slackened for want of those who could enforce them, and once slackened could never be enforced again. The laborer would be a slave no longer. The bondsman snapped his shackles. There was much to do and few left to do it. Therefore the few should be freemen, name their own price, and work where and for whom they would. It was the black death which cleared the way for that great rising thirty years later which left the English peasant the freest of his class in Europe.

[14] *The White Company*, chap. XXIX.

'Why do they not buy food then?' asked Sir Nigel. 'By Saint Paul! it seemed to me that their bones were breaking through their skin.'
'It is their grutching and grumbling which makes them thin. We have a saying here, Sir Nigel, that if you pummel Jacques Bonhomme he will pat you, but if you pat him he will pummel you. Doubtless you find it so in England.'
'Ma foi, no!' said Sir Nigel. 'I have two Englishmen of this class in my train, who are at this instant, I make little doubt, as full of your wine as any cask in your cellar. He who pummelled them might come by such a pat as he would be likely to remember.'
'I cannot understand it,' quoth the Seneschal, 'for the English knights and nobles whom I have met were not men to brook the insolence of the baseborn.'
'Perchance, my fair lord, the poor folk are sweeter and of a better countenance in England,' laughed the Lady Rochefort. 'Mon Dieu! you cannot conceive to yourself how ugly they are! Without hair, without teeth, all twisted and bent; for me, I cannot think how the good God ever came to make such people. I cannot bear it, I, and so my trusty Raoul goes ever before me with a cudgel to drive them from my path.'

[15] *The White Company*, chap. XIV.
We go to France, and from thence, I trust, to Spain, in humble search of a field in which we may win advancement and perchance some small share of glory. For this purpose I would have you know that it is not my wont to let any occasion pass where it is in any way possible that honour may be gained. I would have you bear this in mind, and give great heed to it that you may bring me word of all cartels, challenges, wrongs, tyrannies, infamies, and wronging of damsels. Nor is any occasion too small to take note of, for I have known such trifles as the dropping of a gauntlet, or the flicking of a breadcrumb, when well and properly followed up, lead to a most noble spear-running. But, Edricson, do I not see a cavalier who rides down yonder road amongst the nether shaw? It would be well, perchance, that you should give him greeting from me, and, should he be of gentle blood, it may be that he would care to exchange thrusts with.

[16] *The White Company*, chap. XXIV.
'I come,' he shouted in a hoarse thick voice, with a strong Breton accent, 'as squire and herald from my master, who is a very valiant pursuivant-of-arms, and a liegeman to the great and powerful monarch, Charles, king of the French. My master has heard that there is jousting here, and prospect of honourable advancement, so he has come to ask that some English cavalier will vouchsafe for the love of his lady to run a course with sharpened lances with him, or to meet him with sword, mace, battle-axe, or dagger.
[…]
The unknown knight had sat like a statue of steel looking neither to the right nor to the left during these preliminaries. He had changed from the horse upon which he had ridden, and bestrode the black charger which his squire had led beside him. His immense breadth, his stern composed appearance, and the mode in which he handled his shield and his lance, were enough in themselves to convince the thousands of critical spectators that he was a dangerous opponent.

[17] *Sir Nigel*, chap. XII.
"A truce!" Here was an end to all their fine dreams. They looked blankly at each other all round the table, whilst Croquart brought his great fist down upon the board until the glasses rattled again. Knolles sat with clenched hands as if he were a figure of stone, while Nigel's heart turned cold and heavy within him. A truce! Where then was his third deed, and how might he return without it?
[…]
"I see that I need not doubt the good-will," said he, "and of that I was very certain before I came upon this errand. Bethink you then that this order applies to war but not to challenges, spear-runnings, knightly exchanges or the like. King Edward is too good a knight, and so is King John, that either of them should stand in the way of a gentleman who desires to advance himself or to venture his body for the exaltation of his lady. Is this not so?"

[18] *The White Company*, chap. XI.
'It is of import,' said he, 'for I love to keep my hair well ordered, seeing that the weight of my helmet for thirty years hath in some degree frayed it upon the top.' He pulled off his velvet cap of maintenance as he spoke, and displayed a pate which was as bald as an egg, and shone bravely in the firelight. 'You see,' said he, whisking round, and showing one little strip where a line of scattered hairs, like the last survivors in some fatal field, still barely held their own against the fate which had fallen upon their comrades; 'these locks need some little oiling and curling, for I doubt not that if you look slantwise at my head, when the light is good, you will yourself perceive that there are places where the hair is sparse.'
'It is for you also to bear the purse,' said the lady; 'for my sweet lord is of so free and gracious a temper that he would give it gaily to the first who asked alms of him. All these things, with some knowledge of venerie, and of

the management of horse, hawk, and hound, with the grace and hardihood and courtesy which are proper to your age, will make you a fit squire for Sir Nigel Loring.'

[19] *The White Company*, chap. XXI.
I have seen Andrea Orcagna, Taddeo Gaddi, Giottino, Stefano, Simone Memmi—men whose very colours I am not worthy to mix. And I have seen the aged Giotto, and he in turn was pupil to Cimabue, before whom there was no art in Italy, for the Greeks were brought to paint the chapel of the Gondi at Florence. Ah, signori, these are the real great men whose names will be held in honour when your soldiers are shown to have been the enemies of human kind!

[20] *The White Company*, chap. XI.
All this Alleyne examined with curious eyes; but most interesting of all to him was a small ebony table at his very side, on which, by the side of a chess-board and the scattered chessmen, there lay an open manuscript written in a right clerkly hand, and set forth with brave flourishes and devices along the margins. In vain Alleyne bethought him of where he was, and of those laws of good breeding and decorum which should restrain him: those coloured capitals and black even lines drew his hand down to them, as the loadstone draws the needle, until, almost before he knew it, he was standing with the romance of Garin de Montglane before his eyes, so absorbed in its contents as to be completely oblivious both of where he was and why he had come there.

[21] *The White Company*, chap. X.
'It is well to have a learned clerk in every troop,' said Sir Nigel. 'By St. Paul! there are men so caitiff that they think more of a scrivener's pen than of their lady's smile, and do their devoir in hopes that they may fill a line in a chronicle or make a tag to a jongleur's romance. I remember well that, at the siege of Betters, there was a little, sleek, fat clerk of the name of Chaucer, who was so apt at rondel, sirvente, or tonson, that no man dare give back a foot from the walls, lest he find it all set down in his rhymes and sung by every underling and varlet in the camp.

[22] *The White Company*, chap. X.
In the days of which you read all classes, save perhaps the very poor, fared better in meat and in drink than they have ever done since. The country was covered with woodlands—there were seventy separate forests in England alone, some of them covering half a shire. Within these forests the great beasts of the chase were strictly preserved, but the smaller game, the hares, the rabbits, the birds, which swarmed round the coverts, found their way readily into the poor man's pot. Ale was very cheap, and cheaper still was the mead which every peasant could make for himself out of the wild honey in the tree-trunks. There were many tea-like drinks also, which were brewed by the poor at no expense: mallow tea, tansy tea, and others the secret of which has passed.

2. Extraits du chapitre II [23-33]

[23] *Sir Nigel*, chap. I.
There was a time when the Lorings had held the country from the North Downs to the Lakes of Frensham, and when their grim castle-keep rising above the green meadows which border the River Wey had been the strongest fortalice betwixt Guildford Castle in the east and Winchester in the west. But there came that Barons' War, in which the King used his Saxon subjects as a whip with which to scourge his Norman barons, and Castle Loring, like so many other great strongholds, was swept from the face of the land. From that time the Lorings, with estates sadly curtailed, lived in what had been the dower-house, with enough for splendor.
And then came their lawsuit with Waverley Abbey, and the Cistercians laid claim to their richest land, with peccary, turbary and feudal rights over the remainder. It lingered on for years, this great lawsuit, and when it was finished the men of the Church and the men of the Law had divided all that was richest of the estate between them. There was still left the old manor-house from which with each generation there came a soldier to uphold the credit of the name and to show the five scarlet roses on the silver shield where it had always been shown—in the van. There were twelve bronzes in the little chapel where Matthew the priest said mass every morning, all of men of the house of Loring. Two lay with their legs crossed, as being from the Crusades. Six others rested their feet upon lions, as having died in war. Four only lay with the effigy of their hounds to show that they had passed in peace.
Of this famous but impoverished family, doubly impoverished by law and by pestilence, two members were living in the year of grace 1349—Lady Ermyntrude Loring and her grandson Nigel. Lady Ermyntrude's husband had fallen before the Scottish spearsmen at Stirling, and her son Eustace, Nigel's father, had found a glorious death nine years before this chronicle opens upon the poop of a Norman galley at the sea-fight of Sluys. The lonely old woman, fierce and brooding like the falcon mewed in her chamber, was soft only toward the lad whom she had brought up. All the tenderness and love of her nature, so hidden from others that they could not imagine their existence, were lavished upon him. She could not bear him away from her, and he, with that respect for authority which the age demanded, would not go without her blessing and consent.

[24] *Sir Nigel*, chap. IV.
Dame Ermyntrude Loring, daughter, wife, and mother of warriors, was herself a formidable figure. Tall and gaunt, with hard craggy features and intolerant dark eyes, even her snow-white hair and stooping back could not entirely remove the sense of fear which she inspired in those around her. Her thoughts and memories went back to harsher times, and she looked upon the England around her as a degenerate and effeminate land which had fallen away from the old standard of knightly courtesy and valor.
The rising power of the people, the growing wealth of the Church, the increasing luxury in life and manners, and the gentler tone of the age were all equally abhorrent to her, so that the dread of her fierce face, and even of the heavy oak staff with which she supported her failing limbs, was widespread through all the country round.
Yet if she was feared she was also respected, for in days when books were few and readers scarce, a long memory and a ready tongue were of the more value; and where, save from Dame Ermyntrude, could the young unlettered Squires of Surrey and Hampshire hear of their grandfathers and their battles, or learn that lore of heraldry and chivalry which she handed down from a ruder but a more martial age? Poor as she was, there was no one in Surrey whose guidance would be more readily sought upon a question of precedence or of conduct than the Dame Ermyntrude Loring.
[…]
Nigel looked at the old woman with shining eyes. "I love to hear you speak of him," said he. "I pray you to tell me once more of the manner of his death."

[25] *Sir Nigel*, chap. XV.
"Ha, my little cock of Tilford Bridge, I still bear you in mind," said he. "Right glad I was to hear that you had found your wits again, and I trust that I have not helped to make you take leave of them once more."
Nigel's stare of astonishment had brought a smile to the King's lips. Now the Squire stammered forth some halting words of gratitude at the honor done to him.
"Nay, not a word," said the King. "But in sooth it is a joy to my heart to see the son of my old comrade Eustace Loring carry himself so bravely. Had this boat got before us with news of our coming, then all our labor had been in vain, and no Frenchman ventured to Calais that night. But above all I thank you for that you have delivered into my hands one whom I had vowed to punish in that he has caused us more scathe by fouler means than any living man. Twice have I sworn that Peter the Red Ferret shall hang, for all his noble blood and coat-armor, if ever he should fall into my hands. Now at last his time has come; but I would not put him to death until you, who had taken him, could be there to see it done. Nay, thank me not, for I could do no less, seeing that it is to you that I owe him."

But it was not thanks which Nigel was trying to utter. It was hard to frame his words, and yet they must be said. "Sire," he murmured, "it ill becomes me to cross your royal will——"
The dark Plantagenet wrath gathered upon the King's highbrow and gloomed in his fierce deep-set eyes. "By God's dignity! no man has ever crossed it yet and lived unscathed. How now, young sir, what mean such words, to which we are little wont? Have a care, for this is no light thing which you venture."
"Sire," said Nigel, "in all matters in which I am a free man I am ever your faithful liege, but some things there are which may not be done."
"How?" cried the King. "In spite of my will?"
"In spite of your will, sire," said Nigel, sitting up on his couch, with white face and blazing eyes.
"By the Virgin!" the angry King thundered, "we are come to a pretty pass! You have been held too long at home, young man. The overstabled horse will kick. The unweathered hawk will fly at check. See to it, Master Chandos! He is thine to break, and I hold you to it that you break him. And what is it that Edward of England may not do, Master Loring?"
Nigel faced the King with a face as grim as his own. "You may not put to death the Red Ferret."
"Pardieu! And why?"
"Because he is not thine to slay, sire. Because he is mine. Because I promised him his life, and it is not for you, King though you be, to constrain a man of gentle blood to break his plighted word and lose his honor."

[26] *Sir Nigel*, chap. XI.
He had ridden over Thursley Ridge past that old stone where in days gone by at the place of Thor the wild Saxons worshiped their war-god. Nigel looked at it with a wary eye and spurred Pommers onward as he passed it, for still it was said that wild fires danced round it on the moonless nights, and they who had ears for such things could hear the scream and sob of those whose lives had been ripped from them that the fiend might be honored. Thor's stone, Thor's jumps, Thor's punch-bowl—the whole country-side was one grim monument to the God of Battles, though the pious monks had changed his uncouth name for that of the Devil his father, so that it was the Devil's jumps and the Devil's punch-bowl of which they spoke. Nigel glanced back at the old gray boulder, and he felt for an instant a shudder pass through his stout heart. Was it the chill of the evening air, or was it that some inner voice had whispered to him of the day when he also might lie bound on such a rock and have such a blood-stained pagan crew howling around him.

[27] *Sir Nigel*, chap. XIII.
But soon they came upon a scene which drew Nigel's thoughts away from his bitter trouble, for in front of them there rose the towers of a great building with a small gray sloping village around it, and they learned from a passing hind that this was the hamlet and Abbey of Battle. Together they drew rein upon the low ridge and looked down into that valley of death from which even now the reek of blood seems to rise. Down beside that sinister lake and amid those scattered bushes sprinkled over the naked flank of the long ridge was fought that long-drawn struggle betwixt two most noble foes with broad England as the prize of victory. Here, up and down the low hill, hour by hour the grim struggle had waxed and waned, until the Saxon army had died where it stood, King, court, house-carl and fyrdsman, each in their ranks even as they had fought. And now, after all the stress and toil, the tyranny, the savage revolt, the fierce suppression, God had made His purpose complete, for here were Nigel the Norman and Aylward the Saxon with good-fellowship in their hearts and a common respect in their minds, with the same banner and the same cause, riding forth to do battle for their old mother England.

[28] *The White Company*, chap. XXIII.
'I am with you, Edward, as true as hilt to blade. But, by Saint James! we shall not let these Moors make mock at us from over the sea. We must take ship and thrust them from Africa.'
'By heaven, yes!' cried the prince. 'And it is the dream of my heart that our English pennons shall wave upon the Mount of Olives, and the lions and lilies float over the holy city.'
'And why not, dear coz? Your bowmen have cleared a path to Paris, and why not to Jerusalem? Once there, your arms might rest.'
'Nay, there is more to be done,' cried, the prince, carried away by the ambitious dream. 'There is still the city of Constantine to be taken, and war to be waged against the Soldan of Damascus. And beyond him again there is tribute to be levied from the Cham of Tartary, and from the kingdom of Cathay. Ha! John, what say you? Can we not go as far eastward as Richard of the Lion Heart?'

[29] *The White Company*, chap. XXIX.
'How is it with you, lady?' he asked at last, in a tremulous voice.
Her eyes remained fixed intently upon the wall, and there was a long pause ere she answered him. Her voice, too, which had been so clear and ringing, was now low and muffled as that of one who speaks from a distance.
'All is very well with me, Bertrand,' said she. 'The blessed hour of sight has come round to me again.'

'I could see it come! I could see it come!' he exclaimed, passing his fingers through his hair with the same perplexed expression as before.
'This is untoward, Sir Tristram,' he said at last. 'And I scarce know in what words to make it clear to you, and to your fair wife, and to Sir Nigel Loring, and to these other stranger knights. My tongue is a blunt one, and fitter to shout word of command than to clear up such a matter as this, of which I can myself understand little. This, however, I know, that my wife is come of a very sainted race, whom God hath in His wisdom endowed with wondrous powers, so that Tiphaine Raquenel was known throughout Brittany ere ever I first saw her at Dinan. Yet these powers are ever used for good, and they are the gift of God and not of the devil, which is the difference betwixt white magic and black.'
'Perchance it would be as well that we should send for Father Stephen,' said Sir Tristram.
'It would be best that he should come,' cried the Hospitaller.
'And bring with him a flask of holy water,' added the knight of Bohemia
'Not so, gentlemen,' answered Sir Bertrand. 'It is not needful that this priest should be called, and it is in my mind that in asking for this ye cast some slight shadow or slur upon the good name of my wife, as though it were still doubtful whether her power came to her from above or below. If ye have indeed such a doubt I pray that you will say so, that we may discuss the matter in a fitting way.'
'For myself,' said Sir Nigel, 'I have heard such words fall from the lips of this lady that I am of opinion that there is no woman, save only one, who can be in any way compared to her in beauty and in goodness. Should any gentleman think otherwise, I should deem it great honour to run a small course with him, or debate the matter in whatever way might be most pleasing to him.'
'Nay, it would ill become me to east a slur upon a lady who is both my guest and the wife of my comrade-in-arms,' said the Seneschal of Villefranche. 'I have perceived also that on her mantle there is marked a silver cross, which is surely sign enough that there is naught of evil in these strange powers which you say that she possesses.'
This argument of the Seneschal's appealed so powerfully to the Bohemian and to the Hospitaller that they at once intimated that their objections had been entirely overcome, while even the Lady Rochefort, who had sat shivering and crossing herself, ceased to cast glances at the door, and allowed her fears to turn to curiosity.
'Among the gifts which have been vouchsafed to my wife,' said Du Guesclin, 'there is the wondrous one of seeing into the future; but it comes very seldom upon her, and goes as quickly, for none can command it. The blessed hour of sight, as she hath named it, has come but thrice since I have known her, and I can vouch for it that all that she hath told me was true, for on the evening of the Battle of Auray she said that the morrow would be an ill day for me and for Charles of Blois. Ere the sun had sunk again he was dead, and I the prisoner of Sir John Chandos. Yet it is not every question that she can answer, but only those——'
'Bertrand, Bertrand!' cried the lady in the same muttering far-away voice, 'the blessed hour passes. Use it, Bertrand, while you may.'
'I will, my sweet. Tell me, then, what fortune comes upon me?'
'Danger, Bertrand—deadly, pressing danger—which creeps upon you and you know it not.'
The French soldier burst into a thunderous laugh, and his green eyes twinkled with amusement. 'At what time during these twenty years would not that have been a true word?' he cried. 'Danger is the air that I breathe. But is this so very close, Tiphaine?'
'Here—now—close upon you!' The words came out in broken strenuous speech, while the lady's fair face was writhed and drawn like that of one who looks upon a horror which strikes the words from her lips. Du Guesclin gazed round the tapestried room, at the screens, the tables, the abace, the credence, the buffet with its silver salver, and the half-circle of friendly wondering faces. There was an utter stillness, save for the sharp breathing of the Lady Tiphaine and for the gentle soughing of the wind outside, which wafted to their ears the distant call upon a swineherd's horn.
'The danger may bide,' said he, shrugging his broad shoulders. 'And now, Tiphaine, tell us what will come of this war in Spain.'
'I can see little,' she answered, straining her eyes and puckering her brow, as one who would fain clear her sight. 'There are mountains, and dry plains, and flash of arms, and shouting of battle-cries. Yet it is whispered to me that by failure you will succeed.'
'Ha! Sir Nigel, how like you that?' quoth Bertrand, shaking his head. 'It is like mead and vinegar, half sweet, half sour. And is there no question which you would ask my lady?'
'Certes there is. I would fain know, fair lady, how all things are at Twynham Castle, and above all how my sweet lady employs herself.'
'To answer this I would fain lay hand upon one whose thoughts turn strongly to this castle which you have named. Nay, my Lord Loring, it is whispered to me that there is another here who hath thought more deeply of it than you.'
'Thought more of mine own home?' cried Sir Nigel. 'Lady, I fear that in this matter at least you are mistaken.'
'Not so, Sir Nigel. Come hither, young man, young English squire with the grey eyes! Now give me your hand, and place it here across my brow, that I may see that which you have seen. What is this that rises before me? Mist, mist, rolling mist with a square black tower above it. See it shreds out, it thins, it rises, and there lies a castle in a

green plain, with the sea beneath it, and a great church within a bow-shot. There are two rivers which run through the meadows, and between them lie the tents of the besiegers.'
'The besiegers!' cried Alleyne, Ford, and Sir Nigel all three in a breath.
'Yes, truly, and they press hard upon the castle, for they are an exceeding multitude and full of courage. See how they storm and rage against the gate, while some rear ladders, and others, line after line, sweep the walls with their arrows. There are many leaders who shout and beckon, and one, a tall man with a golden beard, who stands before the gate stamping his foot and hallooing them on, as a pricker doth the hounds. But those in the castle fight bravely. There is a woman, two women, who stand upon the walls, and give heart to the men-at-arms. They shower down arrows, darts, and great stones. Ah! they have struck down the tall leader, and the others give back. The mist thickens and I can see no more.'
'By Saint Paul!' said Sir Nigel, 'I do not think that there can be any such doings at Christchurch, and I am very easy of the fortalice so long as my sweet wife hangs the key of the outer bailey at the head of her bed. Yet I will not deny that you have pictured the castle as well as I could have done myself, and I am full of wonderment at all that I have heard and seen.'
'I would, Lady Tiphaine,' cried the Lady Rochefort, 'that you would use your power to tell me what hath befallen my golden bracelet which I wore when hawking upon the second Sunday of Advent, and have never set eyes upon since.'
'Nay, lady,' said Du Guesclin, 'it does not befit so great and wondrous a power to pry and search and play the varlet even to the beautiful chatelaine of Villefranche. Ask a worthy question, and, with the blessing of God, you shall have a worthy answer.'
'Then I would fain ask,' cried one of the French squires, 'as to which may hope to conquer in these wars betwixt the English and ourselves.'
'Both will conquer, and each will hold its own,' answered the Lady Tiphaine.
'Then we shall still hold Gascony and Guienne?' cried Sir Nigel.
The lady shook her head. 'French land, French blood, French speech,' she answered. 'They are French, and France shall have them.'
'But not Bordeaux?' cried Sir Nigel excitedly.
'Bordeaux also is for France.'
'But Calais?'
'Calais too.'
'Woe worth me then, and ill hail to these evil words! If Bordeaux and Calais be gone, then what is left for England?'
'It seems indeed that there are evil times coming upon your country,' said Du Guesclin. 'In our fondest hopes we never thought to hold Bordeaux. By Saint Ives! this news hath warmed the heart within me. Our dear country will then be very great in the future, Tiphaine?'
'Great, and rich, and beautiful,' she cried. 'Far down the course of time I can see her still leading the nations, a wayward queen among the peoples, great in war, but greater in peace, quick in thought, deft in action, with her people's will for her sole monarch, from the sands of Calais to the blue seas of the south.'
'Ha!' cried Du Guesclin, with his eyes flashing in triumph, 'you hear her, Sir Nigel?—and she never yet said word which was not sooth.'
The English knight shook his head moodily. 'What of my own poor country?' said he. 'I fear, lady, that what you have said bodes but small good for her
The lady sat with parted lips, and her breath came quick and fast. 'My God!' she cried, 'what is this that is shown me? Whence come they, these peoples, these lordly nations, these mighty countries which rise up before me? I look beyond, and others rise, and yet others, far and farther to the shores of the uttermost waters. They crowd! They swarm! the world is given to them, and it resounds with the clang of their hammers and the ringing of their church bells. They call them many names, and they rule them this way or that, but they are all English, for I can hear the voices of the people. On I go, and onwards over seas where man hath never yet sailed, and I see a great land under new stars and a stranger sky, and still the land is England. Where have her children not gone? What have they not done? Her banner is planted on ice. Her banner is scorched in the sun. She lies athwart the lands, and her shadow is over the seas. Bertrand, Bertrand! we are undone, for the buds of her bud are even as our choicest flower!' Her voice rose into a wild cry, and throwing up her arms she sank back white and nerveless into the deep oaken chair.
'It is over,' said Du Guesclin moodily, as he raised her drooping head with his strong brown hand. 'Wine for the lady, squire! The blessed hour of sight hath passed.'

[30] *The White Company*, chap. XXIII.
So used were the good burghers of Bordeaux to martial display and knightly sport, that an ordinary joust or tournament was an everyday matter with them. The fame and brilliancy of the prince's court had drawn the knights-errant and pursuivants-of-arms from every part of Europe. In the long lists by the Garonne on the landward side of the northern gate there had been many a strange combat, when the Teutonic knight, fresh from the conquest of

the Prussian heathen, ran a course against the knight of Calatrava, hardened by continual struggle against the Moors, or cavaliers from Portugal broke a lance with Scandinavian warriors from the further shore of the great Northern Ocean. Here fluttered many an outland pennon, bearing symbol and blazonry from the banks of the Danube, the wilds of Lithuania, and the mountain strongholds of Hungary: for chivalry was of no clime and of no race, nor was any land so wild that the fame and name of the prince had not sounded through it from border to border.

[31] *The Tragedy of the Korosko*, chap. II.
"Well," said Colonel Cochrane, crossing his legs and leaning forward with the decision of n man who has definite opinions, "I don't at all agree with you, Brown, and I think that to advocate such a course is to take a very limited view of our national duties. I think that behind national interests and diplomacy and all that there lies a great guiding force--a Providence, in fact--which is for ever getting the best out of each nation and using it for the good of the whole. When a nation ceases to respond, it is time that she went into hospital for a few centuries, like Spain or Greece--the virtue has gone out of her. A man or a nation is not placed upon this earth to do merely what is pleasant and what is profitable. It is often called upon to carry out what is both unpleasant and unprofitable, but if it is obviously right it is mere shirking not to undertake it."
Headingly nodded approvingly.
"Each has its own mission. Germany is predominant in abstract thought; France in literature, art, and grace. But we and you--for the English-speakers are all in the same boat, however much the New York Sun may scream over it--we and you have among our best men a higher conception of moral sense and public duty than is to be found in any other people. Now, these are the two qualities which are needed for directing a weaker race. You can't help them by abstract thought or by graceful art, but only by that moral sense which will hold the scales of Justice even, and keep itself free from every taint of corruption. That is how we rule India. We came there by a kind of natural law, like air rushing into a vacuum. All over the world, against our direct interests and our deliberate intentions, we are drawn into the same thing. And it will happen to you also. The pressure of destiny will force you to administer the Whole of America from Mexico to the Horn."
Headingly whistled.
"Our Jingoes would be pleased to hear you, Colonel Cochrane," said he. "They'd vote you into our Senate and make you one of the Committee on Foreign Relations."
"The world is small, and it grows smaller every day. It's a single organic body, and one spot of gangrene is enough to vitiate the whole. There's no room upon it for dishonest, defaulting, tyrannical, irresponsible Governments. As long as they exist they will always be sources of trouble and of danger. But there are many races which appear to be so incapable of improvement that we can never hope to get a good Government out of them. What is to be done, then? The former device of Providence in such a case was extermination by some more virile stock-- an Attila or a Tamerlane pruned off the weaker branch. Now, we have a more merciful substitution of rulers, or even of mere advice from a more advanced race. That is the case with the Central Asian Khanates and with the protected States of India. If the work has to be done, and if we are the best fitted for the work, then I think that it would be a cowardice and a crime to shirk it."
"But who is to decide whether it is a fitting case for your interference?" objected the American. "A predatory country could grab every other land in the world upon such a pretext."
"Events--inexorable, inevitable events--will decide it. Take this Egyptian business as an example. In 1881 there was nothing in this world further from the minds of our people than any interference with Egypt; and yet 1882 left us in possession of the country. There was never any choice in the chain of events. A massacre in the streets of Alexandria, and the mounting of guns to drive out our fleet--which was there, you understand, in fulfilment of solemn treaty obligations--led to the bombardment. The bombardment led to a landing to save the city from destruction. The landing caused an extension of operations--and here we are, with the country upon our hands. At the time of trouble we begged and implored the French, or any one else, to come and help us to put the thing to rights, but they all deserted us when there was work to be done, although they are ready enough to scold and to impede us now. When we tried to get out of it, up came this wild Dervish movement, and we had to sit tighter than ever. We never wanted the task; but, now that it has come, we must put it through in a workmanlike manner. We've brought justice into the country, and purity of administration, and protection for the poor man. It has made more advance in the last twelve years than since the Moslem invasion in the seventh century. Except the pay of a couple of hundred men, who spend their money in the country, England has neither directly nor indirectly made a shilling out of it, and I don't believe you will find in history a more successful and more disinterested bit of work."

[32] *A Ballad of the Ranks*

Who carries the gun?
A lad from over the Tweed.
Then let him go, for well we know
He comes of a soldier breed.

So drink together to rock and heather,
Out where the red deer run,

And stand aside for Scotland's pride –
The man that carries the gun!

For the Colonel rides before,
The Major's on the flank,

The Captains and the Adjutant
Are in the foremost rank.
But when it's "Action front!"
And fighting's to be done,
Come one, come all, you stand or fall
By the man who holds the gun.

Who carries the gun?
A lad from a Yorkshire dale.
Then let him go, for well we know
The heart that never will fail.
Here's to the fire of Lancashire,
And here's to her soldier son!
For the hard-bit north has sent him forth –
The lad that carries the gun.

Who carries the gun?
A lad from a Midland shire.
Then let him go, for well we know
He comes of an English sire.
Here's a glass to a Midland lass,
And each can chose the one,
But east and west we claim the best
For the man that carries the gun.

Who carries the gun?
A lad from the hills of Wales.
Then let him go, for well we know,
That Taffy is hard as nails.
There are several II's in the place where he dwells,
And of w's more than one,
With a "Llan" and a "pen," but it breeds good men,
And it's they who carry the gun.

Who carries the gun?
A lad from the windy west.
Then let him go, for well we know
That he is one of the best.
There's Bristol rough, and Gloucester tough,
And Devon yields to none.
Or you may get in Somerset
Your lad to carry the gun,

Who carries the gun?
A lad from London town.
Then let him go, for well we know
The stuff that never backs down.
He has learned to joke at the powder smoke,
For he is the fog-smoke's son,
And his heart is light and his pluck is right – The man who carries the gun.

Who carries the gun?
A lad from the Emerald Isle.
Then let him go, for well we know,
We've tried him many a while.
We've tried him east, we've tried him west,
We've tried him sea and land,
But the man to beat old Erin's best
Has never yet been planned.

Who carries the gun?
It's you, and you, and you.
So let us go, and we won't say no
If they give us a job to do.
Here we stand with a cross-linked hand,
Comrades every one.
So one last cup, and drink it up
To the man who carries the gun!
For the Colonel rides before,
The Major's on the flank,
The Captains and Adjutant
Are in the foremost rank.
And when it's "Action front!"
And there's fighting to be done,
Come one, come all, you stand or fall
By the man who holds the gun.

[33] *A Hymn of Empire*

God save England, blessed by Fate,
So old, yet ever young:
The acorn isle from which the great
Imperial oak has sprung!

And God guard Scotland's kindly soil,
The land of stream and glen,
The granite mother that has bred
A breed of granite men!

God save Wales, from Snowdon's vales
To Severn's silver strand!
For all the grace of that old race
Still haunts the Celtic land.

And dear old Ireland, God save you,
And heal the wounds of old,
For every grief you ever knew
May joy come fifty-fold!

Set Thy guard over us,
May Thy shield cover us,
Enfold and uphold us
On land and on sea!
From the palm to the pine,
From the snow to the line,
Brothers together
And children of Thee.

Thy blessing, Lord, on Canada,
Young giant of the West,
Still upward lay her broadening way,
And may her feet be blessed!

And Africa, whose hero breeds
Are blending into one,
Grant that she tread the path which leads

To holy unison.

May God protect Australia
Set in her Southern Sea!
Though far thou art, it cannot part
Thy brother folks from thee.

And you, Land of Maori,
The island-sisters fair,
Ocean hemmed and lake be-gemmed,
God hold you in His care!

Set Thy guard over us,
May Thy shield cover us,
Enfold and uphold us
On land and on sea!

From the palm to the pine,
From the snow to the line,
Brothers together
And children of Thee.

God guard our Indian brothers,
The Children of the Sun,
Guide us and walk beside us
Until Thy will be done.

To all be equal measure
Whate'er his blood or birth,
Till we shall build as Thou hast willed
O'er all Thy fruitful Earth.

May we maintain the story
Of honest, fearless right!
Not ours, not ours the Glory!
What are we in Thy sight?

Thy servants, and no other,
Thy servants may we be,
To help our weaker brother
As we crave help from Thee!

Set Thy guard over us,
May Thy shield cover us,
Enfold and uphold us
On land and on seal

From the palm to the pine,
From the snow to the line,
Brothers together
And children of Thee.

3. Extraits du chapitre III [34-53]

[34] *Scenes and Characters of the Middle Ages*, p. 338-340.
The characteristic feature of the armour of the fourteenth century is the intermixture of mail and plate. We see it first in small supplementary defences of plate introduced to protect the elbow and knee-joints. Probably it was found that the rather heavy and unpliable sleeve and hose of mail pressed inconveniently upon these joints; therefore the armourer adopted the expedient which proved to be the "thin end of the wedge" which gradually brought plate armour into fashion. He cut the mail hose in two; the lower part, which was then like a modern stocking, protected the leg, and the upper part protected the thigh, each being independently fastened below and above the knee, leaving the knee unprotected. Then he hollowed a piece of plate iron so as to form a cap for the knee, called technically a senouillitre, within which the joint could work freely without chafing or pressure; perhaps it was padded or stuffed so as to deaden the effect of a blow; and it was fashioned so as effectually to cover all the part left undefended by the mail. The sleeve of the hauberk was cut in the same way, and the elbow was defended by a cap of plate-iron called a coudidre. Early examples of these two pieces of plate armour will be seen in the later illustrations of our last chapter, for they were introduced a little before the end of the thirteenth century. The two pieces of plate were introduced simultaneously, and they appear together in the woodcut of David and his men in our last chapter; but we often find the genouilliére used while the arm is still defended only by the sleeve of the hauberk, as in the first woodcut in the present chapter, and again in the cut on p. 348. It is easy to see that the pressure of the chausses of mail upon the knee in riding would be constant and considerable, and a much more serious inconvenience than the pressure upon the elbow in the usual attitude of the arm. […] Perhaps the next great improvement was to protect the foot by a shoe made of plates of iron overlapping, like the shell of a lobster, the sole being still of leather.

[35] *Scenes and Characters of the Middle Ages*, p. 406.
From the chaplain of the castle he gained such knowledge of book-learning as he was destined to acquire—which was probably more extensive than is popularly supposed. He learnt also to sing a romance, and accompany himself on the harp, from the chief of the band of minstrels who wore his lord's livery. As a squire he came under the more immediate supervision of his lord; was taught by some experienced old knight or squire to back a horse and use his weapons; and was stirred to emulation by constant practice with his fellow-squires.

[36] *Edward III*, p. 3.
His reign was for a long time great and prosperous, in spite of extravagant expenditure, shortsighted legislation, and vacillating foreign policy; because, by his personal prowess, liberality and splendour, his ready tact, incessant activity, and marvellous good fortune, he carried his people with him, enlisted their sympathy, and commanded their admiration. But, unlike his grandfather, the great Edward I., he lived and laboured for glory and ambition, not for practical or permanent objects. His work and influence were personal and evanescent. No sooner does his vigour begin to decline and his busy and brilliant individuality to fade away out of the foreground, that disasters of various forms come thronging in, and gradually take possession of the scene.

[37] *The History of England*, vol. II, p. 441-444.
They came within sight at Maupertuis, near Poictiers; and Edward, sensible that his retreat was now become impracticable, prepared for battle with all the courage of a young hero, and with all the prudence of the oldest and most experienced commander.
But the utmost prudence and courage would have proved insufficient to save him in this extremity, had the king of France known how to make use of his present advantages. His great superiority in numbers enabled him to surround the enemy; and by intercepting all provisions, which were already become scarce in the English camp, to reduce this small army, without a blow, to the necessity of surrendering at discretion. But such was the impatient ardor of the French nobility, and so much had their thoughts been bent on overtaking the English as their sole object, that this idea never struck any of the commanders; and they immediately took measures for the assault, as for a certain victory. While the French army was drawn up in order of battle, they were stopped by the appearance of the cardinal of Perigord; who, having learned the approach of the two armies to each other, had hastened, by interposing his good offices, to prevent any further effusion of Christian blood. By John's permission, he carried proposals to the prince of Wales; and found him so sensible of the bad posture of his affairs, that an accommodation seemed not impracticable. Edward told him, that he would agree to any terms consistent with his own honor and that of England; and he offered to purchase a retreat, by ceding all the conquests which he had made during this and the former campaign, and by stipulating not to serve against France during the course of seven years. But John, imagining that he had now got into his hands a sufficient pledge for the restitution of Calais, required that Edward should surrender himself prisoner with a hundred of his attendants; and offered, on these terms, a safe retreat to the English army. The prince rejected the proposal with disdain; and declared that, whatever faith might attend

him, England should never be obliged to pay the price of his ransom. This resolute answer cut off all hopes of accommodation; but as the day was already spent in negotiating, the battle was delayed till the next morning.
The cardinal of Perigord, as did all the prelates of the court of Rome, bore a great attachment to the French interest; but the most determined enemy could not, by any exprdient, have done a greater prejudice to John's affairs, than he did them. The prince of Wales had leisure, during the night, to strengthen, by new intrenchments, the post which he had before so judiciously chosen; and he contrived an ambush of three hundred men at arms, and as many archers, whom lie put under the command of the Captal de Buche, and ordered to make a circuit, that they might fall on the flank or rear of the French army during the engagement. The van of his army was commanded by the earl of Warwick, the rear by the earls of Salisbury and Suffolk, the main body by the prince himself. The Lords Chandos, Audeley, and many other brave and experienced commanders, were at the head of different corps of his army. John also arranged his forces in three divisions, nearly equal: the first was commanded by the duke of Orleans, the king's brother; the second by the dauphin, attended by his two younger brothers; the third by the king himself, who had by his side Philip, his fourth son and favorite, then about fourteen years of age. There was no reaching the English army but through a narrow lane, covered on each side by hedges and in order to open this passage, the mareschals, Andrehen and Clermont, were ordered to advance with a separate detachment of men at arms. While they marched along the lane, a body of English archers, who lined the hedges, plied them on each side with their arrows; and being very near them, yet placed in perfect safety, they coolly took their aim against the enemy, and slaughtered them with impunity. The French detachment, much discouraged by the unequal combat, and diminished in their number, arrived at the end of the lane, where they met on the open ground the prince of Wales himself, at the head of a chosen body, ready for their reception. They were discomfited and overthrown: one of the mareschals was slain; the other taken prisoner: and the remainder of the detachment, who were still in the lane, and exposed to the shot of the enemy, without being able to make resistance, recoiled upon their own army, and put every thing into disorder. In that critical moment the Captal de Buche unexpectedly appeared, and attacked in flank the dauphin's line, which fell into some confusion. Landas, Bodenai, and St. Venant, to whom the care of that young prince and his brothers had been committed, too anxious for their charge, or for their own safety, carried them off the field, and set the example of flight, which was followed by that whole division. The duke of Orleans, seized with a like panic, and imagining all was lost, thought no longer of fighting, but carried off his division by a retreat, which soon turned into a flight. Lord Chandos called out to the prince, that the day was won; and encouraged him to attack the division under King John, which, though more numerous than the whole English army, were somewhat dismayed with the precipitate flight of their companions. John here made the utmost efforts to retrieve by his valor what his imprudence had betrayed; and the only resistance made that day was by his line of battle. The prince of Wales fell with impetuosity on some German cavalry placed in the front, and commanded by the counts of Sallebruche, Nydo, and Nosto. A fierce battle ensued: one side were encouraged by the near prospect of so great a victory; the other were stimulated by the shame of quitting the field to an enemy so much inferior: but the three German generals, together with the duke of Athens, constable of France, falling in battle, that body of cavalry gave way, and left the king himself exposed to the whole fury of the enemy. The ranks were every moment thinned around him: the nobles fell by his side one after another: his son, scarce fourteen years of age, received a wound, while he was fighting valiantly in defence of his father: the king himself, spent with fatigue and overwhelmed by numbers, might easily have been slain; but every English gentleman, ambitious of taking alive the royal prisoner, spared him in the action, exhorted him to surrender, and offered him quarter: several, who attempted to seize him, suffered for their temerity. He still cried out, " Where is my cousin, the prince of Wales? " and seemed unwilling to become prisoner to any person of inferior rank. But being told that the prince was at a distance on the field, he threw down his gauntlet, and yielded himself to Dennis de Morbec, a knight of Arras, who had been obliged to fly his country for murder.

[37] *Chroniques de Jean Froissart*, SHF 124-126.
Quant li Espagnol eurent fait leur emploite et leur marcheandise et il eurent cargiet leurz vassiaus de drapss et de toilles et de tout ce que bon et pourfitable leur sambloit pour remener en leur païs et bien sçavoient que il seroient rencontré des Engléz, mes de tout che ne fasoient il compte, il s'en vinrent en le ville de l'Escluse et entrerent en leurs vaissiaus et ja les avoient il pourveus tellement et sy grossement de toute artellerie, de quariaus, d'ar balestres, de kanons et de grant artellerie, que merveilles seroit a penser. Et ossy de gros barriaus de fier forgiés et fais tous faitis pour lanchier et pour effondrer nefs en lanchant de pieres et de caillaus sans nombre. Quant il perchurent qu'il avoient le vent pour iauls, il se desancrerent et estoient bien XL grosses nefs tout d'un train, sy fortes et sy belles que plaisant lez fasoit veoir et regarder. Et avoient amont ces mas castiaus bertesquiés, pourveus de pieres et de caillaus pour jetter et brigant qui lez gardoient. La estoient encores sus ces mas cez estramieres armoiies et ensegniies de leur ensengne, qui baulioient au vent et freteloient, c'estoit grans biautés dou veoir et imaginer Et me samble que se ly Englés avoient desir d'iauls trouver, encores l'avoient il grignour, ensy que on en vei l'apparant et que je vous diray chy apprés. Chil Espagnol estoient bien X M, uns c'autres, parmy lez saudoiers que il avoient pris et retenus a gagges en Flandres. Sy se sentoient et tenoient fort assés pour combattre sus mer le roy d'Engleterre et se poissance et en telle entente s'en venoient il tout nagant et singlant a plain vent. Car il l'avoient

pour iauls pardeviers Calais. Ly rois d'Engleterre, qui estoit sus mer d avoecquez sa navie et avoit ja ordonné toutes ses besongnes et dit comment il voloit que on se combatesist. Et quel cose on fesist et avoit monsigneur Robert de Namur fait mestre d'une nef que on appelloit La Salle dou Roy, ou tous ses hostels estoit. Sy se tenoit li rois d'Engleterre ou chief de sa nef, vestis d'un noir jacque de velviel et portoit sus son chief ung noir capelet de bevenes, qui moult bien ly seoit. Et estoit adont, seloncq ce que dit me fu par chiaus qui avoecquez lui estoient pour ce jour, ossy joieus que on le vei onques. Et fasoit ses menestres corner devant lui une danse d'Allemagne que messires Jehans Camdos, qui la estoit, avoit nouvellement rapporté. Et encores par esbatement il fasoit le chevalier chanter avoecquez ses menestrels et y prendoit grant plaisanche. Et a le fois regardoit il en hault, car il avoit mis une gaitte ou chastiel de sa nef pour nonchier quant li Espagnol venroient. Ensy que li rois estoit en che deduit et que tout sy chevalier estoit moult liet de ce que il le veoient sy joieus, li gette, qui perchupt nestre la navie des Espagnols, dist: "Ho! J'en voie une venir et me samble une nef d'Espagne." Lors s'apaisierent li menestrel et li fu derechief demandé se il en veoit plus. Assés tols appriés, il respondi et dist: "Oil, j'en voy II, et puis III, et puis IIII." Et puis dist, quant il vei la grosse flote: "J'en voy tant, se Dieus m'ayt, que je ne les puis compter." Adont cogneurent bien li rois et ses gens que c'estoient li Espagnol. Sy fist li rois sonner ses trompettes de rece et se misent et requellierent ensamble toutes leurs nefs pour estre en milleur ordenanche et gesir plus segurement. Car bien sçavoient que il aroient bataille puisque li Espagnol venoient en sy grant flotte. Ja estoit tart, ensi que sus l'eure de viespres ou environ. Sy fist li rois apporter le vin et but et tout sy chevalier. Et puis mist le bachinet en la teste et ossy fisent tout li aultre. Tantos approchierent li Espagnol, qui s'en fuissent bien alé sans combatre, se il vosissent. Car seloncq ce que il estoient bien freté et en grans vaissiaus et avoient le vent pour iauls, il n'euissent ja parlé as Englés se il vosissent, mes par orguel et par presumption il ne dagnierent passer devant iauls qu'il ne parlaissent et s'en vinrent tout de fait et par grant ordenanche conmenchier la bataille.

Quant li rois d'Engleterre, qui estoit en sa nef, en vei la maniere, sy adrecha sa nef contre une nef espagnolle qui venoit tout devant, et dist a cheli qui gouvrenoit son vaissiel: "Adrechiés vous contre ceste nef qui vient, car je voel jouster a lui." Ly maronniers n'euist jamés oset faire le contraire puisque li rois le voloit. Sy s'adrecha contre celle nef espagnolle, qui s'en venoit au vent, de grant randon. La nef dou roy estoit forte et bien loiie, aultrement elle euist esté rompue car elle et la nef espagnolle, qui estoit grande et grosse, s'encontrerent de tel ravine que che sambla uns tempestes qui la fust cheus et dou rebombe qu'il fisent, li castiaus de la nef dou roy d'Engleterre consievi le chastiel de la nef espagnolle par telle maniere que li force dou mas le rompi amont sus le mas ou il seoit, et le reversa en le mer. Sy furent chil noiiet et perdu qui ens estoient. De cel encontre fu la nef dou dit roy sy estonnee que elle fu crokie et faisoit aige tant que li chevalier dou roy s'en perchurent, mes point ne le dirent encores au roy, ains s'ensonnierent de widier et d'espuisier. Adont dist li rois, qui regarda la nef contre qui il avoit jousté, qui se tenoit devant lui: "Acrockiés ma nef a ceste car je le voel avoir." Dont respondirent sy chevalier: "Sire, leissiés aller ceste, vous arés milleur." Ceste nef passa oultre, et une aultre grosse nef vint; acrokierent a cros de fer et de kainnez ly chevalier dou roy leur nef a ceste. La se conmencha bataille forte et fiere et archier a traire et Espagnols a iauls combattre et deffendre de grant volenté. Et non pas tant seullement en ung lieu mes en X ou en XII et quant il se veoient a jeu parti ou plus fort de leurs ennemis, il s'acrokoient et la faisoient merveilles d'armes. Sy ne l'avoient miez li Englés davantage. Et estoient chil Espagnol en ces grosses nefs plus haultes et plus grandes assés que les nefs englesces ne fuissent. Sy avoient grant avantage de traire et de lanchier et de getter grans barriaus de fier, dont il donnoient moult a souffrir les Englés. Ly chevalier dou roy d'Engleterre, qui en sa nef estoient pour tant que elle estoit en peril d'estre effondree, car elle traioit aigue, ensy que chy dessus est dit, se hastoient durement de conquerre la nef ou il estoient acrokiet. Et la eut fait pluisseurs grans appertises d'armez. Finablement li rois et chil de son vassiel se porterent sy bien que ceste nef fu conquise et tout chil mis a bort qui dedens estoient. Adont fu dit au roy le peril ou il estoit et comment sa nef faisoit aigue et que il se mesist en celle que conquis avoit. Li rois crut ce consel et entra en le dicte nef espagnolle et ossy fisent si chevalier et tout chil qui dedens estoient et laissierent l'autre toute wide. Et puis entendirent a aler avant et a envair leurs ennemis qui se combatoient moult vassaument, et avoient arbalestriers, qui traioient quariaus de fors arbalestres qui moult travilloient les Englés.

Ceste bataille sus mer des Espagnols et des Englois fu durement forte et dure et bien combatue, mes elle conmencha tart. Sy se prendoient li Englés priés pour bien faire le besongne et desconfire leurs ennemis. Ossy li Espagnols, qui sont gens usé de mer et qui estoient en grans vaissiaus et fors, s'acquittoient loiaument a leur pooir. Li jone princhе de Galles et chil de sa carge se combatoient d'autre part. Sy fu leur nef acrokie et arestee d'une grosse nef espagnolle. Et la eurent li princhе et ses gens moult a souffrir car leur nef fu trauwee et pertruisie en pluisseurs lieux, dont li aige entroit a grant randon dedens, ne pour cause que on entendesist a l'espuisier, point ne demorroit que elle n'apesandesist toudis. Pour laquelle doubte les gens dou princhе estoient en grant angoisse et se combatoient moult aigrement pour conquerre la nef espagnolle qui estoit acrokie a le leur, mes il n'y pooient avenir car elle estoit gardee et deffendue de grant maniere. Sus ce peril et ce dangier ou li princhеs et ses gens estoient, vint li dus de Lancastre tout arifflant en costiant la nef dou princhе. Sy congneut tantos que ilz n'en avoient mies le milleur et que leur nefs avoit affaire car on gettoit aige hors a tous lés. Sy ala autour et s'acroka a la nef espagnolle et puis escria: Herbi a le rescousse ! La furent chil Espagnol envay et combatu de grant fachon, et ne durerent point depuis longement. Sy fu leur nefs conquise et iauls tous mis a bort sans nullui prendre a merchy. Sy entrerent li

prinche de Galles et ses gens dedens. A painnez eurent il si tols fait que leur nefs effondra. Sy considererent adont plus parfaitement le grant peril ou il avoient esté.

[39] *Vie du Prince Noir*, v. 479-510.

Ensi demoerent longe temps,
Tant q'il avient jesqe a ce temps
Qe a l'Escluse assemblez estoient
Niefs d'Espaigne, queux s'avantoient
De passer en despit du roi,
Maugre lui et tout son arroy.
Dount le roi, par son vesselage,
Fist assembler son graunt baronage
Et fist sur la mer un arrivee
Qe moult fu de grant renomee.
La estoit lui Prince son fitz
Et maint bon chivaler de pris,
Tout lui counte et tout lui baroun,
Et tut lui chivaler de noun.
La avoit bataille fiere et dure,
La lui dona Dieux aventure,
Car par lui et par sa puissance
Et par sa tres haute vaillance
Feurent touz mortz et desconfit
Les Espainardz, sachez de fit.
Et la fuist chivaler Johans
Son friere, qui moult fuist vaillantz,
Qe de Lancastre fuist puis dues;
Moult par feurent sez grantz vertuz.
La se proverent vaillantement
Lui noble baroun ensement.
La ot il maint niefs gaignee,
Maint pris et maint perree,
Et la ot meint bon homme mort
Si come je oy en mon recort.
Et sachez qe ceste joumee
Si feust devant Wynchelsee

[40] *Knighton's Chronicle*, p. 108.

Bellum apud le Scluse nauale. Eodem tempore Hispanici redierunt de Estlandia cum forti classe et gente robusta, habentes innumeras et mercimonia infinita, et quieuerunt apud le Sclusse in Flandria. Et predati sunt in mari quecumque potuerunt, et multos Anglos occiderunt, et multa mala fecerunt. Et in eorum aduentu apud le Scluse obuiauerunt Anglicane classi tendenti uersus Vasconiam pro uino querendo, bona eorum rapuerunt et occiderunt de Anglis ad magnam summam, sub maritima Britannie.

Vnde rex Edwardus misit in Flandriam ut eos amouerent a finibus suis ad instanciam suam. Et statim rex Edwardus congregauit populum suum pro eo quod Hispanici tanta mala' intulerant Anglicis, incendendo portus Anglie, depredando et occidendo. Rex Edwardus dedit eis obuiam in mari et eis acriter insultum fecit, et ipsi se nobiliter et fortiter defenderunt longo tempore, et tandem subacti sunt et multi submersi. Et tulit rex bona eorum per Dei graciam, et adduxit secum in Angliam, scilicet Dominica proxima ante festum Assumpcionis.

[41] *Sir Nigel*, chap. XVII.

"The Spaniards!" cried a dozen bowmen and sailors.

"I should have known it," said the shipman. "I call to mind on the Biscay Coast how they would clash their cymbals after the fashion of the heathen Moor with whom they fight; but what would you have me do, fair sir? If the fog rises we are all dead men."

"There were thirty ships at the least," said Knolles, with a moody brow. "If we have seen them I trow that they have also seen us. They will lay us aboard."

"Nay, fair sir, it is in my mind that our, ship is lighter and faster than theirs. If the fog hold another hour we should be through them."

"Stand to your arms!" yelled Knolles. "Stand to your arms! They are on us!"

The Basilisk had indeed been spied from the Spanish Admiral's ship before the fog closed down. With so light a breeze, and such a fog, he could not hope to find her under sail. But by an evil chance not a bowshot from the great Spanish carack was a low galley, thin and swift, with oars which could speed her against wind or tide. She also had seen the Basilisk and it was to her that the Spanish leader shouted his orders. For a few minutes she hunted through the fog, and then sprang out of it like a lean and stealthy beast upon its prey. It was the sight of the long dark shadow gliding after them which had brought that wild shout of alarm from the lips of the English knight. In another instant the starboard oars of the galley had been shipped, the sides of the two vessels grated together, and a stream of swarthy, red-capped Spaniards were swarming up the sides of the Basilisk and dropped with yells of triumph upon her deck.

For a moment it seemed as if the vessel was captured without a blow being struck, for the men of the English ship had run wildly in all directions to look for their arms. Scores of archers might be seen under the shadow of the forecastle and the poop bending their bowstaves to string them with the cords from their waterproof cases. Others were scrambling over saddles, barrels and cases in wild search of their quivers. Each as he came upon his arrows pulled out a few to lend to his less fortunate comrades. In mad haste the men-at-arms also were feeling and grasping in the dark corners, picking up steel caps which would not fit them, hurling them down on the deck, and snatching eagerly at any swords or spears that came their way.

The center of the ship was held by the Spaniards; and having slain all who stood before them, they were pressing up to either end before they were made to understand that it was no fat sheep but a most fierce old wolf which they had taken by the ears.

If the lesson was late, it was the more thorough. Attacked on both sides and hopelessly outnumbered, the Spaniards, who had never doubted that this little craft was a merchant-ship, were cut off to the last man. It was no fight, but a butchery. In vain the survivors ran screaming prayers to the saints and threw themselves down into the galley alongside. It also had been riddled with arrows from the poop of the Basilisk, and both the crew on the deck and the galley-slaves in the outriggers at either side lay dead in rows under the overwhelming shower from above. From stem to rudder every foot of her was furred with arrows. It was but a floating coffin piled with dead and dying men, which wallowed in the waves behind them as the Basilisk lurched onward and left her in the fog.

[…]

But fair as was the view of their lost friends, and wondrous the appearance of the Spanish ships, it was not on those that the eyes of the men of the Basilisk were chiefly bent. A greater sight lay before them-a sight which brought them clustering to the forecastle with eager eyes and pointing fingers. The English fleet was coming forth from the Winchelsea Coast. Already before the fog lifted a fast galleass had brought the news down Channel that the Spanish were on the sea, and the King's fleet was under way. Now their long array of sails, gay with the coats and colors of the towns which had furnished them, lay bright against the Kentish coast from Dungeness Point to Rye. Nine and twenty ships were there from Southampton, Shoreham, Winchelsea, Hastings, Rye, Hythe, Romney, Folkestone, Deal, Dover and Sandwich. With their great sails slued round to catch the wind they ran out, whilst the Spanish, like the gallant foes that they have ever been, turned their heads landward to meet them. With flaunting banners and painted sails, blaring trumpets and clashing cymbals, the two glittering fleets, dipping and rising on the long Channel swell, drew slowly together.

King Edward had been lying all day in his great ship the Philippa, a mile out from the Camber Sands, waiting for the coming of the Spaniards. Above the huge sail which bore the royal arms flew the red cross of England. Along the bulwarks were shown the shields of forty knights, the flower of English chivalry, and as many pennons floated from the deck. The high ends of the ship glittered with the weapons of the men-at-arms, and the waist was crammed with the archers. From time to time a crash of nakers and blare of trumpets burst from the royal ship, and was answered by her great neighbors, the Lion on which the Black Prince flew his flag, the Christopher with the Earl of Suffolk, the Salle du Roi of Robert of Namur, and the Grace Marie of Sir Thomas Holland. Farther off lay the White Swan, bearing the arms of Mowbray, the Palmer of Deal, flying the Black Head of Audley, and the Kentish man under the Lord Beauchamp. The rest lay, anchored but ready, at the mouth of Winchelsea Creek.

The King sat upon a keg in the fore part of his ship, with little John of Richmond, who was no more than a schoolboy, perched upon his knee. Edward was clad in the black velvet jacket which was his favorite garb, and wore a small brown-beaver hat with a white plume at the side. A rich cloak of fur turned up with miniver drooped from his shoulders. Behind him were a score of his knights, brilliant in silks and sarcenets, some seated on an upturned boat and some swinging their legs from the bulwark.

In front stood John Chandos in a party-colored jupon, one foot raised upon the anchor-stock, picking at the strings of his guitar and singing a song which he had learned at Marienburg when last he helped the Teutonic knights against the heathen. The King, his knights, and even the archers in the waist below them, laughed at the merry lilt and joined lustily in the chorus, while the men of the neighboring ships leaned over the side to hearken to the deep chant rolling over the waters.

But there came a sudden interruption to the song. A sharp, harsh shout came down from the lookout stationed in the circular top at the end of the mast. "I spy a sail-two sails!" he cried.

John Bunce the King's shipman shaded his eyes and stared at the long fog-bank which shrouded the northern channel. Chandos, with his fingers over the strings of his guitar, the King, the knights, all gazed in the same direction. Two small dark shapes had burst forth, and then after some minutes a third.

"Surely they are the Spaniards?" said the King.

"Nay, sire," the seaman answered, "the Spaniards are greater ships and are painted red. I know not what these may be."

"But I could hazard a guess!" cried Chandos. "Surely they are the three ships with my own men on their way to Brittany."

"You have hit it, John," said the King. "But look, I pray you! What in the name of the Virgin is that?"

Four brilliant stars of flashing light had shone out from different points of the cloud-bank. The neat instant as many tall ships had swooped forth into the sunshine. A fierce shout rang from the King's ship, and was taken up all down the line, until the whole coast from Dungeness to Winchelsea echoed the warlike greeting. The King sprang up with a joyous face.

"The game is afoot, my friends!" said he. "Dress, John! Dress, Walter! Quick all of you! Squires, bring the harness! Let each tend to himself, for the time is short."

A strange sight it was to see these forty nobles tearing off their clothes and littering the deck with velvets and satins, whilst the squire of each, as busy as an ostler before a race, stooped and pulled and strained and riveted,

fastening the bassinets, the legpieces, the front and the back plates, until the silken courtier had become the man of steel. When their work was finished, there stood a stern group of warriors where the light dandies had sung and jested round Sir John's guitar. Below in orderly silence the archers were mustering under their officers and taking their allotted stations. A dozen had swarmed up to their hazardous post in the little tower in the tops.

"Bring wine, Nicholas!" cried the King. "Gentlemen, ere you close your visors I pray you to take a last rouse with me. You will be dry enough, I promise you, before your lips are free once more. To what shall we drink, John?"

"To the men of Spain," said Chandos, his sharp face peering like a gaunt bird through the gap in his helmet. "May their hearts be stout and their spirits high this day!"

"Well said, John!" cried the King, and the knights laughed joyously as they drank. "Now, fair sirs, let each to his post! I am warden here on the forecastle. Do you, John, take charge of the afterguard. Walter, James, William, Fitzallan, Goldesborough, Reginald—you will stay with me! John, you may pick whom you will and the others will bide with the archers. Now bear straight at the center, master-shipman. Ere yonder sun sets we will bring a red ship back as a gift to our ladies, or never look upon a lady's face again.

The art of sailing into a wind had not yet been invented, nor was there any fore-and-aft canvas, save for small headsails with which a vessel could be turned. Hence the English fleet had to take a long slant down channel to meet their enemies; but as the Spaniards coming before the wind were equally anxious to engage there was the less delay. With stately pomp and dignity, the two great fleets approached.

It chanced that one fine carack had outstripped its consorts and came sweeping along, all red and gold, with a fringe of twinkling steel, a good half-mile before the fleet. Edward looked at her with a kindling eye, for indeed she was a noble sight with the blue water creaming under her gilded prow.

"This is a most worthy and debonair vessel, Master Bunce," said he to the shipman beside him. "I would fain have a tilt with her. I pray you to hold us straight that we may bear her down."

"If I hold her straight, then one or other must sink, and it may be both," the seaman answered.

"I doubt not that with the help of our Lady we shall do our part," said the King. "Hold her straight, master-shipman, as I have told you."

Now the two vessels were within arrow flight, and the bolts from the crossbowmen pattered upon the English ship. These short thick devil's darts were everywhere humming like great wasps through the air, crashing against the bulwarks, beating upon the deck, ringing loudly. on the armor of the knights, or with a soft muffled thud sinking to the socket in a victim.

The bowmen along either side of the Philippa had stood motionless waiting for their orders, but now there was a sharp shout from their leader, and every string twanged together. The air was full of their harping, together with the swish of the arrows, the long-drawn keening of the bowmen and the short deep bark of the under-officers. "Steady, steady! Loose steady! Shoot wholly together! Twelve score paces! Ten score! Now eight! Shoot wholly together!" Their gruff shouts broke through the high shrill cry like the deep roar of a wave through the howl of the wind.

As the two great ships hurtled together the Spaniard turned away a few points so that the blow should be a glancing one. None the less it was terrific. A dozen men in the tops of the carack were balancing a huge stone with the intention of dropping it over on the English deck. With a scream of horror they saw the mast cracking beneath them. Over it went, slowly at first, then faster, until with a crash it came down on its side, sending them flying like stones from a sling far out into the sea. A swath of crushed bodies lay across the deck where the mast had fallen.

But the English ship had not escaped unscathed. Her mast held, it is true, but the mighty shock not only stretched every man flat upon the deck, but had shaken a score of those who lined her sides into the sea. One bowman was hurled from the top, and his body fell with a dreadful crash at the very side of the prostrate King upon the forecastle. Many were thrown down with broken arms and legs from the high castles at either end into the waist of the ship. Worst of all, the seams had been opened by the crash and the water was gushing in at a dozen places.

But these were men of experience and of discipline, men who had already fought together by sea and by land, so that each knew his place and his duty. Those who could staggered to their feet and helped up a score or more of knights who were rolling and clashing in the scuppers unable to rise for the weight of their armor. The bowmen formed up as before. The seamen ran to the gaping seams with oakum and with tar. In ten minutes order had been restored and the Philippa, though shaken and weakened, was ready for battle once more. The King was glaring round him like a wounded boar.

"Grapple my ship with that," he cried, pointing to the crippled Spaniard, "for I would have possession of her!"

But already the breeze had carried them past it, and a dozen Spanish ships were bearing down full upon them.

"We cannot win back to her, lest we show our flank to these others," said the shipman.

"Let her go, her way!" cried the knights. "You shall have better than her."

"By Saint George! you speak the truth," said the King, for she is ours when we have time to take her. These also seem very worthy ships which are drawing up to us, and I pray you, master-shipman, that you will have a tilt with the nearest.

[42] *Chroniques de Jean Froissart*, SHF 335-337.

En celle propre saison avint en Bretagne uns moult hauls fais d'armes que on ne doibt mies oubliier mes le doibt on mettre avant pour tous bacelers encoragier et exempliier. Et affin que vous le puissiés mieux entendre, vous devés sçavoir que toudis estoient guerres en Bretagne entre les partiez des deus dammes, comment que messires Carles de Blois fust emprisonnés. Et se guerrioient les parties des deus dammes par garnisons qui se tenoient ens es chastiaus et ens es fortes villes de l'une partie et de l'autre. Sy avint ung jour que messires Robers de Biaumanoir, vaillant chevalier durement et dou plus grant linage de Bretagne, et estoit chastellains d'un chastiel qui s'appelle Chastiel Josselin. Et avoit avoecquez lui grant fuison de gens d'armes de son linage et d'autres saudoiiers. Sy s'en vint pardevant le ville et le chastiel de Plaremiel, dont chapitains estoit uns bons escuiers allemens et hardis homs d'armes mallement qui s'appelloit Brandebourch. Et avoit avoecques lui grant fuison de saudoiiers allemans, englés et bretons. Et estoient de le partie la contesse de Montfort et coururent li dis messires Robers et ses gens pardevant le barriere. Et euist volentiers veü que chil de dedens fuissent issut hors mes nuls n'en issy. Quant mesire Robers vei che, sy approcha encores de plus pres et fist appieller le chapitainne. Chils vint avant a le porte parler a monsigneur Robert et sus asseguranches d'une part et d'autre. "Brandebourch," dist messires Robers, "a il la dedens nul homme d'armes, vous ne aultre, II ou III, qui vosissent jouster de fier de glaves contre aultres III pour l'amour de leurz amies?" Brandebourch respondi et dist que leurs amiez ne voroient miez que il se fesissent tuer si mescamment que de une seule jouste car c'est une aventure de fortune trop tos passee. "Sy en acquiert on plus tost le non d'outrage et de folie que renommee d'onnéur ne de pris. Mais je vous diray que nous ferons, se il vous plest. Vous prenderés XX ou XXX de vos compagnons de vostre garnison et j'en prenderay otant de la nostre. Sy alons en I biel camp, la ou nuls ne nous puist empechier ne destourber. Et conmandons sus le hart a nos compagnons d'une part et d'autre et a tous chiaus qui nous regarderont, que nuls ne fache a homme combatant comfort ne aye." "Par ma foy," dist messires Robers, "je m'y accors et moult parlés ores vassaument. Or soiiés vous XXX: nous serons nous XXX. Et le creante ensy par ma foy." "Ossy le creante jou," dist Brandebourch. "Car la acquerra plus d'onneur qui bien se maintenra que a une jouste." Ensy fu ceste besongne affremee et creantee et journee accordee au merquedi appriés, qui debvoit estre li quars jours de l'emprise. Le terme pendant cescuns partie eslisy les siens XXX, ensy que bon ly sambla. Et tout chil soissante se pourveirent d'armeures ensy que pour iaus bien et a point.

Quant li jour fu venus, ly XXX compagnon Brandebourch oirent messe, puis se fisent armer et s'en alerent en le plache de terre la ou la bataille devoit estre, et descendirent tout a piet et commanderent a tous chiauls qui la estoient que nuls ne fust si hardis qui s'entremesist d'yauls pour chose ne pour meschief que il veist avoir a ses compagnons et enssy fisent ly XXX compagnon a monsigneur Robert de Biaumanoir. Chil XXX compagnons, que nous appiellerons Englés, a ceste besongne attendirent longement les aultrez que nous appiellerons Franchois. Quant ly XXX Franchois furent venu, il descendirent a piet, si comme ly Englés estoient, et fisent a leurz compagnons le commandement dessus dit. Aucuns dient que V des leurs demorerent as chevaus a l'entree de le plache et ly XXV descendirent a piet, si comme ly Englés estoient, et quant il furent l'un devant l'autre, il parlementerent ung petit ensamble tout LX, puis se retraisent ariere, ly uns d'une part et ly aultres d'aultre et fisent touttes leurs gens traire enssus de le plache bien loing, puis fist ly uns d'yauls ung signe et tantos se coururent sus et se combatterent fortement tout en ung tas et rescouoient bellement ly uns l'autre, quant il veoient leurz compagnons a meschief. Assés tols apprés che qu'il furent assamblé, fu ochis ly ung des Franchois mais pour che ne laisserent mies ly aultres le combattre, ains se maintinrent moult vassaument de une part et d'autre ossy bien que fuissent Rollans et Olliviers. Je ne sçay dire a le verité: "chil se maintinrent le mieux et chil aultres fisent le mieux", ne n'en oÿ oncquez nulz prisier plus avant de l'autre. Mais tant se combatirent longement que tout perdirent forche et alainne et pooir entirement. Si les couvint arester et reposer et se reposerent par acort, ly uns d'une part et ly aultrez d'aultre, et se donnerent triewes jusquez adont qu'il se seroient reposet et que ly premier qui se releveroit rappielleroit les aultres. Adont estoient mort IIII Franchois et II dez Englés. Il se reposerent longement d'une part et d'autre et tels y eult qui burent dou vin que on leur apporta en bouteilles, et restraindirent leurz armures qui desronchiiez estoient, et fourbirent leurz playes.

Quant il furent enssy rafreschi, li premier qui se releva fist signe et rappiella les aultres. Sy reconmencha la bataille sy forte comme en devant et dura moult longement et avoient courtes espees de Bourdiaus roides et agues, et espois et dages, et ly aucuns haches et s'en donnoient merveilleusement grans horions et ly aucuns se prendoient as bras a le luite et se frappoient sans yauls espargnier. Vous poés bien croire qu'il fisent entre yauls maintez bellez appertise d'armes, gens pour gens, corps a corps et main a main. On n'avoit point en devant, passet avoit C ans, oy recorder la cause pareille. Enssy se combatirent comme bon campion et se tinrent ceste seconde empainte moult vassaument, mais finablement ly Englés en eurent le pieur car, enssy que je oÿ recorder chiauls qui veüs les avoient, ly uns des Franchois qui demorés estoit a cheval, les debrisoit et defoulloit trop mesaisiement. Syques Brandebourc leur chapitains y fu tués et VIII de leurs compagnons et ly aultre se rendirent prisonniers quant il veirent que leurz deffendres ne leur pooit aidier que ne les convenist ou rendre ou morir, car il ne pooient ne devoient fuir. Et li dis mesires Robers et sy compagnon, qui estoient demoret en vie, les prisent et les enmenerent ou Chastiel Josselin comme leurs prisonniers et les rancenerent depuis courtoisement, quant il furent tout resanet, car il n'en y avoit nuls qui ne fust fors blechiés et otant bien des Franchois comme des Englés, car depuis je vey seoir a le table dou roy Charle de France I chevalier breton qui estet y avoit, qui s'appielloit mesires Yeuwains Kervelz, mais il avoit

le viaire si detailliet et decopet qu'il monstroit bien que la besongne fu bien combatue, et ossi y fu mesires Engherans du Edins, ung bon chevalier de Pikardie, qui monstroit bien qu'il y avoit esté, et uns aultres bon escuier qui s'appelloit Hues de Rainchevaus. Sy fu en pluisseurs lieus la besongne comptee et recordee. Ly aucuns le tenoient a proeche et li aucunz a outrage et grant oultrequidanche.

[43] *Sir Nigel*, chap. XXII-XXIII.

The huge German left the room. The company were still seated in despondent silence when he returned.

"Sir Richard," said he, "the brave knight Robert of Beaumanoir and his Squire William de Montaubon are without the gate, and would fain have speech with you."

Bambro' started in his chair. What could the fierce leader of the Bretons, a man who was red to the elbow with English blood, have to say to them? On what errand had he left his castle of Josselin to pay this visit to his deadly enemies?

"Are they armed?" he asked.

"They are unarmed."

"Then admit them and bring them hither, but double the guards and take all heed against surprise."

Places were set at the farther end of the table for these most unexpected guests. Presently the door was swung open, and Croquart with all form and courtesy announced the two Bretons, who entered with the proud and lofty air of gallant warriors and high-bred gentlemen.

Beaumanoir was a tall dark man with raven hair and long swarthy beard. He was strong and straight as a young oak, with fiery black eyes, and no flaw in his comely features save that his front teeth had been dashed from their sockets. His Squire, William of Montaubon, was also tall, with a thin hatchet face, and two small gray eyes set very close upon either side of a long fierce nose. In Beaumanoir's expression one read only gallantry and frankness; in Montaubon's there was gallantry also, but it was mixed with the cruelty and cunning of the wolf. They bowed as they entered, and the little English seneschal advanced with outstretched hand to meet them.

"Welcome, Robert, so long as you are beneath this roof," said he. "Perhaps the time may come in another place when we may speak to each other in another fashion."

"So I hope, Richard," said Beaumanoir; "but indeed we of Josselin bear you in high esteem and are much beholden to you and to your men for all that you have done for us. We could not wish better neighbors nor any from whom more honor is to be gained. I learn that Sir Robert Knolles and others have joined you, and we are heavy-hearted to think that the orders of our Kings should debar us from attempting a venture." He and his squire sat down at the places set for them, and filling their glasses drank to the company.

"What you say is true, Robert," said Bambro', "and before you came we were discussing the matter among ourselves and grieving that it should be so. When heard you of the truce?"

"Yester-evening a messenger rode from Nantes."

"Our news came to-night from Hennebon. The King's own seal was on the order. So I fear that for a year at least you will bide at Josselin and we at Ploermel, and kill time as we may. Perchance we may hunt the wolf together in the great forest, or fly our hawks on the banks of the Duc."

"Doubtless we shall do all this, Richard," said Beaumanoir; "but by Saint Cadoc it is in my mind that with good-will upon both sides we may please ourselves and yet stand excused before our Kings."

Knights and squires leaned forward in their chairs, their eager eyes, fixed upon him. He broke into a gap-toothed smile as he looked round at the circle, the wizened seneschal, the blond giant, Nigel's fresh young face, the grim features of Knolles, and the yellow hawk-like Calverly, all burning with the same desire.

"I see that I need not doubt the good-will," said he, "and of that I was very certain before I came upon this errand. Bethink you then that this order applies to war but not to challenges, spear-runnings, knightly exchanges or the like. King Edward is too good a knight, and so is King John, that either of them should stand in the way of a gentleman who desires to advance himself or to venture his body for the exaltation of his lady. Is this not so?"

A murmur of eager assent rose from the table.

"If you as the garrison of Ploermel march upon the garrison of Josselin, then it is very plain that we have broken the truce and upon our heads be it. But if there be a private bickering betwixt me, for example, and this young squire whose eyes show that he is very eager for honor, and if thereafter others on each side join in and fight upon the quarrel, it is in no sense war, but rather our own private business which no king can alter."

"Indeed, Robert," said Bambro', "all that you say is very good and fair."

Beaumanoir leaned forward toward Nigel, his brimming glass in his hand. "Your name, squire?" said he.

"My name is Nigel Loring."

"I see that you are young and eager, so I choose you as I would fain have been chosen when I was of your age."

"I thank you, fair sir," said Nigel. "It is great honor that one so famous as yourself should condescend to do some small deed upon me."

"But we must have cause for quarrel, Nigel. Now here I drink to the ladies of Brittany, who of all ladies upon this earth are the most fair and the most virtuous, so that the least worthy amongst them is far above the best of England. What say you to that, young sir?"

Nigel dipped his finger in his glass and leaning over he placed its wet impress on the Breton's hand. "This in your face!" said he.
Beaumanoir swept off the red drop of moisture and smiled his approval. "It could not have been better done," said he. "Why spoil my velvet paltock as many a hot-headed fool would have done. It is in my mind, young sir, that you will go far. And now, who follows up this quarrel?"
A growl ran round the table.
Beaumanoir ran his eye round and shook his head. "Alas!" said he, "there are but twenty of you here, and I have thirty at Josselin who are so eager to advance themselves that if I return without hope for all of them there will be sore hearts amongst them. I pray you, Richard, since we have been at these pains to arrange matters, that you in turn will do what you may. Can you not find ten more men?"
"But not of gentle blood."
"Nay, it matters not, if they will only fight."
"Of that there can be no doubt, for the castle is full of archers and men-at-arms who would gladly play a part in the matter."
"Then choose ten," said Beaumanoir.
But for the first time the wolf-like squire opened his thin lips. "Surely, my lord, you will not allow archers," said he.
"I fear not any man."
"Nay, fair sir, consider that this is a trial of weapons betwixt us where man faces man. You have seen these English archers, and you know how fast and bow strong are their shafts. Bethink you that if ten of them were against us it is likely that half of us would be down before ever we came to handstrokes."
"By Saint Cadoc, William, I think that you are right," cried the Breton. "If we are to have such a fight as will remain in the memories of men, you will bring no archers and we no crossbows. Let it be steel upon steel. How say you then?"
"Surely we can bring ten men-at-arms to make up the thirty that you desire, Robert. It is agreed then that we fight on no quarrel of England and France, but over this matter of the ladies in which you and Squire Loring have fallen out. And now the time?"
"At once."
"Surely at once, or perchance a second messenger may come and this also be forbidden. We will be ready with to-morrow's sunrise."
"Nay, a day later," cried the Breton Squire. "Bethink you, my lord, that the three lances of Radenac would take time to come over."
"They are not of our garrison, and they shall not have a place."
"But, fair sir, of all the lances of Brittany——"
"Nay, William, I will not have it an hour later. Tomorrow it shall be, Richard."
"And where?"
"I marked a fitting place even as I rode here this evening. If you cross the river and take the bridle-path through the fields which leads to Josselin you come midway upon a mighty oak standing at the corner of a fair and level meadow. There let us meet at midday to-morrow."
"Agreed!" cried Bambro'. "But I pray you not to rise, Robert! The night is still young and the spices and hippocras will soon be served. Bide with us, I pray you, for if you would fain hear the latest songs from England, these gentlemen have doubtless brought them. To some of us perchance it is the last night, so we would make it a full one."
But the gallant Breton shook his head. "It may indeed be the last night for many," said he, "and it is but right that my comrades should know it. I have no need of monk or friar, for I cannot think that harm will ever come beyond the grave to one who has borne himself as a knight should, but others have other thoughts upon these matters and would fain have time for prayer and penitence. Adieu, fair sirs, and I drink a last glass to a happy meeting at the midway oak."
[…]
It was two hours after tierce, or one hour before noon, on the fourth Wednesday of Lent in the year of Christ 1351 that the men of Ploermel rode forth from their castle-gate and crossed the bridge of the Due. In front was Bambro' with his Squire Croquart, the latter on a great roan horse bearing the banner of Ploermel, which was a black rampant lion holding a blue flag upon a field of ermine. Behind him came Robert Knolles and Nigel Loring, with an attendant at their side, who carried the pennon of the black raven. Then rode Sir Thomas Percy with his blue lion flaunting above him, and Sir Hugh Calverly, whose banner bore a silver owl, followed by the massive Belford who carried a huge iron club, weighing sixty pounds, upon his saddlebow, and Sir Thomas Walton the knight of Surrey. Behind them were four brave Anglo-Bretons, Perrot de Commelain, Le Gaillart, d'Aspremont and d'Ardaine, who fought against their own countrymen because they were partisans of the Countess of Montfort. Her engrailed silver cross upon a blue field was carried at their head. In the rear were five German or Hainault

mercenaries, the tall Hulbitee, and the men-at-arms. Altogether of these combatants twenty were of English birth, four were Breton and six were of German blood.
[…]
With a salute he drew down his visor and returned to his own men, who were kneeling in a twinkling, many colored group whilst the old bishop gave them his blessing.
The heralds rode round with a warning to the spectators. Then they halted at the side of the two bands of men who now stood in a long line facing each other with fifty yards of grass between. The visors had been closed, and every man was now cased in metal from head to foot, some few glowing in brass, the greater number shining in steel. Only their fierce eyes could be seen smoldering in the dark shadow of their helmets. So for an instant they stood glaring and crouching.
Then with a loud cry of "Allez!" the herald dropped his upraised hand, and the two lines of men shuffled as fast as their heavy armor would permit until they met with a sharp clang of metal in the middle of the field. There was a sound as of sixty smiths working upon their anvils. Then the babel of yells and shouts from the spectators, cheering on this party or that, rose and swelled until even the uproar of the combat was drowned in that mighty surge.
So eager were the combatants to engage that in a few moments all order had been lost and the two bands were mixed up in one furious scrambling, clattering throng, each man tossed hither and thither, thrown against one adversary and then against another, beaten and hustled and buffeted, with only the one thought in his mind to thrust with his spear or to beat with his ax against any one who came within the narrow slit of vision left by his visor.
But alas for Nigel and his hopes of some great deed! His was at least the fate of the brave, for he was the first to fall. With a high heart he had placed himself in the line as nearly opposite to Beaumanoir as he could, and had made straight for the Breton leader, remembering that in the out set the quarrel had been so ordered that it lay between them. But ere he could reach his goal he was caught in the swirl of his own comrades, and being the lighter man was swept aside and dashed into the arms of Alain de Karanais, the left-handed swordsman, with such a crash that the two rolled upon the ground together. Light footed as a cat, Nigel had sprung up first, and was stooping over the Breton Squire when the powerful dwarf Raguenel brought his mace thudding down upon the exposed back of his helmet. With a groan Nigel fell upon his face, blood gushing from his mouth, nose, and ears. There he lay, trampled over by either party, while that great fight for which his fiery soul had panted was swaying back and forward above his unconscious form.
But Nigel was not long unavenged. The huge iron club of Belford struck the dwarf Raguenel to the ground, while Belford in turn was felled by a sweeping blow from Beaumanoir. Sometimes a dozen were on the ground at one time, but so strong was the armor, and so deftly was the force of a blow broken by guard and shield, that the stricken men were often pulled to their feet once more by their comrades, and were able to continue the fight.
Some, however, were beyond all aid. Croquart had cut at a Breton knight named Jean Rousselot and had shorn away his shoulder-piece, exposing his neck and the upper part of his arm. Vainly he tried to cover this vulnerable surface with his shield. It was his right side, and he could not stretch it far enough across, nor could he get away on account of the press of men around him. For a time he held his foemen at bay, but that bare patch of white shoulder was a mark for every weapon, until at last a hatchet sank up to the socket in the knight's chest. Almost at the same moment a second Breton, a young Squire named Geoffrey Mellon, was slain by a thrust from Black Simon which found the weak spot beneath the armpit. Three other Bretons, Evan Cheruel, Caro de Bodegat, and Tristan de Pestivien, the first two knights and the latter a squire, became separated from their comrades, and were beaten to the ground with English all around them, so that they had to choose between instant death and surrender. They handed their swords to Bambro' and stood apart, each of them sorely wounded, watching with hot and bitter hearts the mêlée which still surged up and down the field.
But now the combat had lasted half an hour without stint or rest, until the warriors were so exhausted with the burden of their armor, the loss of blood, the shock of blows, and their own furious exertions, that they could scarce totter or raise their weapons. There must be a pause if the combat was to have any decisive end.
"Cessez! Cessez! Retirez!" cried the heralds, as they spurred their horses between the exhausted men.
Slowly the gallant Beaumanoir led the twenty-five men who were left to their original station, where they opened their visors and threw themselves down upon the grass, panting like weary dogs, and wiping the sweat from their bloodshot eyes. A pitcher of wine of Anjou was carried round by a page, and each in turn drained a cup, save only Beaumanoir who kept his Lent with such strictness that neither food nor drink might pass his lips before sunset. He paced slowly amongst his men, croaking forth encouragement from his parched lips and pointing out to them that among the English there was scarce a man who was not wounded, and some so sorely that they could hardly stand. If the fight so far had gone against them, there were still five hours of daylight, and much might happen before the last of them was laid upon his back.
Varlets had rushed forth to draw away the two dead Bretons, and a brace of English archers had carried Nigel from the field. With his own hands Aylward had unlaced the crushed helmet and had wept to see the bloodless and unconscious face of his young master. He still breathed, however, and stretched upon the grass by the riverside the bowman tended him with rude surgery, until the water upon his brow and the wind upon his face had coaxed back the life into his battered frame. He breathed with heavy gasps, and some tinge of blood crept hack into his cheeks,

but still he lay unconscious of the roar of the crowd and of that great struggle which his comrades were now waging once again.

The English had lain for a space bleeding and breathless, in no better case than their rivals, save that they were still twenty-nine in number. But of this muster there were not nine who were hale men, and some were so weak from loss of blood that they could scarce keep standing. Yet, when the signal was at last given to re-engage there was not a man upon either side who did not totter to his feet and stagger forward toward his enemies.

But the opening of this second phase of the combat brought one great misfortune and discouragement to the English. Bambro' like the others, had undone his visor, but with his mind full of many cares he had neglected to make it fast again. There was an opening an inch broad betwixt it and the beaver. As the two lines met the left-handed Breton squire, Alain de Karanais, caught sight of Bambro's face, and in an instant thrust his short spear through the opening. The English leader gave a cry of pain and fell on his knees, but staggered to his feet again, too weak to raise his shield. As he stood exposed the Breton knight, Geoffrey Dubois the Strong, struck him such a blow with his ax that he beat in the whole breast-plate with the breast behind it. Bambro' fell dead upon the ground and for a few minutes a fierce fight raged round his body.

Then the English drew back, sullen and dogged, bearing Bambro' with them, and the Bretons, breathing hard, gathered again in their own quarter. At the same instant the three prisoners picked up such weapons as were scattered upon the grass and ran over to join their own party.

"Nay, nay!" cried Knolles, raising his visor and advancing. "This may not be. You have been held to mercy when we might have slain you, and by the Virgin I will hold you dishonored, all three, if you stand not back."

"Say not so, Robert Knolles," Evan Cheruel answered. "Never yet has the word dishonor been breathed with my name, but I should count myself fainéant if I did not fight beside my comrades when chance has made it right and proper that I should do so."

"By Saint Cadoc! he speaks truly," croaked Beaumanoir, advancing in front of his men. "You are well aware, Robert, that it is the law of war and the usage of chivalry that if the knight to whom you have surrendered is himself slain the prisoners thereby become released."

There was no answer to this and Knolles, weary and spent, returned to his comrades. " I would that we had slain them," said he. "We have lost our leader and they have gained three men by the same stroke."

"If any more lay down their arms it is my order that you slay them forthwith," said Croquart, whose bent sword and bloody armor showed how manfully he had borne himself in the fray. "And now, comrades, do not be heavy-hearted because we have lost our leader. Indeed, his rhymes of Merlin have availed him little. By the three kings of Almain! I can teach you what is better than an old woman's prophecies, and that is that you should keep your shoulders together and your shields so close that none can break between them. Then you will know what is on either side of you, and you can fix your eyes upon the front. Also, if any be so weak or wounded that he must sink his hands his comrades on right and left can bear him up. Now advance all together in God's name, for the battle is still ours if we bear ourselves like men."

In a solid line the English advanced, while the Bretons ran forward as before to meet them. The swiftest of these was a certain Squire, Geoffrey Poulart, who bore a helmet which was fashioned as a cock's head, with high comb above, and long pointed beak in front pierced with the breathing-holes. He thrust with his sword at Calverly, but Belford who was the next in the line raised his giant club and struck him a crushing blow from the side. He staggered, and then pushing forth from the crowd, he ran round and round in circles as one whose brain is stricken, the blood dripping from the holes of his brazen beak. So for a long time he ran, the crowd laughing and cock-crowing at the sight, until at last he stumbled and fell stone-dead upon his face. But the fighters had seen nothing of his fate, for desperate and unceasing was the rush of the Bretons and the steady advance of the English line:

For a time it seemed as if nothing would break it, but gap-toothed Beaumanoir was a general as well as a warrior. Whilst his weary, bleeding, hard-breathing men still flung themselves upon the front of the line, he himself with Raguenel, Tentiniac, Alain de Karanais, and Dubois rushed round the flank and attacked the English with fury from behind. There was a long and desperate mêlée until once more the heralds, seeing the combatants stand gasping and unable to strike a blow, rode in and called yet another interval of truce.

But in those few minutes whilst they had been assaulted upon both sides, the losses of the English party had been heavy. The Anglo-Breton D'Ardaine had fallen before Beaumanoir's sword, but not before he had cut deeply into his enemy's shoulder. Sir Thomas Walton, Richard of Ireland one of the Squires, and Hulbitee the big peasant had all fallen before the mace of the dwarf Raguenel or the swords of his companions. Some twenty men were still left standing upon either side, but all were in the last state of exhaustion, gasping, reeling, hardly capable of striking a blow.

It was strange to see them as they staggered with many a lurch and stumble toward each other once again, for they moved like drunken men, and the scales of their neck-armor and joints were as red as fishes' gills when they raised them They left foul wet footprints behind them on the green grass as they moved forward once more to their endless contest.

Beaumanoir, faint with the drain of his blood and with a tongue of leather, paused as he advanced. "I am fainting, comrades," he cried. "I must drink."

"Drink your own blood, Beaumanoir!" cried Dubois, and the weary men all croaked together in dreadful laughter. But now the English had learned from experience, and under the guidance of Croquart they fought no longer in a straight line, but in one so bent that at last it became a circle. As the Bretons still pushed and staggered against it they thrust it back on every side, until they had turned it into the most dangerous formation of all, a solid block of men, their faces turned outward, their weapons bristling forth to meet every attack. Thus the English stood, and no assault could move them. They could lean against each other back to back while they waited and allowed their foemen to tire themselves out. Again and again the gallant Bretons tried to make a way through. Again and again they were beaten back by a shower of blows.

Beaumanoir, his head giddy with fatigue, opened his helmet and gazed in despair at this terrible, unbreakable circle. Only too clearly he could see the inevitable result. His men were wearing themselves out. Already many of them could scarce stir hand or foot, and might be dead for any aid which they could give him in winning the fight. Soon all would be in the same plight. Then these cursed English would break their circle to swarm over his helpless men and to strike them down. Do what he might, he could see no way by which such an end might be prevented. He cast his eyes round in his agony, and there was one of his Bretons slinking away to the side of the lists. He could scarce credit his senses when he saw by the scarlet and silver that the deserter was his own well-tried squire, William of Montaubon.

"William! William!" he cried. "Surely you would not leave me?"

But the other's helmet was closed and he could hear nothing. Beaumanoir saw that he was staggering away as swiftly as he could. With a cry of bitter despair, he drew into a knot as many of his braves as could still move, and together they made a last rush upon the English spears. This time he was firmly resolved, deep in his gallant soul, that he would come no foot back, but would find his death there amongst his foemen or carve a path into the heart of their ranks. The fire in his breast spread from man to man of his followers, and amid the crashing of blows they still locked themselves against the English shields and drove hard for an opening in their ranks.

But all was vain! Beaumanoir's head reeled. His senses were leaving him. In another minute he and his men would have been stretched senseless before this terrible circle of steel, when suddenly the whole array fell in pieces before his eyes, his enemies Croquart, Knolles, Calverly, Belford, all were stretched upon the ground together, their weapons dashed from their hands and their bodies too exhausted to rise. The surviving Bretons had but strength to fall upon them dagger in hands, and to wring from them their surrender with the sharp point stabbing through their visors. Then victors and vanquished lay groaning and panting in one helpless and blood-smeared heap.

To Beaumanoir's simple mind it had seemed that at the supreme moment the Saints of Brittany had risen at their country's call. Already, as he lay gasping, his heart was pouring forth its thanks to his patron Saint Cadoc. But the spectators had seen clearly enough the earthly cause of this sudden victory, and a hurricane of applause from one side, with a storm of hooting from the other showed how different was the emotion which it raised in minds which sympathized with the victors or the vanquished.

William of Montaubon, the cunning squire, had made his way across to the spot where the steeds were tethered, and had mounted his own great roussin. At first it was thought that he was about to ride from the field, but the howl of execration from the Breton peasants changed suddenly to a yell of applause and delight as he turned the beast's head for the English circle and thrust his long prick spurs into its side. Those who faced him saw this sudden and unexpected appearance. Time was when both horse and rider must have winced away from the shower of their blows. But now they were in no state to meet such a rush. They could scarce raise their arms. Their blows were too feeble to hurt this mighty creature. In a moment it had plunged through the ranks, and seven of them were on the grass. It turned and rushed through them again, leaving five others helpless beneath its hoofs. No need to do more! Already Beaumanoir and his companions were inside the circle, the prostrate men were helpless, and Josselin had won.

That night a train of crestfallen archers, bearing many a prostrate figure, marched sadly into Ploermel Castle. Behind them rode ten men, all weary, all wounded, and all with burning hearts against William of Montaubon for the foul trick that he had served them.

But over at Josselin, yellow gorse-blossoms in their helmets, the victors were borne in on the shoulders of a shouting mob, amid the fanfare of trumpets and the beating of drums. Such was the combat of the Midway Oak, where brave men met brave men, and such honor was gained that from that day he who had fought in the Battle of the Thirty was ever given the highest place and the post of honor, nor was it easy for any man to pretend to have been there, for it has been said by that great chronicler who knew them all, that not one on either side failed to carry to his grave the marks of that stern encounter.

[44] *Sir Nigel*, chap. XXV-XXVI.

The morning of Sunday, the nineteenth of September, in the year of our Lord 1356, was cold and fine. A haze which rose from the marshy valley of Muisson covered both camps and set the starving Englishmen shivering, but it cleared slowly away as the sun rose. In the red silken pavilion of the French King—the same which had been viewed by Nigel and Chandos the evening before—a solemn mass was held by the Bishop of Chalons, who prayed for those who were about to die, with little thought in his mind that his own last hour was so near at hand. Then,

when communion had been taken by the King and his four young sons the altar was cleared away, and a great red-covered table placed lengthwise down the tent, round which John might assemble his council and determine how best he should proceed. With the silken roof, rich tapestries of Arras round the walls and Eastern rugs beneath the feet, his palace could furnish no fairer chamber.

King John, who sat upon the canopied dais at the upper end, was now in the sixth year of his reign and the thirty-sixth of his life. He was a short burly man, ruddy-faced and deep-chested, with dark kindly eyes and a most noble bearing. It did not need the blue cloak sewed with silver lilies to mark him as the King. Though his reign had been short, his fame was already widespread over all Europe as a kindly gentleman and a fearless soldier—a fit leader for a chivalrous nation. His elder son, the Duke of Normandy, still hardly more than a boy, stood beside him, his hand upon the King's shoulder, and John half turned from time to time to fondle him. On the right, at the same high dais, was the King's younger brother, the Duke of Orleans, a pale heavy-featured man, with a languid manner and intolerant eyes. On the left was the Duke of Bourbon, sad-faced and absorbed, with that gentle melancholy in his eyes and bearing which comes often with the premonition of death. All these were in their armor, save only for their helmets, which lay upon the board before them.

Below, grouped around the long red table, was an assembly of the most famous warriors in Europe. At the end nearest the King was the veteran soldier the Duke of Athens, son of a banished father, and now High Constable of France. On one side of him sat the red-faced and choleric Lord Clermont, with the same blue Virgin in golden rays upon his surcoat which had caused his quarrel with Chandos the night before. On the other was a noble-featured grizzly-haired soldier, Arnold d'Andreghen, who shared with Clermont the honor of being Marshal of France. Next to them sat Lord James of Bourbon, a brave warrior who was afterwards slain by the White Company at Brignais, and beside him a little group of German noblemen, including the Earl of Salzburg and the Earl of Nassau, who had ridden over the frontier with their formidable mercenaries at the bidding of the French King. The ridged armor and the hanging nasals of their bassinets were enough in themselves to tell every soldier that they were from beyond the Rhine. At the other side of the table were a line of proud and warlike Lords, Fiennes, Chatillon, Nesle, de Landas, de Beaujeu, with the fierce knight errant de Chargny, he who had planned the surprise of Calais, and Eustace de Ribeaumont, who had upon the same occasion won the prize of valor from the hands of Edward of England. Such were the chiefs to whom the King now turned for assistance and advice.

"You have already heard, my friends," said he, "that the Prince of Wales has made no answer to the proposal which we sent by the Lord Cardinal of Perigord. Certes this is as it should be, and though I have obeyed the call of Holy Church I had no fears that so excellent a Prince as Edward of England would refuse to meet us in battle. I am now of opinion that we should fall upon them at once, lest perchance the Cardinal's cross should again come betwixt our swords and our enemies."

A buzz of joyful assent arose from the meeting, and even from the attendant men-at-arms who guarded the door. When it had died away the Duke of Orleans rose in his place beside the King.

"Sire," said he, "you speak as we would have you do, and I for one am of opinion that the Cardinal of Perigord has been an ill friend of France, for why should we bargain for a part when we have but to hold out our hand in order to grasp the whole? What need is there for words? Let us spring to horse forthwith and ride over this handful of marauders who have dared to lay waste your fair dominions. If one of them go hence save as our prisoner we are the more to blame."

"By Saint Denis, brother!" said the King, smiling, "if words could slay you would have had them all upon their backs ere ever we left Chartres. You are new to war, but when you have had experience of a stricken field or two you would know that things must be done with forethought and in order or they may go awry. In our father's time we sprang to horse and spurred upon these English at Crecy and elsewhere as you advise, but we had little profit from it, and now we are grown wiser. How say you, Sieur de Ribeaumont? You have coasted their lines and observed their countenance. Would you ride down upon them, as my brother has advised, or how would you order the matter?"

De Ribeaumont, a tall dark-eyed handsome man, paused ere he answered. "Sire," he said at last, "I have indeed ridden along their front and down their flanks, in company with Lord Landas and Lord de Beaujeu, who are here at your council to witness to what I say. Indeed, sire, it is in my mind that though the English are few in number yet they are in such a position amongst these hedges and vines that you would be well-advised if you were to leave them alone, for they have no food and must retreat, so that you will be able to follow them and to fight them to better advantage."

A murmur of disapproval rose from the company, and the Lord Clermont, Marshal of the army, sprang to his feet, his face red with anger.

"Eustace; Eustace," said he, "I bear in mind the days when you were of great heart and high enterprise, but since King Edward gave you yonder chaplet of pearls you have ever been backward against the English!"

"My Lord Clermont," said de Ribeaumont sternly, "it is not for me to brawl at the King's council and in the face of the enemy, but we will go further into this matter at some other time. Meanwhile, the King has asked me for my advice and I have given it as best I might."

"It had been better for your honor, Sir Eustace, had you held your peace," said the Duke of Orleans. "Shall we let them slip from our fingers when we have them here and are fourfold their number? I know not where we should dwell afterwards, for I am very sure that we should be ashamed to ride back to Paris, or to look our ladies in the eyes again."

"Indeed, Eustace, you have done well to say what is in your mind," said the King; "but I have already said that we shall join battle this morning, so that there is no room here for further talk. But I would fain have heard from you how it would be wisest and best that we attack them?"

"I will advise you, sire, to the best of my power. Upon their right is a river with marshes around it, and upon their left a great wood, so that we can advance only upon the center. Along their front is a thick hedge, and behind it I saw the green jerkins of their archers, as thick as the sedges by the river. It is broken by one road where only four horsemen could ride abreast, which leads through the position. It is clear then that if we are to drive them back we must cross the great hedge, and I am very sure that the horses will not face it with such a storm of arrows beating from behind it. Therefore, it is my council that we fight upon foot, as the English did at Crecy, for indeed we may find that our horses will be more hindrance than help to us this day."

"The same thought was in my own mind, sire," said Arnold d'Andreghen the veteran Marshal. "At Crecy the bravest had to turn their backs, for what can a man do with a horse which is mad with pain and fear? If we advance upon foot we are our own masters, and if we stop the shame is ours."

"The counsel is good," said the Duke of Athens, turning his shrewd wizened face to the King; "but one thing only I would add to it. The strength of these people lies in their archers, and if we could throw them into disorder, were it only for a short time, we should win the hedge; else they will shoot so strongly that we must lose many men before we reach it, for indeed we have learned that no armor will keep out their shafts when they are close."

"Your words, fair sir, are both good and wise," said the King, "but I pray you to tell us how you would throw these archers into disorder?"

"I would choose three hundred horsemen, sire, the best and most forward in the army. With these I would ride up the narrow road, and so turn to right and left, falling upon the archers behind the hedge. It may be that the three hundred would suffer sorely, but what are they among so great a host, if a road may be cleared for their companions?"

"I would say a word to that, sire," cried the German Count of Nassau, "I have come here with my comrades to venture our persons in your quarrel; but we claim the right to fight in our own fashion, and we would count it dishonor to dismount from our steeds out of fear of the arrows of the English. Therefore, with your permission, we will ride to the front, as the Duke of Athens has advised, and so clear a path for the rest of you."

"This may not be!" cried the Lord Clermont angrily. "It would be strange indeed if Frenchmen could not be found to clear a path for the army of the King of France. One would think to hear you talk, my Lord Count, that your hardihood was greater than our own, but by our Lady of Rocamadour you will learn before nightfall that it is not so. It is for me, who am a Marshal of France; to lead these three hundred, since it is an honorable venture."

"And I claim the same right for the same reason," said Arnold of Andreghen.

The German Count struck the table with his mailed fist. "Do what you like!" said he. "But this only I can promise you, that neither I nor any of my German riders will descend from our horses so long as they are able to carry us, for in our country it is only people of no consequence who fight upon their feet."

The Lord Clermont was leaning angrily forward with some hot reply when King John intervened. "Enough, enough!" he said. "It is for you to give your opinions, and for me to tell you what you will do. Lord Clermont, and you, Arnold, you will choose three hundred of the bravest cavaliers in the army and you will endeavor to break these archers. As to you and your Germans, my Lord Nassau, you will remain upon horseback, since you desire it, and you will follow the Marshals and support them as best you may. The rest of the army will advance upon foot, in three other divisions as arranged: yours, Charles," and he patted his son, the Duke of Normandy, affectionately upon the hand; "yours, Philip," he glanced at the Duke of Orleans; "and the main battle which is my own. To you, Geoffrey de Chargny, I intrust the oriflamme this day. But who is this knight and what does he desire?"

A young knight, ruddy-bearded and tall, a red griffin upon his surcoat, had appeared in the opening of the tent. His flushed face and disheveled dress showed that he had come in haste. "Sire," said he, "I am Robert de Duras, of the household of the Cardinal de Perigord. I have told you yesterday all that I have learned of the English camp. This morning I was again admitted to it, and I have seen their wagons moving to the rear. Sire, they are in flight for Bordeaux."

"'Fore God, I knew it!" cried the Duke of Orleans in a voice of fury. "Whilst we have been talking they have slipped through our fingers. Did I not warn you?"

"Be silent, Philip!" said the King angrily. "But you, sir, have you seen this with your own eyes?"

"With my own eyes, sire, and I have ridden straight from their camp."

King John looked at him with a stern gaze. "I know not how it accords with your honor to carry such tidings in such a fashion," said he; "but we cannot choose but take advantage of it. Fear not, brother Philip, it is in my mind that you will see all that you would wish of the Englishmen before nightfall. Should we fall upon them whilst they cross the ford it will be to our advantage. Now, fair sirs, I pray you to hasten to your posts and to carry out all that

we have agreed. Advance the oriflamme, Geoffrey, and do you marshal the divisions, Arnold. So may God and Saint Denis have us in their holy keeping this day!"

The Prince of Wales stood upon that little knoll where Nigel had halted the day before. Beside him were Chandos, and a tall sun-burned warrior of middle age, the Gascon Captal de Buch. The three men were all attentively watching the distant French lines, while behind them a column of wagons wound down to the ford of the Muisson.

Close in the rear four knights in full armor with open visors sat their horses and conversed in undertones with each other. A glance at their shields would have given their names to any soldier, for they were all men of fame who had seen much warfare. At present they were awaiting their orders, for each of them commanded the whole or part of a division of the army. The youth upon the left, dark, slim and earnest, was William Montacute, Earl of Salisbury, only twenty-eight years of age and yet a veteran of Crecy. How high he stood in reputation is shown by the fact that the command of the rear, the post of honor in a retreating army, had been given to him by the Prince. He was talking to a grizzled harsh-faced man, somewhat over middle age, with lion features and fierce light-blue eyes which gleamed as they watched the distant enemy. It was the famous Robert de Ufford, Earl of Suffolk, who had fought without a break from Cadsand onward through the whole Continental War. The other tall silent soldier, with the silver star gleaming upon his surcoat, was John de Vere, Earl of Oxford, and he listened to the talk of Thomas Beauchamp, a burly, jovial, ruddy nobleman and a tried soldier, who leaned forward and tapped his mailed hand upon the other's steel-clad thigh. They were old battle-companions, of the same age and in the very prime of life, with equal fame and equal experience of the wars. Such was the group of famous English soldiers who sat their horses behind the Prince and waited for their orders.

"I would that you had laid hands upon him," said the Prince angrily, continuing his conversation with Chandos, "and yet, perchance, it was wiser to play this trick and make them think that we were retreating."

"He has certainly carried the tidings," said Chandos, with a smile. "No sooner had the wagons started than I saw him gallop down the edge of the wood."

"It was well thought of, John," the Prince remarked, "for it would indeed be great comfort if we could turn their own spy against them. Unless they advance upon us, I know not how we can hold out another day, for there is not a loaf left in the army; and yet if we leave this position where shall we hope to find such another?"

"They will stoop, fair sir, they will stoop to our lure. Even now Robert de Duras will be telling them that the wagons are on the move, and they will hasten to overtake us lest we pass the ford. But who is this, who rides so fast? Here perchance may be tidings."

A horseman had spurred up to the knoll. He sprang from the saddle, and sank on one knee before the Prince.

"How now, my Lord Audley," said Edward. "What would you have?"

"Sir," said the knight, still kneeling with bowed head before his leader, "I have a boon to ask of you."

"Nay, James, rise! Let me hear what I can do."

The famous knight errant, pattern of chivalry for all time; rose and turned his swarthy face and dark earnest eyes upon his master.

"Sir," said he, "I have ever served most loyally my lord your father and yourself, and shall continue so to do so long as I have life. Dear sir, I must now acquaint you that formerly I made a vow if ever I should be in any battle under your command that I would be foremost or die in the attempt. I beg therefore that you will graciously permit me to honorably quit my place among the others, that I may post myself in such wise as to accomplish my vow."

The Prince smiled, for it was very sure that vow or no vow, permission or no permission, Lord James Audley would still be in the van. "Go, James," said he, shaking his hand, "and God grant that this day you may shine in valor above all knights. But hark, John, what is that?"

Chandos cast up his fierce nose like the eagle which smells slaughter afar. "Surely, sir, all is forming even as we had planned it."

From far away there came a thunderous shout. Then another and yet another.

"See, they are moving!" cried the Captal de Buch.

All morning they had watched the gleam of the armed squadrons who were drawn up in front of the French camp. Now whilst a great blare of trumpets was borne to their ears, the distant masses flickered and twinkled in the sunlight.

"Yes, yes, they are moving!" cried the Prince.

"They are moving! They are moving!" Down the line the murmur ran. And then with a sudden impulse the archers at the hedge sprang to their feet and the knights behind them waved their weapons in the air, while one tremendous shout of warlike joy carried their defiance to the approaching enemy. Then there fell such a silence that the pawing of the horses or the jingle of their harness struck loud upon the ear, until amid the hush there rose a low deep roar like the sound of the tide upon the beach, ever growing and deepening as the host of France drew near.

[…]

But now in a long rolling wave of steel the German battalion roared swiftly onward. They opened in the center to pass that terrible mound of death, and then spurred swiftly in upon the archers. They were brave men, well led, and in their open lines they could avoid the clubbing together which had been the ruin of the vanguard; yet they perished singly even as the others had perished together. A few were slain by the arrows. The greater number had

their horses killed under them, and were so shaken and shattered by the fall that they could not raise their limbs, over-weighted with iron, from the spot where they lay.

Three men riding together broke through the bushes which sheltered the leaders of the archers, cut down Widdington the Dalesman, spurred onward through the hedge, dashed over the bowmen behind it, and made for the Prince. One fell with an arrow through his head, a second was beaten from his saddle by Chandos, and the third was slain by the Prince's own hand. A second band broke through near the river, but were cut off by Lord Audley and his squires, so that all were slain. A single horseman whose steed was mad with pain, an arrow in its eye and a second in its nostril, sprang over the hedge and clattered through the whole army, disappearing amid whoops and laughter into the woods behind. But none others won as far as the hedge. The whole front of the position was fringed with a litter of German wounded or dead, while one great heap in the center marked the downfall of the gallant French three hundred.

Whilst these two waves of the attack had broken in front of the English position, leaving this blood-stained wreckage behind them, the main divisions had halted and made their last preparations for their own assault. They had not yet begun their advance, and the nearest was still half a mile distant, when the few survivors from the forlorn hope, their maddened horses bristling with arrows, flew past them on either flank.

At the same moment the English archers and men-at-arms dashed through the hedge, and dragged all who were living out of that tangled heap of shattered horses and men. It was a mad wild rush, for in a few minutes the fight must be renewed, and yet there was a rich harvest of wealth for the lucky man who could pick a wealthy prisoner from amid the crowd. The nobler spirits disdained to think of ransoms whilst the fight was still unsettled; but a swarm of needy soldiers, Gascons and English, dragged the wounded out by the leg or the arm, and with daggers at their throats demanded their names, title and means. He who had made a good prize hurried him to the rear where his own servants could guard him, while he who was disappointed too often drove the dagger home and then rushed once more into the tangle in the hope of better luck. Clermont, with an arrow through the sky-blue Virgin on his surcoat, lay dead within ten paces of the hedge; d'Andreghen was dragged by a penniless squire from under a horse and became his prisoner. The Earl of Salzburg and of Nassau were both found helpless on the ground and taken to the rear. Aylward cast his thick arms round Count Otto von Langenbeck, and laid him, helpless from a broken leg, behind his bush. Black Simon had made prize of Bernard, Count of Ventadour, and hurried him through the hedge. Everywhere there was rushing and shouting, brawling and buffeting, while amidst it all a swarm of archers were seeking their shafts, plucking them from the dead, and sometimes even from the wounded. Then there was a sudden cry of warning. In a moment every man was back in his place once more, and the line of the hedge was clear.

[…]

But a great good fortune had come to them—so great that as they looked down the valley they could scarce credit their own senses. Behind the division of the Dauphin, which had pressed them so hard, stood a second division hardly less numerous, led by the Duke of Orleans. The fugitives from in front, blood-smeared and bedraggled, blinded with sweat and with fear, rushed amidst its ranks in their flight, and in a moment, without a blow being struck, had carried them off in their wild rout. This vast array, so solid and so martial, thawed suddenly away like a snow-wreath in the sun. It was gone, and in its place thousands of shining dots scattered over the whole plain as each man made his own way to the spot where he could find his horse and bear himself from the field. For a moment it seemed that the battle was won, and a thundershout of joy pealed up from the English line.

But as the curtain of the Duke's division was drawn away it was only to disclose stretching far behind it, and spanning the valley from side to side, the magnificent array of the French King, solid, unshaken, and preparing its ranks for the attack. Its numbers were as great as those of the English army; it was unscathed by all that was past, and it had a valiant monarch to lead it to the charge. With the slow deliberation of the man who means to do or to die, its leader marshaled its ranks for the supreme effort of the day.

[…]

But the Prince's courage flamed the higher as the shadow fell, while his dark eyes gleamed with a soldier's pride as he glanced round him at his weary comrades, and then at the dense masses of the King's battle which now, with a hundred trumpets blaring and a thousand pennons waving, rolled slowly over the plain. "Come what may, John, this has been a most noble meeting," said he. "They will not be ashamed of us in England. Take heart, my friends, for if we conquer we shall carry the glory ever with us; but if we be slain then we die most worshipfully and in high honor, as we have ever prayed that we might die, and we leave behind us our brothers and kinsmen who will assuredly avenge us. It is but one more effort, and all will be well. Warwick, Oxford, Salisbury, Suffolk, every man to the front! My banner to the front also! Your horses, fair sirs! The archers are spent, and our own good lances must win the field this day. Advance, Walter, and may God and Saint George be with England!"

Sir Walter Woodland, riding a high black horse, took station by the Prince, with the royal banner resting in a socket by his saddle. From all sides the knights and squires crowded in upon it, until they formed a great squadron containing the survivors of the battalions of Warwick and Salisbury as well as those of the Prince. Four hundred men-at-arms who had been held in reserve were brought up and thickened the array, but even so Chandos' face was grave as he scanned it and then turned his eyes upon the masses of the Frenchmen.

"I like it not, fair sir. The weight is overgreat," he whispered to the Prince.
"How would you order it, John? Speak what is in you mind."
"We should attempt something upon their flank whilst we hold them in front. How say you, Jean?" He turner to the Captal de Buch, whose dark, resolute face reflected the same misgivings.
"Indeed, John, I think as you do," said he. "The French King is a very valiant man, and so are those who are about him, and I know not how we may drive them back unless we can do as you advise. If you will give me only a hundred men I will attempt it."
"Surely the task is mine, fair sir, since the thought has come from me," said Chandos.
"Nay, John, I would keep you at my side. But you speak well, Jean, and you shall do even as you have said. Go ask the Earl of Oxford for a hundred men-at-arms and as many hobblers, that you may ride round the mound yonder, and so fall upon them unseen. Let all that are left of the archers gather on each side, shoot away their arrows, and then fight as best they may. Wait till they are past yonder thorn-bush and then, Walter, bear my banner straight against that of the King of France. Fair sirs, may God and the thought of your ladies hold high your hearts!"
The French monarch, seeing that his footmen had made no impression upon the English, and also that the hedge had been well-nigh leveled to the ground in the course of the combat, so that it no longer presented an obstacle, had ordered his followers to remount their horses, and it was as […]
But now there was a distant crash and a roar of "Saint George for Guienne!" from behind. The Captal de Buch had charged home. "Saint George for England!" yelled the main attack, and ever the counter-cry came back to them from afar. The ranks opened in front of them. The French were giving way. A small knight with golden scroll-work upon his armor threw himself upon the Prince and was struck dead by his mace. It was the Duke of Athens, Constable of France, but none had time to note it, and the fight rolled on over his body. Looser still were the French ranks. Many were turning their horses, for that ominous roar from the rear had shaken their resolution. The little English wedge poured onward, the Prince, Chandos, Audley and Nigel ever in the van.
A huge warrior in black, bearing a golden banner, appeared suddenly in a gap of the shredding ranks. He tossed his precious burden to a squire, who bore it away. Like a pack of hounds on the very haunch of a deer the English rushed yelling for the oriflamme. But the black warrior flung himself across their path. "Chargny! Chargny *à la recousse!"* he roared with a voice of thunder. Sir Reginald Cobham dropped before his battle-ax, so did the Gascon de Clisson. Nigel was beaten down on to the crupper of his horse by a sweeping blow; but at the same instant Chandos' quick blade passed through the Frenchman's camail and pierced his throat. So died Geoffrey de Chargny; but the oriflamme was saved.
Dazed with the shock, Nigel still kept his saddle, and Pommers, his yellow hide mottled with blood, bore him onward with the others. The French horsemen were now in full flight; but one stern group of knights stood firm, like a rock in a rushing torrent, beating off all, whether friend or foe, who tried to break their ranks. The oriflamme had gone, and so had the blue and silver banner, but here were desperate men ready to fight to the death. In their ranks honor was to be reaped. The Prince and his following hurled themselves upon them, while the rest of the English horsemen swept onward to secure the fugitives and to win their ransoms. But the nobler spirits—Audley, Chandos and the others—would have thought it shame to gain money whilst there was work to be done or honor to be won. Furious was the wild attack, desperate the prolonged defense. Men fell from their saddles for very exhaustion.
[…]
The Prince dismounted and bent over him. "I am bound to honor you very much, James," said he, "for by your valor this day you have won glory and renown above us all, and your prowess has proved you to be the bravest knight."
"My Lord," murmured the wounded man, "you have a right to say what you please; but I wish it were as you say."
"James," said the Prince, "from this time onward I make you a knight of my own household, and I settle upon you five hundred marks of yearly income from my own estates in England."
"Sir," the knight answered, "God make me worthy of the good fortune you bestow upon me. Your knight I will ever be, and the money I will divide with your leave amongst these four squires who have brought me whatever glory I have won this day." So saying his head fell back, and he lay white and silent upon the grass.
"Bring water!" said the Prince. "Let the royal leech see to him; for I had rather lose many men than the good Sir James. Ha, Chandos, what have we here?"
A knight lay across the path with his helmet beaten down upon his shoulders. On his surcoat and shield were the arms of a red griffin.
"It is Robert de Duras the spy," said Chandos.
"Well for him that he has met his end," said the angry Prince. "Put him on his shield, Hubert, and let four archers bear him to the monastery. Lay him at the feet of the Cardinal and say that by this sign I greet him. Place my flag on yonder high bush, Walter, and let my tent be raised there, that my friends may know where to seek me."
The flight and pursuit had thundered far away, and the field was deserted save for the numerous groups of weary horsemen who were making their way back, driving their prisoners before them. The archers were scattered over

the whole plain, rifling the saddle-bags and gathering the armor of those who had fallen, or searching for their own scattered arrows.
Suddenly, however, as the Prince was turning toward the bush which he had chosen for his headquarters, there broke out from behind him an extraordinary uproar and a group of knights and squires came pouring toward him, all arguing, swearing and abusing each other in French and English at the tops of their voices. In the midst of them limped a stout little man in gold-spangled armor, who appeared to be the object of the contention, for one would drag him one way and one another, as though they would pull him limb from limb.
"Nay, fair sirs, gently, gently, I pray you!" he pleaded. "There is enough for all, and no need to treat me so rudely."
But ever the hubbub broke out again, and swords gleamed as the angry disputants glared furiously at each other. The Prince's eyes fell upon the small prisoner, and he staggered back with a gasp of astonishment.
"King John!" he cried.
A shout of joy rose from the warriors around him. "The King of France! The King of France a prisoner!" they cried in an ecstasy.
"Nay, nay, fair sirs, let him not hear that we rejoice! Let no word bring pain to his soul!"

[45] *Chroniques de Jean Froissart*, SHF 378-394.
Quant ce vint le dimenche au matin, le roy de France, qui grant desir avoit de combatre les Anglois fist en son paveillon chanter messe moult sollempnelment devant lui et se escommunga et ses quatre filz. Aprés la messe se trairent devers lui les plus grans et les plus prochains de son lignage: le duc d'Orleans son frere, le duc de Bourbon, le duc d'Athenes, connestable de France, le conte d'Eu, le conte de Tancarville, le conte de Sallebruche, le conte de Dampmartin, Ventadour et pluseurs autres grans barons de France et des teneures voisines, telz comme monseigneur Jehan de Landas, monseigneur Eustace de Ribeumont, le sire de Fiennes, monseigneur Geffroy de Chargny, le sire de Chastillon, le sire de Sully, le sire de Melle, monseigneur Robert de Duras et moult d'autres qui y furent appelléz.
[…]
environ IIM hommes d'armes IIIIM archiers et XVC brigans." "Et comment gisent ilz?" dist le roy. "Sire," dist le chevalier, "Ilz sont en tresfort lieu et ne pouons veoir ne ymaginer qu'ilz aient fait que une bataille mais trop sagement l'ont ilz rordonnee, et ont prins le long d'un chemin fortiffié malement de haies et de buissons, et ont vestue celle haie d'une part de leurs archiers tellement que on ne pourroit entrer ne chevauchier en leur chemin, fors parmy eulx. Si convient il aler celle voie se on les veult combatre; en celle haie n'a que une seulle entree et yssue ou espoir quatre hommes d'armes pourroient chevauchier de front. Au coron d'icelle haie ou on ne puet aler ne chevauchier sont leurs gens d'armes tous a pié, et ont mis leurs archiers devant eulx en maniere d'une herce dont c'est trop sagement ouvré, se nous semble. Car qui vouldra ou pourra venir par fait d'armes jusques a eulx il n'y enterra nullement fors que parmy ces archiers qui ne seront mie legiers a desconfire." Adonc parla le roy et dist a monseigneur Eustace: "Comment conseilleriéz vous a aler a eulx?" "Sire, tout a pié, excepté IIIC armeures de fer des vostres, les plus hardiz et mieulx montéz que vous avréz pour ouvrir ces archiers et puis voz gens d'armes main a main a eulx combatre. C'est tout le conseil et tout l'advis que je y puis ymaginer et qui mieulx y scet, si le die." Cest conseil plust au roy de France et dist que ainsi seroit il fait. Adoncques, par le commandement du roy, sur tel arrest se departirent les deux mareschaulx et chevaucherent de bataille en bataille, et detrierent a leur advis jusques a IIIC chevaliers et escuiers les plus appers de tout l'ost, montéz sur fleur de coursiers et arméz de toutes pieces. Et tantost aprés fut ordonnee la bataille des Allemans et devoient demourer a cheval pour conforter les mareschaulx, dont le conte de Sallebruche, le conte de Nido, le conte de Nasto estoient meneurs et conduiseurs. La estoit le roy Jehan de France armé lui XXe en ses paremens, et avoit recommandé son ainsné filz en la garde des seigneurs de Saint Venant, de monseigneur Jehan de Landas et de monseigneur Thibault de Vadenay, et ses autres trois filz puisnés en la garde de bons autres chevaliers et escuiers. Et portoit sa souveraine banniere du roy de France monseigneur Goffroy de Chargny pour le plus vaillant de tous les autres, et estoit monseigneur Regnault de Cernole, dit Arceprestre, arméz es armeures plainement du jeune conte d'Alençon.
[…]
Or veuil nommer aucuns des plus renomméz chevaliers d'Angleterre et de Gascoingne qui estoient deléz le prince: Premierement le conte de Warvich, le conte de Sufforch, le conte de Sallebrin et le conte de Sleessuffort, monseigneur Jehan Chandos, monseigneur Richart de Stanfort, monseigneur Regnault de Gobehen, monseigneur Edouart Despensier, le prince monstra ce jour a ses gens estoient ilz moult reconfortéz. Deléz le prince pour le garder et conseillier, estoit monseigneur Jehan Chandos, ne oncques ce jour il ne s'en parti pour chose qui lui avenist. Aussi s'i estoit tenu ung grant temps monseigneur James d'Andelee, par qui conseil la plus grant partie de l'ordonnance de leurs batailles estoit faitte, car il estoit preux et vaillant chevalier, et bien le monstra ce jour, si comme je vous diray. Monseigneur James d'Andelee tenoit en veu de grant temps que s'il se trouvoit jamais en besoingne ou le roy d'Angleterre ou l'un de ses enfans feust et bataille s'adreçoit, que ce seroit le premier assaillant et le mieulx combatant de son costé, ou il demouroit en la peinne. Quant il vit que on combateroit et que le prince de Galles ainsné filz a son seigneur estoit la, si fut tout resjouy, pour tant qu'il se vouloit acquitter a son loyal pouoir de acomplir son veu. Et s'en vint devers le prince et lui dist: "Monseigneur, j'ay tousjours servy monseigneur vostre

pere et vous aussi, et feray tant comme je vivray. Chier sire, je le vous dy pour tant que jadis je vouay que en la premiere besoingne ou le roy vostre pere ou l'un de ses filz seroit, je seroie le premier assaillant et combatant. Si vous pris chierement, en guerredon de quanques je fis oncques au roy vostre pere et a vous aussi de service, que vous me donnéz congié que de vous a mon honneur je me puisse partir et me mettre en estat d'acomplir mon veu." Le prince lui accorda liement, et lui dist: "Monseigneur James, Dieu vous doint huy grace et pouoir d'estre le meilleur des autres." Adont lui bailla il sa main et se partit du prince. Et se mist ou ou premier front des batailles de monseigneur le prince, acompaignié tant seullement de quatre vaillans escuiers qu'il avoit priéz et retenuz pour son corps garder et conduire. Et s'en vint tout devant combatre et envayr ses ennemis, et s'assembla a monseigneur Arnoul d'Andrehen et a sa route, et la fist il merveilles d'armes, si comme vous orréz recorder. D'autre part aussi monseigneur Eustace d'Aubrecicourt, qui a ce jour estoit jeune bachelier et en grant desir d'acquerre grace, mist grant peinne qu'il feust des premiers assaillans. Si le fut ou aucques pres, a l'eure que monseigneur James d'Andelee s'avança premier de requerre ses ennemi, mais il enchey a monseigneur Eustace, ainsi comme je vous diray. Monseigneur Eustace d'Aubrecicourt, qui estoit a cheval, baissa son glaive et fery chevaulx des esperons, et vit entre les batailles un chevalier d'Allemaine nommé monseigneur Loÿs de Recombes (et portoit un escu d'argent a cinq roses de gueules, et monseigneur Eustace d'armenie a deux hamedez de gueules qui vit venir monseigneur Eustace. Si yssit de son courroy de la route du conte Jehan de Nasço, dessoubz qui il estoit, et s'en vint adrecier au dit monseigneur Eustace. Si se consuirent de plain eslais et se porterent a terre, et fut blecié le dit monseigneur Loÿs en l'espaule si ne se releva mie si tost comme le dit monseigneur Eustace fist. Quant le dit monseigneur Eustace fut relevé, il s'en vint assaillir le dit chevalier, mais il n'ot mie loisir, car ilz vindrent sur lui cinq hommes d'armes allemans qui le porterent par terre et fut pris et mené prisonnier des gens du conte de Nasço qui n'en firent adont nul compte, et ne sçay s'il lui firent jurer prison, mais ilz le lierent sur ung char avecques leurs harnois.

Asséz tost aprés commença l'estour de toutes pars, et ja estoit commencee et approchee la bataille des mareschaulx et chevaucherent avant ceulx qui devoient rompre la bataille des archiers et entrerent tout dedens a cheval le chemin en la grosse haie et espesse. Sitost que ces hommes d'armes furent la embatus, si commencerent archiers a traire et a berser chevaulx de ces longues saiettes barbues. Ces chevaulx qui ces fers sentoient reculloient l'un de travers, l'autre de costé, ou ilz cheoient et trebuchoient dessoubz leurs maistres, qui ne se pouoient relever, ne oncques la bataille des mareschaulx ne pot approchier de la bataille du prince. Il en y ot bien aucuns chevaliers et escuiers bien montéz qui par force de chevaulx passerent oultre et rompirent la haie, et cuiderent approchier la bataille du prince, mais ilz ne porent. Messire James d'Andelee en la garde de ces IIII escuiers et l'espee en sa main, si comme dessus est dit estoit ou premier front de ceste bataille et la faisoit merveilles d'armes. Et s'en vint combatre soubz la banniere de monseigneur Arnoul d'Andrehen, mareschal de France, ung moult hardy chevalier; et combatirent longuement ensemble et la fut navré durement le dit monseigneur Arnoul, car la banniere des mareschaulx fut tantost desconfite par le trait des anglois avecques l'aide des hommes d'armes qui se bouterent entr'eulx quant ilz estoient abatus, et les occioient a voulenté. La fut prins monseigneur Arnoul d'Andrehen, mais ce fut d'autres gens que de messire James d'Andelee, car oncques ce jour il n'entendit a prendre prisonnier mais tousjours a combatre et a aler sur ses ennemis.

D'autre part monseigneur Jehan de Clermont, mareschal de France, bon et gentil chevalier, se combatoit dessoubz sa banniere. Et y fist asséz d'armes tant qu'il pot durer, et ne pot venir a raençon: la fut il mort et occis en servant son seigneur. Et vuellent aucuns maintenir que ce fut pour les parolles qu'il avoit eues la journee devant a monseigneur Jehan Chandos. Oncques ne vit nul avenir en peu d'eure si grant meschief sur gens d'armes et bons combatans qu'il avint la sur la bataille des mareschaulx de France, car ilz fondoient l'un sur l'autre et ne pouoient aler avant. Ceulx qui derrieres estoient et se reculoient soubz la banniere du duc de Normendie, qui estoit grande et espesse par devant. Mais tantost fut esclaircie par derriere quant ilz entendirent que les mareschaulx estoient desconfiz, car il descendit une route d'Anglois d'une montaigne en costiant les batailles et grant foison d'archier et s'en vint ferir sur esle sur la bataille du duc de Normendie. Au voir dire les archiers d'Angleterre porterent a leurs gens grant avantage, et trop esbahirent les François, car ilz traioient si omniement que merveilles, et tousjours s'avancerent ilz petit a petit et conqueroient terre.

Quant les gens d'armes d'Angleterre virent que ceste bataille estoit desconfite, et que la bataille du duc de Normendie trembloit trembloit branloit, si leur vint et leur recreut grant et grant courage. Et monterent a cheval et se mistrent tous ensemble, et crierent a haulte voix, pour esbahir leurs ennemis: Saint George!. La dist monseigneur Jehan Chandos ung grant mot au prince: "Sire, chevauchéz avant, la journee est vostre. Dieu sera huy en vostre main. Adreçons nous devers le roy de France vostre adversaire, car celle part gist le fort de la besoingne. Bien sçay que par vaillance il ne fuira point. Si nous demourra se il plaist a Dieu et a saint George, mais qu'ilz soit bien combatu. Et vous deistes orains que on vous verroit huy bon chevalier."

Ces parolles encoragerent grandement le prince, et dist tout en hault: "Jehan, alons. Vous ne me verréz meshuy retourner mais tousjours chevauchier avant." Adonc dist il: "Chevauchéz avant banniere, ou nom de Dieu et de saint George." La fut la presse et l'estour grant et perilleux, et maints hommes y furent renverséz. Et sachiéz que qui estoit cheut il ne se pouoit relever, se il n'estoit bien aidié. Ainsi que le prince et sa banniere chevauchoit en entrant en ses ennemis, il regarda sur destre et vit monseigneur Robert de Duras qui la gisoit mort, et sa banniere deléz lui, et dix ou douze des siens. Si commanda a deux de ses escuiers et a trois archiers mettre le corps de ce

chevalier sur une targe. "Et le portés a Poitiers et le presentéz au cardinal de Pierregort, et lui dites que je le salue en ces enseignes." Ilz firent tantost le commandement du prince.
Or vous diray qui mut le prince a ce faire. Les aucuns pourroient dire qu'il le fist par maniere de derision. On avoit ja informé le prince que les gens du cardinal estoient de mouréz sur les champs et arméz contre lui, ce qu'il n'estoit mie appartenant ne droit fait d'armes; car gens d'eglise qui pour traittié de paix traveillent de l'un a l'autre ne se doivent point armer ne pour l'un ne pour l'autre. Et pour tant que ceulx l'avoient fait, estoit le prince courroucié sur le dit cardinal. Et lui envoya vraiement son nepveu monseigneur Robert de Duras, et vouloit au chastellain d'Amposte, qui la fut prins, faire copper la teste et l'eust fait sans faulte en son ayr, pour ce qu'il estoit de la famille du dit cardinal, se n'eust esté monseigneur Jehan Chandos qui le refrena par doulces parolles et lui dist: "Monseigneur, souffréz vous et entendéz a plus grant chose que ceste n'est. Espoir s'excusera le cardinal si bellement que vous en seréz content." Ainsi passa le prince oultre et commanda que le dit chastellain feust bien gardé.
Ainsi que la bataille des mareschaulx fut toute desconfite sans recouvrer, et que celle du duc de Normendie se commença a derompre et a ouvrir, les pluseurs monterent a cheval et s'en fuirent pour eulx sauver. La s'avancerent Anglois, et se adrecerent vers la bataille du duc d'Athenes, connestable de France. La ot grant bouteis et maints hommes renversé par terre. La crioient les François: Montjoie! Saint Denis! et les Anglois: Saint George! Guienne! La estoit prouesce grandement remonstree, et orent adoncques le prince et ses gens d'encontre la bataille des Allemans du conte de Sallebruch, du conte de Nasço de Nido et de leurs gens. Mais ilz ne durerent mie grandement, ainçois furent tous mis en chace. La estoient archiers d'Angleterre legiers a traire si omniement que nul ne s'osoit mettre en leur trait. Si blecerent et occistrent maints hommes qui ne porent venir a raençon. La furent prins en bon convenant les trois contes dessus diz, et mors et pris maints chevaliers et escuiers. En ce poingneis fut rescoux monseigneur Eustace d'Aubrecicourt par ses gens qui le queroient et qui prisonnier entre les Allemans le santoient. Et y rendi monseigneur Jehan de Guistelle grant peinne. Et fut le dit monseigneur Eustace remis a cheval, qui depuis ce jour fist maintes grans appertises d'armes et prinst et fiança maints prisonniers.
[…]
Tant y survindrent Anglois et Gascoings de toutes pars que par force ilz ouvrirent la bataille du roy. Et estoient les François si entouilliéz entre leurs ennemis que merveilles. La fut prins monseigneur Boudoyn d'Ennequin, monseigneur Bertehelemy de Brunes, et fut occis monseigneur Geffroy de Charny, la bandiere de France entre ses mains. Et prins le conte de Dampmartin et monseigneur Regnault de Gobehen. La ot adont trop grant presse sur le roy Jehan de France, pour la convoitise de le prendre. La crioient ceulx qu le congnoissoient: "Rendéz vous, sire rendéz vous ou vous estes mort". La avoit ung chevalier de la nation de Saint Omer que on appelloit monseigneur Denis de Morquebe, et avoit depuis cinq ans servy les Anglois, pour tant qu'il avoit, des sa jeunesse, forfait le royaume de France par guerre d'amis et par ung homicide qu'il avoit fait a Saint Omer. Et estoit retenu du roy d'Angleterre aux solz et aux gaiges. Et chey si bien adont au dit chevalier, qu'il estoit deléz le roy de France quant on tiroit a le prendre. Si s'avança le dit chevalier et dist au roy en bon françois, ou le roy s'arresta plus que a autre: "Sire, sire,rendéz vous." Le roy, qui se vit en dur parti et aussi que deffense n'y a valoit riens, regarda le dit chevalier et lui dist: "A qui me renderay je, a qui? Ou est mon cousin le prince de Galles? Se je le veoie, je parleroie. " "Sire," respondit monseigneur Denis, "il n'est pas ycy. Mais rendéz vous a moi et je vous menray devers lui." "Qui estes vous?" dist le roy. "Sire, je suis Denis de Morbeque, ung chevalier d'Artois, mais je sers le roy d'Angleterre pour ce que je ne puis ou royaume de France demourer, et que je y ay tout forfait le mien." Adont respondit le roy de France: "Et je me rens a vous." Et lui bailla son destre gand. Le chevalier le prist, qui en ot grant joie. La ot grant presse et grant tireis entour le roy de France, car chascun s'efforçoit de dire je l'ay prins, et ne pouoit le roy aler avant, ne monseigneur Phelippe son filz.
[…]
La estoit le roy de France en grant peril car Anglois et Gascoings en estoient maistres, et l'avoient ja tollu a monseigneur Denis de Morbeque et moult esloingné de lui; et disoient les pluseurs: "Je l'ay prins, je l'ay prins." Toutesfois le roy de France, qui sentoit l'envie que ilz avoient entr'eulx sur lui, pour eschever le peril leur disoit:"Seigneurs, menéz moy courtoisement et mon filz aussi devers le prince mon cousin, et ne vous riotéz plus ensemble. Car je suis sire et grant asséz pour chascun de vous faire riche." Ces parolles et autres que le roy leur dist lors les saoula ung petit; mais neanmoins tousjours recommençoit leur riotte, et n'aloient pié avant qu'ilz ne riotassent.
Quant les deux barons dessus nomméz virent celle foule, si se trairent celle part et demanderent: "Qu'est cela? Qu'est cela?" Et il leur fut dit: "C'est le roy de France qui est prins, et le vueillent avoir et gaingnier plus de vingt chevaliers et escuiers." Adonques les deux barons rompirent la presse, et firent toutes manieres de gens aler arriere. Et leur commanderent depar le prince et sur la teste que nul ne l'approchast, s'il n'y estoit ordonné et requis. Lors se tirerent arrieres toutes gens, et lors descondirent les deux barons et enclinerent le roy tout bas, le quel fut moult liéz de leur venue, car ilz le delivrerent de grant dangier.

[46] *Chroniques de Jean Froissart*, SHF 567 et 571.
Ce propre jour au soir que le herault ot apporté ces lettres, s'avança messire Thomas de Felleton et demanda un don au prince, lequel prince qui mie ne sçavoit quelle chose il lui vouloit demander, lui demanda: "Quel don vouléz

vous avoir?" "Monseigneur," dist il, "je vous prie que je me puisse partir de vostre ost et chevaulchier devant. J'ay plusieurs chevaliers et escuiers de ma sorte qui se desirent a avancier. Et je vous prometz que nous chevaulcherons si avant que nous saurons la convine de noz ennemis et quelle part ilz se tiennent et ou se logent." Le prince lui accorda lieement et voulentiers celle requeste et lui sceut encores grant gre. Adont se parti de l'ost du prince le dit messire Thomas de Felleton qui se fist chief de ceste chevaulchee. En sa compaignie se mistrent ceulx que je vous nommeray. Premierement messire Guillaume de Felleton son frere, messire Thomas du Fort, messire Robert Canole, messire Guichart Vigier, messire Raoul de Hastinges messire d'Angouses et plusieurs chevaliers et escuiers, et bien estoient VIIIXX et IIIC archiers tous bien montéz et bonnes gens d'armes. Encores y estoient messire Hue de Stanfort, messire Richart Tançon, messire Symon Burlé, qui ne font mie a oublier. Et chevaulcherent ces gens d'armes et ces archiers parmy le royaulme de Navarre et avoient guides qui les menoient. Et passerent la riviere de Mere qui est moult forte et moult roide, au Groing et alerent logier oultre en ung village que on dit Navarret, et la se tindrent pour mieulx ouir et entendre ou le roy Henry se tenoit et aprendre de son convenant.
[…]
Au retour que ces Espaignolz furent en esloingnant le prince et en approuchant leur ost ilz encontrerent ceulx de l'avantgarde, les chevaliers du prince et messire Thomas de Felleton et son frere, messire Richart Tancon, messire d'Angouses, messire Hue de Hastinges, messire Gaillart Vigier et les aultres qui bien estoient CC chevaliers et escuiers anglois et gascoings. Si brocherent tantost vers eulx parmi une vallee en escriant Castille au roy Henry. Les chevaliers dessuz nomméz qui virent devant eulx en leur rencontre celle grosse route d'Espaignolz lesquelx ilz ne pouoient eschever, se reconforterent au mieulx qu'ilz porent et se trahirent ensemble sur les champs, et prindrent l'avantaige d'une petite montaigne et la se mistrent tous ensemble. Et puis vindrent les Espaignolz et se arresterent devant eulx en considerant comment ilz les pourroient avoir et combatre. La fist messire Guillaume de Felleton une grant appertise d'armes et ung grant oultraige, car il descendi de la montaigne a lance abaissee en esperonnant le coursier et s'en vint ferir entre les Espaignolz et si consuy un Castellain de son glaive si roidement qu'il lui perça toutes ses armes et lui passa la lance parmi le corps et l'abati tout mort entre eulx. La fut messire Guillaume environné et encloz de toutes pars, et la se combati si vaillamment que nul chevalier ne pourroit mieulx et leur porta grant dommaige ainçois qu'ilz le peussent aterrer. Son frere et les aultres chevaliers qui sur la montaigne estoient le veoient et les grans appertises d'armes qu'il faisoit et les peril ou il estoit, mais conforter ne le pouoient se ilz ne se ilz ne se vouloient perdre: si se tindrent tous quoys sur la montaigne dessuz dicte en leur ordonnance, et le chevalier se combati tant qu'il pot durer. La fut occis le dit messire Guillaume de Felleton.

[47] *Vie du Prince Noir*, v. 2361-2826.

Le mesqardi, si Dieux me garde,
Passa auxi la reregarde:
De Maiogre lui noble rois,
Et lui vaillant counte curtois
D'Arminak, qi tant fuist gentils,
Berard de Labret lui hardis,
Et de Muscident lui seigniour,
Et des autres chivalers d'onour
Dont nobles estoit li renons.
Et s'i avoit d'autre peignons:
Messire Bertrukat de Labret,
Et auxi sachez du fet
Qe la fuist lui bourt de Bertuels
Et le bourt Camus, dont les fees
Je ne voise pas entreoubliant;
S'i fuist Naudons de Baigerant,
Bernard de la Sale et Lamy;
Touz ceux estoient, sanz nulle sy,
En la reregarde ordeigne,
Et passerent, pur veritee,
Le mesqardi outre le paas.
Ore ne vous menterai je pas.
En la conke de Pampiloun
Se logea ceste gent chescun;
La troverent et vin et pain
Tant qe touz en estoient plain
[…]
Et lui Prince, si Dieux m'avoie,
Fist de la letre moult grant joie
Et la moustra a ses barons
Et lour devisa les raisons.
La fuist lui roi Petro mandez
Et tut le conseille appellez
vostres acquerez sanz
Pur la response conseiller,
Coment le purroit reenvoier
Et respondre par devers lui.
Mais en ce temps come je vous di
Monsire Thomas de Felletoun
Au Prince demanda un doun:
Q'il lui pleust soulement
De Ii granter tut primerement
Q'il poist aler chivacher
Pur aler lour hoost espier.
Et lui Prince lui accorda.
Et adonqes Thomas appella
Les compaignons, sachez pur voir,
Atant come ils voillent avoir.
Thomas d'Ufford et Felletoun
Guilliam, qui ot coer de lioun,
Hughon de Stafford et Knolles
Y feurent, a curtois parolles;
Et la survient a l'assemblee
Monsire Simond de Burlee.
Bien feurent, si come j'ay oi dire,
Oept vintz lances, sanz contredire,

Et si feurent trois centz archiere.
Lors se pristrent a chivachere
Parmy Navarre, jour et nuit; 40v
Guydes avoient et conduit.
A Groign passerent la rivere
Dount l'eawe fuist radde et fiere
Et se logerent a Nave ret,
Pur entendre et oier du fet
Coment lour hoost se governoit.
Entrewes qui la se fesoit
Fuist lui roi de Navarre pris
Par traisoun, dount esbahis
Fuist lui Prince et sez consiaux.
Ore fuist governour et baus
De tut la pais de Navarre
Monsire Martyn de la Carre.
Par le conseil de la reigne,
Qe de touz biens avoir est digne,
Vient au Prince, si Ii counta
La prise ensement qu'ele va
Et lui supplia a gardir
La pais et la governir.
Le Prince grant mervaille en ot
Quant il oi de mot en mot,
Et respondi de bone guyse:
»Je sui moult dolantz de la prise.
Ore ne le puisse pas reavoir,
Mais vous savez bien, tut pur voir,
Trestut les meultz qe je puisse faire,
C'est qe m'aparte de sa terre.
Si biens m'avient, ce serra pur lui,
Si Dieu pleist, a tant come pur my.
Je ne say plus quei conseiller.«
Lors comanda a apparailler
L'oost, pur partir le grant matin.
Dont pria monsire Martin
Q'il Ii feisist guydes avoir,
Et q'il le fist, sachez pur voir.
Lors passa le paas de Sarris
Qui moult fuist estroitz et petitz.
Moult y soeffri l'oost de paine.
Et puis, c'este chose bien certaine,
Parmy Espuke chimina
Mais poy de vivre y trova
Pur son host, tout parmi la terre,
Tant q'il vient en Sauveterre.
[…]
Lors chivacha le grant bataille
Des Espainardz, sachez sanz faille.
Si ont encontrez Felletoun
Et monsire Richard Tauntoun,
Degori Seis, Raoul de Hastynges
Qi la mort ne counte a deux gynges,
Et monsire Gaillard Beguer
Et maint bon vaillant chivaler.
Bien estoient cent combatantz
Ensemble, quei petitz quei grantz.
Sur une petite mountaigne
La allierent lour compaigne.
Mais monsire Guillers le prus,
Moult hardis et moult corageus,
Se fri entre les enemis
Comme homme sanz sens et sanz avis,
A chivalle, la launce baissie.
Amount sur la targe florie
Un Espaignard ala ferir,
Qe tout parmi le coer sentir
Lui fist le feer trenchant d'ascier.
Jus a la terre tresbuchier
Le fist, veuant tut la gent.
Come homme plein de grant hardiement
Lors curroit suis, traite l'espee,
Et Castellains, par lour poestee,
Lui suirent sur les toutes partz
Et Ii jectoient launces et dartz.
Son chival ont desoubz li mort,
Mais a pee se defendoit fort
Come homme qui ot coer de lyon,
Monsire Guilles de Felletoun.
Mais sa defence poi vailli
Car mort fuist. Dieux [en eit] mercy!

Coment les Espaynardz entour le nombre de sis mille assaillerent moult fortement les Englois qui ne feurent mie a le nombre de cent, esteantz sur une montaigne, et les Englois combatoient moult noblement; mais au darrein par grant force ils furent pris et amesnez devers le bastard.

Et les autres ensemble se mirent
Sur un mountaigne q'ils prirent.
La lour fesoient maint estour
Les Espainardz, qui sanz sojour
Moult durement les assailloient
Et launces et dartes lour lachoient
Et fortz archigais esmellus.
Et cils, qui moult eurent vertus,
Come gent de hardi corage
Lour moustroient lour vesselage;
Car pluis de cent foitz celi jour
S'avalerent, sanz nulle sojour,
Les glaives trenchantz en lour mains,
Et par force, soiez certains,
Iis les fesoient reculer.
Ne ja ne les poist grever
Li Castillains, si Dieux me garde,
Ne par getter de launce ne darte,
Ne feussent Francs et Bretoun,
Normand, Pikard et Burguynoun
Qui y surviendrent par un val,
Et d'Oudenham le maresshalle
Et monsire Johan de Neofville:
Cils estoient ensemble mille.
Tout auxi tost come ils les virent
Tut a pee mantenant se mirent.
Englois et Gascoun bien veoient
Qe la pluis durer ne pooient,
Car ils n'avoient nulle socours
Et Frangois plus tost qe le cours
Les viendrent a pee assailler.

Et les autres, sanz alentier,
Se defendoient fierment
Mais ils ne feurent mie cent
Encountre pluis de sis milliers.
Et la fesoient chivalers
Et la fesoient d'armes tant
Qe unqes Oliver ne Roulant
Ne pooient unqes plus d'armes faire,
Ensi come j'ay oy retraire.
Mais lour defence poy vailly
Car, par grant force, il lour failli
Q'ils se rendissent prisoner.
La furent pris, a voir jugier,
Hastinges et Degori Says,
Gaillard Beguer qui fuist parfaitz,
Les trois frieres de Felletoun,
Ovesqe lui Richard Tauntoun,
Mittoun, et des autres assetz
Dount je ne say pas les nouns nosmez.

En ce point feurent ce jour pris
Dount moult fuist li Prince marys.
Mais il quidoit certainement
Qe tout li hoost proprement
Fuist devale outre le paas,
Et pur ceo ne voilloit il pas
Son hoost d'ensemble departir;
Car il fuist alez socourer
Ses autres gentz, si ce ne feust,
Car mult bien faire le deust.
Mais il ne fuist mie ensi fait.
Et cils qui eurent fait lour fait,
Auxi tost que homme lour counta
Qe le Prince fuist pres de la,
Pluis [tost] q'ils purroient se partirent
Et a eux retournir se mirent.
Les prisoners ovesqe eux maynent
Et moult durement les demaynent.

[48] *Past and Present*, p. 33-34.
To the present Editor, 'Hero-worship,' as he has elsewhere named it, means much more than an elected Parliament, or stated Aristocracy of the Wisest; for in his dialect it is the summary, ultimate essence, and supreme practical perfection of all manner of 'worship,' and true worthships and noblenesses whatsoever. Such blessed Parliament and, were it once in perfection, blessed Aristocracy of the Wisest, god-honoured and man- honoured, he does look for, more and more perfected,- as the topmost blessed practical apex of a whole world reformed from sham-worship, informed anew with worship, with truth and blessedness! He thinks that Hero-worship, done differently in every different epoch of the world, is the soul of all social business among men; that the doing of it well, or the doing of it ill, measures accurately what degree of well-being or of ill-being there is in the world's affairs. He thinks that we, on the whole, do our Hero-worship worse than any Nation in this world ever did it before: that the Burns an Exciseman, the Byron a Literary Lion, are intrinsically, all things con- sidered, a baser and falser phenomenon than the Odin a God, the Mahomet a Prophet of God. It is this Editor's clear opinion, accordingly, that we must learn to do our Hero-worship better; that to do it better and better means the awakening of the Nation's soul from its asphyxia, and the return of blessed life to us, Heaven's blessed life, not Mammon's galvanic accursed one. To resuscitate the Asphyxied, apparently now moribund and in the last agony if not resuscitated: such and no other seems the consummation.
'Hero-worship,' if you will,-yes, friends; but, first of all, by being ourselves of heroic mind. A whole world of Heroes; a world not of Flunkies, where no Hero-King can reign: that is what we aim at! We, for our share, will put away all Flunkyism, Baseness, Unveracity from us; we shall then hope to have Noblenesses and Veracities set over us; never till then. Let Bobus and Company sneer, "That is your Reform!" Yes, Bobus, that is our Reform; and except in that, and what will follow out of that, we have no hope at all. Reform, like Charity, O Bobus, must begin at home. Once well at home, how will it radiate outwards, irrepressible, into all that we touch and handle, speak and work; kindling ever new light, by incalculable contagion, spreading in geometric ratio, far and wide,- doing good only, wheresoever it spreads, and not evil.

[49] *Past and Present*, p. 63-64.
How much is still alive in England; how much has not yet come into life! A Feudal Aristocracy is still alive, in the prime of life; superintending the cultivation of the land, and less consciously the distribution of the produce of the land, the adjustment of the quarrels of the land; judging, soldiering, adjusting; everywhere governing the people, so that even a Gurth, born thrall of Cedric, lacks not his due parings of the pigs he tends. Governing;- and, alas, also game-preserving; so that a Robert Hood, a William Scarlet and others have, in these days, put on Lincoln coats, and taken to living, in some universal- suffrage manner, under the greenwood-tree!
How silent, on the other hand, lie all Cotton-trades and suchlike; not a steeple-chimney yet got on end from sea to sea! North of the Humber, a stern Willelmus Conguæstor burnt the Country, finding it unruly, into very stern repose. Wild fowl scream in those ancient silences, wild cattle roam in those ancient solitudes; the scanty sulky Norse-bred population all coerced into silence, -feeling that, under these new Norman Governors, their history has probably as good as ended. Men and Northumbrian Norse populations know little what has ended, what is but beginning! The Ribble and the Aire roll down, as yet unpolluted by dyers' chemistry; tenanted by merry trouts and piscatory otters; the sunbeam and the vacant wind's-blast alone traversing those moors. Side by side sleep the coal-strata and the iron-strata for so many ages; no Steam-Demon has yet risen smoking into being. Saint Mungo rules

in Glasgow; James Watt still slumbering in the deep of Time. Mancunium, Manceaster, what we now call Manchester, spins no cotton,-if it be not wool cottons,' clipped from the backs of mountain sheep. The Creek of the Mersey gurgles, twice in the four-and-twenty hours, with eddying brine, clangorous with sea-fowl; and is a Lither-Pool, a lazy or sullen Pool, no monstrous pitchy City, and Seahaven of the world! The Centuries are big; and the birth-hour is coming, not yet come. Tempus ferax, tempus edax rerum.

[50] *Past and Present*, p. 154.
Of all the Nations in the world at present the English are the stupidest in speech, the wisest in action. As good as a 'dumb' Nation, I say, who cannot speak, and have never yet spoken,-spite of the Shakspeares and Miltons who show us what possibilities there are! O Mr. Bull, I look in that surly face of thine with a mixture of pity and laughter, yet also with wonder and veneration. Thou complainest not, my illustrious friend; and yet I believe the heart of thee is full of sorrow, of unspoken sadness, seriousness, profound melancholy (as some have said) the basis of thy being. Unconsciously, for thou speakest of nothing, this great Universe is great to thee. Not by levity of floating, but by stubborn force of swimming, shalt thou make thy way. The Fates sing of thee that thou shalt many times be thought an ass and a dull ox, and shalt with a godlike indifference believe it. My friend, and it is all untrue, nothing ever falser in point of fact! Thou art of those great ones whose greatness the small passer-by does not discern. Thy very stupidity is wiser than their wisdom. A grand vis inertia is in thee; how many grand qualities unknown to small men! Nature alone knows thee, acknowledges the bulk and strength of thee: thy Epic, unsung in words, is written in huge characters on the face of this Planet,-sea-moles, cotton- trades, railways, fleets and cities, Indian Empires, Americas, New Hollands; legible throughout the Solar System!

[51] *Past and Present*, p. 125.
Not without a mournful interest have we surveyed that authentic image of a Time now wholly swallowed. Mournful reflections crowd on us;-and yet consolatory. How many brave men have lived before Agamemnon! Here is a brave governor Samson, a man fearing God, and fearing nothing else; of whom as First Lord of the Treasury, as King, Chief Editor, High Priest, we could be so glad and proud; of whom nevertheless Fame has altogether forgotten to make mention! The faint image of him, revived in this hour, is found in the gossip of one poor Monk, and in Nature nowhere else. Oblivion had so nigh swallowed him altogether, even to the echo of his ever having existed. What regiments and hosts and generations of such has Oblivion already swallowed! Their crumbled dust makes up the soil our life-fruit grows on. Said I not, as my old Norse Fathers taught me, The Life-tree Igdrasil, which waves round thee in this hour, whereof thou in this hour art portion, has its roots down deep in the oldest Death-Kingdoms; and grows; the Three Nornas, or Times, Past, Present, Future, watering it from the Sacred Well!

[52] *A Dream of John Ball*, p. 27.
"And how shall it be then when these are gone? What else shall ye lack when ye lack masters? Ye shall not lack for the fields ye have tilled, nor the houses ye have built, nor the cloth ye have woven; all these shall be yours, and whatso ye will of all that the earth beareth; then shall no man mow the deep grass for another, while his own kine lack cow-meat; and he that soweth shall reap, and the reaper shall eat in fellowship the harvest that in fellowship he hath won; and he that buildeth a house shall dwell in it with those that he biddeth of his free will; and the tithe barn shall garner the wheat for all men to eat of when the seasons are untoward, and the rain-drift hideth the sheaves in August; and all shall be without money and without price. Faithfully and merrily then shall all men keep the holidays of the Church in peace of body and joy of heart. And man shall help man, and the saints in heaven shall be glad, because men no more fear each other; and the churl shall be ashamed, and shall hide his churlishness till it be gone, and he be no more a churl; and fellowship shall be established in heaven and on the earth."

[53] *A Dream of John Ball*, p. 37-38.
"Do it not, or thou art but dead! We will have no accursed lawyers and their sheep-skins here! Go back to those that sent thee" But the man broke in in a loud harsh voice: "Ho! YE PEOPLE! what will ye gathering in arms?" Then cried Jack Straw: "Sir Fool, hold your peace till ye have heard me, or else we shoot at once. Go back to those that sent thee, and tell them that we free men of Kent are on the way to London to speak with King Richard, and to tell him that which he wots not; to wit, that there is a certain sort of fools and traitors to the realm who would put collars on our necks and make beasts of us, and that it is his right and his devoir to do as he swore when he was crowned and anointed at Westminster on the Stone of Doom, and gainsay these thieves and traitors; and if he be too weak, then shall we help him; and if he will not be king, then shall we have one who will be, and that is the King's Son of Heaven. Now, therefore, if any withstand us on our lawful errand as we go to speak with our own king and lord, let him look to it. Bear back this word to them that sent thee. But for thee, hearken, thou bastard of an inky sheep-skin! get thee gone and tarry not; three times shall I lift up my hand, and the third time look to thyself, for then shalt thou hear the loose of our bowstrings, and after that nought else till thou hearest the devil bidding thee welcome to hell!"

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté de philosophie, arts et lettres
Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | **www.uclouvain.be/fial**